

EASY



Les promesses
sont faites
pour être brisées...



TAMMARA WEBBER

TAMMARA
WEBBER

Easy

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patricia Girault*



TAMMARA WEBBER

Easy

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patricia Girault

Éditeur original : Penguin Group USA

© Tammara Webber, 2012

Pour la traduction française : Éditions J'ai lu, 2014

Dépôt légal : août 2014

Présentation de l'éditeur :

L'année commence mal pour Jackie : son copain, qu'elle avait suivi à la fac, l'a plaquée, ses amis se sont détournés d'elle, et son semestre semble plus que mal parti. A priori, ça ne pouvait pas être pire, et pourtant...

Un soir, un mystérieux jeune homme la tire d'un très mauvais pas. Jusqu'alors, Jackie ne l'avait jamais remarqué ; désormais, il se trouvera constamment sur son chemin. Et si la simple vue de ce garçon suffit à éveiller des images qu'elle préférerait laisser enfouies à tout jamais, sa présence silencieuse n'en aiguise pas moins sa curiosité...

Photographie de couverture :

© Dave Wall / Arcangel Images

Avant de se consacrer à l'écriture, Tammara Webber était directrice de recherche à l'université du Texas. Après une publication numérique, Easy a immédiatement rencontré le succès, se hissant parmi les meilleures ventes du New York Times et du USA Today. Depuis, il a été traduit dans une vingtaine de langues.

Titre original :

EASY

Éditeur original :

Penguin Group USA

© Tammara Webber, 2012

Pour la traduction française :

Éditions J'ai lu, 2014

Pour Kim

Meilleure amie

Meilleure amie pour la vie

Confidente

Sœur que je n'ai jamais eue

*Aucun de ces titres ne suffit vraiment
à décrire ce que tu représentes pour moi.*

Merci pour tout ce que tu es

Je t'aime, et t'aimerai toujours.

Je n'avais jamais remarqué Lucas avant cette nuit-là. Comme s'il n'existait pas. Puis soudain, il fut partout.

J'avais réussi à m'éclipser discrètement de la soirée d'Halloween qui battait son plein derrière moi. Je me faufilai comme je pus sur le parking bondé de la résidence de mon ex tout en écrivant un texto à ma coloc. Il faisait encore super bon pour une fin octobre – l'été indien dans toute sa splendeur, dans notre bon vieux sud des États-Unis. Les fenêtres de la résidence étaient grandes ouvertes, et on entendait la musique jusque dans la rue, ponctuée de temps en temps par des éclats de rire tonitruants, quelques défis d'ivrognes et les braillements d'un étudiant qui n'avait pas encore éteint sa soif.

Comme j'étais celle qui ne buvait pas ce soir-là, ma mission consistait à ramener Erin en un seul morceau – et si je ne supportais pas de rester une minute de plus à cette soirée, tant pis pour moi. Dans mon message, je lui disais de m'appeler ou de m'envoyer un SMS quand elle était prête à y aller. Mais à en juger par la façon dont elle avait enchaîné les shots de tequila et les danses ultra sexy avec son copain Chaz avant de l'accompagner en titubant jusqu'à sa chambre, il y avait de grandes chances pour qu'elle n'appelle pas avant le lendemain. Je pouffai de rire en pensant à la honte qu'elle se taperait si elle devait sortir dans la lumière crue du soleil de midi, avec la mine défaite et ses fringues de la veille, pour regagner mon pick-up. Notre résidence était à l'autre bout du campus.

J'appuyai sur « Envoyer » et plongeai la main dans mon sac, à la recherche de mes clés. La lune était cachée par les nuages et, comme j'étais garée au fond du parking, les lumières de la résidence ne m'étaient d'aucune aide. Je dus y aller à l'aveuglette. La pointe d'un porte-mine vint se planter dans la chair tendre de mon doigt : je pestai un bon coup en trépignant du talon aiguille, quasiment certaine de m'être fait saigner. Enfin, je trouvai le trousseau ; je portai mon doigt à la bouche et, au léger goût métallique, je sus que la pointe avait bien transpercé la peau.

— Évidemment, râlai-je en insérant la clé dans la serrure.

Dans les secondes qui suivirent, la confusion fut telle que je ne compris pas tout de suite

ce qui m'arrivait. Un instant auparavant, j'étais tranquillement en train d'ouvrir ma portière, et voilà que je me retrouvais à plat ventre en travers de la banquette, incapable de respirer et encore moins de bouger. Je ne pouvais pas me relever : il y avait trop de poids sur moi.

— Tu sais que ton costume de diablotin te va bien, Jackie ?

La voix était clairement éméchée, mais je la reconnaissais sans peine.

Ma première pensée fut *Je t'interdis de m'appeler comme ça*, mais mon agacement vira à la terreur pure lorsque je sentis qu'on remontait ma robe déjà très courte. Impossible de bouger mon bras droit, qui était coincé entre la banquette et moi. Je plantai les ongles de la main gauche dans le cuir à hauteur de ma tête pour tenter de me redresser, mais la paluche qui me malaxait la cuisse réagit en me saisissant brusquement le poignet. Je poussai un cri quand il me le tordit dans le dos et le maintint fermement en calant son avant-bras entre mes omoplates. J'étais complètement bloquée.

— Buck, bouge de là. Lâche-moi.

Ma voix était un peu chevrotante, mais je m'étais efforcée de mettre le plus d'autorité possible dans le ton. Il empestait la bière, et quand les relents se mélangèrent à l'odeur âcre de sa transpiration, j'en eus des haut-le-cœur.

Il transféra son poids sur le côté droit de mon corps, et aussitôt sa main libre fut de retour sur ma cuisse gauche. La portière du pick-up était restée ouverte et mes pieds pendaient à l'extérieur, inutiles. Je tentai de glisser un genou sous moi pour faire levier. Il s'esclaffa devant mes efforts pathétiques et profita de mes jambes écartées pour y fourrer ses doigts. Son geste m'arracha un cri et je dépliai aussitôt la jambe – trop tard. Je me tortillai en tous sens pour me dégager, mais dus bien vite me rendre à l'évidence : je n'étais pas de taille à lutter. Alors, je changeai de tactique.

— Buck, *arrête*, l'implorai-je. Je t'en supplie. Tu as trop bu, tu le regretteras demain. Oh, mon Dieu...

De son genou, il me força à écarter les jambes plus encore, et je sentis l'air nocturne sur ma peau nue, très haut, bien trop haut. J'entendis le bruit (reconnaisable entre tous) d'une fermeture Éclair qu'on ouvre, et son rire redoubla quand il vit que je perdais pied et commençais à pleurer.

— Oh non, non, non, non...

Écrasée sous son poids, je ne pouvais pas mobiliser assez de souffle pour hurler au secours et, de toute façon, mon visage aplati contre la banquette étouffait mes protestations. Je n'arrivais pas à croire que ce type, que je connaissais depuis plus d'un an et qui ne m'avait jamais manqué de respect quand je sortais avec Kennedy, m'agressait dans mon propre pick-up sur un parking du campus.

Tout à coup, ma culotte se retrouva à mi-cuisse, et entre l'acharnement de mon assaillant à vouloir me l'enlever et mes efforts renouvelés pour lui échapper, j'entendis le fin tissu se déchirer.

— La vache, Jackie, j'ai toujours su que t'avais un cul d'enfer, mais à ce point...

Enfonçant de nouveau ses doigts dans mon entrejambe, il se redressa légèrement quelques secondes – juste assez pour me permettre de prendre une grande inspiration et de hurler. Aussitôt, il lâcha mon poignet pour me plaquer la tête contre le siège jusqu'à ce que je me taise, au bord de l'asphyxie.

Même libre, mon bras gauche restait inutile. Quand je posai la main à plat sur le sol moqueté et poussai un grand coup, mes muscles endoloris refusèrent de m'obéir. Je pleurai de plus belle et les larmes vinrent se mêler à la salive qui collait à ma joue.

— S'il te plaît, non, s'il te plaît, non, oh, Seigneur, arrête-arrête-arrête...

Je détestais l'impuissance qui transpirait dans ma voix, cette image de faiblesse que je projetais.

De nouveau, il se redressa – il avait changé d'avis, ou sa position n'était pas assez confortable. Je n'attendis surtout pas de savoir ce qu'il en était. En me contorsionnant comme une folle, je repliai les jambes sous mon corps et pris appui sur la banquette (je sentis le talon pointu de mes chaussures déchirer le cuir souple) pour me propulser vers la portière côté passager, et plus précisément vers la poignée. Le sang me monta au visage, mon corps tout entier se préparant à lutter jusqu'au bout si je n'arrivais pas à m'enfuir. Brusquement, je m'arrêtai : Buck n'était plus dans le pick-up.

Au début, je ne compris pas ce qu'il faisait debout, le dos tourné, à quelques pas de la portière. Mais soudain, sa tête partit violemment en arrière. Une fois, deux fois. Il frappa au hasard et rencontra le vide. Puis il recula vers le pick-up en titubant, et je vis enfin contre quoi – ou plutôt qui – il se battait.

L'inconnu assena deux autres coups de poing sans jamais quitter son adversaire des yeux, et esquiva facilement les quelques attaques faiblardes que Buck tenta, le nez en sang, tandis qu'ils tournaient en rond. Pour finir, Buck baissa la tête et chargea comme un taureau – ce qui causa sa perte, car l'homme n'eut qu'à lui décocher un uppercut dans la mâchoire pour en terminer avec lui. Quand la tête de Buck revint en place, il se prit un bon coup de coude dans la tempe, et on entendit un craquement sinistre. Il rebondit contre le pick-up et se rua de nouveau sur l'inconnu, avec toute l'énergie du désespoir. Comme si la scène avait été chorégraphiée, ce dernier empoigna Buck par les épaules et l'attira violemment à lui pour lui donner un dernier coup de genou sous le menton. Buck s'écroula à terre en gémissant, et se mit aussitôt en boule.

Le jeune homme l'observait, poings serrés, bras légèrement pliés, prêt à continuer si nécessaire. Mais ce n'était pas la peine : Buck était à deux doigts de s'évanouir. Toute pantelante, je me recroquevillai dans mon coin, l'état de choc laissant soudain la place à la panique. Je poussai sûrement un gémissement malgré moi, car il braqua les yeux dans ma direction. De sa santiag, il fit rouler Buck sur le côté et se posta devant la portière pour mieux me voir.

— Ça va ?

Il me parla d'une voix basse, attentionnée. J'avais envie de lui dire oui. De hocher

docilement la tête. Mais comment aurais-je pu ? Ça n'allait pas du tout.

— Je vais appeler les secours. T'as besoin d'un médecin, ou la police suffira ?

Je voyais d'ici la scène : les fêtards accourraient depuis la résidence voisine dès qu'ils entendraient les sirènes hurler. Erin et Chaz n'étaient pas les seuls amis que j'avais à cette soirée ; il y en avait beaucoup d'autres, et la plupart n'étaient pas en âge de boire de l'alcool. Ce serait ma faute si les flics venaient fouiner là où il ne valait mieux pas. Je deviendrais *vraiment* un paria, plus encore que je ne l'étais déjà.

Je secouai la tête.

— N'appelle pas, fis-je d'une voix râpeuse.

— Tu ne veux pas qu'une ambulance vienne ?

Je me raclai la gorge, secouant toujours la tête.

— Non, n'appelle personne. Surtout pas la police.

En entendant ma réponse, il resta bouche bée.

— J'hallucine ou ce mec vient juste de tenter de te *violer*... (Je tressaillis en entendant ce mot affreux.)... Et tu me demandes de ne pas prévenir les flics ?

Il me regardait d'un air franchement incrédule.

— À moins que je ne vous aie dérangés en pleins ébats amoureux ?

J'en eus le souffle coupé, et les larmes montèrent.

— N-non. Tout ce que je veux, c'est rentrer.

Sur ce, Buck se mit à geindre et se tourna sur le dos.

— Putaaain, grogna-t-il sans ouvrir les yeux – probablement parce qu'il ne le pouvait pas.

Mon sauveur lui jeta un coup d'œil, la mâchoire serrée. Il s'étira le cou d'un côté, de l'autre, et termina par un lent roulement d'épaules.

— Très bien. Je te ramène.

Je secouai vivement la tête. Je ne venais pas de réchapper à une agression pour commettre un acte aussi stupide que monter en voiture avec un inconnu.

— Je peux conduire, soufflai-je.

Mes yeux se posèrent brièvement sur le sac à main coincé sous les pédales, et son contenu éparpillé sur la moquette. Il suivit mon regard, et se pencha pour ramasser mes clés dans le fatras.

— Si je me souviens bien, tu les cherchais déjà, tout à l'heure, commenta-t-il en faisant tourner le trousseau au bout d'un doigt.

Depuis le début de notre conversation, je n'avais pas bougé d'un pouce. Je me léchai les lèvres, sentant le goût du sang pour la seconde fois ce soir-là, et avançai prudemment sous la lumière blafarde du plafonnier, une main sur ma robe pour qu'elle ne remonte pas. Soudain, je fus prise de vertiges : je prenais enfin la mesure de ce qui avait failli m'arriver. Quand je tendis la main pour récupérer mes clés, elle tremblait.

Fronçant les sourcils, il enferma le trousseau dans son poing et écarta le bras.

— Je ne peux pas te laisser prendre le volant.

À en juger par son expression, je devais avoir une sale tête.

Je clignai les yeux, la main toujours tendue vers les clés qu'il venait de me confisquer.

— Quoi ? Mais comment ça ?

Il énuméra trois raisons sur ses doigts :

— Un, tu trembles comme une feuille, sûrement le contrecoup de l'agression. Deux, je n'ai aucun moyen de savoir si tu n'as pas été blessée. Et trois, tu as probablement bu.

— C'est pas vrai, rétorquai-je sèchement. C'est moi qui étais chargée de conduire, ce soir.

Il leva un sourcil et regarda autour de lui.

— Ah oui ? Et t'étais censée ramener qui, exactement ? Je te signale que si quelqu'un avait été avec toi, il ne te serait peut-être rien arrivé, figure-toi. Au lieu de ça, tu te baladais *seule* sur un parking non éclairé, et tu ne prêtais absolument pas attention à ce qui se passait autour de toi. Bravo la maturité.

Tout à coup, je me sentis plus qu'en colère. En colère contre Kennedy, qui m'avait brisé le cœur deux semaines plus tôt et, du coup, ne m'avait pas raccompagnée à mon pick-up ce soir. En colère contre Erin et son insistance pour que je vienne à cette fête idiote, et encore plus énervée contre moi, qui avais accepté. Furieuse contre l'ordure en train de comater sur le goudron à quelques pas de moi. Et furax contre l'inconnu qui gardait mes clés en otage et m'accusait d'avoir un pois chiche dans la tête.

— Alors comme ça, c'est ma faute s'il m'a agressée ? m'exclamai-je d'une voix cassée, et tant pis si j'étais aphone le lendemain. C'est ma faute si je ne peux pas retourner à mon véhicule à pied sans que l'un d'entre vous tente de me *violer* ?

J'employai sciemment le mot pour lui montrer que j'étais capable de l'assumer.

— *L'un d'entre vous* ? Tu oses me mettre dans le même sac que cette merde ? (Il montra Buck du doigt, mais ne me quitta pas une seconde des yeux.) Je n'ai *rien* à voir avec les types dans son genre.

C'est à ce moment-là que je remarquai le fin anneau d'argent qui transperçait le coin gauche de sa lèvre inférieure.

Génial. Je me retrouvais coincée sur un parking sombre avec un fan de piercings vexé comme un pou, qui refusait de me rendre mes clés. J'en avais vraiment ma claque de cette soirée. Je sentis ma gorge se serrer, et fis un effort suprême pour ne pas craquer.

— Je peux avoir mes clés de voiture, s'il te plaît ? dis-je en ordonnant aux tremblements de cesser.

Il m'observait toujours attentivement. En entendant ma question, il déglutit, et je me forçai à le regarder droit dans ses yeux clairs. Impossible de définir leur couleur dans cette pénombre, mais ils contrastaient de façon irrésistible avec ses cheveux bruns qui lui tombaient aux épaules. Quand il me répondit, il s'était radouci.

— Tu vis sur le campus ? Laisse-moi te raccompagner. Je pourrai toujours revenir ici à pied.

N'ayant plus la force de me battre, j'acquiesçai d'un signe de tête et tendis le bras pour prendre mon sac à main, qui allait le gêner. Il m'aida à ramasser gloss, portefeuille, tampons, élastiques à cheveux, stylos et crayons, et à tout remettre dedans en vrac. Il ne restait plus qu'une chose par terre : un préservatif neuf. Il se racla la gorge et voulut me le donner.

— C'est pas à moi ! m'exclamai-je avec un mouvement de recul.

Il fronça les sourcils.

— T'en es sûre ?

Je serrai la mâchoire, prenant sur moi pour ne pas perdre mon sang-froid une nouvelle fois.

— Certaine.

Il se tourna vers Buck.

— Le salaud. Il avait probablement l'intention... (Il se tourna vers moi, puis de nouveau vers Buck, le regard mauvais.)... de, euh... dissimuler les preuves.

Je n'arrivais pas à le croire.

— T'inquiète pas, je le jetterai plus tard, dit-il en fourrant le sachet dans la poche de son jean.

Les sourcils toujours froncés, il s'installa et démarra. Puis il se tourna vers moi.

— Tu es vraiment décidée à ne pas prévenir les flics ?

J'allais le lui confirmer quand des éclats de rire s'échappèrent de la résidence. Pile devant la fenêtre du milieu, Kennedy dansait tendrement avec une minette en robe blanche ultra décolletée, ailes d'ange et halo sur la tête. *Au secours.*

Pendant la lutte, j'avais perdu le serre-tête « cornes de diable » qu'Erin m'avait enfoncé de force sur le crâne quelques heures plus tôt, alors que j'étais assise jambes croisées sur le lit, à me lamenter parce que je n'avais aucune envie d'aller à une stupide soirée déguisée. Sans cet accessoire, j'étais juste une fille en minirobe rouge à paillettes qui, en n'importe quelle autre occasion, aurait eu trop honte de porter cet accoutrement.

— Oui, vraiment.

Quand on fit marche arrière sur le parking, les phares de mon pick-up illuminèrent Buck. Une main devant les yeux, il tentait de se remettre en position assise. De là où j'étais, je vis qu'il avait la lèvre fendue, le nez déformé et un œil gonflé.

Ce n'était pas plus mal, finalement, que je ne sois pas au volant. Je lui aurais probablement roulé dessus.

Je précisai le nom de ma résidence à mon conducteur et passai le reste du trajet en silence, à regarder le campus défiler derrière la fenêtre. J'avais les deux bras autour de moi, que je serrais fort pour tenter de dissimuler les frissons qui s'emparaient de mon corps toutes

les cinq secondes. Je ne voulais pas qu'il voie ça, mais j'étais bien incapable de m'arrêter.

À notre arrivée, le parking était quasiment plein, et les places près de l'entrée toutes occupées. Il en trouva une au fond, se gara et sortit du pick-up, faisant le tour pour m'ouvrir la portière. À deux doigts de fondre en larmes devant lui, je pris le trousseau qu'il me tendit une fois la fermeture centrale activée, et le suivis jusqu'au bâtiment.

— Ton passe ? me demanda-t-il devant la porte.

D'une main tremblante, je soulevai le rabat de mon sac et en sortis la carte magnétique. Quand il s'en empara, je vis qu'il avait du sang sur les doigts. Cela me fit un choc.

— Oh, mon Dieu, mais tu saignes.

Il regarda ses mains et secoua la tête, une fois.

— Nan, t'inquiète. C'est son sang, pas le mien.

Il se tut et passa la carte dans la fente. Je me demandai s'il avait l'intention de me suivre à l'intérieur ; je ne pensais pas arriver à me contenir beaucoup plus longtemps.

La porte s'ouvrit, il me rendit mon passe. Le hall d'entrée était éclairé, et je voyais beaucoup mieux ses yeux à présent – ils étaient effectivement très clairs, et d'un beau bleu gris, sous des sourcils très bruns.

— Ça va ? me demanda-t-il pour la seconde fois, et je sentis mon visage se décomposer. Baissant la tête, je fourrai la carte dans mon sac et acquiesçai bêtement.

— Oui. Très bien, mentis-je.

Il poussa un soupir incrédule et se passa la main dans les cheveux.

— Je peux appeler quelqu'un pour toi ?

Pour la énième fois ce soir-là, je secouai la tête. Tout ce que je voulais, c'était retourner dans ma chambre pour pouvoir m'effondrer en paix.

— Je te remercie, ça ira.

Je me glissai devant lui en prenant bien garde de ne pas le toucher, et me dirigeai vers les escaliers.

— Jackie ? m'appela-t-il d'une voix douce depuis l'entrée.

La main sur la rampe, je me retournai, et nos regards se croisèrent.

— Ce n'était pas ta faute.

Je me mordis la lèvre, fort, et hochai la tête avant de lui tourner le dos et de gravir les marches en courant. Je me fichais bien que mes escarpins fassent un bruit d'enfer sur le béton. Arrivée au premier, je m'arrêtai brusquement et me dévissai le cou pour voir la porte d'entrée. Il était parti.

Je ne connaissais pas son nom, ne me rappelais pas l'avoir déjà vu à la fac, encore moins lui avoir parlé. Des yeux pareils, ça n'était pas banal – je m'en serais souvenue. Je ne savais absolument pas qui il était... Et pourtant, il venait de m'appeler par mon surnom. Pas le prénom qui figurait sur mon passe (Jacqueline), mais bien Jackie, le petit nom qu'on me donnait depuis que Kennedy en avait décidé ainsi au lycée.

Deux semaines plus tôt

— Tu veux monter ? Tu peux même rester dormir, tu sais. Erin passe le week-end avec Chaz..., fis-je d'un ton léger. Son coloc avait une réunion de famille. Ce qui veut dire que je suis toute seule pendant deux jours...

Kennedy et moi devions fêter notre troisième anniversaire un mois plus tard. Autant dire que j'avais dépassé depuis longtemps le stade de la vierge effarouchée. Erin nous taxait même de vieux couple, ces derniers temps. Ce à quoi je répondais : « *Jalouse.* » Et c'est là qu'en général, elle me faisait un doigt d'honneur.

— T'as raison, je vais monter un peu, répondit-il en se massant la nuque, l'air impénétrable, tandis qu'il tournait sur le parking de ma résidence.

Je sentis comme des picotements d'appréhension dans ma poitrine, et ma gorge se serra.

— Tout va bien ?

Le massage de la nuque était un signe de stress familial.

Il me lança un regard furtif.

— Ouais, bien sûr.

Il gara sa BMW sur la première place venue, un espace étroit entre deux pick-up, alors que jamais, *jamais* il ne stationnait sa précieuse voiture importée d'Allemagne dans un endroit exigü. Les portières abîmées le rendaient dingue. Décidément, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Je savais qu'il flippait pour les partiels qui arrivaient à grands pas, en particulier celui d'algèbre. Sa chère fraternité organisait aussi un pot pour les nouveaux membres le lendemain soir, ce qui n'était pas très malin le week-end précédant les exams.

Je le fis entrer et on passa par l'escalier de service, celui qui me fichait invariablement la trouille quand je devais le prendre seule. Mais avec Kennedy comme garde du corps, je remarquai seulement les murs miteux décorés aux chewing-gums et l'odeur de renfermé,

presque rance. Je montai les dernières marches au trot et lui tins la porte du couloir.

Une fois devant ma chambre, je lui lançai un dernier regard puis insérai ma clé dans le verrou. Quelqu'un avait eu la charmante idée de dessiner un pénis sur le tableau blanc dont Erin et moi nous servions pour noter les messages urgents. Les étudiants logés en résidences mixtes étaient bien moins matures que les facs ne voulaient le faire croire sur leur site Internet. Parfois, j'avais l'impression de vivre avec des préados.

— Tu pourrais te faire porter pâle, pour demain soir, suggérai-je en posant une main sur son avant-bras. Reste ici avec moi – on se fera livrer les repas. Comme ça, on pourra bosser... et pratiquer d'autres activités plus relaxantes...

Je lui fis un sourire coquin. Il contempla ses chaussures.

Mon pouls s'accéléra et je fus prise de bouffées de chaleur. Quelque chose clochait vraiment. J'avais envie qu'il crache le morceau, et tout de suite, parce que je commençais à m'affoler. Cela faisait si longtemps qu'on n'avait pas eu de problème ou de vrai conflit, je me sentais totalement prise de court.

Il entra dans la chambre, s'assit sur la chaise de bureau. Pas sur le lit, sur la chaise de bureau.

Je m'approchai de lui jusqu'à ce que nos genoux se touchent, et l'implorai en silence de me dire qu'il était juste de mauvaise humeur, ou qu'il s'inquiétait pour son partiel d'algèbre. Le cœur battant à tout rompre, je posai la main sur son épaule.

— Kennedy ?

— Jackie, il faut qu'on parle.

Le bourdonnement s'amplifia dans mes oreilles, et ma main quitta son épaule. Je croisai les doigts anxieusement puis allai m'asseoir sur le lit, à un mètre de lui. Je n'arrivais pas à déglutir tant j'avais la bouche sèche, et j'étais bien incapable de parler.

Il se tut, évitant mon regard pendant quelques minutes qui me parurent une éternité. Enfin, il leva les yeux vers moi. Il avait l'air triste. Oh, mon Dieu. *Mon-Dieu-mon-Dieu-mon-Dieu.*

— Ces derniers temps, j'ai... un peu de mal. Avec d'autres filles.

Je clignai les yeux, soulagée d'avoir eu la présence d'esprit de m'asseoir. Mes genoux se seraient dérobés sous moi, sinon.

— Qu'est-ce que t'entends, exactement, par « un peu de mal » et « autres filles » ? fis-je d'une voix rauque.

Il poussa un profond soupir.

— C'est pas ce que tu crois, enfin pas vraiment. J'veux dire, j'ai rien *fait*. (Il détourna le regard et se remit à soupirer.) Mais je crois que ça me dirait bien.

Quoi ?!

— Je ne comprends pas.

Mon cerveau tentait désespérément de trouver une explication, mais tous les scénarios que j'échafaudais, même les plus tordus, étaient nuls, archi-nuls.

Il se leva, fit les cent pas, puis revint se percher sur le bord de sa chaise, le buste penché en avant, les mains jointes et les coudes sur les genoux.

— Tu sais combien je tiens à faire carrière en politique.

J'acquiesçai d'un signe de tête – même si j'étais estomaquée et que j'avais le plus grand mal à suivre.

— Tu sais que notre fraternité est jumelée avec une confrérie de filles, et qu'on organise souvent des trucs ensemble ?

De nouveau, je hochai la tête, admettant malgré moi la seule chose qui m'avait tracassée le jour où j'avais appris qu'il emménageait dans la résidence de sa fraternité. Visiblement, j'aurais dû m'en inquiéter davantage.

— Il y a cette fille – ces filles, en fait, qui... Enfin, tu vois.

Je m'efforçai de garder une voix calme et rationnelle.

— Kennedy, ça n'a aucun sens, ce que tu me dis. Tu n'es pas en train de m'avouer que tu as fait quelque chose de...

Il planta son regard dans le mien, pour qu'il n'y ait pas d'erreur possible.

— Non, mais j'en ai envie.

Il aurait tout aussi bien fait de me frapper au ventre, parce que mon cerveau refusait catégoriquement d'imprimer ce que mon copain venait de dire : une agression physique aurait été plus claire.

— T'en as *envie* ? Non, mais ça veut dire quoi, ça ?

Il bondit de sa chaise, alla à la porte, revint – une distance de quatre mètres, à tout casser.

— À ton avis, qu'est-ce que j'entends par là ? Merde, tu vas quand même pas m'obliger à le *dire*.

J'en restai bouche bée.

— Et pourquoi pas ? Tu t'imagines bien le *faire*, alors pourquoi pas le dire, putain ? Et puis qu'est-ce que ça a à voir avec ton plan de carrière...

— J'allais y venir. Écoute, tout le monde sait que la pire des choses qui peut arriver à un candidat aux élections, ou à un député, c'est de se retrouver impliqué dans un scandale sexuel.

Il me regarda droit dans les yeux, de l'air assuré qu'il prenait toujours quand il participait à un débat contradictoire.

— Après tout, je ne suis qu'un homme, Jackie, poursuivit-il. Et si en ce moment j'ai cette envie irrésistible de m'éclater et que je la réprime, elle refera forcément surface un jour, en pire. Et si je craque à ce moment-là, ça flinguera ma carrière. (Il écarta les mains en un geste d'impuissance.) Je n'ai pas le choix, je dois évacuer ça maintenant. Tant que je peux le faire sans anéantir ma réputation.

Je pensai aussitôt : *C'est juste un mauvais rêve*. Mon copain depuis trois ans n'était pas sérieusement en train de me quitter pour pouvoir se taper sans remords les filles qu'il

voulait. Je tentai de respirer, et me rendis compte que je n’y arrivais pas. L’oxygène s’était comme raréfié dans la pièce. Je lui lançai un regard noir, en silence.

— OK, je vois que c’était une mauvaise idée, la manière douce..., reprit-il en serrant la mâchoire.

— C’est ce que t’appelles la manière *douce* ? Me larguer comme une vieille chaussette pour pouvoir t’envoyer d’autres nanas sans te sentir coupable ? Non, mais t’es *sérieux* ?

— Croix de bois, croix de fer.

Une dernière pensée me traversa l’esprit avant que je lui jette mon bouquin d’éco à la tête : *Comment ose-t-il me balancer un truc aussi débile dans un moment pareil ?*

La voix d'Erin me réveilla.

— Jacqueline Wallace, lève tes fesses de ce pieu et va sauver ton semestre. Sans déconner, si j'osais plomber ma moyenne de rêve à cause d'un mec, tu me saoulerais dix fois plus.

J'émis un grognement de sous la couette et relevai vaguement la tête.

— Quelle moyenne de rêve ?

Elle sortait de la douche. Enveloppée dans sa serviette, les mains sur les hanches, elle me scrutait d'un air sévère.

— Ah ah. Très drôle. Debout.

— Je m'en sors très bien dans les autres cours, fis-je en reniflant, sans pour autant bouger d'un pouce. Pourquoi j'aurais pas le droit d'être recalée à celui-ci ?

Elle ouvrit grand la bouche.

— Nan, mais tu t'entends parler ?

Justement, oui. Et j'étais aussi dégoûtée par ma lâcheté qu'Erin, sinon plus. Néanmoins, l'idée de passer une heure trois fois par semaine à côté de Kennedy était tout simplement insupportable. Je ne savais pas exactement ce que son nouveau statut de célibataire impliquait en termes de flirts et de rencards, mais je n'avais pas du tout envie d'être aux premières loges pour assister à la scène. Je me faisais déjà assez de films comme ça.

Si seulement je n'avais pas insisté pour qu'on ait un cours en commun ce semestre ! Quand on s'était inscrits, à la rentrée, il s'était étonné que je tienne tant à faire éco – une matière plus qu'optionnelle pour l'obtention de ma licence en musicologie. Je me demandais s'il sentait déjà, à l'époque, que ça allait se terminer ainsi. Voire même s'il le savait.

— J'peux pas.

— Non seulement tu *peux*, mais tu *vas* y aller, m'ordonna-t-elle en arrachant la couette d'un geste brusque. Maintenant tu te lèves, et tu me prends cette douche. J'ai pas intérêt à arriver en retard en cours de français, sinon ce sadique de M. Bidot va se faire un malin plaisir de me cuisiner sur le *passé composé*¹. Punaise, je sais déjà à peine ce que c'est en

anglais, alors me torturer avec ça un lundi matin, c'est carrément inhumain.

J'arrivai devant l'amphi à 9 heures pile, en pariant sur le fait que Kennedy, le roi de la ponctualité, serait déjà à l'intérieur. Je me faufilai par l'une des portes, fis une pause en haut pour scruter les gradins en demi-cercle, et le repérai en un clin d'œil : sixième rang, au milieu. Le siège à sa droite était vide – et pour cause, c'était le mien. Dès la seconde semaine de cours, le prof, M. Heller, avait fait passer un plan de la salle sur lequel nous avons tous noté notre numéro de siège ; il s'en servait pour faire l'appel et donner des points d'assiduité en plus. J'allais devoir lui parler à la fin du cours, parce qu'il n'y avait pas moyen que je continue à m'asseoir là.

J'observai attentivement les derniers rangs. Il restait deux places libres. Une au troisième avant la fin, entre un garçon qui se tenait le menton pour ne pas s'endormir et une fille qui sirotait un *latte* à je ne sais quoi tout en jacassant avec sa voisine. Et une autre carrément au dernier rang, à côté d'un type qui avait l'air hyper occupé à gribouiller dans son bouquin d'éco. Je me dirigeais vers lui quand le prof entra par une porte dérobée, en bas, et l'artiste en herbe daigna lever la tête pour le regarder. Aussitôt, je me figeai sur place : je venais de reconnaître mon sauveur de l'avant-veille. Si je n'avais pas été aussi scotchée, j'aurais tourné les talons et pris la fuite.

En une seconde, tout ressurgit. L'impuissance. La terreur de l'agression. L'humiliation. Toute la nuit, j'étais restée en boule sur mon lit à pleurer, soulagée quand j'avais reçu un texto d'Erin me disant qu'elle restait dormir sur place. Je ne lui avais pas raconté ce que Buck m'avait fait – en partie parce que je savais qu'elle se sentirait coupable de m'avoir traînée à cette soirée pour ensuite m'avoir laissée seule. Et en partie parce que je voulais oublier, à n'importe quel prix.

— Si tout le monde veut bien s'asseoir, nous allons commencer.

Le ton cassant du professeur me sortit de mon état de stupeur : j'étais la dernière encore debout. Vite, je fonçai sur le siège vide entre Miss Bavarde et Mister Loir.

La fille me jeta un coup d'œil, sans cesser pour autant sa confession intime, qui consistait à expliquer par le menu qu'elle était trop déchirée ce week-end, et où, et avec qui. Le garçon entrouvrit juste assez les yeux pour voir qui venait s'incruster entre eux deux, mais ce fut tout.

— La place est prise ? lui chuchotai-je.

— Avant, oui, répondit-il en marmonnant. Mais elle a arrêté la fac. Ou ce cours, j'sais plus.

Je sortis mon cahier à spirale avec un soupir de soulagement. Je faisais mon possible pour ne pas lorgner Kennedy, mais d'où j'étais, ça relevait carrément du défi. Les cheveux blonds (qui faisaient grunge alors que la coiffure était parfaitement étudiée) et la chemise que j'avais si souvent vue attiraient mon regard dès qu'il changeait de position. Je ne savais que trop bien l'effet que me faisaient ces yeux d'un vert éclatant assortis à ce motif écossais. Je le connaissais depuis la troisième. J'avais assisté à sa transformation, du garçon en

bermuda et baskets au jeune homme qui faisait repasser ses chemises cintrées au pressing, traquait la moindre éraflure sur ses chaussures et avait l'air tout droit sorti d'un magazine de mode. Plus d'une prof s'était retournée sur son passage au lycée, détachant difficilement le regard de son corps parfait mais inaccessible.

En première, on s'était retrouvés ensemble en anglais renforcé. Il m'avait remarquée dès le premier jour, dégainant rien que pour moi son sourire à fossettes en entrant dans la classe, m'invitant à intégrer son groupe de travail, s'enquérant chaque semaine de mes projets pour le week-end – et parvenant au bout d'un moment à en faire partie. Jamais on ne m'avait courtisée avec autant d'assurance. En tant que délégué de classe, tout le monde le connaissait, et il mettait un point d'honneur à connaître tout le monde. En tant qu'athlète, il était l'un des meilleurs atouts de l'équipe de base-ball du lycée. En tant qu'élève, il figurait invariablement dans le peloton de tête. En tant que membre du club de débats, il était réputé pour ses arguments irréfutables et son record de victoires inégalé.

En tant que petit ami, il était patient et prévenant, ne m'obligeant jamais à aller ni trop vite ni trop loin. Pensant toujours aux anniversaires et à la Saint-Valentin. Ne me faisant pas douter une seule fois de ses intentions au sujet de notre couple. Le jour où l'on s'était officiellement mis ensemble, il avait changé mon prénom – et bien sûr, tout le monde avait suivi. Moi la première.

— Tu es ma Jackie, avait-il décrété en faisant référence à la femme de John Fitzgerald Kennedy, son homonyme et accessoirement son idole.

Il n'avait aucun lien de parenté, pourtant. Ses parents étaient simplement des fanas de politique – sans pour autant être du même bord. Ils avaient appelé sa sœur Reagan, et son frère Carter.

Trois ans avaient passé depuis que je m'étais fait dépouiller du prénom Jacqueline, et je me battais chaque jour pour retrouver cette petite part de moi-même que j'avais sacrifiée pour lui. Ce n'était pas l'unique chose à laquelle j'avais renoncé dans cette histoire, ni la plus importante. Seulement, celle-ci, je pouvais la récupérer.

Entre mes efforts constants pour regarder autre chose que Kennedy, et mon idée brillante de sécher ce cours pendant deux semaines, je bataillais sérieusement pour prendre quelques notes dignes de ce nom. Quand le prof eut terminé son cours, je dus me rendre à l'évidence : je n'avais quasiment rien compris à ce qu'il avait dit.

En chemin vers son bureau, je passai divers arguments en revue dans ma tête, espérant que l'un d'eux puisse le convaincre de me donner une seconde chance. Jusque-là, ça m'était bien égal d'être recalée en éco. Mais à présent que la possibilité était devenue une probabilité, j'étais terrifiée. Je n'avais jamais connu d'échec scolaire *de ma vie*. Qu'est-ce que j'allais raconter à mes parents et à mon directeur d'études ? Ce F resterait dans mon dossier pour le restant de mes jours.

— Très bien, mademoiselle Wallace, dit le prof en sortant des papiers volants d'une mallette en piteux état, et en se déplaçant dans son bureau comme si je n'étais pas plantée au milieu, à attendre. J'écoute votre plaidoyer.

Je me raclai la gorge avant de répéter :

— Mon plaidoyer ?

Il me regarda par-dessus ses lunettes d'un air las.

— Vous avez raté plusieurs cours de suite, sans compter le partiel, et vous étiez encore absente aujourd'hui. Vous venez donc me voir, je présume, avec l'intention de me démontrer par $A + B$ que vous ne devriez pas être ajournée en macroéconomie. Eh bien, je brûle d'impatience de connaître vos raisons. (Il poussa un soupir, puis se pencha pour ranger un manuel sur l'étagère.) Je crois toujours avoir tout entendu, mais il m'est arrivé d'être surpris. Allez-y, parlez. Je n'ai pas toute la journée, et je suppose que vous non plus.

Je déglutis, puis me lançai :

— En fait j'étais présente, ce matin. Je me suis simplement assise ailleurs.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Je vous crois, étant donné que vous êtes venue me voir à la fin du cours. Je ne vous enlèverai donc pas de point pour aujourd'hui – mais en réalité, il ne s'agit que d'un quart de point. Restent ces six cours que vous avez manqués, plus le zéro que j'ai été contraint de vous mettre au partiel.

Oh, bon sang. Comme si un bouchon venait d'être enlevé dans mon cerveau, le flot de justifications et d'excuses bancales sortit d'un coup.

— Écoutez, c'est mon petit ami, il a rompu avec moi et il vient à ce cours, et je ne supporte pas de le voir, alors vous imaginez si je dois continuer à m'asseoir à côté de lui ?... Oh, mon Dieu, *j'ai raté le partiel*. Vous allez me recalcr. Je n'ai jamais eu à repasser de matière, jamais, c'est la première fois que ça m'arrive.

Comme si je ne m'étais pas suffisamment humiliée, je sentis les larmes monter avant de pouvoir les arrêter. Je me mordis la lèvre pour éviter de pleurer franchement, et m'appliquai à contempler son bureau, persuadée qu'il m'observait avec une répulsion grandissante.

Soudain je l'entendis soupirer, et un mouchoir apparut dans mon champ de vision.

— C'est votre jour de chance, mademoiselle Wallace.

Je pris le mouchoir, me tamponnai les joues avec et le regardai d'un œil circonspect.

— Il se trouve que j'ai une fille un peu plus jeune que vous, et qu'elle a récemment eu une grave déception amoureuse. Voilà que du jour au lendemain, mon étudiante brillante qui a toujours des A partout s'est transformée en loque humaine, incapable de faire quoi que ce soit à part pleurer et dormir. Ça a bien duré deux ou trois semaines, cette histoire. Et puis elle est revenue à la raison, et a décidé qu'elle ne laisserait aucun garçon ruiner son avenir. Par égard pour ma fille, je vais vous donner une chance. *Une*. Si vous ratez le coche, vous aurez la note que vous méritez à la fin du semestre. Je me fais bien comprendre ?

Je hochai la tête, les sanglots reprenant de plus belle.

— Bien, fit-il en gigotant nerveusement dans son fauteuil, avant de me tendre un second mouchoir. Oh, pour l'amour du ciel – comme j'ai dit à ma fille, il n'existe pas un garçon sur cette terre qui mérite qu'on pleure autant. Je le sais ; j'en étais un, avant. (Il griffonna quelques mots sur un bout de papier, qu'il me remit.) Tenez, voici l'adresse mail de mon tuteur pour ce cours, Landon Maxfield. Si vous ne connaissez pas les cours de rattrapage qu'il dispense, je vous suggère fortement de vous y intéresser. Même s'il vous faudra sans aucun doute quelques cours particuliers en plus. C'était l'un de mes meilleurs étudiants il y a deux ans, et depuis, il fait du tutorat pour moi. Je lui ferai passer le sujet de mémoire que je vais vous demander de rédiger en remplacement de la note de partiel.

Un dernier sanglot m'échappa quand je le remerciai, et je crus bien qu'il allait exploser sous le poids de la gêne.

— Allons, allons. Il n'y a pas de quoi. (Il sortit le plan de l'amphi.) Montrez-moi où vous serez assise à compter de maintenant, pour que je puisse vous donner ces points d'assiduité.

Il écrivit mon nom dans la case que je lui indiquai.

Ouf. On m'offrait une chance de réparer mon erreur. Tout ce que j'avais à faire, c'était me mettre en contact avec ce Landon Trucmuche et rendre un mémoire. Rien de très compliqué. Non ?

La queue au Starbucks de la maison des étudiants était ridiculement longue, mais il pleuvait et la seule alternative était le petit café en bordure du campus : je n'étais pas d'humeur à me faire tremper juste pour avoir ma dose avant les cours de l'après-midi. En plus (et même si ça n'avait rien à voir), il y avait de fortes chances pour que Kennedy soit là-bas, vu qu'on y allait quasiment tous les jours après déjeuner. Par principe, il avait en horreur les « rouleaux compresseurs » du type Starbucks, même si le café y était meilleur.

— Je serai jamais à l'heure avec cette queue, mon cours est à l'autre bout du campus, râla Erin en se penchant pour voir combien il y avait de clients devant nous. Neuf personnes. Neuf ! Et cinq de plus qui attendent leur boisson ! Non, mais c'est qui, tous ces gens ?

Le garçon devant nous lança un regard noir par-dessus son épaule. Loin de se démonter, elle le lui rendit, et je serrai les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Des accros à la caféine, comme nous ? suggérai-je.

— Pff, ronchonna-t-elle, avant de brusquement m'empoigner par le bras. Oh, j'ai failli oublier – t'as su ce qui était arrivé à Buck, samedi soir ?

Je me raidis d'un coup. Décidément, la nuit que je tentais désespérément d'oublier refusait de me laisser en paix. Je secouai la tête en silence.

— Il s'est fait casser la gueule sur le parking de sa résidence. Deux mecs qui voulaient

lui piquer son portefeuille. Des SDF, d'après lui. C'est ce qui arrive quand on construit une fac en plein centre-ville. Au final ils n'ont rien pris du tout, les enfoirés, mais qu'est-ce qu'ils ont amoché Buck. (Elle se pencha vers moi.) Entre nous, je le trouve plus sexy, comme ça. Miam miam, on en mangerait !

Je me sentais tellement mal de rester là, sans mot dire, à faire comme si de rien n'était devant Erin. Au lieu de rétablir la vérité quant à ce que Buck avait fait pour se retrouver dans cet état.

— Oh, et puis zut. Je vais devoir m'enfiler un Redbull si je ne veux pas roupiller en sciences politiques. J'peux pas être en retard, on a interro. On se voit après le boulot.

Elle me serra rapidement dans ses bras et fila.

J'avançai de quelques pas dans la queue, en repensant pour la millième fois à ce qui m'était arrivé samedi soir. Impossible de nier combien je me sentais encore vulnérable. Bien sûr, j'avais toujours su que les hommes étaient plus costauds. Combien de fois Kennedy m'avait-il soulevée comme une plume, et même jetée sur son épaule avant de grimper les escaliers en courant, pendant que moi, la tête à l'envers et morte de rire, je m'agrippais à son tee-shirt. Il ouvrait sans problème les bouches qui me résistaient, et déplaçait d'une main des meubles que j'arrivais à peine à faire bouger. Sa force physique était une évidence quand je le voyais s'arc-bouter au-dessus de moi, ses biceps et pectoraux durs comme la pierre à mon contact.

Il y avait deux semaines de ça, il m'avait brisé le cœur et je ne m'étais jamais sentie aussi blessée de ma vie, ni aussi vide.

Mais jamais il ne m'avait contrainte à quoi que ce soit par la force.

Non, ça, c'était Buck. Buck, l'une des stars du campus, qui pouvait avoir toutes les filles qu'il voulait. Un garçon qui n'avait jamais manifesté la moindre intention de me faire du mal, et qui n'aurait même pas dû me remarquer du tout, sauf en tant que petite amie de Kennedy. Est-ce qu'il fallait mettre ça sur le compte de l'alcool ? Non. L'alcool désinhibe, OK. Mais ça ne pousse pas à commettre des actes violents si on n'y est pas prédisposé au départ.

— Suivant.

Je sortis de mes pensées, prête à passer ma commande habituelle, et me retrouvai nez à nez avec l'inconnu de samedi soir. Celui à côté de qui j'avais soigneusement évité de m'asseoir le matin même en éco. J'avais la bouche ouverte, mais aucun son n'en sortit. Et comme plus tôt dans l'amphi, le souvenir de l'agression ressurgit. Je devins rouge écarlate en repensant à la position dans laquelle il m'avait trouvée, ce qu'il avait peut-être aperçu avant d'intervenir, à quel point je devais lui paraître stupide.

Mais il ne fallait pas oublier que pour lui, ce n'était pas ma faute.

Ni qu'il m'avait appelée par mon petit nom. Celui dont j'avais définitivement arrêté de me servir seize jours plus tôt, pour être précise.

Pendant un vague instant, je priai pour qu'il ne se souvienne pas de moi – mais bien

sûr, mon vœu ne fut pas exaucé. Je lui rendis son regard pénétrant et vis bien qu'il se rappelait toute la scène, et en détail en plus. Même les plus embarrassants. Mes joues n'étaient plus rouges, elles étaient cramoisies.

— Ta commande, s'il te plaît ?

Sa question me ramena à la réalité. Il avait parlé d'une voix calme, mais je sentais l'exaspération des clients dans mon dos.

— Oui, bien sûr. Je vais prendre un grand americano. Euh, merci, bafouillai-je, à tel point que je m'attendais à moitié à ce qu'il me fasse répéter.

Mais il nota ma commande sur le gobelet, impassible, et c'est à ce moment-là que je remarquai les fines couches de gaze blanche autour de ses articulations. Il passa le tout au serveur, m'indiqua le prix, et je lui tendis ma carte.

— Comment ça va aujourd'hui ? me demanda-t-il d'un ton décontracté, alors que, pour nous, ses mots étaient lourds de sens.

— Ça va bien.

Sa main gauche était éraflée, mais rien de grave, visiblement. Au moment où je repris ma carte avec le reçu, ses doigts effleurèrent les miens.

— Merci, ajoutai-je en les retirant aussitôt.

Ses yeux s'agrandirent, mais il se tut.

— Il me faudrait un grand *macchiato* au caramel, avec lait écrémé mais sans crème fouettée, s'exclama derrière moi une fille pressée, qui envahissait quasiment mon espace vital.

Quand il me laissa pour s'occuper d'elle, sa mâchoire se crispa imperceptiblement. Il nota sa commande, lui annonça le prix d'un ton sec, et ses yeux se posèrent de nouveau sur moi lorsque je m'écartai. Peut-être continua-t-il à me regarder après ça, je ne sais pas. J'attendis mon café à l'autre comptoir et filai dès que je l'eus entre les mains, en faisant l'impasse sur la goutte de lait et les trois sachets de sucre, pour une fois.

Le cours de Heller était une initiation à la macroéconomie, et de ce fait, nous étions nombreux – deux cents étudiants, au bas mot. J'allais quand même bien arriver à me noyer dans la masse et à éviter tout contact visuel avec deux garçons pendant les six dernières semaines du semestre, non ?

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

De retour à la résidence, j'envoyai scrupuleusement un mail à mon futur tuteur d'éco, puis m'attaquai à la dissert que j'avais à rendre en histoire de l'art. Je repris mes notes sur l'influence d'un célèbre sculpteur sur le style néoclassique, et remerciai intérieurement ma parano de m'avoir interdit de sécher les autres cours.

Erin travaillait ce soir-là, ce qui voulait dire que j'allais pouvoir bosser tranquillement. La chambre qu'on partageait était minuscule et, quand elle était là, c'était une distraction quasi permanente. La semaine précédente, alors que je tentais désespérément de réviser un devoir en algèbre, j'avais été témoin de la conversation suivante :

— Mais il me fallait absolument ces escarpins pour le boulot, Papa ! C'est toi qui voulais que j'apprenne la valeur du travail pendant mes études, et tu m'as toujours dit que pour réussir, la tenue était primordiale. J'essaie juste de suivre tes conseils, tu vois.

Quand elle avait regardé dans ma direction, le portable collé à l'oreille, j'avais roulé exagérément des yeux. Erin était hôtesse d'accueil dans un resto chic en ville, et elle se servait régulièrement de son job comme excuse pour exploser son budget fringues. Des chaussures à trois cents dollars, essentielles pour un boulot payé neuf dollars de l'heure ? J'avais réprimé un fou rire devant son clin d'œil joyeux. Son père finissait toujours par céder, surtout quand elle employait LE mot : « *Papa.* »

Je ne m'attendais pas à ce que Landon Maxfield me réponde dans l'heure. En plus d'assurer le tutorat pour un énorme cours comme celui de Heller, il était en master, donc sûrement débordé. Sans compter qu'à mon avis, il n'allait pas sauter de joie en apprenant qu'il devait aider une jeunette de deuxième année à se remettre à niveau, alors que l'étudiante en question avait zappé le partiel, plus deux semaines de cours, et n'avait jamais assisté à l'un de ses tutorats. J'étais prête à lui montrer que j'étais motivée et qu'il serait débarrassé de moi le plus vite possible.

Un quart d'heure après lui avoir envoyé un message, ma boîte de réception m'indiqua un nouveau mail par un petit *ding*. C'était lui, et il me répondait avec le même ton formel que celui pour lequel j'avais opté, après avoir longtemps hésité entre l'appeler par son

prénom ou par son nom : finalement, j'avais mis « *Cher M. Maxfield* ».

Chère Mlle Wallace,

M. Heller m'a informé du retard que vous aviez pris en macroéconomie, et du mémoire que vous devrez lui soumettre en remplacement de votre note de partiel. Du moment qu'il vous a donné son accord, vous n'avez pas à m'expliquer la raison pour laquelle vous en êtes arrivée là. En acceptant de vous prendre en tutorat, je fais simplement le travail pour lequel on me paie.

Nous pourrions convenir d'un rendez-vous sur le campus, de préférence à la bibliothèque, pour discuter de votre mémoire. Le sujet qu'il vous a donné est complexe, et vous aurez pas mal de recherches à faire. J'ai également pour instruction de ne pas vous aider : en gros, le professeur veut voir ce dont vous êtes capable seule. Bien sûr, je répondrai à vos questions d'ordre général, si vous en avez.

Mes séances de tutorat sont les lundis, mercredis et jeudis de 13 à 14 heures, mais j'y reprends essentiellement ce qui a été dit au cours précédent. J'imagine que ça ne suffira pas, pour vous, après autant de cours manqués. Indiquez-moi les horaires où vous seriez libre pour un cours particulier, et nous aviserons à partir de là.

LM

Ma mâchoire se contracta malgré moi. Le ton était poli, mais son message puait la condescendance... Jusqu'à sa signature, à la fin : « *LM.* » Est-ce qu'il cherchait à se la jouer cool ou bien à me ridiculiser, alors que j'avais tenté de passer pour quelqu'un de sérieux et réfléchi ? D'accord, j'avais fait allusion à ma rupture dans le mail, mais en espérant que ça s'arrêterait là. À le lire, j'avais non seulement l'impression qu'il évitait soigneusement de connaître mes raisons, mais aussi qu'il n'avait pas une très haute opinion des filles capables de bousiller leurs études pour une histoire de cœur.

Je relus son message, et enrageai encore plus. Alors comme ça, il pensait que j'étais trop cruche pour reprendre toute seule les notions vues en cours ?

M. Maxfield,

Je ne pourrai pas assister à vos séances de tutorat, étant donné que j'ai histoire de l'art le lundi et le mercredi de 13 heures à 14 h 30, et que je suis moi-même tutrice en collège le jeudi après-midi. Cependant, je vis sur le campus et peux me libérer en fin d'après-midi les lundis et mercredis, ainsi que la plupart des soirées.

Je suis également disponible le week-end, quand je n'ai pas de cours à donner.

Cela étant dit, sachez que j'ai déjà commencé à lire les chapitres qui traitent du PIB, de l'IPC et de l'inflation, et que je planche actuellement sur les questions de révision à la fin du chap. 9. Si vous voulez bien qu'on se voie pour me transmettre les infos concernant le mémoire à rendre, je suis certaine de pouvoir rattraper le reste par moi-même.

Jacqueline

J'appuyai sur « Envoyer » et me sentis supérieure pendant au moins... vingt bonnes secondes. En réalité, j'avais à peine jeté un œil au fameux chapitre 9. Pour l'instant, les tableaux et graphiques que j'avais vus étaient essentiellement du charabia, et je soupçonnais les auteurs du manuel d'avoir ajouté des signes ésotériques et mis plein de flèches partout rien que pour embrouiller la tête des étudiants. Quant au PIB et à l'IPC, je savais ce que signifiaient ces acronymes... à peu près.

Oh, mon Dieu. Je venais de rembarquer le tuteur attribué par mon prof – celui-là même qui n'était pas du tout obligé de me filer une seconde chance, mais l'avait fait.

Quand l'ordi émit un nouveau *ding*, je déglutis en cliquant sur ma boîte de réception. Nouveau message de Landon Maxfield.

Jacqueline,

Si vous préférez travailler le cours toute seule, pas de problème, c'est votre droit. Je vais mettre au clair les instructions concernant votre mémoire et on pourrait se retrouver disons mercredi, après 14 h 30 ?

LM

P-S : Vous donnez des cours de quoi ?

Il n'avait pas l'air en colère. Il était resté aimable. Gentil, même. J'étais tellement émotive, en ce moment, que j'étais incapable de juger quoi que ce soit avec lucidité.

Landon,

Je donne des leçons de contrebasse à quelques collégiens, en ville. À ce propos, je viens de me rappeler que j'avais accepté d'aider deux de mes élèves à transporter leur instrument ce mercredi après-midi, car ils ont un concours régional. (J'ai investi dans un pick-up pour pouvoir transporter ma propre

contrebasse, et depuis je croule sous les demandes en tout genre, pour déménager des instruments, des canapés, des matelas, etc.)

Vous seriez libre un soir de la semaine ? Ou bien samedi ?

JW

Je faisais de la contrebasse depuis l'âge de dix ans. L'un des deux seuls élèves de mon école à en jouer avait eu la bonne idée de se fracturer la clavicule le week-end de la rentrée, pendant un match de football américain. Notre prof, Mme Peabody, avait contemplé d'un air implorant la foule de violonistes dans l'orchestre, et demandé si quelqu'un accepterait de changer d'instrument.

— Quelqu'un ? S'il vous plaît ? avait-elle répété d'une voix suraiguë.

Personne ne se portant volontaire, j'avais fini par lever la main.

Même adaptée à ma taille de l'époque, la contrebasse paraissait énorme, à côté de moi : je devais grimper sur un mini-escabeau pour en jouer, ce qui avait constitué une source d'amusement intarissable pour mes camarades de classe. Et les railleries ne s'étaient pas arrêtées là.

— Chérie, est-ce que ce n'est quand même pas un peu bizarre comme choix d'instrument, pour une fille ? m'avait demandé ma mère.

Elle n'avait pas digéré le fait que j'opte pour le violon et non le piano, comme elle l'aurait voulu. Autant dire que j'avais dû me passer de son soutien dès le départ.

— Si, c'est même *très* bizarre, avais-je rétorqué en lui lançant un regard noir, ce à quoi elle avait levé les yeux au ciel.

Au fil des ans, son mépris pour la contrebasse n'avait pas faibli et moi, au contraire, j'en étais venue à adorer cet instrument, surtout pour sa façon de donner le *la* à l'orchestre. J'avais l'impression d'être au cœur de l'action. Et je jubilais de voir la tête de mes concurrents aux concours – invariablement persuadés que je serais moins bonne qu'eux parce que j'étais une fille – quand je leur prouvais que j'étais *meilleure*.

À quinze ans, j'avais atteint ma taille d'adulte (1,67 mètre) et j'arrivais à en faire normalement, même si c'était tout juste.

Cela faisait un an que je donnais des leçons à quelques élèves du coin – tous des garçons, et qui tous m'avaient regardée d'un œil dédaigneux, jusqu'à ce qu'ils m'entendent jouer.

Jacqueline,

De la contrebasse ? Intéressant.

Je ne suis pas libre les soirs de cette semaine, et d'ailleurs je suis pris la plupart des week-ends aussi. Comme je ne veux pas vous faire perdre de temps, je me

propose de vous envoyer le sujet du mémoire dès ce soir, et on en discute par mail jusqu'à ce qu'on ait tous les deux un trou dans nos emplois du temps. Ça vous convient ?

LM

P-S : Je garde vos coordonnées au cas où, si je devais acheter un meuble encombrant ou déménager dans un futur proche.

Landon,

Merci, ce serait super, effectivement (concernant le sujet du mémoire, je précise, et non votre promesse de vous servir de moi sans vergogne parce que j'ai un pick-up. Vous ne valez pas mieux que mes amis ! Je leur fais éviter plein de frais – de livraison, de location de camionnette –, et eux, ils ont le culot de me payer en bière).

JW

Jacqueline,

Promis, je vous envoie tous les détails dès que je rentre chez moi.

Le système du troc est l'ancêtre de notre économie moderne, vous savez. (Et au fait, vous avez l'âge de boire de la bière ?)

LM

Landon,

Loin de moi l'idée de dénigrer un système économique qui a fait ses preuves, même s'il date de la préhistoire. Et je suppose que des amis qui vous remboursent l'essence en bière valent mieux que des amis qui ne vous remboursent rien du tout. (Concernant mon âge : je ne suis pas sûre que le travail pour lequel on vous paie – à savoir, tuteur en macroéconomie – vous donne le droit de connaître ce genre d'information *ultra* personnelle.)

JW

Jacqueline,

Je m'incline. Il me reste à espérer que vous n'allez pas me faire arrêter pour

avoir tenté de fournir de l'alcool à une mineure.

Et vous avez raison : les étudiants pauvres et non motorisés tels que moi devraient s'en tenir à la méthode traditionnelle, quand il s'agit de négocier une place dans une voiture. Ou un pick-up.

LM

La simplicité avec laquelle il avouait ne pas pouvoir se payer une voiture me fit sourire, mais mon humeur s'assombrit aussitôt quand je repensai à l'orgueil que Kennedy tirait de la sienne. Juste avant la fin du lycée, ses parents avaient donné sa Mustang (qu'il avait depuis deux ans) au frère cadet, qui venait de plier sa Jeep. En échange, ils lui avaient offert la fameuse BM – flambant neuve, noire et avec toutes les options possibles, comme les sièges en cuir et les enceintes qu'on entendait à un kilomètre à la ronde.

Et merde. Il allait vraiment falloir que j'arrête de tout ramener à Kennedy. Je pris conscience, à ce moment-là, qu'il était toujours mon modèle par défaut. Au bout de trois ans passés ensemble, nous étions devenus une habitude l'un pour l'autre. Et si lui s'était affranchi de cette habitude en me quittant, ce n'était pas mon cas. Je continuais à le lier à mon présent, à mon avenir aussi. Alors qu'en réalité, il appartenait à mon passé, désormais. Il était grand temps de commencer à l'accepter, même si ça faisait mal.

Dès notre arrivée à la fac, Kennedy avait fait les démarches nécessaires pour être admis à la fraternité jadis fréquentée par son père. Personnellement, je n'avais jamais aspiré à faire partie d'un clan fermé – dans tous les sens du terme. Quand je lui expliquai que je préférais réfléchir avant d'entrer dans une confrérie, ça n'eut pas l'air de le déranger, du moment que je le soutenais dans son idée d'en intégrer une : c'était un peu le passage obligé s'il voulait faire carrière en politique. Une fois, il me dit même en riant que ça ne lui déplaisait pas d'avoir une copine avec « *un sacré caractère* ». Indépendante, quoi.

Quand il m'avait larguée trois semaines plus tôt, je n'avais pas compris sur le coup qu'il emportait avec lui le cercle social que je m'étais pourtant appliquée à cultiver avec soin. Maintenant que je n'étais plus avec Kennedy, je me rendais compte que les invitations aux événements organisés par les clubs de la fac n'allaient plus de soi, même si Chaz et Erin avaient la possibilité de me faire venir à certaines occasions, étant donné que je comptais parmi les deux choses toujours bienvenues à une fête : l'alcool et les filles.

Génial. J'étais passée du statut de petite amie indépendante à celui d'accessoire vaguement utile en soirée.

Lorsque je croisais mes anciens amis dans les couloirs, la gêne (pour ne pas dire autre chose) était palpable. Tous les matins, pendant une semaine, des garçons de la fraternité de Kennedy se postèrent devant la bibliothèque pour vendre café, jus d'orange et muffins, dans

le but de récolter de l'argent pour une grande opération de nettoyage du campus. Puis ce fut au tour de quelques minettes de la confrérie Tri Delta de planter leur tente sur la pelouse de notre résidence, afin de sensibiliser leurs camarades aux souffrances endurées par les sans-abri. (Quand je fis remarquer à Erin qu'il ne devait pas y avoir beaucoup de SDF qui possédaient un barbecue portable et du matériel de camping de luxe, elle s'étrangla de rire : « C'est exactement ce que je leur ai dit, mais elles ont refusé de m'écouter. »)

Impossible de faire trois mètres sans croiser des gens avec qui j'entretenais une relation tout ce qu'il y a de plus normale, jusque-là. Et voilà qu'ils détournaient le regard dès qu'ils me voyaient, ou bien me faisaient un sourire pincé et un petit signe avant de feindre une grande conversation avec leur voisin. Ceux qui me disaient encore « Salut, Jackie » se comptaient sur les doigts d'une main. Je ne pris pas la peine de leur préciser qu'on ne m'appelait plus comme ça.

Au départ, Erin insista pour dire que tout ça, c'était dans ma tête ; mais au bout de deux semaines, elle finit par admettre qu'effectivement, on me snobait.

— Les gens ressentent toujours le besoin de choisir un camp quand il y a rupture – c'est dans la nature humaine, tu sais, m'expliqua-t-elle.

Ses cours de psycho l'inspiraient, visiblement.

— Mais quand même. *Les lâches*, conclut-elle.

J'appréciais d'autant plus qu'elle soit capable de passer outre à son analyse pour rester à mes côtés.

Il n'était guère surprenant que tout le monde ou presque ait préféré rester ami avec Kennedy. Il était des leurs, après tout. C'était lui, le garçon sociable, charmant, le futur dirigeant d'envergure internationale. Moi, je n'étais que la petite amie tranquille, mignonne mais un peu bizarre, parfois... Désormais, je faisais partie de la masse informe des étudiants non inscrits à une fraternité – aux yeux de tous, sauf d'Erin.

Mardi, j'étais avec elle quand on croisa le couple ultime, celui qui régnait littéralement sur le campus : Katie, la présidente de la confrérie d'Erin, et D.J., le vice-président de celle de Kennedy.

— Hé, salut, Erin ! Waouh, *j'adore* ta tenue, s'écria Katie comme si je n'étais pas là.

D.J. la salua d'un geste du menton accompagné d'un sourire, et ses yeux se posèrent brièvement sur moi ; mais il ne m'accorda pas plus d'attention que sa copine.

Erin leur fit un grand sourire, et me murmura juste après « Connards », en me prenant par le bras.

Le jour où j'avais emménagé dans la chambre, il y avait quinze mois de ça, j'avais été horrifiée de tomber sur une coloc qui, pour moi, incarnait le stéréotype de l'étudiante écervelée ne jurant que par sa confrérie. À mon arrivée, Erin s'était déjà attribué le lit près de la fenêtre. Sur le mur au-dessus de sa tête, elle avait punaisé ses pompons bleus et or de pom-pom girl du lycée, et entre les deux, son prénom découpé en énormes lettres dorées.

Tout autour, elle avait scotché des photos – d’elle à l’entraînement avec ses copines, d’elle à une fête avec des footballeurs baraqués, etc.

Alors que je restais bouche bée devant ce mur qui éclairait à lui seul notre chambre riquiqui, elle s’était ruée sur moi. Je me souviens qu’elle portait un tee-shirt avec une inscription de la fac, assorti à la perfection avec ses beaux cheveux cuivrés qu’elle avait ramenés sur le haut de sa tête.

— Oh, salut ! Tu dois être Jacqueline ! Moi, c’est Erin !

En grande diplomate, j’avais gardé pour moi le « Sans blague » qui m’était venu en tête.

— Bon, comme t’étais pas là, j’ai choisi le lit – j’espère que ça t’embête pas, hein ! J’ai quasiment fini de défaire mes valises, je vais pouvoir t’aider, c’est cool !

Là-dessus, elle avait pris mon sac le plus lourd pour le poser sur mon nouveau lit.

— J’ai collé un tableau blanc à la porte, comme ça, on pourra se laisser des messages, si nécessaire. C’est une idée de ma mère, en fait, mais c’est pas bête, non ? Qu’est-ce que t’en penses ?

J’avais marmonné « Oui », et cligné les yeux en la voyant ouvrir mon sac et se mettre à débiller tous mes effets personnels. Il y avait forcément une erreur. Dans mon dossier d’inscription, j’avais précisé avec moult détails le genre de camarade de chambre que je souhaitais avoir ; et cette nana n’avait visiblement *aucune* des qualités requises. En gros, je m’étais décrite : une fille studieuse, calme, qui passerait son temps à la bibliothèque et irait se coucher à une heure décente. Une fille qui, n’étant pas particulièrement fêtarde, ne ferait pas défiler les garçons dans son lit, et ne transformerait pas non plus notre chambre en QG pour jeux à boire.

— En fait, je me fais appeler Jackie.

— Oh, Jackie, c’est trop mignon ! Mais j’avoue que j’ai un faible pour Jacqueline quand même. C’est carrément la classe, je trouve. T’as trop de chance, tu peux choisir ! Moi, avec Erin, je suis coincée. Heureusement que j’aime bien mon prénom, hein ! OK, Jackie, où est-ce qu’on accroche ce poster de... euh, c’est qui ?

J’avais jeté un coup d’œil à l’affiche qu’elle tenait à la main : un portrait de l’une de mes chanteuses préférées, qui était également contrebassiste.

— Esperanza Spalding.

— Jamais entendu parler d’elle. Mais elle est canon !

Elle avait pris quelques punaises, était grimpée sur mon lit et avait étalé le poster sur le mur.

— Ça te va, ici ?

On en avait fait du chemin, Erin et moi, en un an.

À mon arrivée une minute avant le début du cours d'éco, mercredi matin, je ne m'attendais certainement pas à tomber sur Kennedy, appuyé contre le mur de l'amphi, en train d'échanger son numéro avec une nouvelle recrue de la confrérie Zeta. Elle se prit en photo, pouffa de rire et lui rendit son portable. Il fit de même, le visage radieux.

Jamais plus il ne me sourirait comme ça.

Sans m'en rendre compte, j'étais clouée sur place, et il fallut qu'un étudiant me bouscule sans faire exprès et fasse tomber mon sac pour que je sorte de ma léthargie.

— D'solé, marmonna-t-il, d'un ton qui voulait plus dire « Bouge de là » que « Pardon de t'être rentré dedans ».

Au moment où je me baissai pour ramasser le sac (tout en priant pour que Kennedy et sa groupie ne m'aient pas vue), une main l'empoigna par la bretelle et me le tendit. En me redressant, je tombai sur de beaux yeux bleu-gris que je reconnus.

— Ça existe encore les hommes galants, tu sais.

Sa voix grave et calme était exactement comme dans mon souvenir, que ce soit samedi soir ou lundi, au comptoir du Starbucks.

— Ah bon ?

Il m'aida à faire glisser la bretelle sur mon épaule.

— Non, je rigole. En fait, c'est juste un enfoiré.

Il désigna d'un geste l'étudiant qui m'avait prise pour une auto tamponneuse, mais j'aurais juré qu'il visait aussi mon ex. Mon ex qui, à présent, se dirigeait vers la porte de l'amphi en s'esclaffant toujours avec la fille, dont le pantalon de jogging orange vif était affublé d'un ZETA sur les fesses, au cas où on aurait eu un doute.

— Ça va ?

Il me posait cette question pour la troisième fois et, venant de lui, j'avais le sentiment qu'elle retrouvait toute sa signification : ce n'était pas la formule lambda qu'on prononce à tout bout de champ, sans réfléchir.

— Ça va bien, je te remercie.

Que pouvais-je faire, à part mentir ?

Sur ce, j'entrai dans l'amphi, m'installai à ma nouvelle place et passai les quarante-cinq minutes suivantes à me concentrer sur le prof, le tableau blanc qu'il remplit peu à peu et mes notes. Consciencieusement, je recopiai ses diagrammes sur l'équilibre de court terme et la demande agrégée, mais je dus me rendre à l'évidence : c'était toujours autant du chinois pour moi, et j'allais devoir supplier Landon Maxfield à genoux pour qu'il m'aide. Parce que si je continuais à m'entêter, j'allais prendre encore plus de retard que je n'en avais déjà.

Quelques minutes avant la fin du cours, je me retournai pour sortir quelque chose de mon sac, une ruse de Sioux afin de jeter un coup d'œil discret au garçon du dernier rang. Il me fixait en tapotant le bout de son crayon noir sur le cahier ouvert devant lui. Affalé sur son siège, il avait passé un bras sur le dossier et calé son pied contre la barre en fer sous le bureau. Quand je soutins son regard, son expression impassible changea, et il m'offrit le plus léger des sourires. Il ne détourna pas les yeux, même quand je plongeai la tête dans le sac et reportai mon attention sur lui.

Sentant que je piquais un fard, je me retournai vite fait.

Il était arrivé que des garçons s'intéressent à moi, ces trois dernières années. Mais personnellement, à part flasher sur mon prof de musique au lycée et mon partenaire en TP de chimie – des histoires qui en étaient évidemment restées au stade de la théorie et que j'avais gardées pour moi –, je n'avais jamais été attirée par quelqu'un d'autre que Kennedy. Le cours d'éco désormais réduit à un fond sonore, je réfléchis à la réaction que cet inconnu suscitait en moi. En fait, je n'arrivais pas à décider si c'était une gêne latente, de la gratitude pour m'avoir arrachée des griffes de Buck, ou un coup de cœur. Peut-être était-ce les trois en même temps.

Le cours terminé, je rangeai mes affaires en résistant à la tentation de regarder une nouvelle fois dans sa direction. Et je pris bien mon temps, pour être certaine que Kennedy et sa groupie seraient partis. J'allais me lever quand le type qui dormait tout le temps à côté de moi me parla.

— Hé, quelles questions il a dit de faire si on voulait des points en plus ? Je devais être ailleurs au moment où il en a parlé, mes notes sont carrément indéchiffrables.

Je jetai un coup d'œil à l'endroit qu'il m'indiquait sur la page, et effectivement, ses gribouillis étaient illisibles.

— Au fait, je m'appelle Benji.

— Euh, un instant... (Je ressortis mon cahier et lui indiquai du doigt les instructions que j'avais notées en haut de la dernière page.) Voilà.

Il les recopia, et j'ajoutai :

— Moi, c'est Jacqueline.

Benji était l'un de ces garçons pour qui l'adolescence n'avait pas été tendre. Il avait encore de l'acné sur le front, et une tignasse frisée dont un bon coiffeur aurait certainement pu faire quelque chose, s'il n'avait pas été adepte de ces salons à huit dollars la coupe où ils

diffusent du sport en continu sur des écrans plats. Et vu sa corpulence, il ne devait pas passer beaucoup de temps à la salle de gym dernier cri qu'on avait la chance d'avoir sur le campus. Il portait un de ces tee-shirts à message qu'il vaut mieux ne pas lire, et qui, en plus, le boudinait. Ce qui le sauvait, c'étaient ses yeux noisette expressifs et un sourire engageant qui les faisait plisser de façon charmante.

— Merci, Jacqueline, c'est sympa. T'imagines pas à quel point j'ai besoin de ces points en plus. À vendredi !

Il commença à ranger ses affaires, puis ajouta avec un franc sourire :

— À moins que par malchance, mon réveil ne sonne pas.

Je lui rendis son sourire et partis.

J'étais peut-être capable de me faire des amis en dehors du cercle de Kennedy, après tout. Cet échange me fit comprendre à quel point, sans le savoir, j'étais devenue dépendante de lui. J'en fus même un peu choquée, à vrai dire. Pourquoi est-ce que ça ne m'avait jamais traversé l'esprit ? Parce que je n'avais jamais pensé qu'un jour notre histoire se finirait ?

Décidément, j'avais été bien naïve de croire ça.

Il n'y avait quasiment plus personne dans l'amphi, pas même le garçon du dernier rang. Je ressentis une pointe de déception, ce qui était totalement irrationnel. Il m'avait matée en cours – et alors, la belle affaire. Peut-être qu'il s'ennuyait. Ou qu'il se laissait facilement distraire.

Mais en sortant, je le repérai dans le couloir bondé, en train de bavarder avec une fille du cours. Tout en lui indiquait le mec cool, de la chemise bleu marine ouverte sur un tee-shirt gris simple à la main fourrée dans sa poche de jean. Sa musculature n'était pas spécialement mise en valeur, mais il avait clairement le ventre plat, et il avait quand même réglé le compte de Buck en deux temps trois mouvements, samedi soir. Il avait coincé son crayon noir derrière une oreille, et on ne voyait que la gomme rose à l'extrémité, le reste allant se perdre dans ses cheveux en bataille.

— Alors si j'ai bien compris, c'est une séance de tutorat en groupe ? lui demanda la fille en tortillant une longue mèche blonde autour de son doigt, encore et encore. Et ça dure une heure ?

Il mit son sac sur l'épaule et enleva les mèches rebelles qui lui tombaient dans les yeux.

— C'est ça. De une à deux.

Quand il baissa les yeux sur elle, elle pencha délicatement la tête et se mit à bouger lentement son corps, comme si elle s'apprêtait à danser avec lui. Ou alors *pour* lui.

— J'irai peut-être une fois, pour voir. Qu'est-ce que tu fais, là ?

— Je vais bosser.

Elle poussa un soupir agacé.

— Tu bosses tout le temps, Lucas.

Le ton boudeur qu'elle prit me crispa, comme si elle avait fait crisser ses ongles sur un tableau : c'était plus fort que moi, les filles qui parlaient ainsi (âgées de plus de six ans, j'entends) m'horripilaient. Mais le bon côté de la chose, c'était que je savais comment s'appelait mon inconnu, maintenant.

Il leva brusquement la tête, comme s'il avait senti ma présence, et je piquai un sprint dans la direction opposée – même s'il était trop tard pour faire croire que je n'avais pas délibérément écouté sa conversation. Je me frayai un chemin à travers la foule d'étudiants et sortis au pas de course par une porte latérale.

Il n'était pas question que j'assiste à ces séances de tutorat si *Lucas* y allait aussi. Je ne savais pas trop ce que signifiaient ses regards appuyés en cours (en admettant qu'ils signifient quelque chose), mais leur intensité me mettait mal à l'aise. Sans compter que je n'avais pas encore fait le deuil de ma relation avec Kennedy. Je n'étais absolument pas prête à recommencer quoi que ce soit. En plus, il ne s'intéressait sûrement pas à moi dans ce sens-là. Aaah ! Je m'agaçais toute seule, à cogiter comme ça. J'étais passée d'un intérêt marginal pour quelqu'un à une histoire possible en deux secondes.

D'un point de vue purement objectif, il était probablement habitué à ce que les filles du genre de la blonde du couloir se jettent à ses pieds. Exactement comme mon ex. Son titre de délégué de classe au lycée, puis des étudiants à la fac, lui conférait un statut de mini-célébrité qu'il adorait. J'avais passé mes deux dernières années de lycée à ignorer les envieuses qui ne nous lâchaient pas d'une semelle, attendant patiemment le jour où il me laisserait tomber. Mais j'étais tellement certaine de son amour pour moi.

Je me demandais quand j'allais cesser de me sentir aussi conne de lui avoir fait confiance à ce point.

Landon,

J'ai plus de mal que je ne voulais bien l'admettre au départ, mais malheureusement cela m'étonnerait que j'arrive à me libérer pour venir à vos séances de tutorat. Dommage pour nous deux que mon ex n'ait pas eu l'idée de me plaquer plus tôt dans le semestre, j'aurais simplement changé de cours ! (Sans vouloir vous offenser, bien sûr. L'éco est probablement votre matière principale et vous devez adorer ça.)

J'ai commencé mes recherches pour le mémoire. Merci d'avoir décodé les notes de M. Heller pour moi avant de les envoyer. Si je les avais reçues sans traduction, je serais en ce moment même à la recherche d'un building ou d'un pont sur lequel grimper pour dire « Adieu, monde cruel ».

Jacqueline,

Ne me parlez plus de faire le saut de l'ange, s'il vous plaît. Avez-vous seulement idée de la catastrophe que ce serait pour ma carrière de tuteur ?? À défaut d'autre chose, pensez aux conséquences que votre acte désespéré aurait sur ma réputation. 😊

À chaque tutorat, je distribue une fiche d'exercices aux étudiants. Je vous envoie en pièce jointe celles des trois dernières semaines. Servez-vous-en pour vous guider, ou bien faites les exercices et renvoyez-les-moi, pour que je puisse voir où ça coince et vous aider.

En fait, je suis un cursus d'ingénieur, mais on nous oblige à prendre éco en option. Pour autant, je trouve que tout le monde devrait en faire : c'est un très bon point de départ pour comprendre comment l'argent, la politique et le commerce s'associent pour engendrer cet énorme chaos qu'est notre système économique.

LM

P-S : Comment ça s'est passé pour vos élèves au concours ? Et sinon, je ne veux pas dire, mais votre ex m'a tout l'air d'être un crétin.

Je téléchargeai les fiches en réfléchissant à sa dernière remarque. Que Landon connaisse Kennedy ou non (ce qui était peu probable, vu la taille de la fac et leurs études respectives), il avait pris parti pour moi. Moi qui avais pétié un plomb à cause d'un mec, au point de rater un partiel et de ne plus aller en cours.

Il était intelligent et drôle, et au bout de trois jours seulement, il me tardait déjà de voir son nom s'afficher dans ma boîte de réception pour continuer notre agréable conversation. Tout à coup, je me demandai de quoi il avait l'air. *Bon sang*. Pas plus tard que la veille, j'avais décrété qu'il valait mieux ignorer les regards troublants du garçon en cours d'éco tant que je n'aurais pas digéré la trahison de Kennedy, et voilà que j'étais en train de rêvasser sur un prof qui pouvait très bien ressembler à Chace Crawford comme à... Benji.

Peu importe. J'avais besoin de temps, même si Landon avait raison. Même si Kennedy était un crétin.

Je cliquai sur la première fiche d'exercices, ouvris mon manuel d'éco – et soupirai de soulagement.

Landon,

Les fiches que vous m'avez envoyées vont vraiment m'aider, merci beaucoup. Je panique déjà moins à l'idée de ne pas y arriver. J'ai fait les deux premières :

vous pourriez y jeter un œil, quand vous aurez un moment ? Je vous suis vraiment reconnaissante de me consacrer un peu de temps. Je vais tâcher de ne pas vous le faire perdre trop longtemps. Ce n'est pas du tout dans mes habitudes de jouer les étudiantes casse-pieds.

Les deux élèves que j'emmenais au concours mercredi dernier étaient en fait concurrents, ils viennent d'écoles rivales. Chacun leur tour, ils m'ont demandé qui était mon préféré. (J'ai répondu la même chose aux deux : « Toi, bien sûr. » C'est mal ??) Vous auriez vu comme ils étaient fiers quand ils ont fait le tour pour prendre leur contrebasse à l'arrière de mon pick-up. Moi, je priais pour que l'un ne répète pas à l'autre ce que j'avais dit. Ah, les garçons.

Des études d'ingénieur ? Waouh. Pas étonnant que vous ayez l'air d'être une grosse tête.

JW

Jacqueline,

Les fiches que vous m'avez rendues sont quasi parfaites. J'ai noté deux ou trois petites erreurs qui pourraient vous poser problème si le sujet tombait à l'examen, je vous invite à vous pencher dessus.

On dirait bien que vos élèves ont le béguin pour vous, non ? Ça ne me surprend pas vraiment. À leur âge, si j'avais eu une prof de musique étudiant à la fac, j'en serais resté pantois.

Et bien sûr que je suis une grosse tête ! Normal, je suis le tuteur. Donc je sais tout. Et au cas où vous vous poseriez la question – c'est vous, ma préférée. ;)

LM

Samedi soir, ignorant royalement mes protestations, Erin me mit à nouveau le couteau sous la gorge pour sortir avec Maggie et elle. Cette fois, elle avait décidé d'aller en boîte avec nos fausses cartes d'identité.

— T'as déjà oublié comment la soirée s'est terminée pour moi, le week-end dernier ? m'exclamai-je quand elle me fourra de force une robe moulante noire dans les bras.

Mais bien sûr, elle ne s'en souvenait pas, puisque je ne le lui avais pas dit. Tout ce qu'elle savait, c'était que j'étais rentrée tôt.

— Jacqueline, ma belle, je sais que c'est dur. Mais tu ne vas pas laisser Kennedy gagner, quand même ! Tu ne vas pas te transformer en ermite à cause de lui, ou avoir la trouille de retomber amoureuse. Bon sang, tu te rends pas compte. Moi, j'adore ce moment-là : se mettre en chasse, aller vers l'inconnu, explorer de nouvelles possibilités. Pense à tous ces

canons qui n'attendent que toi. Si j'étais pas folle du corps de Chaz, je serais trop jalouse.

Elle décrivait ça comme si c'était une expédition vers un continent exotique, mais j'étais loin de partager son enthousiasme. L'idée de devoir me trouver un nouveau mec était déprimante au possible. J'en étais fatiguée d'avance.

— Erin, je ne sais pas si je suis prête...

— C'est ce que t'as dit le week-end dernier, mais tout s'est bien passé !

Elle fronça les sourcils, réfléchissant à ce qu'elle venait de dire, et pour la millième fois, je faillis tout lui déballer.

— Enfin, même si tu m'as fait faux bond en plein milieu, ajouta-t-elle finalement.

Elle remit sur un cintre la robe noire que je n'avais pas l'intention de porter et je gardai le silence, laissant une fois de plus passer ma chance. Je ne savais pas vraiment pourquoi je n'arrivais pas à lui parler. Je crois que j'avais surtout peur de la mettre en colère. Mais avec ma parano habituelle, je craignais aussi qu'elle me prenne pour une mytho. Si elle devait réagir comme ça, je n'aurais pas la force de me battre. Tout ce que je voulais, c'était oublier.

Agacée, je pensai à Lucas, qui rendait cet oubli impossible par sa simple présence en cours d'éco, puisqu'il était directement lié à l'horreur de cette nuit-là. Il ne m'avait pas du tout regardée vendredi – autant que je le sache, du moins. Chaque fois que je lui avais jeté un coup d'œil discret, il était en train de dessiner au lieu de prendre des notes, en tenant son crayon noir par l'extrémité, l'air hyper concentré. À la fin du cours, il avait calé le crayon derrière son oreille, rassemblé ses affaires et quitté l'amphi sans se retourner. Il était même le premier à sortir.

— Ah, voilà, ça, c'est parfait pour mettre en valeur la marchandise, dit Erin, interrompant ma rêverie.

Elle avait mis la main sur un top violet décolleté dans mon armoire et me le balança.

— Tu vas mettre ça avec ton jean skinny et tes super bottes qui te donnent l'air d'être une femme de gangster. De toute façon, ça colle mieux avec ton humeur de dure à cuire, genre « M'emmerdez pas, c'est pas le jour ». Comme je dis toujours, il faut se fringuer en fonction des mecs qu'on veut attirer. Si je te fais trop jolie, tu vas tous les faire fuir en leur lançant des regards courroucés de tes grands yeux bleus.

Je soupirai, et elle éclata de rire en enfilant la fameuse robe noire. Le problème, avec Erin, c'est qu'elle me connaissait trop bien.

J'avais arrêté de compter le nombre de verres qu'Erin m'avait mis de force entre les mains, en soutenant que, comme c'était elle qui conduisait, je devais boire pour deux.

— Et vu que j'ai pas le droit non plus de toucher à ces mecs canon, je suis bien obligée de vivre par procuration. Maintenant, tu vas me finir cette margarita, arrêter de faire la tronche, et en mater un jusqu'à ce qu'il soit sûr de pouvoir t'inviter à danser sans risquer de finir borgne ou manchot.

— J’fais pas la tronche, rétorquai-je d’un air renfrogné, avant de lui obéir et de boire cul sec.

Je fis la grimace. Le goût de la tequila bon marché avait le plus grand mal à masquer celui de la préparation au citron chelou dans laquelle on l’avait noyée pour faire une margarita, mais il fallait s’y attendre en choisissant un endroit où on ne payait pas l’entrée et où les cocktails étaient à cinq dollars.

Il était encore tôt, et la boîte où nous avions établi notre camp de base pour la soirée n’était pas encore bondée – ça n’allait pas tarder. Erin réquisitionna un coin bien placé près de la piste. On l’avait quasiment pour nous toutes seules ; l’alcool aidant, je finis par me dérider et bouger en rythme sur la musique, tout en riant devant Erin et ses mouvements de pom-pom girl, et ceux de danse classique de Maggie. Le premier mec à nous interrompre alla voir Erin, mais elle secoua la tête et articula le mot « petit ami ». Ensuite, elle le tourna dans ma direction et je songeai : voilà, c’est moi, celle qui n’a pas de copain. Celle qui n’est plus en couple. Celle qui n’entendra plus jamais Kennedy lui dire : « Tu es ma Jackie. »

— Tu veux danser ? hurla le type par-dessus la musique.

Le pauvre ne tenait pas en place, comme s’il se préparait à décamper dès qu’il se serait pris une veste. J’acquiesçai de la tête en ravalant la douleur inutile, mais quasi physique, que je ressentais. Pour la première fois depuis trois ans, je n’étais la petite amie de personne.

Il m’entraîna à l’écart d’Erin et de Maggie, qui était casée, elle aussi. Je ne tardai pas à comprendre leur manège, à toutes les deux : elles avaient l’intention de rediriger tous les mecs qui les aborderaient vers *moi*. J’étais leur cobaye pour la soirée.

Deux heures plus tard, j’avais dansé avec tellement d’hommes que j’avais perdu le fil, remonté un certain nombre de mains baladeuses et refusé tout verre qui ne m’était pas tendu par Erin. Accoudées à notre table haute en bord de piste, on observait les couples se former au rythme de la musique effrénée. Quand Maggie revint des toilettes en jouant des coudes à travers la foule, je commis l’erreur de leur demander si on ne pourrait pas y aller. Erin me répondit par un regard qu’elle réservait en général aux clients grossiers dans son resto. Je lui fis une grimace et continuai à siroter mon cocktail.

Je sus que le candidat suivant était derrière moi (et que les filles me donnaient leur bénédiction) à leur façon d’écarquiller les yeux en même temps tout en fixant un point derrière mon épaule. Des doigts m’effleurèrent le bras, et je pris le temps d’inspirer profondément avant de me retourner. Et heureusement – parce que c’était Lucas. Il jeta un coup d’œil à mon décolleté au passage, puis leva un sourcil et me regarda avec un léger sourire qui ne s’excusait en rien de m’avoir reluquée. Je remarquai que, malgré mes bottes à talons (qui me faisaient souffrir le martyr), je n’étais pas encore à sa hauteur.

Au lieu d’élever la voix comme les autres, il se pencha tout près de mon oreille et demanda :

— Tu dances avec moi ?

J’eus le temps de sentir son souffle chaud et l’odeur de son after-shave (un parfum

simple et viril) avant qu'il ne s'écarte et plante son regard dans le mien. Erin me fit part de son opinion en me donnant un coup de coude enthousiaste entre les omoplates : *Qu'est-ce que t'attends pour dire oui ?*

Je hochai la tête, et il me prit par la main pour se frayer un chemin parmi la foule, qui s'écarta tout naturellement devant lui. Arrivé au milieu de la piste en bois usé, il se retourna et m'attira à lui, sans jamais lâcher ma main. Quand on eut trouvé le rythme de cette chanson lente, il prit mon autre main dans la sienne et ramena doucement les deux derrière mon dos, faisant de moi sa captive. Quand mes seins frôlèrent son torse, je luttai pour ne pas montrer combien ce léger contact me faisait de l'effet.

Je n'avais quasiment autorisé personne à me toucher jusque-là, refusant catégoriquement tous les slows qu'on me proposait. Mais à force d'ingurgiter des margaritas, même mauvaises, la tête commençait à me tourner. Alors, je fermai les yeux et le laissai me guider, en me disant que la seule différence entre lui et les précédents garçons était mon taux d'alcoolémie. La minute d'après, il me libérait pour poser les mains dans le creux de mes reins ; les miennes remontèrent vers ses biceps. Hyper fermes, comme je m'y attendais. Mes doigts tracèrent un chemin jusqu'à ses épaules, tout aussi musclées. Enfin, je les croisai au niveau de sa nuque, et ouvris les yeux.

Il avait un regard si pénétrant, si intense que mon cœur se mit à battre très fort.

Je finis par me hisser sur la pointe des pieds, pendant que lui se penchait pour entendre ma question :

— Si-sinon, tu fais des études de quoi ? soufflai-je.

Du coin de l'œil, je vis ses lèvres se relever en un petit sourire.

— T'as vraiment envie de parler de ça ?

Il me maintint tout contre lui, nos corps se touchant du buste jusqu'aux cuisses, en attendant ma réponse. Je n'arrivais pas à me rappeler quand j'avais ressenti un tel désir, si pur et absolu, pour la dernière fois.

Je déglutis difficilement.

— Tu veux dire, plutôt que d'autre chose ?

Il rit, et je sentis les vibrations jusque dans ma poitrine.

— Plutôt que de *ne pas* parler.

Ses mains se firent plus fermes sur mes reins, et je sentis ses pouces appuyer sur ma cage thoracique.

Je clignai les yeux, comprenant soudain ce qu'il insinuait.

— Je... je ne vois pas ce que tu veux dire, mentis-je.

Il se pencha encore plus près, sa joue lisse caressant la mienne lorsqu'il chuchota :

— Si, tu vois très bien.

De nouveau, son parfum m'enivra – il était tellement pur et délicat, le contraire de celui de Kennedy, qui coûtait un bras et finissait toujours par masquer le mien tant il sentait fort

–, et je dus refréner une furieuse envie de lui caresser le visage. Il venait de se raser puisque, la veille encore, il avait cette barbe naissante ultra sexy. Il ne m’irriterait pas la peau s’il m’embrassait fogueusement, là, maintenant. Je ne sentirais rien, hormis sa bouche sur la mienne – et peut-être la fraîcheur du métal, à cause de son piercing à la lèvre...

Ma coupable pensée me laissa pantelante.

Quand ses lèvres touchèrent le lobe de mon oreille, je crus bien que j’allais m’évanouir.

— Danse avec moi, murmura-t-il.

Il se redressa juste assez pour me regarder dans les yeux, puis colla mon corps contre le sien, et mes jambes lui obéirent aveuglément.

— Nan, mais j’hallucine ! C’était qui ce mec chaud comme la braise ? s’exclama Erin en slalomant avec la Volvo de Papa entre les ivrognes qui se déversaient de la boîte. Si j’étais pas totalement sobre, je croirais l’avoir inventé de toutes pièces tellement je suis frustrée.

— Sérieux, marmonnai-je, les yeux fermés et la tête calée contre le siège pour l’empêcher de tourner. T’oses me dire à *moi* que t’es frustrée ?

Erin me prit la main et serra fort.

— Merde, J. Désolée. J’avais oublié.

La rupture remontait à trois semaines maintenant, mais je n’allais certainement pas leur révéler que ça faisait quatre semaines... voire cinq qu’il ne s’était rien passé pour moi, question sexe. Avec le recul, j’aurais dû voir le manque d’intérêt de Kennedy comme un signe, au lieu de lui trouver des raisons – sa fraternité, qui l’occupait beaucoup, ou sa moyenne, qu’il maintenait au prix d’intenses efforts. De mon côté, j’avais deux heures de contrebasse à caser tous les jours dans mon emploi du temps – plus, même, quand je répétais avec l’orchestre ; et dès que j’avais un peu de temps libre, je donnais un cours.

Tout à coup, Maggie se fit entendre à l’arrière :

— T’as pas répondu à la question qu’on t’a posée, *Jac-que-line* !

Elle avait l’air aussi bourrée que moi, et avait prononcé mon prénom en trois syllabes exagérément distinctes.

— Alors, c’était qui ce super beau mec et, plus important, pourquoi tu t’es pas *dé*-frustrée avec lui ? La vache, j’crois que je serais prête à virer Will de mon lit pour passer la nuit avec lui !

— Salope, répondit Erin en lui faisant les gros yeux dans le rétro.

Maggie éclata de rire.

— Pour lui... ouais. Carrément.

Sur ce, elles se turent et m’observèrent, attendant que je leur dise enfin qui c’était. Je pris le temps de passer en revue dans ma tête ce que je savais de lui. Il m’avait sauvée de justesse d’une agression dont je n’avais parlé à personne. Juste après, il avait flanqué une

bonne raclée à Buck, ce dont je n'avais parlé à personne non plus. Il m'avait matée pendant tout le cours mercredi, et complètement ignorée vendredi. Il travaillait au Starbucks de la fac. Il n'arrêtait pas de me demander si j'allais bien... Sauf ce soir, il ne l'avait pas fait.

Car ce soir, c'était différent. Par un accord tacite, on avait dansé sur plusieurs chansons d'affilée, sans s'arrêter – des slows, de la dance, et tout ce qu'on peut trouver entre ces deux styles. Ses mains n'avaient pas quitté mon corps une seule fois, ce qui avait déclenché en moi un désir comme je n'en avais pas ressenti depuis longtemps – bien plus que quatre ou cinq semaines, à vrai dire. Elles ne s'étaient pas non plus baladées là où elles ne devaient pas, alors que seul un fin tissu les séparait de ma peau brûlante.

Et puis, il avait disparu. Ayant approché les lèvres de mon oreille, il m'avait remerciée, puis raccompagnée à ma table, et il s'était volatilisé dans la foule. Ne l'ayant pas revu après, j'avais supposé qu'il était parti.

— Il s'appelle Lucas. Il est en éco avec moi. Il dessine tout le temps.

Maggie se mit à glousser en tapant du plat de la main sur le siège en cuir.

— Il dessine ? Quel genre de truc, des filles à poil ? En général, les mecs qui se prennent pour des artistes s'en tiennent à ça, ah ah ! D'ailleurs, ils dessinent même pas la fille en entier. Juste les nichons !

Erin éclata de rire, je l'imitai.

— Je ne sais pas ce qu'il dessine. Je l'ai juste vu faire un croquis en cours, vendredi. Il n'avait pas du tout l'air d'écouter le prof.

— Oh non, Erin !! s'écria Maggie en se penchant aussi près de nous que possible, vu qu'elle était attachée. On dirait bien que ce dieu vivant est un *mauvais élève*. Et on sait ce que ça veut dire, pour Jacqueline.

Je fronçai les sourcils.

— Ça veut dire quoi ?

Erin secoua la tête en souriant.

— Tu sais bien, J... Est-ce que t'as déjà été, une fois dans ta vie, attirée par un bad boy ? Ou par un garçon trop nul à l'école ? En clair, par un mec qui n'est pas... j'ose à peine le dire... *une tronche* ?

J'ouvris grand la bouche, outrée.

— Hé, mais vous me traitez de snob ou je rêve ?

— Non ! On a pas dit ça. C'est juste... ben, clairement, tu ne semblais pas indifférente à ce Lucas, vu que vous avez dansé, genre, pendant des plombes, et quand on y réfléchit, c'est pas du tout ton type habituel...

— Tu parles, mon seul type depuis trois ans, ça a été Kennedy ! Comment vous pouvez savoir ce que c'est, mon « type » ?

— Roh, te vexes pas. Tu vois ce que je veux dire : tu ne t'abaisses même pas à *mater* les nases.

— Bah, qui ça intéresse, ce genre de mec ?

Je refusais de croire que Lucas n'était pas intelligent. Il manquait peut-être de motivation en éco, mais il avait l'air tout sauf bête.

— Euh, allô ?! hurla Maggie. T'as oublié Will ou quoi ?

On fut toutes les trois prises d'un fou rire. Le copain de Maggie était un gentil garçon, et il arriverait probablement à soulever une citadine à mains nues, mais c'était clair qu'il n'obtiendrait pas son diplôme avec les félicitations.

— Chaz est plus futé que moi – mais ça ne veut pas dire grand-chose, commenta Erin.

Combien de fois je lui avais répété d'arrêter de se dénigrer comme ça... Mais à un moment donné de sa vie, elle s'était convaincue qu'elle avait une intelligence en dessous de la moyenne. Je lui enfonçai un doigt dans la chair du bras, comme chaque fois qu'elle se dévalorisait.

— Ben quoi ? Je suis juste objective !

— C'est pas vrai, et tu le sais très bien.

— *Bref*, poursuivit-elle. Il m'est arrivé de m'encanailler au point de faire mes courses au rayon « *Sois beau et tais-toi* ». Oui, je sais, vous avez du mal à le croire. (Maggie s'esclaffa dans notre dos.) Vous vous souvenez du type qui m'a emmenée au bal du lycée ?

On avait toutes vu des photos de l'Adonis en smoking, un bras passé autour de la taille d'Erin, jolie comme un cœur dans sa robe en soie.

— Quel corps – sérieux, j'avais qu'une envie, c'était lui lécher les abdos. Bon d'accord, il était en classe de rattrapage, vu qu'il pigeait rien à rien, mais je peux vous dire qu'il était carrément doué dans *plein* d'autres domaines.

À tous les coups, je devais être rouge comme une pivoine, comme chaque fois que ma coloc donnait des détails scabreux, et derrière nous, Maggie n'en pouvait plus tellement elle était morte de rire. À leur arrivée à la fac, elles étaient toutes les deux célibataires et expérimentées, sur le plan sexuel. Moi, je couchais avec Kennedy depuis plusieurs mois déjà, mais c'était mon premier (et donc unique) partenaire. Je n'avais jamais trouvé à me plaindre de notre vie sexuelle, mais parfois, en tombant sur un article dans un magazine ou en entendant une remarque comme celle que venait de faire Erin, je me demandais si je n'avais pas raté un truc, quand même.

— Et tu veux en venir où, au juste ?

Erin me fit un sourire jusqu'aux oreilles.

— Je veux en venir au fait qu'on passe toutes par une phase Bad Boy, et que t'es enfin prête pour la tienne.

— Ooohhh, soupira Maggie.

— Euh, je pense pas...

— *Exactement*. Ne pense pas. Tu vas séduire ce Lucas et, grâce à lui, tu vas te remettre en selle. C'est ça qui est bien avec les mauvais garçons : ça ne les dérange pas qu'on se serve d'eux pour se requinquer après une rupture, vu qu'ils n'ont pas l'intention de s'éterniser, de toute façon. Si ça se trouve, même, il adore faire ça. Surtout dans une situation comme la

tienne, il va pouvoir t'apprendre plein de trucs cochons.

Maggie approuva cette idée complètement folle par un seul mot, qu'elle accompagna d'un long soupir :

— Chanceuse...

Je repensai aux mains de Lucas sur ma taille, à ses lèvres effleurant mon oreille, et j'en frissonnai. Je me souvins de son regard perçant en cours, mercredi, et j'eus du mal à respirer. Peut-être que c'était dû à l'alcool, et que je verrais les choses très différemment le lendemain – mais l'idée d'Erin ne me paraissait déjà plus si dingue que ça.

Oh, oh.

J'étais une vraie boule de nerfs en arrivant dans l'amphi, lundi matin. Je ne savais plus si je devais attirer un garçon innocent dans le traquenard mis au point par Erin (et que j'avais accepté), ou s'il valait mieux tout laisser tomber tant que je le pouvais encore. Il entra juste devant moi et, une fois à l'intérieur, je le vis tourner la tête vers ma nouvelle place, puis vers le siège vide à côté de Kennedy – qui était déjà assis, Dieu merci. J'avais environ trente secondes pour me décider.

Heureusement pour moi, le trajet était court, samedi soir, car Erin et Maggie n'avaient pas lâché l'affaire jusqu'à la résidence, chacune alimentant l'euphorie de l'autre et jurant qu'elles m'enverraient trop pour ce que j'allais faire. Ou plutôt *qui* j'allais me faire, comme elles le dirent si bien. N'ayant que du Coca light dans le sang, Erin tomba du lit le dimanche matin, débordante d'énergie et d'imagination pour l'Opération Bad Boy.

Je feignis une terrible gueule de bois, histoire de la décourager, mais quand Erin avait une idée dans la tête, elle ne l'avait pas ailleurs. Déterminée à m'enseigner ses connaissances en matière de séduction, que je le veuille ou non, elle me fourra un jus d'orange dans la main et attendit que je me redresse, ignorant complètement mes ronchonnements. J'avais envie de me cacher sous la couette et de me boucher les oreilles, mais hélas, c'était trop tard.

Elle s'affala à côté de moi.

— Primo, il faut que tu abordes cette opération *sans peur*. Je t'assure, ils sont comme les chiens, ils sentent la peur. Ça les déroute totalement.

Je fronçai les sourcils.

— Comme les chiens ? C'est carrément...

Je tentai de trouver une répartie un tant soit peu pertinente, mais mon cerveau n'avait pas encore redémarré.

— C'est carrément *vrai*. Écoute, les mecs, c'est l'équivalent humain des chiens. Les femmes savent ça depuis la nuit des temps. Les mecs n'ont pas envie qu'on leur coure après ; ce sont eux, les chasseurs. Alors si tu veux en attraper un, il faut que tu fasses en sorte que ce soit *lui* qui te coure après.

Je regardai ma meilleure amie du coin de l'œil. *Archaique, sexiste, dégradant*, hurla enfin mon cerveau, mais trop tard. Pourtant, je n'aurais pas dû être surprise : je l'avais déjà entendue parler ainsi. Simplement, je n'aurais jamais cru que ces remarques faites au détour de la conversation soient en réalité une règle de vie, pour elle.

Je pris le temps d'ingurgiter la moitié de mon jus d'orange avant de répliquer :

— T'es vraiment sérieuse, là ?

Elle me fit un sourire en coin.

— C'est là où il vaut mieux éviter de te répondre « Croix de bois, croix de fer », c'est ça ?

C'est parti.

Je pris une profonde inspiration. J'avais exactement trois minutes avant le début du cours. D'après Erin, j'en avais besoin d'une – deux, grand maximum.

— Mais deux, c'est déjà limite, avait-elle insisté, parce que tu risques d'avoir l'air *trop* intéressée. Une, c'est mieux.

Je m'installai à côté de lui, mais en restant perchée au bord du siège, pour bien lui faire comprendre que je n'avais pas l'intention de rester. Son regard se planta aussitôt dans le mien, et ses sourcils bruns disparurent sous la mèche qui lui barrait le front. Je n'avais jamais connu quelqu'un avec des yeux aussi clairs. Ils étaient quasiment transparents.

Il était manifestement étonné de me voir. Un bon signe, d'après Erin et Maggie.

— Salut, dis-je avec un sourire discret aux lèvres, en espérant renvoyer l'image de la fille qui hésite entre intérêt et indifférence.

Toujours d'après Erin et Maggie, cette première impression était capitale pour le bon déroulement du plan.

— Salut.

Il ouvrit son bouquin d'éco par-dessus le carnet à dessins qu'il avait devant lui, mais j'eus le temps de voir un croquis détaillé du vieux chêne qui trônait au milieu du campus et qu'on vénérât tous. Il était allé jusqu'à dessiner la clôture en fer forgé autour.

Je déglutis. *Intéressée, mais indifférente.*

— Dis, je viens de me rendre compte que je ne me souvenais plus de ton prénom, depuis l'autre soir. J'avais bu trop de margaritas, sûrement.

Il passa la langue sur ses lèvres et m'observa un long moment avant de répondre ; suffisamment longtemps, en fait, pour que je me demande s'il le faisait exprès, s'il voulait voir combien de temps j'allais tenir avec mon *indifférence* à la noix.

— C'est Lucas. Et je ne crois pas te l'avoir dit.

Là-dessus, Heller fit une entrée fracassante en accrochant sa mallette à la poignée de la porte, ce qui le fit trébucher. Grâce à la bonne acoustique de la salle, son « Et merde » résonna dans tout l'amphi. Lucas et moi nous sourîmes pendant que nos petits camarades

gloussaient bêtement.

— Sinon, tu sais... euh, l'autre fois, quand tu m'as appelée Jackie ? dis-je. En fait, c'est Jacqueline, maintenant.

Il pencha légèrement la tête, et répondit simplement :

— OK.

Je me raclai la gorge et me levai brusquement – le surprenant une nouvelle fois, à en juger par son expression.

— Ravie de te connaître, en tout cas.

Un autre sourire, puis je lui tournai le dos et fonçai vers ma place.

Je passai une heure atroce à tenter, en vain, de me concentrer. J'étais persuadée de sentir les yeux de Lucas dans mon dos – sur ma nuque, pour être précise. Comme si ça me démangeait dans une zone hors d'atteinte, la sensation m'agaça pendant tout le cours, sans compter l'effort colossal que je dus faire pour résister à l'envie de me retourner. Heureusement, Benji m'aida sans le savoir par ses remarques distrayantes sur le prof, qui ne devait vraiment pas être réveillé ce matin, vu qu'il avait mis une chaussette bleu marine et une marron ; il tint aussi le compte du nombre de fois où Heller dit « N'est-ce pas », en alignant des petits bâtons dans la marge de son cahier.

Au lieu de traîner à la fin du cours pour voir ce qu'allait faire Lucas (me parler ? m'ignorer ?), au lieu de laisser Kennedy partir avant moi (c'est marrant, je ne lui avais quasiment pas prêté attention de toute l'heure – une première), je balançai mon sac sur mon épaule et piquai un sprint vers la sortie sans regarder personne. Quand je me retrouvai dehors, dans l'air piquant du mois de novembre, je respirai un grand coup. Au programme, maintenant : espagnol, déjeuner et Starbucks.

Erin : Comment s'est passée l'OBB phase 1 ?

Moi : Réussi à lui faire dire son prénom, à retourner m'asseoir comme prévu et à ne pas le regarder une seule fois après.

Erin : Tip top. On se retrouve dans une heure pour peaufiner la stratégie avant la phase 2. ;)

Quand Erin et moi nous glissâmes dans la file d'attente du Starbucks, je ne vis Lucas nulle part.

— Merdouille, s'exclama-t-elle en se dévissant le cou pour s'assurer qu'il n'était pas caché par un collègue au comptoir. Tu m'as bien dit qu'il était là lundi dernier, pourtant ?

Je haussai les épaules.

— Ses horaires doivent changer tout le temps.

Elle me donna un coup de coude discret.

— Hé, on dirait que non, finalement. C'est bien lui ?

Il revenait de la réserve avec un énorme paquet de café dans les bras. La réaction que j'eus en le voyant me troubla. Ce fut comme si tous mes organes se contractaient en même temps et, quand ils se relâchèrent, cela repartit de plus belle : le cœur battant la chamade, la respiration entrecoupée, les pensées incontrôlables.

— Ouh, J, il est aussi *tatoué*, murmura Erin d'un air approbateur. Encore plus sexy que je ne le croyais, dis donc...

Mes yeux se posèrent sur ses avant-bras, dont les muscles se bandaient en ouvrant le paquet de café. Plusieurs tatouages venaient s'enrouler autour de ses poignets, des symboles et des mots qui se touchaient et allaient disparaître sous les manches de son tee-shirt gris, au niveau des coudes. À bien y réfléchir, je l'avais toujours vu en manches longues. Même samedi soir, dans la chaleur de la boîte, il portait une chemise noire un peu passée ouverte sur un débardeur blanc.

Intéressant. Ça ne m'avait jamais attirée, les hommes tatoués. L'idée de se faire piquer avec une aiguille et de l'encre, l'assurance qu'il fallait pour arborer en permanence un message sur la peau : tout ça m'était complètement étranger. Mais maintenant, je me demandais jusqu'où ils allaient : en haut du bras seulement ? Sur son dos ? Son torse ?

Erin me tira par le bras quand la queue avança.

— Je te signale que t'es en train de foutre en l'air notre numéro de la fille indifférente. Mais comment t'en vouloir ? (Elle poussa un long soupir.) Peut-être qu'on devrait s'éclipser discrètement avant qu'il...

Voyant qu'elle ne finissait pas sa phrase, je me tournai vers elle et remarquai le sourire retors apparu sur ses lèvres.

— Surtout, continue à me regarder, m'ordonna-t-elle avant d'éclater de rire, comme si je venais de faire une remarque ultra spirituelle. Il est en train de te mater. De te mater *vraiment*, ma cocotte. Ce garçon te déshabille littéralement des yeux. Tu le sens ?

Elle jubilait.

Est-ce que je sentais son regard sur moi ? *Maintenant oui, merci*, pensai-je. Mes joues s'empourprèrent.

— Oh, mon Dieu, mais tu rougis, murmura-t-elle en écarquillant ses grands yeux noirs.

— Sans blague, rétorquai-je d'une voix tendue, les dents serrées. Cesse de me dire qu'il... qu'il...

— Te déshabille des yeux ? répéta-t-elle en riant de plus belle.

J'avais envie de la baffer, mais je pris sur moi.

— OK, j'arrête. Mais J, t'as pas à t'inquiéter. C'est dans la poche. Je sais pas ce que tu lui as fait, mais il est prêt à te baiser les pieds. Fais-moi confiance.

Elle jeta un coup d'œil dans sa direction et me dit :

— Bon, il est occupé au comptoir, maintenant. À ton tour de le relâcher.

On avança encore d'un pas ; il n'y avait plus que deux personnes devant nous. J'observai Lucas remplacer le filtre, mesurer une dose de café, régler des boutons. Son

tablier vert avait été noué à la va-vite dans le dos. De là, mon attention fut attirée par ses hanches et son jean taille basse usé, dont l'une des poches arrière contenait un portefeuille attaché à une chaîne. Elle disparaissait sous le tablier, mais menait certainement à un passant, devant.

Pile à ce moment-là, il se retourna et ouvrit la seconde caisse en appuyant sur une série de touches, le regard rivé sur la machine. Je me demandai s'il avait l'intention de m'ignorer comme je l'avais ignoré en cours. Ça m'apprendrait, tiens, à jouer à ce petit jeu. Au moment où le type devant moi passait commande à la première caisse, Lucas leva la tête et me regarda droit dans les yeux.

— Suivante.

Le gris foncé de son tee-shirt faisait ressortir le gris de ses iris, et quasiment disparaître le bleu.

— Jacqueline, me salua-t-il avec un sourire en coin, et j'eus peur tout à coup qu'il lise dans mes pensées et y voie les plans tordus qu'Erin m'avait mis en tête. Ce sera encore un americano aujourd'hui, ou autre chose ?

Il se souvenait de ma commande de la semaine passée.

Je me contentai de hocher la tête. Il sourit imperceptiblement devant mon air perplexe, tapota sur sa caisse et écrivit sur mon gobelet au marqueur. Mais au lieu de le confier à un serveur, il prépara la boisson lui-même, pendant qu'Erin passait avec sa collègue.

Il y ajouta un couvercle et une manchette en carton pour que je ne me brûle pas, et me tendit le tout. Son sourire était toujours aussi énigmatique.

— Bonne journée.

Puis, regardant par-dessus mon épaule, il appela :

— Suivant.

Je rejoignis Erin à l'autre comptoir, déroutée et un peu vexée.

— Il a préparé lui-même ton café ? demanda-t-elle après avoir récupéré le sien.

— Oui, répondis-je en ôtant le couvercle pour ajouter sucre et lait tandis qu'elle saupoudrait son *latte* de cannelle. Mais il me l'a donné comme si j'étais n'importe quelle cliente et m'a à peine dit au revoir.

On prit le temps de bien l'observer. Je n'eus pas droit à un seul regard.

— Pourtant, j'aurais juré qu'il ne voyait que toi, commenta-t-elle d'un air songeur en se dirigeant vers le flot d'étudiants dans le hall.

— Bonjour, mon cœur !

La voix de Chaz nous ramena à la réalité. Il attira Erin à part et je les suivis, amusée devant les cris surexcités de ma copine, quand tout à coup, je remarquai qu'il n'était pas seul.

Aussitôt, j'eus des bouffées de chaleur et le sang se mit à me battre aux tempes. Alors que nos amis respectifs se demandaient à quelle heure ils finissaient de bosser ce soir, Buck

me regardait fixement, un rictus aux lèvres. Je me mis à haleter, et luttai contre la panique et l'envie de vomir. Si je n'avais pas été clouée sur place, j'aurais tourné les talons et pris les jambes à mon cou.

Il ne pouvait pas me toucher, pas ici. Il ne pouvait pas me faire de mal.

— Salut, Jackie.

De ses yeux perçants, il me mata des pieds à la tête. J'en eus la chair de poule.

— Canon, comme d'habitude.

Il jouait au mec sympa qui flirte un peu, mais tout ce que je voyais, c'était la menace tapie sous le compliment.

Les ecchymoses sur son visage étaient moins visibles, mais elles n'avaient pas complètement disparu. La zone autour de son œil gauche était encore jaunâtre, et une traînée pâle zébrait le côté droit de son nez. C'était Lucas qui lui avait infligé ça, et seuls nous trois le savions. Je le regardai sans dire un mot, en serrant fort mon gobelet de café. Je me souvins de l'époque où je trouvais ce garçon charmant – son aura de gendre idéal m'avait bernée comme elle bernait tous les autres.

Au prix d'un effort suprême, je mis de côté la peur qu'il faisait naître en moi et levai le menton d'un air de défi.

— C'est Jacqueline, maintenant.

— Hein ? fit-il en levant un sourcil déconcerté.

Là-dessus, Erin m'attrapa par le coude.

— Hé, la fille canon. T'as pas histoire de l'art dans cinq minutes ?

Je trébuchai sans faire exprès en lui emboîtant le pas, et j'eus droit à un sourire sarcastique quand je passai devant lui.

— À très bientôt, *Jacqueline*, dit-il pour me torturer.

En entendant mon prénom dans sa bouche, j'en frissonnai et me pressai de suivre Erin dans la foule des étudiants. Maintenant que j'arrivais de nouveau à bouger, j'aurais voulu pouvoir m'éloigner deux fois plus vite.

Erin : T'as toujours ton gobelet de café ?

Moi : Oui, pourquoi ?

Erin : Enlève la manchette en carton.

Moi : J'y crois pas !!!

Erin : Son numéro ?

Moi : Comment t'as su ??

Erin : Parce que je sais tout, tu sais bien. ;) Non, en fait, je me suis demandé pourquoi il avait écrit sur ton gobelet puisqu'il a préparé lui-même ta boisson.

Si Erin ne m'avait pas envoyé ce texto pendant le cours, mon gobelet se serait retrouvé à la poubelle en sortant, et son numéro avec.

Donc... Lucas n'écrivait pas ma commande, tout à l'heure, il me filait son numéro. Je l'enregistrai dans mon portable en me demandant ce que j'étais censée faire avec. L'appeler ? Lui envoyer un SMS ?

Une fois de plus, je fis la liste de ce que je savais de lui. Le soir de la fête, il était sorti de nulle part pour me sauver *in extremis* d'un viol. Puis il s'était senti obligé de me raccompagner jusqu'à la porte de ma résidence. Il connaissait déjà mon nom (enfin, mon surnom), alors que je ne l'avais jamais vu – ou plutôt remarqué.

Il se mettait au dernier rang en éco, et dessinait ou me regardait au lieu d'écouter le prof. Samedi soir, ses mains fermes sur moi m'avaient fait tourner la tête, et ensuite, il avait disparu sans explication. D'après Erin, il m'avait déshabillée du regard au beau milieu du Starbucks – son lieu de travail. Il était culotté et sûr de lui. Tatoué et ultra sexy. Bref, il avait l'air d'être en tout point le bad boy qu'Erin et Maggie décrivaient.

Et maintenant, son numéro était entré dans mon portable. On aurait dit qu'il savait tout de l'Opération Bad Boy, et était on ne peut plus disposé à jouer le rôle que mes copines lui avaient assigné d'office.

Mais je ne le connaissais pas. Je ne savais pas ce qu'il pensait de moi. S'il pensait à moi

tout court, même. La fille que j'avais surprise avec lui à la fin du cours, l'autre jour, le draguait clairement. En boîte, samedi, il y en avait eu plein d'autres qui l'avaient maté ouvertement, et certaines s'étaient même retournées sur son passage pour lorgner ses fesses. Il aurait pu danser avec toutes les filles qu'il voulait, et probablement mettre dans son lit la plupart d'entre elles. Alors pourquoi moi ?

Landon,

Ci-joint une première version du plan de mon mémoire. Si vous avez un moment, pourriez-vous y jeter un coup d'œil, pour me dire si j'ai à peu près vu juste, si ce n'est pas trop général, ou au contraire trop ciblé ? Par exemple, je ne sais pas combien de pays je devrais inclure dans mon analyse, en dehors des États-Unis. Par ailleurs, j'avoue que je ne saisis pas bien cette histoire de courbe en J. Si j'ai bien compris, c'est un phénomène qui vient se vérifier après les faits. Mais justement, l'économie n'est-elle pas plutôt fondée sur les prédictions, comme la météo ? Qui est intéressé par une info qui tombe *après* un phénomène – je veux dire, quand un présentateur météo est incapable de prévoir le temps qu'il va faire demain, il se fait virer, non ?

Sinon, j'ai fait les fiches d'exercices. Désolée de tout vous envoyer en même temps, et un lundi, en plus ! J'aurais dû les finir plus tôt, mais je suis sortie avec des amies samedi soir et je n'étais pas très opérationnelle dimanche après-midi, pour tout dire.

JW

Jacqueline,

Pas de problème. Je passe quasiment tout mon temps à travailler, étudier ou donner des cours, de toute façon. Sans mentir, je sais à peine quel jour on est. J'espère que vous avez passé une bonne soirée entre filles, samedi.

Je sais que dans mon premier mail je vous ai demandé de m'épargner les détails sur votre rupture (et si je vous ai paru mal élevé, je m'en excuse, ce n'était pas mon intention) ; mais ça a dû être vraiment dur, pour que vous arrêtiez de venir en cours pendant deux semaines. Je vois bien que ce n'est pas votre genre de faire ça.

Je vous mets en pièce jointe un article du *Wall Street Journal* qui explique la courbe en J bien mieux que le texte du manuel. Vous avez tout à fait raison, sans cette capacité à prédire les choses, l'économie ne serait plus de l'économie mais de l'histoire. Et même si l'histoire a sa place dans la théorie des probabilités, et si cela

s'applique autant à l'éco qu'à la météo (très bonne analogie, au passage), je suis d'accord avec vous : ça ne servira pas à grand-chose, le jour où vous aurez besoin de savoir si vous faites bien d'investir dans telle devise étrangère ou de sortir de chez vous sans parapluie.

LM

Je regardai fixement le mail, essayant en vain de comparer Landon à Lucas. Ils avaient l'air d'être comme le jour et la nuit, mais en même temps je ne connaissais qu'une facette de leur personnalité. En dehors du fait qu'il était beau et capable de mettre une bonne trempe à quelqu'un si nécessaire, je n'en savais pas beaucoup sur Lucas. En histoire de l'art, je m'étais demandé ce qu'il se serait passé s'il avait été avec moi au moment de croiser Buck. Est-ce que l'autre aurait osé me parler comme ça ? *Canon, comme d'habitude*. Repenser au regard froid de Buck sur moi me donna la nausée.

Je me sentis bête de prendre cela autant à cœur et je tentai d'imaginer une nouvelle fois à quoi Landon ressemblait, puis l'effet que cela pourrait avoir sur mon opinion de lui. En relisant ses compliments, je me surpris à sourire naïvement à mon écran d'ordinateur. Il avait commencé par dire que mon ex était un crétin, et si je n'halluciniais pas, maintenant il avait l'air de s'intéresser aux raisons de notre rupture. En clair, de s'intéresser à moi.

Landon,

On est restés ensemble pendant près de trois ans, et pour tout dire, je n'ai rien vu arriver. Le problème, c'est que je l'ai suivi ici au lieu de tenter le conservatoire. Quand j'ai annoncé ça à mon chef d'orchestre, il a failli avoir une attaque. Il m'a suppliée d'auditionner à Oberlin ou Julliard, mais je ne l'ai pas fait. Je suis la seule fautive, dans cette histoire. Comme une imbécile, j'ai laissé mon avenir entre les mains de mon copain de lycée. Et maintenant, je suis coincée dans ce cursus, alors que je n'ai rien à faire là. J'en viens à me demander si tout ça est arrivé parce que je croyais trop en lui, ou si peu en moi. Dans les deux cas, c'était plutôt stupide de faire ça, vous ne trouvez pas ? Voilà, vous savez tout ; désolée pour le quart d'heure mélo.

Et merci pour l'article.

JW

Jacqueline,

Ce n'est pas stupide. Vous vous êtes peut-être un peu trop reposée sur lui, mais

au final, tout ce que ça montre, c'est son manque de loyauté, pas votre manque d'intelligence. Quant au fait d'être là où vous n'êtes pas censée être... peut-être qu'il y a une raison, en réalité ; ou peut-être pas. Comme j'ai l'esprit scientifique, je pencherais pour la seconde option. Mais dans tous les cas, la meilleure chose à faire maintenant, c'est de ne pas se laisser abattre. Vous ne croyez pas ? Sur ce, je vous laisse, j'ai un devoir de physique statistique à réviser. Qui sait, j'arriverai peut-être à prouver scientifiquement que votre ex n'était pas digne de vous, et que vous êtes exactement là où vous devriez être.

LM

Quand Erin rentra, j'étais en train de comater sur mes fiches de conjugaison des verbes espagnols. Je réussis à rassembler la plupart des cartes colorées éparpillées sur mon lit avant qu'elle ne saute dessus.

— Alors, t'as fait comme on avait dit ? Tu l'as appelé ? T'as envoyé un texto ? Qu'est-ce qu'il a répondu ?

Je soupirai.

— Je n'ai fait ni l'un ni l'autre.

Elle se laissa aller en arrière en un geste théâtral, les bras grands ouverts, et j'attrapai les dernières fiches avant qu'elle ne les écrabouille complètement.

— Tu t'es dégonflée.

Je regardai fixement les cartes dans mes mains. *Yo habré, tú habrás, él habrá, nosotros habremos...*

— Peut-être bien que oui.

— Ouais. Tu sais quoi, finalement, c'est peut-être mieux. N'appelle pas. Laisse-le mariner un peu. (Elle s'esclaffa en voyant mon air dubitatif.) C'est tellement plus simple, avec les mecs comme Chaz. Tu parles, suffirait que je lui *dise* de me courir après pour qu'il le fasse.

On pouffa de rire toutes les deux en imaginant la scène – qui n'était pas si tirée par les cheveux, en y réfléchissant. Je pensai à Kennedy. Au genre de garçon qu'il était. Il m'avait couru après, au début, mais on ne pouvait pas dire qu'il avait beaucoup galéré pour m'avoir. J'avais eu le coup de foudre pour lui, et m'étais laissé embarquer dans ses rêves et ses projets, pour la simple et bonne raison qu'il m'avait incluse dedans. Jusqu'à ce qu'il en décide autrement.

— Oh, merde, J, je sais ce que t'es en train de faire. Ne pense surtout pas à lui. Je vais nous faire un bon chocolat chaud. En attendant, retourne à... (Elle se redressa et me prit brusquement une fiche des mains.)... à tes verbes espagnols. *Beurk.*

Erin alla remplir deux mugs au robinet de la salle de bains, puis les mit au micro-ondes. Je regardai mes fiches, qui étaient devenues floues. Ce salaud de Kennedy, qu'il aille

se faire voir. Qu'il aille se faire foutre, même. Ça lui ferait les pieds de me voir avec quelqu'un comme Lucas. Quelqu'un à l'opposé de lui, mais aussi sexy. Voire plus, si on y regardait bien.

L'Opération Bad Boy reprenait. Mais je n'allais pas appeler Lucas, ni lui envoyer de message. Si Erin avait raison – si c'était un chasseur –, il n'avait pas encore assez couru à mon goût.

Quand elle me tendit mon mug, je pris une profonde inspiration et lui fis un sourire. Elle avait bourré ma tasse de marshmallows tirés du sachet où il nous arrivait de piocher en sautant la case « chocolat chaud », quand ça allait vraiment mal.

— Bon, OK, j'envoie pas de SMS. Et ensuite ?

Elle sourit et poussa un petit cri de victoire perçant.

— Ce qui doit l'attirer chez toi, c'est ton côté jeune fille modèle, commença-t-elle, avant d'écarquiller les yeux. Jacqueline – à tous les coups, il t'avait remarquée avant la séparation. T'as changé de place, non ? C'est comme ça qu'il a tilté que t'étais de nouveau célibataire. C'est *parfait*.

Je recommençais à ne rien comprendre, et elle à s'esclaffer.

— Mais si. Ça veut dire qu'il te court *déjà* après. Tout ce que t'as à faire, c'est le laisser te talonner, en trouvant le bon rythme.

Je léchai un peu de chocolat sur ma lèvre supérieure.

— Erin, tu es une femme dangereuse.

Elle me fit un sourire diabolique.

— Je sais.

Mercredi, j'arrivai à l'amphi avant la fin du cours précédent. Dès que les étudiants commencèrent à sortir, je me faufilai à l'intérieur et fonçai vers ma place, déterminée à ne prêter aucune attention à Lucas quand il entrerait. Pour me donner une contenance, je sortis mes fiches de conjugaison espagnole, même si je savais déjà que j'allais cartonner à l'interro.

Quand Benji vint s'asseoir à ma gauche, je ne levai même pas les yeux, refusant catégoriquement de me laisser détourner de mon objectif.

— Salut, Jacqueline.

Ça, ce n'était pas la voix de Benji.

Dans cet amphi, les sièges étaient fixés au sol, avec une tablette qu'on rabattait devant nous pour pouvoir écrire. Lucas était assis à la place de Benji et se penchait vers moi, à la limite de mon espace vital. Son apparition me fit un coup au cœur, mais je m'obligeai à respirer calmement et à prendre l'air le plus dégage possible.

— Oh, salut.

Il se mordit la lèvre inférieure, brièvement.

— Alors comme ça, t'as pas remarqué que j'avais noté mon numéro sur ton gobelet.

Je jetai un coup d'œil à mon portable, que j'avais posé à côté du manuel d'éco.

— Si, si, j'ai remarqué.

J'observai sa réaction, sachant très bien que je lui *demandais* pratiquement de me courir après.

Il me sourit, ce qui fit légèrement plisser ses yeux clairs, et je me retins de tomber en pâmoison sous son nez.

— Je vois. En même temps, je l'ai cherché. Et si tu me donnais le tien ?

Je levai un sourcil interrogateur.

— Pourquoi ? T'as besoin d'aide en éco ?

Il se mordit la lèvre pour de bon, cette fois, réprimant un fou rire.

— Pas vraiment. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Sa réponse me laissa perplexe. Est-ce que je pouvais vraiment être attirée par un mec qui se souciait si peu de ses études ?

— OK, après tout, ce ne sont pas mes affaires.

Il plaça une main sous son menton. Le bout de ses doigts était gris foncé, à force de dessiner avec ce crayon qu'il avait une fois de plus calé derrière son oreille.

— Je te remercie de ta proposition, mais je veux ton numéro pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la macroéconomie.

Je pris mon téléphone, cherchai son numéro et lui envoyai un texto disant « Salut ».

— Hé mec, t'es à ma place, constata Benji, imperturbable.

Au même moment, le portable de Lucas vibra, et il sourit en voyant mon message, qui lui donnait mon numéro.

— Merci, fit-il en s'extirpant du siège. Désolé, mon pote, ajouta-t-il en se tournant vers Benji.

— Pas de souci.

Benji devait être la personne la plus cool que je connaissais. Tout dans son attitude le prédisposait à être catalogué comme fainéant, mais j'avais aperçu par hasard sa note de partiel, et il avait quand même eu B +. Par ailleurs, il n'avait jamais raté un cours depuis mon arrivée, même s'il parlait tout le temps de sécher pour faire la grasse mat'. Quand Lucas s'éloigna d'un pas nonchalant, il se glissa sur son siège et se pencha encore plus près que lui pour me parler.

— C'était quoi, ce truc ?

Il me dit ça en remuant furieusement les sourcils, et je m'efforçai de ne pas trop sourire.

— Je ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler, répondis-je en battant innocemment des cils, comme Scarlett O'Hara dans *Autant en emporte le vent*.

— Gaffe, ma p'tite dame, répliqua-t-il en prenant un accent du Sud traînant. C't'homme-là m'a tout l'air d'être dangereux. (Il secoua la tête pour s'ôter une mèche bouclée qui lui tombait dans l'œil, et me fit un grand sourire.) Même si ça ne fait pas de

mal, des fois, de se mettre en danger.

Je lui rendis son sourire, en un peu plus retenu.

— Tout à fait d'accord.

Je réussis à ne jeter qu'un seul coup d'œil par-dessus mon épaule, à la moitié du cours. Lucas ne me regardait pas, alors j'en profitai. L'air absorbé, il dessinait, en commençant par les ombres puis en estompant soigneusement le trait à l'aide de son pouce. Il était tellement concentré sur son travail que ses cheveux bruns lui retombaient sur le visage sans qu'il s'en soucie le moins du monde, comme s'il était tout seul dans sa chambre, et pas dans un amphithéâtre. Je l'imaginai assis sur son lit, les jambes croisées, son carnet en équilibre sur les cuisses. Je me demandais bien ce qu'il dessinait. Ou qui.

Soudain, il leva la tête et surprit mon regard.

Il me fit ce sourire imperceptible et, tout en me contemplant à son tour, il s'étira le cou et les épaules. Puis il se mit à tapoter l'extrémité de son crayon sur le dessin du jour et se laissa aller en arrière sur son siège, pour mieux examiner son travail.

Heller finit d'expliquer le graphique qu'il avait fait à main levée au tableau, et reprit le cours. Au même moment, Lucas coinça son crayon derrière l'oreille et sortit un stylo. Juste avant de reporter son attention vers le prof il me sourit de nouveau, et un frisson d'excitation me parcourut l'échine.

À la fin du cours, une fille différente de la semaine dernière l'intercepta, et je filai sans me retourner. L'adrénaline commençait à faire effet, et mon corps me soufflait qu'il valait mieux quitter les lieux vite fait. Je sortis par la porte latérale en jetant un dernier regard par-dessus mon épaule, mais une fois dehors, je me sentis un peu bête et ralentis le pas. Erin et Maggie avaient insisté sur le fait que je devais lui échapper encore quelques jours de plus, et l'obliger à me poursuivre – mais il ne fallait tout de même pas le prendre au sens *littéral*.

J'envoyai un SMS à Erin pour la prévenir que, même si le café était dégueulasse à la cafète, je prendrais mon americano là-bas aujourd'hui, au lieu de m'arrêter au Starbucks. Elle répondit : *T'es un GÉNIE. Je te retrouve là. Solidarité féminine, tout ça tout ça.*

Le cours d'histoire de l'art n'était pas terminé que je commençais déjà à douter de la théorie d'Erin selon laquelle Lucas avait *envie* de jouer. Peut-être qu'il n'était pas un chien, finalement. Ou que je n'étais pas un chat. Ou que j'étais juste très mauvaise à ce jeu. Je fourrai mon portable dans mon sac en soupirant. J'avais dû regarder l'écran une bonne trentaine de fois pendant le cours, pour voir si je n'avais pas de message.

Les gens qui s'embarquaient dans toutes sortes de manigances au nom de l'amour (ou d'une éventuelle partie de jambes en l'air) m'avaient toujours consternée. Cette compétition pour voir qui irait le plus loin me dépassait et, au final, je n'arrivais pas à saisir s'il était question de chance ou de talent, ou bien d'une mystérieuse combinaison des deux. Les gens

disaient rarement ce qu'ils pensaient, et avouaient encore moins ce qu'ils ressentait. Personne n'était honnête.

Mais c'était facile à dire pour moi, depuis le nid douillet de ma relation parfaite avec Kennedy. Et d'ailleurs, Erin ne s'était pas gênée pour me le rappeler, plusieurs mois auparavant, quand je l'avais trouvée ridicule de comploter autant pour savoir ce que son coup de cœur du moment aimait chez une fille – dans l'idée de le faire craquer, bien sûr. J'étais bien obligée d'admettre qu'elle avait raison. Je ne savais absolument pas ce que c'était que d'être une jeune adulte célibataire, je n'avais donc pas le droit de juger.

Jusqu'à aujourd'hui.

Ma soudaine angoisse existentielle était absurde, mais c'était plus fort que moi. Il m'avait regardée en cours. J'étais sûre de moi en quittant l'amphi ; maintenant, j'avais le moral dans les chaussettes. Et pourquoi ? Parce qu'il n'avait pas écarté la rouquine de son passage pour me suivre à la sortie ? Parce qu'il ne m'avait pas envoyé de texto depuis, alors que ça faisait à peine trois heures et demie qu'on s'était quittés ? Ça n'avait aucun sens.

Le temps que le soir arrive et que je me réchauffe une soupe au micro-ondes pour le dîner, je m'étais fait une raison : l'opération Lucas était un fiasco. Je m'obligeai à le chasser définitivement de mon esprit après l'avoir imaginé quittant le cours en prenant la jolie rouquine par la main.

— Quelle quiche, me murmurai-je à moi-même.

J'entendis le petit *ding* m'indiquant un nouveau mail, et mon cœur se mit à battre plus fort. Ce n'était probablement rien – un rappel du centre médical pour aller me faire vacciner contre la grippe, ou bien un énième message d'une de mes anciennes copines de lycée, qui étaient toutes tellement « accablées » d'apprendre que Kennedy et moi, c'était fini (elles avaient compris quand il avait changé son statut amoureux sur Facebook – *vingt minutes* après avoir rompu avec moi).

Je m'étais aussitôt déconnectée du réseau social et n'avais pas encore eu le courage de retourner sur mon compte. L'idée de tomber sur des statuts et des photos de lui en train de s'éclater dans mon fil d'actualités me démoralisait d'avance. Même si je masquais ses publications, on avait beaucoup trop d'amis en commun : jamais je n'arriverais à ignorer totalement ce qu'il faisait. Sans compter les textos et les mails compatissants, voire condescendants, que j'avais commencé à recevoir dès le lendemain. Bref, j'avais de quoi appréhender quand j'allais sur ma boîte de réception.

Je l'ouvris à reculons... et souris.

Jacqueline,

Pensez-vous pouvoir vous libérer pour venir au tutorat de demain (jeudi) ? Si ce n'est pas possible, je vous mets en pièce jointe la fiche d'exercices que j'ai

l'intention de regarder avec les étudiants. C'est en rapport avec un nouveau chapitre, vous n'avez pas besoin d'avoir tout rattrapé pour la faire. (À ce propos, plus qu'une petite semaine et vous serez complètement à jour, je pense.)

LM

P-S : J'ai repensé à ce dont je vous parlais la dernière fois – quand je voulais prouver scientifiquement que vous êtes là où vous deviez être. Et je me suis dit, prenons le problème dans l'autre sens : pouvez-vous prouver que vous auriez été mieux ailleurs ? Si vous étiez partie vivre dans un autre État, vous en seriez au même point aujourd'hui. Peut-être même que vous vous sentiriez responsable de cette rupture, ne sachant pas qu'elle était de toute façon inévitable, à cause de lui. Donc, au lieu de ça, vous êtes ici. Vous vous faites plaquer, vous séchez l'éco et résultat, vous rencontrez le meilleur tuteur de la fac ! Qui sait, peut-être que, grâce à moi, vous allez tomber amoureuse de la macroéconomie. (Vous faites des études de quoi, au fait ?)

Landon,

Je fais des études de musicologie. Et je ne supporte pas la croyance selon laquelle ceux qui ont du talent *jouent*, et ceux qui n'en ont pas se rabattent vers l'enseignement. J'ai compris que ça ne voulait rien dire le jour où j'ai commencé à donner des cours. Mais quand même. Mon ambition a toujours été de jouer. Je m'imaginai faire partie d'un orchestre symphonique, ou bien d'un groupe de jazz progressif... À la place, je suis bien partie pour finir prof.

Je ne pourrai pas assister à votre tutorat : je donne un cours à mes collégiens, demain. (J'en viens à penser qu'ils seraient plus impressionnés si je leur montrais comment faire les gammes en pétant.)

Et j'ai le regret de vous informer que je prévois de laisser tomber l'éco quand j'aurai validé mon semestre. Une décision qui n'a absolument rien à voir avec votre immense talent de tuteur, promis juré. Merci pour la fiche d'exercices. Vous êtes trop gentil.

JW

Jacqueline,

Si votre ambition est de « jouer », allez-y. Qu'est-ce qui vous en empêche ?

Alors comme ça, je suis gentil ? C'est bien la première fois qu'on me dit ça. En général, on me prend pour un sale con prétentieux. Et je dois avouer que j'ai

tendance à encourager cette opinion, alors il faut me promettre de garder ça pour vous. Les réputations se défont si facilement. ;)

LM

P-S : Faites la fiche d'exercices. Avant vendredi. Vous ne me voyez pas derrière l'écran, mais je vous dis d'un air très sérieux : FAITES LA FICHE D'EXERCICES. Et si certains points vous posent problème, dites-le-moi.

Landon,

Qu'est-ce qui m'en empêche ? Pour commencer, j'ai laissé passer ma chance d'entrer dans les meilleures écoles. Et je vais me retrouver à enseigner dans un État qui n'encourage pas vraiment les arts (ce contre quoi je me battraï toute ma carrière, probablement). Une autre voie me paraît tout simplement impossible, aujourd'hui. En tout cas, il faudrait que j'y réfléchisse beaucoup avant de changer d'avis.

Ne vous inquiétez pas pour votre réputation, personne ne saura que vous êtes gentil en vérité. Mes lèvres sont scellées.

JW

P-S : Je FAIS la fiche d'exercices, mais sachez que je vous renvoie un regard ultra courroucé à travers l'écran. Ça frôle l'esclavagisme, là.

J'avais un sourire jusqu'aux oreilles quand j'appuyai sur « Envoyer ». J'avais l'impression de me livrer à un jeu radicalement différent avec Landon, et je me dis que Lucas et son sourire énigmatique pouvaient aller se faire voir. Erin et Maggie pouvaient aussi garder leurs conseils de drague pour elles, parce que j'étais nulle à ça, dans la vraie vie. Par mails interposés, en revanche... Mon air satisfait se volatilisa quand je pris conscience de la dure réalité : j'étais en train de flirter avec un inconnu sur Internet. Je n'avais aucune idée de ce à quoi il ressemblait, ni du genre de personne qu'il était.

Non, j'exagérais. Je savais le genre de personne qu'il était, même si je ne l'avais jamais vu de ma vie. Il était gentil. Intelligent. Et honnête.

Bien sûr, il n'avait pas fichu une bonne correction à mon violeur en puissance. Il ne m'avait pas non plus fait fondre en mettant simplement ses mains sur ma taille. Il n'avait probablement pas de tatouages sur les bras, ni des yeux bleus capables de vous liquéfier sur place.

À 22 heures, je reçus un texto.

Lucas : Salut :)

Moi : Salut :)

Lucas : Qu'est-ce que tu fais ?

Moi : Rien de spécial. Je bâche mon éco.

Lucas : Je voulais te parler à la fin du cours, mais t'as disparu.

Moi : J'ai un autre cours juste après. Et c'est un de ces profs qui s'arrêtent de parler et te dévisagent jusqu'à ce que tu t'assoies, quand t'arrives en retard.

Lucas : Si on me faisait ça, je crois que je prendrais encore plus mon temps pour m'installer. ;)

Tu devrais venir au SB, vendredi après-midi, y a jamais personne. La maison t'offre un americano, ça te dit ?

Moi : Un café gratuit ? Je ne peux pas rater ça. J'essaierai de passer. À quelle heure t'y seras ?

Lucas : Tout l'après-midi, jusqu'à 17 heures.

Moi : OK.

Lucas : À vendredi, Jacqueline.

Lucas arriva avec un quart d'heure de retard en cours vendredi – alors qu'on avait interro-surprise, en plus. Ma première pensée consista à le trouver carrément irresponsable d'avoir raté ce devoir... avant que je me rappelle avoir moi-même raté le *partiel*. Je n'avais pas vraiment de leçon à donner.

Il s'installa discrètement au moment où le prof remontait l'allée centrale pour ramasser nos copies. Quand Heller s'attaqua aux rangées de droite, où était assis Lucas, il lui dit à voix basse :

— Vous viendrez me voir après le cours, s'il vous plaît.

Lucas, qui était en train de sortir son bouquin d'éco, hocha la tête et répondit simplement « Oui, monsieur ».

Ensuite, je cessai de le regarder, et à la fin du cours, il rangea ses affaires et descendit les marches jusqu'à l'estrade. En attendant que Heller termine sa conversation avec un autre étudiant, il leva les yeux vers les gradins et me trouva. Son sourire était indéfinissable, comme toujours. Mais son regard sur moi était tellement aiguë ; j'avais l'impression d'être une cible, et lui, les fléchettes.

Il rompit le charme lorsqu'il dut tourner son attention vers notre professeur. Me rendant soudain compte que j'avais retenu mon souffle pendant tout ce temps, je respirai un bon coup et décampai de l'amphi, n'ayant toujours pas décidé si j'allais passer au Starbucks l'après-midi même.

Je repensai à l'interro-surprise, que j'avais réussie haut la main, et remerciai intérieurement Landon d'avoir insisté pour que je fasse sa dernière fiche d'exercices en entier. Clairement, ça m'avait beaucoup aidée – et il savait forcément qu'on allait avoir une interro. Je n'avais pas l'impression qu'il avait franchi la ligne rouge, puisqu'il ne m'avait pas prévenue ouvertement, mais il avait quand même mis le pied dessus. Pour moi. Parmi des milliers d'autres étudiants sur cet immense campus, il avait choisi de m'aider, moi. Quelque part, je comptais pour lui.

Erin : Chaz et moi on va bientôt partir. Ça va aller, toi ? Tu vas bien au SB cet après-midi,

N'EST-CE PAS ? S'il te propose un rencard, FONCE. Et n'oublie pas que t'as la chambre pour toi tout le week-end. :) :)

Moi : Amusez-vous bien. Tout ira bien, t'inquiète ! Je te tiens au courant.

Erin : T'as intérêt ! Je rentre dimanche après-midi. Ou dimanche soir, suivant dans quel état on est dimanche matin. Hé hé hé. ENVOIE-MOI UN TEXTO CE SOIR.

J'avais complètement zappé l'escapade d'Erin. Le frère de Chaz jouait dans un groupe qui donnait un concert le lendemain du côté de Shreveport, alors elle avait réservé dans un Bed & Breakfast pour le week-end. Elle nous l'avait annoncé le mois dernier pendant un TP d'astronomie nocturne, à Maggie et moi, alors qu'on attendait notre tour pour observer Mercure et Vénus au télescope.

— Un *Bed & Breakfast* ? s'était exclamée Maggie en écarquillant les yeux. Et après ce sera quoi, les serviettes de bain brodées à vos initiales ?

— Arrête, c'est romantique ! avait rétorqué Erin en la fusillant du regard.

— Exactement, avait pouffé Maggie. Et tu y vas avec *Chaz*. D'ailleurs, comment t'as réussi à convaincre un mec qui passe ses dimanches à regarder le sport à la télé de faire ça ?

Erin nous avait fait une moue coquette de ses lèvres charnues, et s'était passé la main dans les cheveux, si intensément cuivrés qu'ils brillaient de mille feux même dans ce champ obscur, où on n'y voyait vraiment pas grand-chose à part les étoiles.

— Je lui ai raconté qu'il y avait toujours des baignoires à bulles immenses dans les *Bed & Breakfast*, et que j'étais prête à lui faire des choses carrément indécentes dedans.

Les deux ringards à lunettes derrière nous, qui avaient l'air d'être au supplice mais ne perdaient pas une miette de notre conversation, avaient manqué s'étrangler en entendant ça ; et nous, on avait dû réprimer le fou rire qui montait.

— Pauvre *Chaz*. C'était foutu d'avance, pour lui... Un jour, il va se retrouver à dire « Oui » devant une centaine d'invités et il ne saura même pas comment il en est arrivé là.

— Euh, je crois pas, non ! Quand le temps sera venu de me caser, je me dégotterai plutôt quelqu'un comme... (Erin avait jeté un regard par-dessus son épaule aux deux intellos)... quelqu'un comme eux.

Les binoclards s'étaient regardés et redressés insensiblement. Avec un petit sourire en direction d'Erin, ils s'étaient tapés dans la main.

Quelque chose me disait qu'Erin allait complètement m'oublier pendant son week-end romantique. J'étais toute seule, sur ce coup-là. J'y réfléchis un instant et finis par me diriger vers la maison des étudiants en fermant bien mon blouson, parce que le temps s'était drôlement refroidi, ces derniers jours. On ne laisserait sûrement pas les fenêtres ouvertes aux soirées organisées par les fraternités, ce week-end – même si je ne serais pas là pour le voir. Hors de question que je me pointe à une fête où Kennedy était susceptible d'aller.

Kennedy ou Buck, d'ailleurs.

Je sentis la bonne odeur de café avant même de voir l'enseigne du Starbucks. En arrivant, je regardai aussitôt le comptoir, où deux employées bavardaient. Lucas n'était pas là, et je songeai qu'il avait peut-être changé d'horaires et oublié de me prévenir.

Il avait raison sur un point, en revanche, il y avait très peu de clients – et l'un d'eux était M. Heller, occupé à lire le journal dans un coin. Je n'avais rien contre mon prof d'éco, mais j'étais moyennement partante à l'idée qu'il me voie flirter avec le type qui avait séché le devoir-surprise et s'était fait remonter les bretelles pour cette raison le matin même. Je restai donc en retrait derrière le meuble où ils vendaient les tasses à café et les mugs isothermes.

Comme lundi, Lucas poussa la porte de la réserve au moment où je posai les yeux dessus. Je sentis comme des picotements dans les doigts en le voyant. Sous son tablier vert, il portait un tee-shirt à manches longues bleu clair qui mettait ses formes en valeur, et non le sweat aux couleurs de la fac qu'il avait ce matin en cours. De nouveau, il avait remonté ses manches jusqu'aux coudes, laissant apparaître ses tatouages. Je m'avançai vers le comptoir, mon regard passant lentement de ses avant-bras à son visage. Il ne m'avait pas encore vue.

À la caisse, la serveuse se raidit.

— Oui ? demanda-t-elle d'une voix vaguement agacée, comme si elle devait claquer des doigts pour capter mon attention.

— Je m'en occupe, Eve, fit Lucas.

Haussant les épaules, la fille retourna à sa conversation, sauf que maintenant, les regards qu'elles me lançaient toutes les deux étaient ouvertement hostiles.

— Salut, Jacqueline.

— Salut.

Il jeta un coup d'œil discret à Heller, dans son coin.

— Qu'est-ce que ce sera ?

Ce n'était pas exactement le ton du type qui vous a demandé expressément de passer le voir. Peut-être que sa réserve était à mettre sur le compte de ses collègues.

— Euh, ben, un grand americano.

Il prit un gobelet en haut de la pile et prépara ma boisson. Je lui tendis ma carte, comme d'habitude, mais il secoua la tête.

— Non. C'est pour moi.

Je le remerciai et battis en retraite à l'opposé de Heller, allumant mon ordi dans l'intention de bosser sur le mémoire d'éco. Il me restait encore plein de recherches à faire avant de passer à la rédaction. J'étais censée le rendre avant le week-end prolongé de Thanksgiving, soit dans moins de deux semaines.

Je me jurai de ne plus jamais avoir à rattraper de partiel.

Au bout d'une heure, j'avais trouvé une bonne dizaine de sources tenant la route sur le Net, mon americano était terminé depuis longtemps, et Lucas n'était pas venu me voir une

seule fois. Accessoirement, on m'attendait pour une leçon de contrebasse au collège dans une demi-heure. Je fermai l'ordi et me tournai vers le mur pour débrancher la prise.

— Mademoiselle Wallace.

Je ne m'attendais tellement pas à entendre la voix de Heller que je sursautai et renversai mon gobelet. Heureusement, il était vide.

— Oh ! Je vous ai fait peur !

— Non, ça va. Je suis un peu nerveuse à cause de, euh... du café.

Et surtout parce que, pendant une seconde, j'ai cru que vous étiez Lucas.

— Je voulais simplement vous dire que, selon M. Maxfield, vous avez quasiment rattrapé votre retard et avancez bien sur le mémoire. Je suis heureux de l'entendre. (Soudain, il baissa la voix et regarda autour de lui en prenant un air de conspirateur.) Vous savez, ce n'est pas qu'on ait *envie* de recalcr les étudiants, mes collègues et moi. L'idée est d'effrayer – enfin, je veux dire, d'*encourager* – ceux qui sont, disons, un peu moins sérieux, à fournir le travail nécessaire. Non pas que je vous classe dans cette catégorie-là, bien sûr.

Je lui retournai son sourire.

— Oui, je comprends.

Il se redressa, puis se racla la gorge.

— Bien, bien. Sur ce, je vous souhaite un week-end très *productif*.

Sa blague de prof d'éco le fit rire, et je me retins de m'esclaffer.

— Merci, monsieur.

Il se dirigea vers le comptoir et se mit à parler à Lucas pendant que j'enroulais la prise et rangeais mon ordi dans le sac. Ils avaient tous les deux l'air grave, et je m'alarmai en voyant Heller faire un geste dans ma direction, comme s'il parlait de moi. Je me demandai s'il prenait Lucas pour un de ces je-m'en-foutistes dont il pensait pouvoir tirer quelque chose sous la menace. Si c'était le cas, je n'avais surtout pas envie qu'il se serve de moi comme exemple.

En sortant du café, je jetai un dernier coup d'œil par-dessus mon épaule, mais Lucas ne me regarda absolument pas, et je vis bien à son expression qu'il était tendu. Sa collègue, qui essayait le comptoir à quelques pas de là, me fit un sourire narquois.

Quand je sortis du collège deux heures plus tard et rallumai mon portable, je tentai de me convaincre que j'allais passer un bon week-end toute seule. Le passage au Starbucks avait clairement été un bide. Lucas s'était montré encore plus cachottier que d'habitude, si c'était possible.

Pendant que je travaillais à mon mémoire, j'avais écrit un mail à Landon pour le remercier de m'avoir envoyé cette fameuse fiche d'exercices. Mais au cas où il était vraiment honnête, comme j'en avais l'impression, je ne fis pas directement référence au tuyau qu'il m'avait donné : je ne voulais surtout pas qu'il se sente coupable. Je n'avais pas eu de nouvelles de lui depuis mercredi, mais peut-être qu'il m'enverrait un message ce soir. Peut-être qu'il serait libre ce week-end, et qu'on pourrait enfin se rencontrer.

J'avais deux SMS. Le premier venait d'Erin: elle me prévenait qu'ils étaient bien arrivés à Shreveport, et j'eus droit en prime à tout un tas d'insinuations sur les activités que je pouvais faire, seule, dans une chambre. Le second était de ma mère, qui me demandait ce que je faisais pour Thanksgiving. Ces trois dernières années on avait alterné, avec Kennedy – une fois dans sa famille, la fois d'après dans la mienne. Allez savoir pourquoi, ma mère ne savait plus, du coup, si je rentrais à la maison cette année. Quand je lui répondis oui, vu qu'en général on ne passait pas ses vacances avec son ex-petit ami, je m'attendais à des excuses au SMS suivant. Je me trompais.

Maman : Arrête de bougonner. Ton père et moi, on avait prévu d'aller à Breckenridge ce week-end-là, parce qu'on pensait que tu serais chez les Moore. C'est bête, on va devoir annuler.

Moi : Non, non, c'est bon. J'irai chez Erin. Sinon, je me débrouillerai.

Maman : Bon. Si tu insistes.

Moi : J'insiste.

Waouh. Je venais de me faire larguer, et le jour où mes parents avaient enfin l'occasion de me montrer leur soutien, ils se cassaient au ski en amoureux. Super, Maman, je me sens vraiment aimée sur ce coup-là. Comme si le rejet de Kennedy n'était pas assez dur à encaisser comme ça.

Je balançai le portable dans mon sac et rentrai, me préparant mentalement à regarder des émissions de téléréalité et à bosser mon mémoire tout le week-end.

En arrivant dans ma chambre, je vis que Lucas m'avait envoyé un texto pendant le trajet.

Lucas : Désolé de ne pas t'avoir dit au revoir.

Moi : C'était un peu gênant avec Heller dans les parages, j' imagine.

Lucas : Oui.

Sinon, j'aimerais bien te dessiner.

Moi : Oh ?

Lucas : Oui.

Moi : OK. Mais pas des nus, ou ce genre de chose, rassure-moi ?

Lucas : Ah ah. Non. Sauf si t'es partante.

Non, je rigole. Ce soir, ça t'irait ? Demain soir ?

Moi : OK pour ce soir.

Lucas : Cool. Je peux être chez toi dans deux heures.

Moi : OK.

Lucas : Ton numéro de chambre ?

Moi : 362. Envoie-moi un texto quand t'es en bas, je te ferai entrer.

Lucas : Je devrais arriver à me débrouiller. Je t'appelle au secours, sinon.

Lucas frappa doucement à la porte. J'étais tellement nerveuse que je tremblais en allant lui ouvrir.

Il avait dit qu'il voulait faire un croquis de moi, mais je me demandais si c'était vraiment tout, ou bien si c'était un code pour désigner autre chose. Erin me saoulerait à n'en plus finir si elle apprenait que je l'avais fait venir dans notre chambre et qu'on ne s'était pas au moins embrassés ; même si Lucas n'avait pas vraiment l'air d'être le genre de garçon à s'arrêter à ça. Beaucoup de filles voyaient la fac comme une période d'exploration, et, à mon avis, la plupart ne se feraient pas prier pour explorer Lucas. Personnellement, il m'avait fallu plus d'un an pour me sentir prête à avoir des relations sexuelles avec Kennedy. Autant dire que je n'en étais pas du tout à ce stade avec Lucas – Opération Bad Boy ou pas.

J'inspirai un bon coup.

Il frappa de nouveau, un peu plus fort, et j'arrêtai de penser pour lui ouvrir.

Des mèches brunes dépassaient de son bonnet gris foncé. Dans la faible lumière du couloir, ses yeux étaient quasiment translucides, comme la nuit où je l'avais rencontré, quand il m'avait cherchée du regard dans le pick-up, après s'être battu avec Buck. Il mit les mains dans ses poches, son éternel carnet à dessins sous le bras, et dit simplement : « Salut. »

Je reculai d'un pas pour le laisser passer, tenant la porte grande ouverte. Je repérai Olivia et Rona, qui traînaient dans le couloir, comme souvent, et je vis bien qu'elles hallucinaient en me voyant faire entrer Lucas alors qu'Erin était partie pour le week-end. Elles se donnèrent un coup de coude discret.

Dans cinq minutes top chrono, tout l'étage serait au courant que j'avais invité un apollon dans ma chambre.

Je laissai la porte se refermer et regardai Lucas se planter au milieu de la chambre (qui paraissait encore plus petite avec lui dedans), puis lancer négligemment son carnet et son crayon sur mon lit. Sans bouger, il observa le coin d'Erin, les murs recouverts de photos, les lettres grecques représentant le nom de sa confrérie, son prénom en grandes lettres dorées.

Profitant de sa distraction, je l'examinai de près : santiags (bousillées comme il se doit), jean usé, sweat à capuche gris moucheté. Quand il tourna la tête pour passer en revue mon côté de la chambre, je passai à son profil : joues fraîchement rasées, lèvres entrouvertes, sourcils ultra bruns.

Enfin, il me fit face, et ses yeux se posèrent brièvement sur moi, puis sur le bureau et mon ordi, que j'avais branché à deux petites enceintes. Une playlist de chansons prises dans ma collection tournait en fond sonore depuis un moment. Encore une suggestion d'Erin. Elle l'avait intitulée « OBB » – ça ne me revenait que maintenant, évidemment – et je priai pour qu'il n'y regarde pas de trop près et me demande la signification du sigle. Je lui raconterais un mensonge, bien sûr, mais vu que j'avais tendance à rougir, je finirais probablement cramoisie.

— J'aime bien ce groupe. Tu les as vus en concert, le mois dernier ? me demanda-t-il.

Je les avais vus avec Kennedy, en fait – la veille de notre séparation. C'était un de nos groupes préférés depuis notre arrivée ici. Il était bizarre, ce soir-là. Distant. D'habitude, quand on allait à un concert ensemble, il se mettait derrière moi en écartant juste assez les jambes pour que je puisse glisser mes pieds entre les siens, puis il passait les bras autour de ma taille et ne bougeait plus. Cette fois-là, il s'était placé à côté de moi, comme si nous étions de simples amis. En repassant la scène dans ma tête, après, j'avais compris que sa décision était déjà prise le soir de ce concert – que sa réserve était la preuve du mur qui s'était érigé entre nous. J'avais simplement refusé de le voir.

J'acquiesçai d'un signe de tête, réussissant à chasser Kennedy de mes pensées.

— Toi aussi ?

— Oui. Je ne me rappelle pas t'y avoir vue – mais il faisait très sombre, et j'avais déjà bu quelques bières.

Il me sourit, dévoilant des dents blanches légèrement imparfaites, juste assez pour indiquer qu'il n'avait pas souffert aux mains d'un orthodontiste, comme moi. Il enleva son bonnet, le mit sur mon lit, puis passa les mains dans ses cheveux aplatis qu'il secoua un bon coup, obtenant un effet « saut du lit » parfait. *Waouh*. Quand il ôta son sweat par la tête, son tee-shirt blanc remonta en même temps, et je sus enfin jusqu'où allaient ses tatouages. Quatre lignes d'écriture, trop petites pour être lues à cette distance, venaient s'enrouler sur son flanc gauche, avec une sorte de symbole celtique en contrepoint à droite. En prime, je savais maintenant ce qu'Erin voulait dire, quand elle parlait d'abdos donnant envie d'être *léchés*.

Le sweat alla rejoindre le bonnet, et son tee-shirt revint en place naturellement. Prenant le carnet et le crayon, il se tourna vers moi, et je remarquai que les tatouages sur ses bras se poursuivaient sur ses biceps, et jusque sous ses manches courtes.

— Quelle position tu veux ?

J'avais dit ça d'une voix clairement plus fébrile que je ne l'aurais voulu, et ma question innocente me fit l'effet, au final, d'une proposition indécente. Bien joué, Jacqueline. Plus

explicite, tu meurs. Je devrais peut-être carrément lui demander s'il voulait bien coucher avec moi le temps de me faire oublier Kennedy.

Je me liquéfiai de l'intérieur en voyant naître ce vague sourire, qui devenait de plus en plus familier.

— Sur le lit ? répondit-il d'une voix rauque.

Oh, oh.

— Euh, d'accord.

J'allai me percher au bord du lit tandis qu'il jetait sweat et bonnet par terre. J'attendis, le cœur battant.

Il m'observa, la tête penchée sur le côté.

— T'as vraiment l'air mal à l'aise. On n'est pas obligés de faire ça si t'en as pas envie, tu sais.

On n'est pas obligés de faire quoi, précisément ? pensai-je, en brûlant d'envie de lui demander si l'idée de poser pour lui était un prétexte, et si oui, de lui dire qu'on n'avait plus besoin de faire semblant. Je plantai mon regard dans le sien.

— J'en ai envie.

Il cala son crayon derrière l'oreille, l'air peu convaincu.

— Hum, bon. Quelle serait la position la plus confortable, pour toi ?

Impossible de dire tout haut les réponses qui me vinrent en tête, mais vu le fard que je piquai, il dut lire en moi comme dans un livre ouvert. Il se mordilla la lèvre inférieure – pour se retenir de rire, manifestement. La position la plus confortable ? La tête planquée sous un oreiller, je dirais.

Balayant la pièce du regard, il finit par aller s'asseoir par terre, contre le mur, face au pied de mon lit. Genoux remontés, carnet sur les cuisses, exactement comme je l'avais imaginé, l'autre jour. Sauf qu'il était dans ma chambre, pas dans la sienne.

— OK. Mets-toi à plat ventre et pose la tête sur tes bras, face à moi.

Je m'exécutai.

— Comme ça ?

Il hocha la tête en me scrutant, comme s'il s'imprégnait des détails et traquait les défauts dans le tableau qu'il composait. S'agenouillant, il s'approcha suffisamment pour passer les doigts dans mes cheveux et les faire retomber sur mon épaule.

— Parfait, murmura-t-il en reprenant aussitôt sa position contre le mur.

Sur ce, il se mit à dessiner, et je le regardai faire, ses yeux allant et venant de mon visage à la page blanche. À un moment donné, je les vis s'égarer sur le reste de mon corps, comme s'il m'effleurait les épaules et le dos du bout des doigts. Ma respiration se fit plus saccadée, et je fermai les yeux.

— Tu t'endors ?

Sa voix était douce. Et proche.

Quand j'ouvris les yeux, il était accroupi à côté de moi. En le voyant si près, j'en eus des

palpitations.

— Non, répondis-je en constatant qu'il avait posé son carnet par terre. Tu as... fini ?

— Non. J'aimerais en faire un autre, si ça ne t'ennuie pas.

Quand il vit que j'acquiesçai, il ajouta :

— Tourne-toi sur le dos.

Je m'exécutai lentement, craignant qu'il arrive à percevoir les battements de mon cœur sous le pull fin. Il se leva. Là, de toute sa hauteur, il laissa son regard se promener librement sur moi, et je me sentis vulnérable – mais pas en danger. Je n'en savais pas beaucoup sur ce garçon, mais s'il y avait bien une chose dont j'étais certaine, c'était qu'avec lui, j'étais en sécurité.

— Je vais arranger quelques détails, si t'es d'accord ?

Je déglutis péniblement.

— Pas... pas de problème.

J'étais tellement tendue que j'avais les mains crispées sur ma cage thoracique et les épaules remontées quasiment jusqu'aux oreilles. *Je comprends pas, ça ne va pas, comme ça ?* Je réussis de justesse à contenir le rire nerveux qui montait.

Il me prit une main, qu'il ramena lentement au-dessus de ma tête, de façon à créer une pose alanguie. Ensuite il plaça l'autre sur mon ventre, en écartant mes doigts ; il se redressa, m'observa un instant puis choisit finalement de la mettre aussi au-dessus de ma tête, en me faisant croiser les poignets, comme si j'étais attachée. J'avais le plus grand mal à respirer normalement. *C'est mission impossible, là.*

— Je vais déplacer ta jambe, me dit-il, les yeux braqués sur moi, attendant ma permission.

Quand je lui fis un signe de tête, il saisit mon genou et le fit reposer sur le matelas.

Ensuite, il reprit son carnet, tourna la page et s'installa.

— Penche légèrement la tête vers moi – menton baissé – voilà. Et maintenant, ferme les yeux.

Je pris sur moi pour me détendre, en me disant que, tant que je l'entendais dessiner, il ne me toucherait pas. Je restai immobile, les paupières closes, et écoutai le crissement de la mine sur le papier, entrecoupé de temps en temps par le frottement de son doigt pour estomper un trait ou faire un effet d'ombre.

Soudain, mon ordi émit le *ding* caractéristique d'un nouveau message et j'ouvris aussitôt les yeux. Sans réfléchir, je me relevai, en appui sur les coudes. *Landon ? Impossible d'aller vérifier.*

Lucas me dévisageait attentivement.

— Tu dois regarder, ou ça peut attendre ?

Landon avait ignoré mon mail tout l'après-midi, alors que jusque-là, il m'avait toujours répondu immédiatement. Qu'est-ce que ça prouvait ? Que j'étais mal habituée, tout

simplement. Et puis, j'avais quand même Lucas dans ma chambre. Sur mon lit, même. Je me rallongeai, remis les bras en position et répondis par la négative. Mais cette fois, je ne fermai pas les yeux, et il ne me demanda pas de le faire.

Il retourna à son croquis, en se concentrant sur mes mains pendant un long moment, puis sur mon visage. Il observa mes yeux, intensément, et reprit ses allers-retours entre son carnet et moi. Quand il passa à ma bouche (dessinant, me scrutant, dessinant, me scrutant), j'eus envie de tendre les bras, de l'attraper par le tee-shirt et de l'attirer à moi. Mes poings se serrèrent instinctivement, et il le remarqua.

Son regard se fit ardent.

— Jacqueline ?

Je clignai les yeux.

— Oui ?

— Le soir où on s'est rencontrés... Je ne suis pas comme ce type-là.

— Je sais qu...

Il posa un doigt sur mes lèvres, et son expression s'adoucit.

— Alors je ne veux pas que tu te sentes forcée. Ou que tu aies l'impression de me céder. Mais j'ai vraiment, vraiment envie de t'embrasser. Maintenant.

Son doigt effleura ma joue, descendit jusqu'à mon cou, puis il laissa retomber son bras.

Je le contemplai en silence. Quand je compris enfin qu'il attendait ma réponse, je dis simplement « OK ».

Il posa son carnet par terre, puis son crayon, sans jamais me quitter des yeux. Quand il se pencha au-dessus de moi, je sentis très distinctement chaque partie de mon corps qui touchait le sien : sa hanche qui appuyait sur la mienne, son buste qui frôlait le mien, ses doigts qui traçaient un trait depuis mes poignets jusqu'à mes bras, pour venir encadrer mon visage. Il me retint ainsi, de ses mains, et approcha le visage de mon oreille. Sans crier gare, il déposa un baiser sur un point ultrasensible, et un frisson me parcourut tout entière.

— Tu es tellement belle, murmura-t-il en descendant vers ma bouche.

Ses lèvres étaient chaudes et fermes contre les miennes et, lorsque sa langue partit délicatement à l'assaut, je les entrouvris. Son baiser se fit plus pressé, et ses mains prirent des directions opposées – l'une rejoignit mes poignets, qui étaient toujours croisés au-dessus de ma tête, et les enfonça dans le matelas ; l'autre descendit jusqu'à ma taille pour l'empoigner brusquement. Il m'embrassa plus vigoureusement, m'intimant de lui répondre sur le même mode. La tête me tournait et ma respiration se faisait de plus en plus haletante, comme si je remontais à la surface toutes les dix secondes, avant de replonger plus profondément. Au moment où je crus bien défaillir devant tant d'intensité, il ralentit la cadence et se mit à sucer ma lèvre inférieure délicatement, puis à passer la langue dessus, avant de répéter le mouvement. Quand je commençai à donner des signes d'impatience, sa langue se fraya de nouveau un chemin entre mes lèvres pour renouveler son exploration – caressant tour à tour ma langue, mes dents, la voûte de mon palais.

À cet instant précis, si quelqu'un m'avait demandé : « Alors, comment c'est, comparé à Kennedy ? », j'aurais répondu : « Qui ça ? »

Les mains de Lucas saisirent chacune un poignet, et placèrent mes bras autour de son cou. Je répondis par un geste que j'avais rêvé de faire plus d'une fois : j'enfonçai les doigts dans sa crinière brune, le décoiffant un peu plus. Il me redressa en position assise, puis me souleva pour me mettre sur ses genoux, avant de s'adosser à ma pile de coussins, un pied toujours à terre et l'autre sous moi. Glissant une main derrière ma nuque, il me renversa la tête en arrière pour se frayer un chemin de baisers, depuis mon cou jusqu'à mon décolleté. Le sang me battait aux tempes, j'étais toute pantelante et je tentais désespérément de former une pensée rationnelle.

Sa main se faufila ensuite sous mon débardeur pour me caresser le ventre, puis se promener sur mon soutien-gorge en satin, la pulpe de ses doigts frôlant la chair palpitante et mes rondeurs, accentuées par la position assise. Écartant légèrement le tissu, il posa les lèvres là où ses doigts étaient quelques secondes plus tôt, et fit courir sa langue le long de la couture, tout près de mes seins.

Mes mains, qui étaient toujours dans ses cheveux, se crispèrent quand je sentis qu'il touchait l'agrafe, située devant. Pourtant, n'avais-je pas choisi ce soutien-gorge exprès, parce qu'il était facile à défaire ? Mon corps le voulait, mais mon cerveau protestait – d'abord il m'embrassait, ensuite il me pelotait, et après ?

Dans ma tête, j'entendis la voix d'Erin me crier « Couche avec lui, bordel ! », et je m'étranglai de rire au plus mauvais moment.

Lucas se redressa, les sourcils levés.

— Chatouilleuse ? demanda-t-il d'un air incrédule.

Je ne savais plus où me mettre, et ne pouvais imaginer plus grande tragédie, en cet instant, que d'avoir les seins chatouilleux – à part, peut-être, d'avoir le pire sens de l'humour de la terre. Je me mordis la lèvre pour calmer le fou rire qui montait. *Oh, bon sang.* Je secouai la tête.

Son regard se posa sur mes dents, fermement plantées dans ma lèvre inférieure.

— T'en es sûre ? Parce que soit c'est ça... soit tu trouves mes techniques de séduction... marrantes.

Cette fois, j'explosai de rire, incapable de me contenir plus longtemps, et il secoua la tête en soupirant tandis que moi, assise sur ses genoux, les seins à moitié à l'air, j'étais morte de honte. Vite, j'ôtai ma main de ses cheveux et la plaquai sur ma bouche incontrôlable.

Et puis il sourit. Derrière ma main, je l'imitai, le suppliant en silence de ne pas continuer, car le fou rire réprimé menaçait de faire un come-back fracassant.

— Peut-être que je devrais te chatouiller un bon coup, histoire d'en avoir le cœur net, me fit-il d'un air très sérieux.

— S'il te plaît, pas ça, m'écriai-je, affolée.

Comme la plupart des gens, je n'étais pas belle à voir quand on me faisait subir ce

supplie. Et je dis ça en toute objectivité, parce qu'une fois, ma tante avait filmé mon crétin de cousin en train de me chatouiller jusqu'à ce que je sois en boule par terre, le visage rouge comme une écrevisse, un filet de bave au coin de la bouche, proférant des sons quasiment inhumains. C'était le jour de mon onzième anniversaire, et je m'en souviens encore.

— Non ?

— Non. S'il te plaît.

En soupirant de nouveau, il me prit la main et la posa sur son torse, puis se pencha brusquement et m'embrassa. Je remarquai qu'il avait rajusté mon débardeur et mon pull, ce qui ne l'empêcha pas de recommencer à me caresser en dessous, puis à me toucher les seins à travers le soutien-gorge, réussissant même à passer le pouce sur mon mamelon, tandis que sa langue dansait en rythme avec la mienne, jusqu'à me donner le tournis. Sous ma main, je sentais son cœur battre aussi fort que le mien.

Je ne me rappelais déjà plus ce qui m'avait fait tant rire, l'instant d'avant.

J'avais l'impression d'avoir les lèvres à vif. Les toucher déclenchait dans ma tête une avalanche d'images à l'eau de rose – ses mains, et ce qu'elles avaient fait en cadence avec sa bouche ; les baisers qui fusaient dans tous les sens ; les quelques mots qu'il m'avait dits. *Tu es tellement belle.*

Je voulus voir les dessins, il me les montra. Ils étaient bons. Super bons, même. Quand je le complimentai, j'eus droit au fameux sourire indéfinissable.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ? demandai-je, en me rendant compte un peu tardivement de ce que je disais.

— M'en servir comme modèle pour les reproduire au fusain, sûrement.

J'attendais la suite.

— Et ?

Il remit son sweat, puis haussa les épaules en me regardant.

— Les punaiser au mur de ma chambre ?

Je restai sans voix. *Au mur de sa chambre ?*

Il chercha des yeux le carnet, qui était toujours ouvert à la page du second dessin.

— Qui n'aurait pas envie de voir ça le matin au réveil ?

Cette phrase avait 99 % de chances de signifier exactement ce qu'elle sous-entendait, mais je n'étais pas assez sûre de moi pour lui faire une réponse bien sentie, alors je me tus. Il referma son carnet et le posa sur l'étagère, près de la porte. Puis il me prit le menton et, de son pouce, caressa doucement ma lèvre inférieure.

— Ah, mince, s'exclama-t-il en écartant sa main pour la regarder. J'oublie toujours dans quel état sont mes doigts, après une séance de dessin. (Il désigna mon pull d'un geste, et le débardeur en dessous.) C'est possible que tu aies des petites traces, euh... un peu partout.

Je m'imaginai avec une lèvre gris foncé et des traînées sombres sur tout le ventre et les seins, mais ne trouvai rien de mieux à dire que « Oh ».

Il serra les poings, en plaça un sous mon menton pour le soulever de nouveau, et se servit de l'autre pour m'attirer à lui.

— Ne t'inquiète pas, plus de doigts.

Il se pressa contre moi et m'embrassa. Il avait le dos appuyé contre la porte de ma chambre et, dans cette position, impossible de dissimuler ce que son corps voulait de moi. Quand je me collai plus encore à lui, je lui arrachai un petit gémissement et il s'écarta brusquement, le souffle court.

— Il faut que je m'en aille, tout de suite. Sinon je ne partirai pas.

C'était le moment ou jamais de dire « Reste », mais je ne pouvais pas. Soudain, le visage de Kennedy m'apparut, Kennedy me disant quelque chose de similaire, il n'y avait pas si longtemps que ça. Encore plus dingue, je pensai ensuite à Landon et au mail de lui qui m'attendait peut-être. Rien de tout cela n'aurait dû avoir la moindre importance. Pas à ce moment précis.

Lucas se redressa et se racla la gorge. Un baiser sur le front et le bout du nez, puis il ouvrit la porte. À peine avait-il dit « À plus tard » qu'il était déjà parti.

Une main sur la poignée, je le regardai s'éloigner en mettant son bonnet sur ses cheveux ébouriffés. Toutes les filles qu'il croisa le dévisagèrent. Certaines se retournèrent même pour le mater jusqu'à l'escalier et, dès qu'il eut disparu, elles cherchèrent à savoir de quelle chambre il venait. Les laissant à leurs conjectures, je refermai la porte.

Le mail qui nous avait interrompus un peu plus tôt ne venait pas de Landon, mais de ma mère : elle m'envoyait l'itinéraire de leur séjour au ski dans le Colorado. Un séjour auquel je n'avais pas été conviée. Un séjour programmé pendant le seul week-end où j'avais prévu de rentrer d'ici à la fin du semestre – le week-end de Thanksgiving, rien que ça.

Mais je n'arrivais pas vraiment à être en colère contre elle pour deux raisons. D'abord, en toute honnêteté, j'étais déçue de ne pas voir le nom de Landon dans ma boîte de réception ; ensuite, je planais tellement après avoir été si parfaitement embrassée par Lucas que je me fichais bien de savoir ce que j'allais faire de ma vie pendant ce week-end prolongé qui était dans plus de dix jours.

Arrivée au dimanche soir, j'en étais réduite à manger du beurre de cacahuètes à même le pot pour mon dîner, et à regarder *Ce que pensent les hommes* en me disant que, clairement, je n'avais aucune idée de ce qui leur passait par la tête. Landon n'avait toujours pas répondu à mon mail, et je n'avais pas de nouvelles de Lucas non plus.

Erin devait arriver d'un instant à l'autre, et il me tardait vraiment de la voir car notre chambre avait bien besoin d'animation. Ces deux jours au calme m'avaient déprimée, et quand je commençais à manger de la pâte à tartiner en guise de repas, c'est que la situation

était grave.

Un message dans ma boîte de réception. Devais-je mettre le film sur pause pour le lire ? Si c'était encore ma mère qui tentait de se dédouaner parce qu'elle me laissait en plan un jour férié, je n'étais pas d'humeur. Jusqu'à présent, elle avait tenté l'approche logique (« Tu comprends, c'était ton tour d'aller dans la famille de Kennedy »), puis le chantage affectif (« Ça fait vingt ans qu'on n'est pas partis seuls en voyage, ton père et moi »), et enfin, une invitation du bout des lèvres à venir avec eux (« Je peux toujours tenter de les appeler. Mais tu devras dormir sur le canapé ou dans un lit d'appoint, parce que toutes les chambres seront réservées, c'est certain »). J'avais ignoré les deux premiers mails, et répondu « Non merci » au troisième.

Alors maintenant, quoi – elle allait tenter de me soudoyer ? Une proposition de virée shopping, ce n'était pas si inconcevable que ça : elle y avait déjà eu recours pour se faire pardonner. Justement, pas plus tard que la semaine précédente, j'avais repéré des bottes sur Internet et je n'aurais pas tout à fait assez pour me les payer ce mois-ci, même avec les cours particuliers que je donnais en plus. Je mis sur pause et ouvris mes mails.

Bingo. Mais pas ma mère. Landon.

Jacqueline,

Content d'apprendre que le devoir s'est bien passé. Je veux bien jeter un coup d'œil au mémoire, envoyez-le-moi quand vous aurez fini de le rédiger. Ci-joint la fiche que je viens de finir de préparer, pour le tutorat de demain. Si vous avez des questions, n'hésitez pas.

LM

Je relus le message en faisant la moue. Même en cherchant bien, il n'y avait aucune trace de flirt. Ça aurait pu être écrit par un prof. Il ne m'expliquait absolument pas pourquoi il avait mis tout ce temps à me répondre, alors qu'en général j'avais de ses nouvelles dans les deux heures suivantes, voire plus vite encore. Il ne me taquinait pas comme d'habitude, et ne me posait pas non plus de questions sans rapport avec l'éco. J'eus l'impression d'avoir imaginé tous les liens que nous avons tissés ces dernières semaines.

Landon,

Merci. Je vous envoie un premier jet d'ici à samedi prochain. J'espère que vous avez passé un bon week-end.

JW

Jacqueline,

Samedi, c'est parfait. J'essaierai de le lire au plus vite pour que vous puissiez le rendre à M. Heller avant le week-end prolongé. J'ai passé un bon week-end, oui. Surtout vendredi. Et vous ?

LM

Landon,

Moi aussi. Je me suis sentie un peu seule (ma coloc n'était pas là, elle vient de rentrer et meurt d'envie de tout me raconter), mais ça m'a permis d'avancer. Encore merci pour votre aide.

JW

Une fois de plus, Lucas fut accosté par une fille à la fin du cours. Non, mais qu'est-ce qui leur prenait, à toutes ? Elles allaient défiler une par une ou quoi ? Là-dessus, un garçon vint se poster à côté d'elle et lui mit un bras sur l'épaule. Je paniquai quand je compris ce que ma réaction spontanée signifiait : j'étais jalouse. Pour un mec que je connaissais à peine, et avec qui j'avais davantage communiqué par la salive que par la parole.

En passant devant lui, j'eus droit à un sourire pincé et à un petit signe du menton en guise de salut, et il reporta aussitôt son attention sur le couple devant lui. J'étais un peu perdue, partagée entre soulagement et déception.

Je demandai conseil à Erin pendant la pause déjeuner.

— Il cache bien son jeu, dis donc, constata-t-elle en sirotant son traditionnel jus de légumes de chez *Jamba Juice*. C'est presque comme si... comme s'il luttait pour ne pas être attiré par toi. Attention, c'est vrai que beaucoup de mecs gardent leurs distances – mais en général, c'est plutôt *après* avoir conclu.

Elle m'observa de près.

— T'es sûre qu'il ne s'est rien passé d'autre, vendredi soir ?

Je me frappai brusquement le front.

— Mais oui ! J'avais complètement oublié qu'on avait fait l'amour comme des bêtes toute la nuit.

Elle s'esclaffa et, tout à coup, eut l'air d'avoir une illumination.

— Et s'il avait une petite amie ?

Je fronçai les sourcils. Je n'avais pas pensé à ça.

— T'as raison, c'est possible.

Je songeai à autre chose, une chose que j'étais obligée de garder pour moi : et si, à cause de ce qui m'était arrivé le soir de notre rencontre, il me voyait comme une fille pathétique et un peu cruche (après tout, c'était ce que je ressentais), et n'arrivait vraiment pas à passer outre ? Ces quelques minutes terrifiantes continuaient à me hanter, et mon altercation avec Buck quelques jours plus tôt n'avait fait que raviver mon sentiment

d'insécurité. Ce ne serait pas la dernière fois que je le croiserais. Il appartenait à la même fraternité que Kennedy. Il était copain avec Chaz, Erin, et tout mon ancien cercle d'amis. C'était quasiment impossible de l'éviter.

— C'est clair qu'une copine, ça nous mettrait des bâtons dans les roues, fit Erin d'un air songeur.

Soudain, je me demandai si Landon Maxfield était avec quelqu'un. Il n'y avait jamais fait allusion, mais pourquoi aurait-il dû ? Je le voyais mal ajouter à la fin d'un mail « P-S : Au fait, je suis casé. » Mais je pouvais sûrement trouver le moyen de lui poser la question. Il avait l'air si sincère, j'étais persuadée qu'il me répondrait.

— J ? dit Erin, interrompant le fil de ma pensée.

— Hein ? Euh, désolée.

Tout en finissant son smoothie à grand bruit, elle leva un sourcil interrogateur.

— À quoi tu penses, dis-moi ? Je connais ce regard calculateur, et en tant qu'entremetteuse officielle de Jacqueline Wallace, je dois être au courant de tout ce que tu mijotes.

Je pris le reste de mon sandwich, enlevai les rondelles de tomates et les empilai dans un coin de mon plateau. Je ne pouvais pas lui parler de Buck. Cependant, je pouvais lui avouer mon intérêt grandissant pour Landon.

— Tu te souviens de mon tuteur d'éco ?

Elle hocha la tête, l'air perplexe, et subitement, l'idée d'entretenir une relation virtuelle avec quelqu'un quand on côtoyait tous les jours des milliers de célibataires à la fac me parut être la chose la plus ridicule au monde.

— Eh bien, parfois, j'ai l'impression qu'on flirte. Et une fois, il m'a dit que Kennedy était un crétin.

Elle me lança un regard surpris.

— Il connaît Kennedy ?

— Non, je veux dire, il m'a écrit : « Ton ex est un crétin. » Je ne pense pas qu'il le connaisse dans la *vraie* vie. C'était plus une sorte de... compliment qu'il me faisait.

Je mordis dans mon sandwich dinde-bacon-guacamole pour me donner une contenance.

— Je vois, répliqua Erin en posant les deux coudes sur la table. Bon, c'est clair qu'il ne pourra jamais battre Lucas sur le plan physique. Mais s'il est tuteur, c'est qu'il doit être intelligent – et Dieu sait si ça, c'est ton genre. Il est mignon, au moins ?

— Euh, fis-je, en mâchant toujours.

Elle plissa les yeux.

— Noon... Me dis pas que tu l'as jamais vu ?

Je fermai les yeux et poussai un soupir.

— Pas vraiment, non.

— *Pas vraiment ?*

— OK, pas du tout. En fait, je ne sais absolument pas à quoi il ressemble, d'accord ? Mais il est intelligent et drôle. Et il a été tellement gentil avec moi, il m'a beaucoup aidée, tu sais. J'ai quasiment rattrapé mon retard, il ne me reste plus que ce mémoi...

— Jacqueline, tu ne peux pas tomber amoureuse de quelqu'un sans l'avoir vu ! Et s'il était vraiment hyper moche ? Et si c'était le sosie de... (Elle balaya la cafète du regard, et jeta son dévolu sur un type louche en jogging crade qui passait à hauteur de notre table à ce moment-là.)... *ce mec-là* ?

Je croisai les bras, vexée pour Landon.

— *Ce mec-là*, il a une tête de paria de la fac. Landon est trop intelligent pour ressembler à ça.

Elle secoua la tête d'un air désabusé.

— OK, je m'incline. On met Landon en plan B.

Elle se remit à me scruter, en prenant son expression « théorie du complot » – mine ultra sérieuse, yeux et lèvres plissés.

— Qu'est-ce que tu sais vraiment de ce Landon ?

J'éclatai de rire.

— J'en sais bien plus que sur Lucas.

— Sauf que tu ignores quelle tête il a, et quel goût il a, rétorqua-t-elle en remuant vigoureusement les sourcils.

— Erin ! T'as vraiment qu'une seule idée en tête.

Elle me fit un sourire sournois.

— Je me vois plutôt comme quelqu'un ayant un objectif dans la vie.

Il était temps de prendre un café, mais on fit l'impasse sur le Starbucks – ça faisait partie du plan d'Erin, même si elle se lamenta sur les sacrifices que je l'obligeais à faire vu le jus de chaussette qu'ils servaient à la cafétéria. Elle me laissa pour consigne de ne pas envoyer de texto ou de mail, ni à l'un ni à l'autre, et m'étreignit rapidement avant de se faire embarquer par un groupe de filles qui avaient prévu une vente de gâteaux l'après-midi – et firent toutes comme si nous n'étions que de vagues connaissances.

J'étais passée du statut de copine sympa de Kennedy à celui de pauvre coloc d'Erin qui ne faisait pas partie du club – d'aucun club.

On avait la chance d'avoir un espace buanderie à chaque étage dans notre résidence, mais ça ne servait à rien lorsque tous vos voisins décidaient de faire une machine en même temps. Je portai tant bien que mal le sac débordant de linge jusqu'à l'escalier de service, et le fis descendre les marches une à une, en priant pour qu'à l'étage du dessous, les étudiants soient un peu moins portés sur la propreté.

Dix minutes plus tard, je remontais avec mon sac vide. Mon téléphone vibra au moment où je prenais l'escalier et, tout en marchant, je répondis au texto de Maggie qui me

rappelait de lui envoyer le lien vers un site Internet dont on aurait besoin pour préparer un exposé d'espagnol. Ça me démangeait d'envoyer un SMS à Lucas, ou un mail à Landon, mais je me forçai à ranger mon portable dans ma poche. J'avais promis-juré à Erin que je ne le ferais pas. Elle savait ce qui se passait dans la tête des garçons, alors que c'était toujours très obscur, pour moi. En toute honnêteté, ça me paraissait aussi compliqué de chercher un partenaire d'un soir que l'âme sœur – même si l'on pouvait douter de mes capacités dans ce domaine.

À l'étage inférieur, la porte s'ouvrit et se referma, et j'entendis quelqu'un monter derrière moi. On était des centaines d'étudiants à vivre ici, et même si on se servait tous de l'ascenseur ou de l'escalier principal pour aller et venir, la plupart d'entre nous persistaient à emprunter cette cage d'escalier froide et humide pour circuler d'un étage à l'autre. La sensation de claustrophobie et d'appréhension était présente chaque fois, et je m'appliquai à ne pas piquer un sprint sur les derniers mètres.

Brusquement, je m'immobilisai, constatant que j'avais mais que mon sac à linge, lui, ne bougeait pas. Croyant qu'il s'était accroché à la rampe, je me retournai pour le dégager... et me retrouvai nez à nez avec Buck. Il tenait l'extrémité du sac dans son poing serré.

J'eus l'impression que le temps ralentissait et que mon cœur s'arrêtait de battre ; quand il repartit, il se mit à marteler dans ma poitrine. Buck se positionna sur la marche en dessous de moi et me gratifia d'un sourire méprisant.

— Salut, Jackie.

Je sentis la nausée monter au son de sa voix et déglutis douloureusement.

— Oh non. C'est Jacqueline maintenant, c'est ça ? C'est bien ce que tu m'as dit ? Mais ce qu'on appelle une rose embaumerait tout autant sous un autre nom, comme dirait ce bon vieux Shakespeare...

Quand il s'approcha, je reculai machinalement, me pris le pied dans la marche et m'étalai de tout mon long. Je m'aidai des mains pour me hisser, en espérant réduire la distance qui me séparait de la porte, mais il m'agrippa par les épaules et me releva comme une plume.

— Ne me touche pas, l'avertis-je d'une voix étranglée.

Il me sourit, comme s'il cherchait à hypnotiser sa proie. Il m'avait coincée ; maintenant, il allait jouer un peu avec moi.

— Allez, *Jacqueline*, sois cool. T'as toujours été gentille avec moi. Je veux juste que tu le sois un peu plus, c'est tout.

Il n'avait pas de mal à articuler, cette fois. Il était sobre et déterminé, et vu l'animosité dans son regard, je sus que j'allais payer pour m'en être sortie le soir de la fête. J'allais payer pour ce que Lucas avait fait.

Je secouai la tête énergiquement.

— Non. Je dis *non*, Buck. Exactement comme la dernière fois.

Il plissa les yeux, et je ne saisis même pas l'insulte qu'il proféra tant le sang me battait aux tempes. « *Fuis. Fuis. Fuis* », crus-je entendre, et je regrettai amèrement de ne pas pouvoir obéir. Je lâchai le sac à linge, qui tomba à nos pieds.

— Je sais que c'est pas ta faute, ce qui est arrivé ce soir-là, dit-il en haussant les épaules. Qu'est-ce que tu veux, t'es une jolie fille, et clairement, l'autre gars a eu la même idée que moi. Il a seulement eu le dessus parce que j'avais bu.

Je sentis son haleine chaude sur mon visage, et effectivement, il n'y avait aucune trace d'alcool. Si je me tortillais dans tous les sens et arrivais à lui échapper, il ne trébucherait pas.

— Finalement, il t'a baisée dans ton pick-up, ou tu l'as laissé te ramener dans ta chambre ? Je sais qu'Erin était avec Chaz, cette nuit-là. Comme ce soir, d'ailleurs.

Je tressaillis en entendant ces mots. Je n'avais pas encore eu de message d'Erin, mais il n'était pas impossible qu'elle reste dormir chez Chaz ce soir, ni que Buck ait été au courant avant moi.

Je sentis un bras s'enrouler autour de moi et m'empoigner la hanche, serrant jusqu'à m'en faire mal. Mais la douleur n'était rien comparée à l'humiliation qu'il y avait à se faire tripoter contre sa volonté.

— C'est pas top dans les escaliers, ça pue et c'est pas confortable. Et si on allait dans ta chambre, plutôt ? Tu vas voir, je vais bien m'occuper de toi.

La menace était on ne peut plus réelle. Si je disais non, il allait me violer ici et maintenant.

— Q-quelqu'un pourrait venir, d'un moment à l'autre.

Il éclata de rire.

— C'est vrai. Dommage que t'aies pas la minirobe de l'autre soir, j'aurais eu qu'à te retourner contre le mur pour te sauter, même pas besoin de te déshabiller.

Ses paroles me donnèrent le vertige. Je poussai de toutes mes forces contre lui, essayant de bouger ne serait-ce qu'un peu, mais en vain.

— Ce ne serait pas la première fois que je me ferais prendre avec une minette dans ce genre de position. En plus, pour te venger de Kennedy, c'est nickel. T'as juste à être celle qui accepte de faire n'importe quoi, n'importe où, avec n'importe qui. Ça va le rendre dingue. (Il haussa les épaules.) T'as déjà commencé avec l'autre tocard, de toute façon – et si ça se trouve, c'est pas le seul. Alors on peut faire ça ici, si tu veux, moi je m'en fous.

— Non, rétorquai-je. Ma chambre.

J'étais toute pantelante, je tremblais, et j'espérais secrètement qu'avec le pois chiche qu'il avait à la place du cerveau, il prenne ça pour de l'excitation. Son regard s'enflamma, il sourit – et je faillis bien vomir. Je n'avais jamais eu autant envie de vomir, à vrai dire, mais mon corps se retint spontanément.

Un bras passé autour de ma taille, il me fit monter les dernières marches, en attrapant le sac à linge au passage. Je me demandai si j'étais prête à faire ce que j'avais l'intention de

faire. Si j'étais vraiment déterminée à hurler, à lutter et à essayer de le griffer dans le couloir, à m'humilier devant tout le monde dans le seul but de faire capoter son plan. S'il arrivait à m'emmener dans la chambre, c'était fini pour moi. Les murs étaient loin d'être insonorisés, mais on était tous habitués aux bruits provenant des chambres voisines. En admettant que quelqu'un entende mes cris par-dessus sa musique, sa télé ou son jeu vidéo, il ne s'en étonnerait pas plus que ça.

Enfin, on franchit la porte de mon étage : j'évaluai rapidement les personnes sur qui j'allais devoir compter. Il y avait cinq chambres entre la mienne et la cage d'escalier. À l'autre bout du couloir, deux garçons s'entraînaient à faire des *flips* sur un skate. Au milieu, Olivia discutait avec Joe, un mec qui vivait au troisième. Quand elle nous vit, elle ouvrit grand la bouche, avant de la refermer brusquement ; Joe jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, salua Buck et se retourna vers elle en s'esclaffant discrètement. C'était mal parti.

Là-dessus, Kimber (à deux chambres de moi) sortit de la buanderie avec son linge propre. Je m'arrêtai. C'était maintenant ou jamais. Quand Buck vit que je n'avançais plus, il se tourna vers moi.

— Allez, J, dit-il sur le ton de la cajolerie.

— Non. Tu n'iras pas dans ma chambre, Buck. Je veux que tu t'en ailles.

Il était sous le choc. Kimber, Olivia et Joe se figèrent, attendant la suite.

Buck se ressaisit et me prit par le coude.

— C'est pas ce que tu disais tout à l'heure, pourtant. Je préférerais qu'on ait cette conversation en privé.

Il tenta de me forcer à marcher, mais je me dégageai violemment de sa poigne de fer.

— Je veux que tu partes. Maintenant, haletai-je en le fusillant du regard.

À son expression, on sentait qu'il hésitait. Il y avait cinq témoins, quand même. Il finit par lever les mains en signe de reddition.

— T'énerve pas, OK ? J'ai essayé de te dire que t'allais avoir froid, sur le béton. C'est pas *ma* faute si tu pouvais pas attendre cinq minutes.

Ensuite, il me balança le sac à linge et ajouta :

— Appelle-moi quand tu seras calmée, ma belle.

En passant devant Joe, il lui tapa dans la main, puis il se dirigea tranquillement vers la sortie. J'attendis qu'il ait vraiment disparu pour bouger.

Sentant mes joues brûler, j'ouvris ma chambre et entendis Olivia (la reine de la discrétion) chuchoter derrière moi :

— J'y crois pas, ils viennent de *le faire* dans la cage d'escalier ? Je l'ai vue en ramener un autre dans sa chambre, genre vendredi soir ! Tu penses qu'elle s'envoyait des mecs dans le dos de Kennedy, et que c'est pour ça qu'il...

Je claquai la porte derrière moi, m'appuyai contre et glissai jusqu'au sol en tremblant de tous mes membres. Les larmes roulèrent sur mes joues et ma respiration se fit laborieuse,

à m'en faire mal à la poitrine. J'avais envie de fuir. De rentrer chez moi. De fermer les yeux et d'oublier ce que c'était que de se faire plaquer, de voir ses rêves brisés, de se sentir tout le temps conne et incapable de gérer sa vie.

Pour cette fois, je m'étais montrée plus maligne que Buck, mais il n'avait pas obtenu ce qu'il voulait, et ce à deux reprises. Il devait *vraiment* avoir les boules. C'était un garçon populaire, il était mignon et, concernant ses prétendantes, il devait avoir l'embarras du choix – par ailleurs, d'après ce qu'il m'avait dit, il ne se gênait pas. Je n'étais pas plus jolie que celles (comme Olivia) qui se jetaient en permanence à ses pieds. Il n'avait aucune raison de faire une fixation sur moi.

Il me semblait me rappeler qu'il y avait eu une rivalité au début, entre Kennedy et lui, mais je ne me souvenais plus à quel propos. Quelque chose qui s'était passé pendant leur période d'essai pour intégrer la fraternité. Était-il possible qu'il me harcèle comme ça parce qu'il en voulait à mon ex ?

Peut-être, s'il pensait que ça mettrait Kennedy en rogne.

J'allais devoir parler à Erin. Elle serait furieuse d'apprendre que j'avais gardé ça pour moi, et j'appréhendais sa réaction, mais je n'avais pas le choix. Je n'avais plus le choix.

Moi : Il faut que je te parle.

Erin : Moi aussi ! Rendez-vous à la chambre demain après les cours.

— Jacqueline, t'as vraiment couché avec Buck, hier soir ? s'exclama Erin le plus discrètement possible, dès que la porte de notre chambre fut refermée.

Je me sentis devenir livide.

— Où est-ce que t'as entendu ça ?

— Pff, où est-ce que je ne l'ai *pas* entendu, tu veux dire. Pourquoi tu m'en as pas parlé ce matin, en cours d'astronomie ? Et pourquoi Buck, sans rire ? J'veux dire, il est pas mal, et tout, mais...

— Je n'ai rien fait, la coupai-je en sentant les larmes monter. Je n'ai rien fait, Erin.

En voyant mon expression, elle cligna les yeux, et en deux secondes, elle avait traversé la chambre pour m'empoigner par le bras.

— J, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-il arrivé ?

Je m'affalai sur le lit et elle se mit à côté de moi, les yeux grands ouverts.

— Je... je dois te dire quelque chose.

— D'accord... Je t'écoute.

Par où commencer ? Ce qui s'était passé la veille, ou deux semaines avant ?

— Tu te rappelles quand j'ai quitté la soirée d'Halloween plus tôt que prévu, il y a deux semaines de ça ? Eh bien, Buck m'a suivie.

Je me mordillai la lèvre pour arracher une peau qui m'agaçait ; je sentis que je m'étais fait saigner. Le goût métallique me rappela très distinctement cette nuit-là, et j'eus une

bouffée de chaleur.

— Il était saoul. Il m’a poussée à l’intérieur du pick-up.

Je me tenais très droite et me faisais violence pour parler, tandis qu’Erin me regardait, bouche bée.

— Il a fait *quoi* ? s’écria-t-elle en me serrant plus fort.

— Il allait me v-violer...

— Il allait ?

Je fermai les yeux. Léchai le sang sur ma lèvre.

— Lucas est arrivé de nulle part. Il l’en a empêché.

— Putain de merde.

Dans le silence qui s’ensuivit, j’ouvris enfin les yeux. Erin me tenait toujours par le bras en fixant la moquette à nos pieds.

— Tu me crois ?

Je ne pouvais plus retenir mes larmes, même si j’allais finir par ne plus en avoir du tout, à force. La dernière fois que j’avais pleuré comme ça – avant que Kennedy me quitte, avant le cauchemar qu’avait été le mois dernier –, c’était un an plus tôt, quand je m’étais fait une fracture du fémur en snowboard. Ou encore, le jour où notre vieille chienne Cissie était morte.

— Jacqueline, comment tu peux... Bien sûr que je te crois ! C’est quoi, cette question ? (Elle me regarda avec un air furieux, se sentant clairement insultée.) Et d’ailleurs, on peut savoir *pourquoi* tu ne m’as pas parlé de ça avant ? Tu croyais que je douterais de toi ?

Ses lèvres se mirent à frémir, et son expression passa de vexée à blessée.

— Chaz et Buck sont les meilleurs amis du monde, et j’ai cru que je pourrais simplement... l’éviter...

— Jacqueline, c’est exactement le genre de chose que les femmes doivent pouvoir se dire ! J’en ai rien à foutre s’il était bourré...

— Ce n’est pas fini.

Elle me regarda en silence.

— Hier soir, il m’a coincée dans l’escalier de service. (Elle commença à écarquiller les yeux, alors je secouai la tête.) Non, il ne s’est rien passé. Je l’ai convaincu de monter à notre étage en lui disant qu’on serait mieux dans la chambre. Et quand on est arrivés dans le couloir, je lui ai dit de partir devant tous ceux qui étaient là.

J’enfouis le visage dans mes mains et confessai la suite d’une voix étranglée :

— Pour ne pas perdre la face, il a laissé entendre qu’on venait de coucher ensemble dans les escaliers. Olivia l’a entendu...

— D’accord, j’ai pigé, intervint Erin en me prenant les mains. Cette salope n’a pas le droit de faire circuler des rumeurs sur toi. Mais on s’en fout d’elle. Réponds-moi franchement, J. Il t’a fait mal ? Est-ce qu’il t’a fait mal ?

Ses pupilles lançaient des éclairs.

— Non, il m'a juste fait peur.

Elle soupira, parut réfléchir un moment, et se redressa soudain.

— Une minute. Ça veut dire que cet enfoiré de menteur s'est fait exploser par *Lucas*, et pas par des SDF qui voulaient le voler ?

— C'est ça.

De nouveau, je vis dans ses yeux à quel point je l'avais blessée.

— Mais enfin, pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

Je levai les mains et les laissai retomber en un geste d'impuissance.

— Je ne sais pas. Je suis désolée.

En guise de réponse, elle passa le bras autour de mes épaules pour m'étreindre.

— Et Lucas ? Tu le connaissais avant ça ?

J'appuyai ma tête contre elle, juste sous son menton.

— Non. C'était la première fois que je le voyais. On est deux cents dans l'amphi, et ce n'était pas comme si je cherchais quelqu'un. J'avais Kennedy. Du moins, c'est ce que je croyais.

Erin me serra un peu plus fort.

— On le croyait tous.

— Au fait, tu vas aux séances de tutorat ? J’y suis allé une ou deux fois, mais je ne me souviens pas de t’y avoir vue.

Benji venait de me prendre en flagrant délit de coup d’œil appuyé en direction de Lucas.

— Hein ?

Il pouffa de rire en me voyant ranger le bouquin d’éco dans mon sac pour me donner une contenance, vu que je ne savais plus où me mettre. Je n’avais pas pu résister. Une fois de plus.

— Les séances de tutorat ? J’aimerais bien, mais j’ai histoire de l’art en même temps. On s’est parlé par mail, par contre – j’étais un peu larguée, après ma folie passagère qui m’a coûté deux semaines de cours. Ça m’a aidée.

Tout à coup, je pris conscience que si Benji était allé au tutorat, cela signifiait *qu’il avait vu Landon*. Grâce à certains commentaires délibérément explicites, j’avais compris que Benji était gay. Par conséquent, il ne serait peut-être pas réfractaire à l’idée de répondre à des questions du type « Il est comment, le tuteur d’éco ? Sexy ? Pas sexy ? »

— Alors comme ça, t’y es allé ?

Il hocha la tête, et je décidai de commencer par le plus essentiel.

— Et tu crois, enfin est-ce que c’est possible, tu vois, que le tuteur soit gay ?

Je retins mon souffle en attendant sa réponse.

— Parce que tu crois que j’ai fait un sondage en arrivant dans le cours ?

J’eus peur de l’avoir vexé à mort, mais brusquement, il éclata de rire.

— C’est bon, je te fais marcher. Non, je suis à peu près certain qu’on n’est pas du même bord, tous les deux. Et de toute façon, je ferais carrément pas le poids.

Benji inspira un grand coup et se tapota le ventre pour me montrer que, le jour où il s’en donnerait vraiment la peine, celui-ci pourrait être plat.

— Remarque, suffirait que je fasse un peu de muscu et que je me prive de pain pendant un week-end pour que ça s’arrange.

— C'est dégueulasse de faire ça, m'exclamai-je en lui lançant un regard noir.

Il soupira.

— Ah, j'adore être un mec. T'as deux kilos à perdre ? Tu zappes le ketchup pendant deux semaines. Et-c'est-tout.

On se leva pour commencer notre lente ascension vers la sortie de l'amphi.

— Tu veux que je te dise ? Je te déteste.

Il rit de nouveau, et encore plus en voyant que je scrutais anxieusement l'espace entre le siège de Lucas et la porte : il était parti.

— Alors comme ça, vous échangez des mails *en plus* des œillades sulfureuses en cours. Ça m'étonnerait que tu sois la seule fille, ni le seul mec d'ailleurs, à trouver le tuteur de Heller ultra sexy – mais tu dois être la seule qu'il regarde de cette façon.

Il continua à parler, mais je n'entendis plus rien car je venais enfin de faire un lien qui, pourtant, sautait aux yeux.

— C'est Lucas... le tuteur ?

Benji s'arrêta en même temps que moi, et on se fit tous les deux ballotter par le flot d'étudiants obligés de nous contourner.

— Je ne connaissais pas son nom, mais ouais – nan, *sans déconner*, s'exclama-t-il en m'entraînant à l'écart de la foule. Tu savais pas que c'était lui, le tuteur ? (Il me fit un petit sourire espiègle.) Mon petit doigt me dit que tu vas te débrouiller pour aller en tutorat, maintenant, hein ? Bon, c'est vrai, en théorie, vous dépassez un peu les limites. Mais c'est clair que lui aussi te mate. T'as pas rêvé.

Comme je ne réagissais toujours pas, il se pencha vers moi et chercha mon regard.

— Jacqueline ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Tout se mélangeait dans ma tête, les mails écrits sous le nom de Landon, les regards insistants de Lucas, ses textos... jusqu'à la séance de dessin plus qu'érotique de vendredi dernier. Après quoi, il ne m'avait pas envoyé de SMS. Ni de mail. Et surtout, il ne m'avait pas dit qu'il était *Landon* !

— Je ne savais pas.

Comme si je ne me sentais pas déjà assez conne comme ça.

— Ça, j'avais compris, Miss Ingénue. Vu la tête que tu fais. Peut-être qu'il a cru que tu étais au courant ?

— Non, il *savait* que ce n'était pas le cas, répondis-je vivement avant de froncer les sourcils. Comment ça, on dépasse un peu les limites ?

— Mon coloc a été tuteur de chimie, il m'a expliqué comment ça fonctionne. En fait, les tuteurs sont obligés d'assister au cours magistral du prof qui les a recrutés, mais ils n'ont pas le droit, disons, de *fraterniser* avec les étudiants. Conflit d'intérêts, tu comprends. C'est moins grave que pour les chargés de TD ou les maîtres de conf qui, eux, pour le coup, ne sont pas du tout censés sortir avec l'un de leurs élèves. Mais bon, ça arrive quand même, parfois. On est des êtres humains, après tout.

Je gardai les yeux au sol.

— Sérieux, j'ai l'impression d'être vraiment à l'ouest, là. Comment j'ai pu ne pas le voir ?

Benji me mit un doigt sous le menton pour me relever la tête.

— Euh, je me trompe ou vous avez déjà *fraternisé*, tous les deux ? (En voyant mon expression, il soupira.) Bon, écoute. Si tu n'es jamais allée à une séance de tutorat, et s'il ne t'a pas avoué qu'il n'était qu'une seule et même personne, comment t'étais censée deviner, franchement ?

La tension dans mes épaules diminua un peu.

— Je suppose que t'as raison.

— Bien sûr que j'ai raison. Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Aucune idée, répondis-je en serrant la mâchoire. Mais je ne vais certainement pas lui dire que je sais.

Benji secoua la tête, passa un bras autour de mes épaules et me fit avancer.

— Jamais j'aurais imaginé que je serais aux premières loges pour assister à ce genre de drame, quand je me suis inscrit en éco. J'ai l'impression d'être dans une émission de télé-réalité. Trop cool !

Erin : Je nous ai inscrites à un cours d'autodéfense.

Moi : Quoi ??

Erin : À côté du poste de police du campus. C'est le samedi de 9 heures à midi, il y en a un cette semaine, et ensuite deux après le week-end de Thanksgiving.

Moi : OK.

Erin : On va pouvoir mettre une bonne raclée à des mecs en costumes rembourrés !!! Je me suis toujours demandé ce que ça faisait de filer un coup de genou dans les couilles d'un mec. Je vais enfin savoir, YES !

Moi : T'es une grande malade, tu sais.

Erin : Je plaide coupable, Votre Honneur. :)

Vendredi, je ne regardai pas une seule fois en direction de Landon/Lucas. Pas une seule fois. Nous avions enfreint le règlement de la fac en nous embrassant une semaine auparavant. Était-ce ça qui l'attirait chez moi ? Le fait que je sois le fruit défendu ? Il allait voir à quel point.

On rangeait nos affaires à la fin du cours quand Benji jeta un regard par-dessus mon épaule et leva les sourcils de surprise.

— Salut, Jackie.

Kennedy ne m'avait pas adressé un mot depuis plus d'un mois, et les derniers qu'il avait

sortis lui avaient valu de se prendre dans la tête le manuel que je tenais justement en main. Je pris le temps de respirer calmement, puis me retournai.

— Kennedy.

J'attendis, persuadée qu'il avait une bonne raison de venir me voir.

— Tu rentres chez tes parents pour Thanksgiving ? Je me suis dit qu'on pourrait faire du covoiturage. Ça fait quand même long, quatre heures de route. Le trajet serait un peu moins monotone, comme ça.

— Tu veux qu'on rentre... *ensemble* ?

Il haussa les épaules, chassa négligemment une mèche de ses yeux d'un geste sec, puis me fit un sourire qui révélait imperceptiblement sa fossette. Il savait pertinemment l'effet que ça me faisait, bon sang. Sur le coup, pourtant, ça m'agaça plus qu'autre chose.

Benji se racla la gorge et posa la main sur mon avant-bras.

— Bon, alors à lundi, *Jacqueline*.

Je lui souris.

— Passe un bon week-end, *Benjamin*.

Il me fit un clin d'œil et donna un coup de coude à Kennedy en passant, sans s'excuser.

— C'est quoi son problème ? râla mon ex.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment, Kennedy ?

Je passai mon sac sur mon épaule et le regardai droit dans les yeux, partagée entre l'envie de lui mettre un coup de poing dans la figure et celle de me jeter à son cou. De me réveiller, enfin, de ce cauchemar dans lequel il me rejetait sans cesse.

— J'aimerais qu'on reste amis, c'est tout. Tu comptes beaucoup pour moi, tu sais.

La douceur dans ses yeux était presque comme une caresse. Je le connaissais si bien, depuis si longtemps.

Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il tienne ce genre de discours. C'était trop, et trop tôt. Les larmes me montèrent aux yeux.

— Je ne sais pas si j'en serai capable un jour, Kennedy. Et je n'ai pas envie de faire la route avec toi la semaine prochaine. Pardon, fis-je en le contournant.

— Jackie...

— C'est *Jacqueline*, rétorquai-je en le laissant en plan sans me retourner.

Landon,

Vous trouverez ci-joint mon premier jet, un peu plus tôt que prévu, même si je me doute qu'un vendredi soir, vous n'êtes pas derrière votre ordi à attendre bien sagement de recevoir les mémoires de vos étudiants. Mais je vais être prise demain matin, alors j'ai préféré prendre les devants.

Encore merci d'avoir accepté d'y jeter un coup d'œil avant que je le rende à M. Heller.

Jacqueline,

En toute honnêteté, vous venez de me sauver d'une soirée pénible que j'allais passer à rechercher un bug dans des centaines de lignes de code. Si ça se trouve, c'est grâce à vous que je ne deviendrai pas aveugle. Donc oui, je préfère *de loin* jeter un coup d'œil à votre mémoire. Je vous le renvoie dimanche soir, peut-être même plus tôt.

LM

Je regardai fixement le « L » de sa signature, en sachant maintenant qui se cachait derrière : Lucas. Si Landon avait flirté avec moi, c'était tout en subtilité ; avec Lucas, au contraire, c'était on ne peut plus évident. Mais à quel jeu se livrait-il ? Je n'avais aucun moyen de savoir si c'était la première fois qu'il se retrouvait dans ce genre de situation, ou s'il lui arrivait fréquemment de dépasser les bornes avec les étudiantes inscrites à son tutorat. Le jour où l'on s'était rencontrés, la pire soirée de ma vie, il savait qui j'étais. Il m'avait appelée Jackie, certainement parce qu'il avait entendu Kennedy le dire. Quand ensuite je lui avais envoyé un premier mail pour lui demander son aide en éco, il avait dû faire le rapprochement, mais s'était bien gardé d'y faire allusion.

D'après le site Internet de la fac, les restrictions imposées concernant les fréquentations profs/élèves étaient là pour empêcher les étudiants de proposer leurs faveurs en échange d'une bonne note, et elles s'appliquaient aussi à tout comportement qui pourrait s'apparenter à cela. Sauf que Landon m'aidait juste à rattraper les cours que j'avais manqués : je faisais *vraiment* le travail. Et au sujet de ma future note pour le semestre, on n'avait rien fait de mal, on n'avait rien à se reprocher. Lucas le savait. Moi aussi.

Malgré tout, notre petite « fraternisation », comme Benji le disait si bien, était contre le règlement.

Landon Maxfield pouvait avoir de sérieux ennuis à cause de moi. Quand il était venu dans ma chambre, j'étais persuadée d'avoir invité un étudiant en cours avec moi, et il avait entretenu cette illusion.

Il m'avait embrassée, il m'avait touchée, et je l'avais laissé faire. J'avais même *prié* pour qu'il le fasse.

Je refermai l'ordi et regardai mon portable. Cela faisait une semaine. Et il ne m'avait pas envoyé un seul texto depuis. Je voulais savoir pourquoi.

Moi : J'ai fait quelque chose de mal ?

J'attendis plusieurs minutes, regardant les photos de mon téléphone – Kennedy était sur la plupart d'entre elles. Je me demandai si c'était par faiblesse que je n'arrivais pas à les effacer, ou si je cherchais simplement à conserver la preuve qu'on s'était un jour aimés. Qu'on avait vraiment eu l'air amoureux, alors que c'était déjà le début de la fin.

Lucas : Non. J'ai été pas mal occupé. Quoi de neuf ?

Moi : J'imagine que tu n'as pas eu le temps de refaire les croquis.

Lucas : Si, j'ai réussi à en faire un. J'aimerais bien te le montrer.

Moi : Et moi, j'aimerais bien le voir. Tu l'as punaisé au mur de ta chambre ?

Lucas : Oui.

Je te laisse, je ne suis pas chez moi. On s'écrit plus tard ?

Moi : Pas de problème.

D'après son mail, il bûchait à fond, et d'après son SMS, il était sorti faire la fête. Je n'avais aucun moyen de savoir quelle affirmation était vraie. J'aurais pu penser que c'était une façon comme une autre de me snober... sauf qu'il avait ajouté : « *J'aimerais bien te le montrer.* » Je relus ses messages, puis son mail ; mais le mystère restait entier.

Erin rentra comme une furie à 1 heure du matin, le portable collé à l'oreille.

— Tu sais quoi ? Je trouve que tu ne respectes pas mon point de vue sur *beaucoup* de choses.

Heureusement pour moi, j'étais encore debout à regarder des vidéos de cours d'autodéfense sur YouTube. Malgré son envie palpable de mettre un bon coup dans les testicules de quelqu'un et mon besoin évident d'apprendre à me défendre, je n'étais pas d'humeur à me lever un samedi matin juste pour apprendre à taper un type en costume rembourré. Je ne voyais pas vraiment en quoi ça m'aiderait, face à quelqu'un comme Buck. Si j'avais eu la force de me dégager de son étreinte, les deux fois où il m'avait agressée, je l'aurais fait.

Ma coloc était visiblement furieuse. Elle claqua la porte derrière elle, jeta son sac sur le lit et balança ses chaussures à plateforme dans un coin.

— Ouais, eh bien *moi*, je peux pas rester avec quelqu'un qui a décidé de soutenir un putain de *violeur*.

Oh, oh. J'arrêtai la vidéo et posai l'ordi sur le lit.

— Oui, Chaz, c'est exactement ce que je pense. (Elle se mit à déboutonner son chemisier blanc avec une telle agressivité, je crus bien qu'elle allait tout arracher.) *Très bien.* Pense ce que tu veux. C'est terminé.

Elle lui raccrocha au nez, gronda devant l'écran de son portable, puis le lança sur son

lit et se tourna vers moi, en tirant d'un coup sec sur sa chemise.

— Bon, ben là, je crois que c'est fini.

Sans voix, je la regardai défaire la fermeture de sa jupe noire, la faire glisser sur ses hanches et la bazarder d'un coup de pied en direction du sac à linge. Elle enleva les bracelets qu'elle avait au poignet, ses boucles d'oreilles, et flanqua le tout sur un bureau déjà jonché de bijoux, de cartes de tarot, de paquets de chewing-gums et de bouquins cornés.

— Erin, me dis quand même pas que tu viens de plaquer Chaz à cause de *moi* ?

Elle prit le premier tee-shirt qui lui tomba sous la main – et qui appartenait clairement à Chaz, vu qu'il lui arrivait à mi-cuisse. Elle l'enleva aussitôt en fulminant, le mit en boule et l'envoya s'écraser contre le mur.

— Non. J'ai plaqué Chaz parce que c'est un crétin qui n'a pas deux sous de jugeote.

— Mais...

— Jacqueline, ne dis rien, dit-elle en levant une main, la paume ouverte, comme un flic faisant signe de s'arrêter sur la route. J'ai plaqué Chaz parce qu'il m'a prouvé que, pour lui, c'était ses potes avant sa copine. Eh ben moi, je l'emmerde. Je ne vais certainement pas accepter de passer après ses copains à la con, et encore moins après un enfoiré qui est une insulte vivante à toutes les femmes. En plus... j'ai jamais dit que ce serait pour toujours, si ? Qui reste maqué avec le même mec jusqu'à la fin de ses études, de toute façon ?

Elle se retourna brusquement et fit semblant de farfouiller dans le tiroir du haut de notre mini-dressing, à la recherche d'un tee-shirt à elle. Quand j'entendis un couinement étouffé, je compris qu'elle pleurait. Je maudis cette andouille de Chaz. Buck – n'en parlons même pas. Et Lucas, Landon ou je ne sais pas qui ? Il ne valait pas mieux qu'eux, tiens.

Les « cours d'autodéfense pour femmes » proposés par la fac avaient lieu dans une salle au rez-de-chaussée d'un immeuble réservé aux activités culturelles. On repéra l'endroit, et avant d'entrer, j'allai jeter mon gobelet de café dans la poubelle du couloir pendant que la pauvre Erin bâillait à s'en décrocher la mâchoire. Pas étonnant, après la nuit blanche qu'elle venait de passer – et je le savais parce qu'à force de l'entendre gigoter et renifler, je n'avais pas réussi à m'endormir non plus. Vers 4 heures du matin, elle s'était glissée dans mon lit et blottie tout contre moi. Je lui avais caressé doucement les cheveux et, Dieu merci, elle s'était endormie presque aussitôt ; quelques minutes après, je l'avais imitée.

— Hé, mais c'est pas... ?

Erin mima le prénom, comme une ventriloque, en entrant dans la salle. Vêtu de noir, en jogging et tee-shirt, Lucas se tenait sur l'estrade en compagnie de deux hommes plus âgés.

— Si, m'exclamai-je, confuse, en prenant place à côté d'Erin.

Je regardai la petite pochette qu'on avait posée sur ma chaise, comportant à l'intérieur

le contenu du cours plus un livret, dont la couverture montrait un homme en train d'agresser une femme visiblement prête à se défendre.

— Erin, je ne vais pas y arriver.

— Bien sûr que *si*, répliqua-t-elle, si vite qu'à mon avis, elle devait s'attendre à une dérobade de ce genre.

— Bonjour, mesdames, commença le plus petit des trois, me réduisant malgré moi au silence. Je m'appelle Ralph Watts, et je suis l'adjoint du chef de la police, ici, sur le campus. Le gringalet à ma gauche est l'inspecteur Don, et le moche à ma droite s'appelle Lucas, c'est l'un de nos auxiliaires chargés du stationnement.

Les termes employés pour qualifier ses assistants étant loin de refléter la réalité, tout le monde s'esclaffa.

— Nous sommes heureux de voir que vous avez renoncé à votre grasse matinée pour apprendre à vous défendre, donc à vous sentir davantage en sécurité.

Je me penchai vers Erin, qui m'avait donné un coup discret dans le genou.

— Un auxiliaire chargé du stationnement ? Mais il a combien de *boulots*, celui-là ? marmonna-t-elle du bout des lèvres.

— C'est clair, répondis-je de la même façon.

Et encore, elle n'était pas au courant pour le tutorat.

— Mais bon, ça pourrait être carrément excitant... Surtout s'il a un uniforme. Ou des menottes.

Je soupirai.

Jetant un coup d'œil aux chaises pliantes qu'on avait disposées en demi-cercle, je remarquai que nous étions une douzaine en tout : quelques étudiantes, deux ou trois profs, et du personnel administratif. La plus vieille était une femme noire aux cheveux blancs, qui devait bien avoir l'âge de ma grand-mère. Je me dis que, si elle s'était sentie capable de venir ici pour apprendre à boxer un violeur en puissance, il n'y avait pas de raison pour que je n'y arrive pas.

Même si j'avais Lucas en face de moi, et qu'il passait son temps tantôt à m'observer, tantôt à éviter soigneusement mon regard.

Pendant la première heure et demie de cours, on passa en revue les principes de base de l'autodéfense. Ralph nous expliqua que, dans 90 % des cas, la première chose à faire consistait à minimiser les risques d'agression *en amont*.

— Dans un monde idéal, on vaquerait tous à nos occupations sans se préoccuper de rien, parce qu'on ne craindrait pas de se faire agresser. Malheureusement, la réalité est un peu différente.

Je me sentis rougir en repensant à Lucas, qui m'avait reproché d'être seule sur un parking sombre, sans prêter la moindre attention à mon environnement puisque j'écrivais un texto en même temps. Sur ma feuille, j'entourai encore et encore le « 90 % », jusqu'à déborder sur les mots écrits autour. Mais je finis par me rappeler ce qu'il m'avait dit avant

de me quitter, cette nuit-là : *Ce n'était pas ta faute.*

On nous incita ensuite à proposer des règles de sécurité élémentaire, et à bien les noter : fermer sa porte à clé le soir, ne pas faire son jogging toute seule, porter des chaussures qui ne nous gêneraient pas pour courir, si nécessaire. Erin remporta un franc succès quand elle suggéra d'« éviter de fréquenter des cons ».

— Pour qu'il y ait agression, il faut trois choses : un assaillant, une victime et une occasion. Si vous enlevez l'occasion, vous réduisez considérablement la probabilité d'agression. (Soudain, Ralph tapa dans ses mains.) OK, on va faire une pause, et ensuite il sera temps de botter un peu les fesses de Don et Lucas ici présents. C'est bien pour ça que vous vous êtes inscrites à ce cours, n'est-ce pas, mesdames ?

— La plupart d’entre vous sont probablement persuadées que, sans arme, elles n’ont aucune chance de l’emporter sur un homme agressif, reprit Ralph.

Il se tenait derrière une série de tatamis sur lesquels Don et Lucas avaient pris position, face à face. Les autres et moi, nous nous étions réparties tout autour, prêtes à les regarder et à en prendre de la graine. Lucas faisait toujours comme si je n’étais pas là.

— Mais en réalité, vous disposez de plusieurs armes sans le savoir, et nous allons vous montrer comment en tirer le meilleur parti. Le gros méchant Don à ma gauche sera l’assaillant, et Lucas, avec sa belle crinière, sera la victime supposée.

On entendit plusieurs gloussements dans l’assistance, tandis que Lucas, placide, prenait un air faussement irrité et ramenait ses cheveux en arrière pour y voir plus clair.

— Vos armes sont : vos mains, vos pieds, vos genoux, vos coudes et votre tête – et je ne dis pas ça uniquement pour ce qu’il y a dedans, même si cela entre aussi en jeu. Votre front et l’arrière de votre crâne, par exemple ; il suffit qu’ils entrent en contact avec la zone voulue pour que votre assaillant voie trente-six chandelles.

Il se servit de Don pour nous montrer les points faibles, ceux qui paraissaient évidents (« Bingo », s’exclama Erin quand il indiqua l’aine), et d’autres auxquels je n’aurais pas pensé du tout, comme le dessus du pied ou l’avant-bras.

Don et Lucas mimèrent ensuite une demi-douzaine d’agressions possibles, au ralenti pour qu’on comprenne bien comment procéder, et Ralph commenta tous leurs mouvements. Plus je les observais, plus mon sentiment d’impuissance grandissait au lieu de diminuer. Le corps musclé et entraîné de Lucas était parfait pour réussir tel blocage, et pour absorber tel coup de son assaillant. Je l’avais vu faire avec Buck, il ne lui avait laissé aucune chance – alors que moi, j’avais à peine pu me dégager assez longtemps pour hurler à l’aide.

— Le but, ici, ce n’est pas de rouer de coups votre agresseur, poursuivit Ralph, qui sourit en voyant Erin grommeler de déception. L’objectif, c’est de vous donner assez de temps pour fuir. D’arriver à vous sortir de là, c’est tout.

On se mit par deux pour s’exercer au blocage du poignet et aux parades. Les trois

instructeurs passèrent ensuite dans les rangs, pour nous aider et nous montrer de nouvelles positions si nécessaire. Erin commença à faire semblant de parer mes coups, puis ce fut mon tour, et je fus soulagée de voir Don approcher.

— Ne quitte jamais ton agresseur des yeux, me rappela-t-il avant de se tourner vers Erin. Et toi, mets un peu plus de punch quand tu attaques. Elle arrivera aussi bien à te bloquer.

J'eus la surprise de ma vie en constatant qu'il avait raison. Erin faillit bien me faire un œil au beurre noir, la seconde fois, tant j'halluciniais d'avoir totalement bloqué sa première tentative.

Don nous fit un signe de tête en disant « Bon travail ».

On se sourit bêtement, puis on échangea les rôles.

— Sinon, quand est-ce que vous nous apprenez à donner des coups dans les parties ? s'enquit Erin innocemment.

Don secoua la tête en soupirant.

— C'est fou, il y en a toujours une pour poser cette question. On verra les jambes la prochaine fois, expliqua-t-il avant de la pointer du doigt. Et toi, je m'arrangerai pour que tu passes avec Lucas.

Elle prit une expression de petite fille candide.

— Je croyais que vous portiez cette espèce de costume de protection qui vous donne l'air d'un bibendum ?

— C'est vrai... Mais ils ont beau être rembourrés, on sent les coups *quand même*.

— Eh eh eh, répondit Erin en se frottant les mains, et Don leva un sourcil interrogateur.

Je profitai de cet échange pour épier Lucas, aux prises avec deux filles qui ne cessaient de glousser bêtement depuis le début du cours.

— Comme ça ? minauda l'une d'elles en battant exagérément des cils, l'air de ne pas savoir qu'elle avait mal placé sa main.

— Non..., fit-il en retournant sa paume et en décalant un peu son coude. Voilà, comme ça.

C'est à peine si je l'entendais, entre les cris et les fous rires qui amplifiaient le brouhaha dans la salle. Mais ses mots me faisaient quand même l'effet d'une douce caresse le long du dos. J'avais vraiment du mal à faire le lien entre ce mec (avec ses cheveux longs, ses tatouages, cette intense sensualité qui se dégageait de lui dans sa démarche et sa voix grave) et Landon, l'étudiant en quatrième année d'ingénieur qui avait dit – ou du moins écrit – que mon ex était un crétin, et que mes élèves collégiens devaient tous être un peu amoureux de moi. Le tout en m'aidant à rattraper un cours dans lequel, sans lui, j'aurais été recalée.

J'étais autant attirée par cette facette de lui que par l'autre, même si elles ne pouvaient être plus opposées. Mais si le tout qu'elles constituaient était irrésistible, il était aussi

mensonger. Pourquoi, par exemple, Heller et Ralph ne l'appelaient-ils pas par le même prénom ? Cela m'intriguait. Dans la pochette du cours, à côté de son adresse mail officielle, il était « LMaxfield » – ça ne m'avancait pas beaucoup.

Soudain, il leva la tête et surprit mon regard ; pour la première fois ce matin-là, il le soutint (moi aussi, d'ailleurs), à tel point qu'Erin s'exclama :

— Hou hou, J, t'es dans la lune ou quoi ! Fais au moins semblant de me taper.

À regret, je détournai les yeux pour me concentrer sur mon amie. Elle se planta face à moi, me cachant délibérément Lucas, et murmura :

— Euh, c'est moi ou le concept de se faire désirer t'est totalement étranger ?

— Je ne joue plus à ce jeu.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis reporta son attention sur moi.

— Ma cocotte, j'ai bien l'impression qu'il n'est pas au courant, lui.

Je haussai les épaules sans rien dire.

Bientôt, on passa aux positions de défense et aux coups simples avec la main. Même si je me sentis un peu bête au départ, au bout de quelques minutes, Erin et moi hurlions « NON ! » en chœur avec les autres, tout en nous frappant au menton avec la tranche de la main ou en nous donnant de faux coups de poing dans le nez, chacune notre tour.

— La dernière chose qu'on va voir aujourd'hui, c'est la défense au sol. Don et Lucas vont vous montrer la première position, et ensuite, vous prendrez un tapis pour deux et on passera vous voir pendant que vous vous entraînez.

Lucas s'allongea face contre le tatami, et Don s'accroupit au-dessus de lui en y mettant tout son poids : il était totalement immobilisé. Mon cœur se mit à battre à tout rompre, ma respiration se fit saccadée. Plus je les observais, plus je me disais que je ne voulais pas me retrouver dans cette posture. Je ne le supporterais pas, pas devant tout le monde. Devant Lucas.

Erin m'ouvrit le poing, que je serrais sans m'en rendre compte, et me prit la main.

— J, il faut que tu fasses cet exercice. Tu vas être l'agresseur pour commencer. Ça va aller.

Je secouai la tête vivement.

— Non, je ne peux pas. Ça me rappelle trop..., fis-je, avant de déglutir douloureusement.

— C'est justement pour ça que tu dois le faire. (Avant que je trouve à lui répondre, elle me serra fort la main.) Tu veux bien m'aider, s'il te plaît ? Le reste, on verra après.

— OK.

Je jouai le rôle de l'assaillant pour Erin, mais ne réussis à faire la victime qu'une seule fois. J'exécutai les mouvements correctement, et parvins à me dégager plutôt facilement, d'ailleurs. En tant qu'ancienne pom-pom girl, Erin avait de la force, mais ce n'était rien comparé à Buck. Je ne voyais absolument pas comment je ferais pour repousser quelqu'un d'aussi imposant que lui.

Quant à Lucas, je ne pouvais plus le regarder – ce fut impossible pendant ce dernier atelier, et je ne pus m’y résoudre au moment de saluer le prof et de quitter la salle.

— T’es sûre de ne pas vouloir venir ? J’aurai peut-être besoin de toi pour m’empêcher de tester les mouvements appris ce matin sur Chaz, si jamais il a le culot de se pointer à la fête.

Je levai les yeux du roman que j’étais en train de lire – Landon ne m’avait pas encore renvoyé le mémoire d’éco (marrant comme je continuais à penser à lui en termes de Lucas *et* Landon) et, pour une fois, je n’avais rien à réviser. Ma coloc n’avait jamais compris ma manie de prendre un bon bouquin dès que j’avais un peu de temps libre, surtout si, à la place, j’avais la possibilité d’aller à une soirée sur le campus.

— Erin, crois-le ou non, mais je n’ai pas du tout envie d’aller à une fête organisée par ta confrérie. Sans parler du fait que tout le monde va me faire la gueule.

Les mains sur les hanches, elle m’examina en fronçant les sourcils.

— Ouais, t’as sûrement raison. Mais tu ne me laisses pas en plan pour celle prévue dans deux semaines, OK ? Ces garces n’auront rien à redire si je t’emmène ce soir-là, vu que les règles masculines s’appliquent : alcool et filles à volonté.

— Waouh, comme c’est gentil de leur part. Et pas du tout rabaissant, surtout.

Elle s’esclaffa en enfilant ses chaussures à plateforme.

— C’est clair. Ils sont vraiment cons, quand on y pense. (Soudain, son sourire s’évanouit.) Sérieux, ce serait super sympa de faire tampon entre Chaz et moi, à cette soirée-là. C’est pas que j’aie peur de me faire emmerder, mais je sais que certaines filles vont être trop heureuses d’apprendre qu’on n’est plus ensemble. Tu verras, elles vont se jeter sur lui comme des tiques sur un chien errant. Rien que d’y penser, ça me donne envie de vomir.

— Beurk... c’est dégueulasse. Mais t’as raison, c’est carrément ça. Tu ne peux vraiment pas faire l’impasse sur cette soirée ? Tu pourrais avoir attrapé la grippe aviaire. Ou le paludisme. Je me porterais garante pour toi, tu sais.

Ramenant ses cheveux sur l’épaule, elle prit son petit sac à main et se dirigea vers la porte comme un top-modèle parti pour défiler – pas une seule fois elle ne vacilla sur ses hauts talons.

— Malheureusement, non. C’est *the* fête de l’année. Et puis, il faudra bien que je m’y confronte tôt ou tard. Sans compter que j’ai déjà répondu oui pour nous deux. Et que j’ai deux semaines pour m’y préparer mentalement. (Elle ouvrit la porte d’un geste brusque.) Par contre, je te préviens, au retour de Thanksgiving, virée shopping toutes les deux. Je vais lui faire regretter ce qu’il m’a dit hier soir, à cet enfoiré.

Au moment où elle refermait la porte, mon portable m’alerta que j’avais un nouveau message.

Lucas : T'as toujours envie de voir ce dessin au fusain ?

Moi : Oui.

Lucas : Ce soir ?

Moi : OK.

Lucas : Je passe te prendre en bas dans 10 min ? Attache-toi les cheveux et habille-toi chaudement.

Moi : Tu ne me l'amènes pas ?

Lucas : J'avais pensé t'amener à lui. Sauf si tu ne veux pas.

Moi : Non, je serai en bas. Mais laisse-moi un quart d'heure.

Lucas : J'attendrai. Je ne suis pas pressé.

Je me ruai dans la chambre comme une démente, enlevant d'une main mon pyjama informe et attrapant de l'autre une culotte et un soutien-gorge dans la pile de linge propre. Des fringues chaudes... Un jogging. Ça va pas, non ? Un jean. Mes UGG noires. Et le pull bleu roi dont Erin disait toujours qu'il me faisait « des yeux immenses ». Je me lavai les dents, me brossai les cheveux et me fis une queue-de-cheval sur la nuque – même si j'en ignorais la raison.

J'enfilai mon caban noir et pris l'escalier principal pour sortir. J'avais évité celui de service depuis que Buck m'y avait piégée, et tant pis si ça me faisait faire un détour.

Lucas m'attendait sur le trottoir, appuyé contre une Harrier, les bras croisés sur le torse. Je commençais à bien connaître son jean et ses santiags, mais ce soir, il avait aussi une veste en cuir brun qui lui fonçait encore les cheveux – on aurait dit qu'ils étaient noirs. Il me regarda venir vers lui avec ses yeux clairs, sans jamais se laisser distraire par les bruits environnants et les allées et venues des étudiants, constantes un samedi soir. Il promena son regard sur mon corps tout entier, longuement, sans chercher à s'en cacher, et me laissa brûlante, mourant d'envie qu'il me touche comme il l'avait fait dans ma chambre.

Je tentai de calmer mes ardeurs en me rappelant qu'il s'était joué de moi, mais en vain. Le désir se propageait en moi comme de la lave – lentement, lourdement, chaudement. Seule mon appréhension à grimper sur une moto parvint à me refroidir un peu. Je n'en avais jamais fait, et ce n'était pas vraiment un regret. Quand j'arrivai devant lui, il me tendit un casque.

— Je comprends mieux les instructions capillaires, fis-je en prenant la chose et en l'examinant d'un air hésitant.

— Tu pourras te recoiffer quand on arrivera chez moi. Je pensais juste que tu n'aimerais pas trop devoir les fourrer sous le casque... ou les voir tout emmêlés à cause du vent.

Je me demandai bien ce que j'étais censée faire avec ces lanières : les défaire complètement ou juste les desserrer ?

— T'as jamais fait de moto ?

Du coin de l'œil, je vis Rona et Olivia sortir de la résidence avec une bande de garçons. Elles s'arrêtèrent toutes les deux pour inspecter Lucas, puis moi, et je fis comme si elles n'étaient pas là.

— Euh, pas vraiment, non.

— Attends, je vais t'aider.

Je mis mon sac en bandoulière pour éviter qu'il me gêne, puis il fit glisser le casque sur ma tête et me l'attacha sous le menton.

J'eus l'impression d'être l'un de ces petits chiens que les ringards mettent en déco sur la plage arrière de leur voiture.

Quand on fut tous les deux installés, je passai les bras autour de lui et croisai les mains sur son ventre, en m'émerveillant au passage de sa fermeté.

— Tiens-toi bien, me dit-il en enlevant la béquille.

Il n'avait pas besoin de me le dire. En entendant le moteur rugir, je m'agrippai à lui comme si ma vie en dépendait, plaquai mon buste contre son dos, rentrai le menton et fermai les yeux très fort. Puis je tâchai d'imaginer que j'étais sur un grand huit – bien attachée et reliée à des rails, et non en train de foncer en trombe dans les rues sombres, sur un engin qui devait faire deux cent cinquante kilos à tout casser, priant pour qu'un ivrogne en 4 × 4 ne grille pas un feu rouge devant nous.

Dix minutes plus tard, il s'arrêtait devant un garage individuel surplombé d'un appartement, accessible par un escalier en bois. J'avais les doigts tout engourdis, à force de les avoir serrés si fort dans l'air glacial. Pendant que je les secouai énergiquement, il gara la moto dans l'allée pavée, puis vint vers moi et me prit les mains dans les siennes, une par une, pour les réchauffer.

— J'aurais dû te dire de prendre des gants.

De la tête, je désignai la maison située à côté du garage, à quelques mètres de nous.

— Tes parents habitent là ?

— Non, répondit-il en commençant à monter. Je loue l'appartement aux propriétaires.

Il m'invita bientôt à entrer dans un grand studio. Au fond à droite, un mur devait séparer la chambre ; une kitchenette ouverte était située sur la gauche ; la salle de bains occupait l'espace entre les deux. Sur le canapé, un énorme chat roux me scrutait avec une apathie toute féline, quand tout à coup, il sauta de son perchoir et se dirigea vers la porte d'un air très digne.

— Ça, c'est Francis, m'informa Lucas en ouvrant au gros matou, qui sortit d'un pas indolent, puis décida de s'arrêter en haut des escaliers pour se lécher une patte.

— *Francis* ? répétai-je en éclatant de rire. Il a plutôt l'air d'un... Max. Ou d'un King, peut-être.

Il referma la porte et poussa le verrou avec un petit sourire en coin.

— Crois-moi, il n'a pas besoin d'un nom macho pour me prouver qu'il se sent supérieur.

Il enleva son blouson d'un haussement d'épaule tout en venant vers moi, et je le

regardai dans les yeux en commençant à défaire mon manteau.

— Les noms, c'est important, tentai-je.

— Exact, répondit-il en baissant les yeux vers mes doigts.

Un par un, j'ouvris les gros boutons, comme si je n'avais rien en dessous. Il saisit le revers du caban et le fit glisser de mes épaules, effleurant au passage mon pull.

— C'est doux.

— Cachemire, fis-je en haletant légèrement, et même si je mourais d'envie de poursuivre cette conversation sur les noms, de l'inciter à me dire pourquoi il m'induisait en erreur depuis tout ce temps, les mots restèrent coincés dans ma gorge.

Il lança le manteau sur son blouson et se retourna aussitôt vers moi.

— Je dois t'avouer que j'avais une arrière-pensée en t'amenant ici.

— Ah oui ? répliquai-je en clignant les yeux lentement.

Il me prit les deux mains en faisant la moue.

— J'aimerais te montrer quelque chose, mais je ne veux pas te faire flipper. (Il poussa un long soupir.) Ce matin, tu sais, quand on a vu la défense au sol...

Il scruta ma réaction, et j'eus envie de détourner les yeux, de les poser n'importe où sauf sur lui, parce que je devais être toute rouge et que je me sentais humiliée, mais je ne parvins pas à m'arracher à son regard pénétrant.

— Je sais que tu es convaincue que ça ne marchera pas. Je veux te prouver le contraire.

— Comment ça ?

Il serra mes mains dans les siennes.

— Je veux t'apprendre à faire ce mouvement à la perfection. Ici. Quand personne ne te regarde.

Ce n'était pas seulement le souvenir de la position dégradante qui m'avait fait perdre tous mes moyens, pendant le cours ; c'était aussi parce qu'il me regardait. Mais ça, il ne pouvait pas le deviner.

— Fais-moi confiance, Jacqueline. Ça marche vraiment. Tu veux bien que je te montre ?

Avant de comprendre ce qui se passait, j'acquiesçai d'un signe de tête.

Il me guida jusqu'au centre de la pièce, puis me fit agenouiller à côté de lui.

— Allonge-toi sur le ventre.

Mon pouls s'accéléra, mais je lui obéis.

— La plupart des hommes n'ont jamais fait d'arts martiaux, et ils seront incapables de contrer le mouvement comme il faudrait. Et même s'ils en ont déjà fait, ils ne s'attendent sûrement pas à te voir réagir ainsi. Rappelle-toi ce qu'a dit Ralph : ton seul objectif, c'est d'arriver à prendre la fuite.

Une nouvelle fois, j'acquiesçai, le cœur battant de plus en plus fort contre la moquette.

— Est-ce que tu te souviens des gestes à faire ?

Je fermai les yeux et secouai la tête vivement.

— D'accord. J'ai bien vu que tu perdais tes moyens, pendant le cours. Ton amie a eu

raison de ne pas te forcer. Moi non plus, ce n'est pas ce que je veux. Je souhaite simplement t'aider à te sentir maîtresse de la situation.

J'inspirai profondément.

— OK.

— Bien. Si tu te trouves dans cette position, tu dois être capable de reproduire ces gestes sans y penser. Sans perdre de temps à te dire « qu'est-ce qu'il m'arrive », ou « qu'est-ce qu'il est moche, beurk ».

Je me raidis en entendant ce mot, si proche du prénom que je haïssais.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Buck... Il s'appelle Buck.

— Je saurai m'en souvenir, dit-il en inspirant bruyamment, comme s'il tentait de garder son sang-froid.

Il resta silencieux un moment, puis :

— Le premier mouvement semble contre-productif à première vue, parce qu'il ne te donne pas de prise. Mais c'est ça, le truc : en fait, tu lui enlèves la sienne. Choisis le côté vers lequel tu veux rouler, et lève le bras correspondant droit devant toi, comme si tu étais debout et que tu voulais toucher le plafond.

Je fis ce qu'il me disait avec mon bras gauche.

— Bien. Maintenant, tu vas faire levier avec l'autre bras, et le déséquilibrer comme ça. Paume à plat sur le sol, coude en l'air. Tu pousses, et aussitôt, tu roules sur le côté pour le faire tomber.

Je suivis ses instructions, mais c'était facile, sans aucun poids sur moi.

— On peut essayer ? Je vais appuyer de tout mon poids sur tes épaules, pour te maintenir au sol. S'il y a un problème, tu me le dis et je me relève aussitôt. D'accord ?

Je tentai de ne pas paniquer.

— D'accord.

La douceur avec laquelle il s'allongea sur moi et me retint était tellement à l'opposé de la brutalité de Buck que je faillis me mettre à pleurer. Soudain, je l'entendis murmurer à mon oreille.

— Bras levé droit devant. (J'obéis.) Paume opposée à plat, et tu pousses un grand coup avant de rouler sur le côté.

Je m'exécutai, et il tomba.

— Parfait. On recommence.

On refit les mouvements une fois, deux fois, trois fois, et chaque fois, il me cloua au sol avec un peu plus de force, mais je parvins à le faire tomber quand même. Jusqu'à ce que je me trompe, et tente de le repousser en levant le bassin.

Il réagit d'une voix rauque.

— Ça ne marchera pas, Jacqueline, même si c'est le réflexe qui vient en premier. Le seul

moyen efficace de se débarrasser d'un homme plus fort que toi dans cette posture, c'est de rouler sur le côté. Tu dois résister à cette envie et te concentrer sur les mouvements qu'on a vus.

On s'exerça une dernière fois, *pour de vrai*. Il me poussa violemment contre la moquette, et aussitôt, je levai le bras, mais j'eus du mal à libérer ma main pour faire levier. Je changeai donc de tactique et pris appui sur le sol de la paume opposée, poussai un bon coup et roulai sur le côté, ce qui eut pour effet de le faire basculer dans l'autre sens.

— Merde alors ! s'esclaffa-t-il, face à moi, sur la moquette. T'as changé de bras sous mon nez !

Je souris devant son air satisfait, et ses yeux se braquèrent sur mes lèvres.

— En théorie, maintenant tu bondirais pour prendre tes jambes à ton cou, fit-il d'une voix râpeuse.

— Mais il ne chercherait pas à me poursuivre ?

On était tous les deux sur le flanc, à cinquante centimètres l'un de l'autre, visiblement peu pressés de se relever.

— Possible. Mais la plupart de ces types se dégonflent, s'ils voient que c'est plus compliqué que prévu. Très peu prendront la peine de courir après une victime qui se sauve en hurlant.

— Ah.

Il me prit la main.

— J'étais censé te montrer ton portrait, je crois.

— Pour que je n'aie pas l'impression d'être venue sous un faux prétexte ?

Son regard s'embrasa, et j'arrêtai de respirer.

— J'ai vraiment envie que tu voies ce dessin, mais c'est vrai que ma priorité, c'était de t'enseigner les mouvements. Tu te sens plus en confiance, maintenant ? Tu penses que tu y arriveras ?

— Oui.

Il s'approcha, passa une main dans mes cheveux et la laissa sur ma joue.

— Bon, OK. J'avoue que j'avais une autre idée derrière la tête, en t'amenant ici.

Il se pencha lentement vers moi, ses lèvres rencontrèrent les miennes, et les braises qui couvaient en moi depuis qu'il avait quitté ma chambre la semaine précédente se renflammèrent aussitôt. J'accueillis son baiser, sa langue se fraya un passage, me caressa, puis se retira brusquement. Penchant légèrement la tête, sa bouche vint couvrir la mienne, prenant ma lèvre inférieure en otage pour la lécher, avant de passer à la suivante. Quand il effleura une zone ultrasensible située sous ma lèvre, j'en oubliai de respirer.

C'est là que ses mains entrèrent en action.

Réduisant la distance entre nous, ses deux mains glissèrent jusqu'à mes hanches et m'intimèrent de m'approcher jusqu'à ce que je sois tout contre lui. Ses lèvres continuaient de m'embrasser doucement, sans cesse, et j'en eus le vertige quand il m'agrippa brusquement la cuisse pour l'attirer entre les siennes. Je me pressai contre son corps et il gémit, une main étreignant ma fesse et l'autre remontant doucement sous mon pull. Je sentis ses doigts chauds au creux de mes reins.

Je n'avais qu'un bras libre, que je tendis vers son torse, déterminée à lui enlever sa chemise. À tâtons, je fis glisser les boutons un par un, sentant la différence entre la douce flanelle et la texture plus rêche du débardeur en dessous. Quand j'en eus terminé, j'écartai les pans et passai la main dessous pour toucher son ventre ferme. Je l'entendis haleter et m'écartai un peu, en prenant appui sur un coude, pour le contempler.

— Je veux voir tes tatouages.

— Ah ouais ? dit-il en me regardant intensément.

J'acquiesçai, et il ôta la main qui était sous mon pull pour se redresser, levant un sourcil interrogateur à mon intention quand il vit que sa chemise était déboutonnée. Je me sentis rougir et il se mit à rire, avant de l'enlever complètement et de la jeter par terre.

Puis il passa les mains derrière la tête et ôta son débardeur blanc comme seuls les garçons peuvent le faire sans se soucier de voir leur mascara flingué ou leur haut taché par le fond de teint. Le débardeur alla rejoindre la chemise au sol et il se rallongea sur le dos, s'offrant à moi pour que je puisse l'examiner.

Il avait la peau douce et belle, et le torse comme découpé entre les muscles définis et les deux tatouages que j'avais vus la dernière fois : une sorte de symbole octogonal élaboré sur son flanc droit, et les quatre lignes d'écriture sur le gauche. Je découvris qu'il en avait un autre – une rose sur le cœur, avec des pétales grenat et une tige vert foncé légèrement courbée. Ceux de ses bras étaient essentiellement des motifs abstraits, noirs et fins comme du fer forgé.

Je passai le doigt sur chacun d'eux, mais il ne se tourna pas de façon à ce que je puisse

lire les phrases qui s'enroulaient sur son côté gauche. Ça ressemblait à un poème d'amour, et j'éprouvai de la jalousie pour celle qui lui avait inspiré une dévotion telle qu'il avait ressenti le besoin de graver ces mots à jamais sur lui. J'étais curieuse de savoir si la rose était aussi pour elle, mais j'aurais été bien incapable de poser la question.

Quand mes doigts glissèrent vers son bas-ventre et effleurèrent les poils sous son nombril, il se redressa.

— À ton tour, je crois.

Déconcertée, je répondis :

— Mais je n'ai pas de tatouage.

— C'est ce que j'avais cru comprendre. (Soudain il se mit debout, et me tendit la main.)

Tu veux voir mon dessin, maintenant ?

Il me proposait d'aller dans sa chambre. C'était le moment ou jamais de faire ma maligne en lui balançant quelque chose du genre : « Et sinon, tu préfères que je t'appelle Lucas ou Landon, au lit ? », mais je ne pus m'y résoudre. Je lui pris la main, et il me releva sans effort. Puis il se tourna vers la chambre et je le suivis.

La lumière du salon parvenait jusque-là, et je distinguai d'abord le mobilier, puis le mur à côté de son lit, où une vingtaine, voire une trentaine de dessins étaient punaisés. Il alluma une lampe de chevet, et je vis alors que toute la surface était recouverte de liège. Je me demandai si c'était lui qui l'avait posé, ou bien s'il avait flashé sur cet appart en voyant cet aménagement.

Les deux autres murs étaient de couleur taupe, et ses meubles étaient sombres et plutôt atypiques pour un étudiant, du grand lit double au bureau, en passant par la commode en bois massif.

Je me glissai dans l'espace étroit entre son lit et le mur de liège dans l'idée de me chercher, mais je fus rapidement distraite par les reproductions de scènes familières, comme une vue des gratte-ciel en ville, mais aussi de visages inconnus (des enfants, un vieil homme), et même deux croquis de Francis au repos.

— C'est incroyable.

Je le sentis s'approcher au moment où je repérai mon visage parmi les autres. Il avait choisi de repasser au fusain le croquis qu'il avait fait de moi sur le dos, les yeux levés vers lui. Il l'avait accroché en bas à droite du mur. À première vue, on aurait pu croire qu'il lui accordait une importance moindre, mais j'imaginai parfaitement son emplacement par rapport au lit : pile en face de son oreiller.

« Qui n'aurait pas envie de voir ça le matin au réveil ? » avait-il dit.

Tout en continuant à admirer le croquis, je m'assis sur le lit, et il m'imita. Brusquement, j'eus conscience qu'il était torse nu, et me remémorai ses paroles dans l'autre pièce : « À ton tour, je crois. » Me tournant vers lui, je vis qu'il m'observait.

J'étais convaincue que des souvenirs de Kennedy referaient surface au moment le plus inopportun, comme maintenant – des images de ses baisers, de nos instants d'intimité, mais

en vérité, il ne me manquait pas. Je n'arrivais pas à ressentir le moindre pincement au cœur. La rupture avait-elle fini par m'endurcir (ce serait préoccupant), ou bien, après avoir passé des semaines à pleurer et à avoir de la peine, étais-je enfin remise ?

Quand Lucas se pencha vers moi, j'oubliai Kennedy tout à fait. Il se mit à promener sa langue le long de mon oreille, puis à en aspirer goulûment le lobe (ma boucle, un diamant, se retrouva dans sa bouche), et je fermai lentement les yeux en gémissant de plaisir. Le voilà qui était maintenant blotti dans mon cou, et me couvrait de baisers à cet endroit ; il leva la main pour retenir ma tête, qui tombait de plus en plus sur le côté au fur et à mesure que je me laissais aller. Tout à coup, je sentis qu'il se levait du lit pour s'accroupir et enlever mes bottes, avant de se rasseoir et faire de même avec les siennes.

Quand ses lèvres eurent rejoint les miennes, il m'attira au centre du lit et m'allongea doucement. J'ouvris les paupières lorsque je le sentis s'écarter de nouveau. Il me regardait, l'air sérieux.

— Tu me dis stop dès que t'as envie d'arrêter. D'accord ?

J'acquiesçai.

— Tu veux arrêter maintenant ?

Je secouai vivement la tête sur l'oreiller.

— Dieu merci, souffla-t-il avant de retrouver ma bouche.

Son baiser se fit plus profond, et j'enfonçai les ongles dans ses bras musclés. J'attirai alors sa langue pour l'aspirer avidement, ce qui le fit gémir et s'écarter brusquement pour enlever mon pull. Du bout des doigts, il toucha le renflement de mes seins, puis entreprit d'en suivre la courbe avec ses lèvres.

Quand je poussai son épaule d'une main, il se figea, le regard dans le vague. Mais je prolongeai mon geste jusqu'à le faire basculer sur le dos, pour pouvoir me mettre à califourchon sur lui. On avait encore tous les deux notre jean, mais je sentais clairement son érection. Il me prit par la taille pour me caler comme il l'entendait, et on s'embrassa à pleine bouche tandis que je me frottais contre lui. Quelques minutes plus tard, il dégrafait mon soutien-gorge et faisait glisser les bretelles sur mes épaules. Je ne l'avais pas encore enlevé qu'il prenait déjà l'un de mes seins en bouche.

— Oh, haletai-je, défaillant de plaisir dans ses bras.

On roula une fois de plus et je me retrouvai sous lui ; aussitôt, ses doigts recommencèrent à esquisser des traits sur ma peau, suivis de ses lèvres. Enfin, il déboutonna mon jean, mais quand il mit la main sur ma fermeture Éclair, tout s'écroula.

Je m'arrachai à son étreinte et m'écriai :

— Attends.

— Stop ? me fit-il, pantelant.

Je me mordis la lèvre, et confirmai d'un signe de tête.

— On arrête tout, ou je ne vais juste pas plus loin ?

— Non, juste... pas plus loin, murmurai-je.

— Marché conclu.

Il me prit dans ses bras et m'embrassa passionnément, une main dans mes cheveux et l'autre me caressant le dos. Si près de lui, comme ça, je sentis nos cœurs battre en cadence, au rythme de notre désir, et la musicienne en moi ne pouvait y voir autre chose qu'un concert des sens.

Au retour, je gardai les yeux ouverts. Par-dessus l'épaule de Lucas, je voyais le paysage défiler à toute vitesse, et ce n'était pas effrayant du tout, au contraire – c'était grisant. Parce que je lui faisais confiance. Depuis cette première nuit où je l'avais laissé conduire mon pick-up pour me ramener.

Kennedy ne se serait jamais arrêté ainsi. Il ne m'aurait pas non plus forcée à faire quelque chose que je ne voulais pas. Mais au début, quand je le lui demandais, il arrêtait tout et se rallongeait, puis se passait la main sur le visage pour se calmer et faisait un commentaire du genre : « Bon sang, Jackie, tu me tues. » Après ça, c'était fini : on ne s'embrassait plus, on ne se touchait plus. Et je me sentais toujours mal.

Je pensais que les reproches s'envoleraient comme par miracle le jour où l'on coucherait ensemble, d'autant plus que, généralement, j'étais partante ; mais les rares fois où je voulais un peu de répit, il me faisait culpabiliser plus encore. Pour lui, clairement, c'était tout ou rien. Par conséquent, il s'interrompait brutalement et me regardait comme si je le faisais souffrir. Ensuite, il inspirait profondément à plusieurs reprises, et soit il allait prendre sa console pour jouer, soit il allumait la télé pour zapper, ou sinon, nous sortions manger un bout quelque part. Pendant ce temps, moi, j'avais l'impression d'être la pire copine au monde.

Lucas avait poursuivi les préliminaires pendant une bonne heure. Vers la fin, il avait glissé une main entre mes cuisses, par-dessus le jean. Il m'avait soufflé un « Oui ? » avant d'aller plus loin ; quand j'avais acquiescé d'un air fébrile, il avait entamé un puissant mouvement de va-et-vient tout en m'embrassant fougueusement, à tel point qu'il avait fini par me faire jouir à travers l'épaisseur du vêtement. J'étais surprise, et même un peu gênée, mais dans son regard, j'avais lu qu'il se délectait de la réponse de mon corps à ses caresses. Quand j'avais voulu lui rendre la pareille, il avait refusé.

— Laisse-moi quelque chose à attendre, avait-il murmuré.

À présent, Lucas me déposait devant ma résidence, et je me sentais vivifiée par ce trajet en moto dans le froid nocturne, même s'il avait placé mes mains sous son blouson pour les garder bien au chaud. Il me débarrassa du casque, ôta le sien, enleva ses gants et m'attira à lui en glissant les mains sous mon manteau, mais sur le pull.

— Alors, ton portrait t'a plu ?

— Beaucoup. Merci de m'avoir montré tes dessins... et les mouvements de défense au sol.

Il appuya son front contre le mien, et ferma les yeux en poussant un soupir alangui. Il déposa ensuite un baiser sur le bout de mon nez, et descendit jusqu'à ma bouche.

On s'était tellement embrassés, ça me faisait presque mal – presque. Je ne pus retenir un petit gémissement.

— Tu ferais mieux de rentrer avant... dit-il, puis il m'embrassa de nouveau, plus voracement, et je serrai les poings contre son torse ferme.

— Avant... ?

Il inspira profondément, la mâchoire serrée, ses mains m'agrippant par la taille.

— Avant. C'est tout.

Je lui fis un bisou sur la joue et m'arrachai à son étreinte.

— Bonne nuit, Lucas.

Appuyé contre sa Harrier, il me regarda m'éloigner.

— Bonne nuit, Jacqueline.

Je grimpai les quelques marches menant à ma résidence, et c'est seulement une fois en haut que je vis Kennedy, adossé à la porte, ses yeux inquisiteurs passant de Lucas à moi, et vice versa.

— Jackie, fit-il quand je fus près de lui, comme s'il venait de remarquer ma présence. Je suis passé te voir pour bavarder un peu. Mais Erin m'a dit que tu étais sortie, et que tu en avais peut-être pour la nuit. C'est vrai ?

J'avais gribouillé un mot à Erin pour lui dire où j'étais. Elle avait dû adorer lui balancer à la figure que j'avais un rendez-vous, et qu'il n'était pas impossible que je décroche. Il jeta de nouveau un coup d'œil vers le trottoir, mais je ne me retournai pas pour voir si Lucas était encore là.

— Pourquoi tu n'as pas appelé avant de venir ?

Il haussa les épaules et ramena ses cheveux en arrière d'une main. L'autre resta dans la poche de son jean.

— J'étais déjà dans ta résidence.

Je penchai la tête de côté, de plus en plus agacée.

— Donc, vu que t'étais ici, tu t'es dit que t'allais passer me voir, parce que, de toute façon, je serais dans ma chambre ?

C'était pile mon programme de ce soir, au départ, mais là n'était pas la question.

— Non, bien sûr, je ne suis pas parti du principe que tu serais forcément là, répondit-il précipitamment. Mais j'espérais que oui. (Il regarda encore vers le trottoir.) Dis... qu'est-ce qu'il fait ce type, là ? Il t'attend ou quoi ?

Je me retournai alors et vis Lucas, toujours appuyé contre sa moto. De là où j'étais, même avec les projecteurs braqués sur l'entrée de la résidence, je ne distinguais pas les traits de son visage. Malgré tout, sa posture raide, les bras croisés sur le torse, en disait long. Je lui fis un signe de la main pour lui faire savoir que tout allait bien, que je ne me sentais pas menacée.

— Non. Il m’a simplement déposée.

Kennedy regarda une dernière fois Lucas avec un petit sourire méprisant, puis il planta ses yeux verts dans les miens.

— Il n’a pas l’air de piger le concept de « déposer quelqu’un », si tu veux mon avis.

— Je m’en fiche, de ton avis. Qu’est-ce que tu me veux, Kennedy ?

Un garçon qui entrait s’écria « K-Moore ! », et celui-ci le salua du menton avant de reporter son attention sur moi.

— Je te l’ai dit, j’avais envie de discuter.

Je croisai les bras, commençant à avoir froid maintenant que Lucas n’était plus là pour me réchauffer.

— De quoi ? T’as pas déjà dit tout ce qu’il y avait à dire ? Ou alors t’as juste envie de m’enfoncer un peu plus ? Dans tous les cas, je te préviens : ça m’étonnerait que je me montre réceptive.

Il soupira, comme s’il allait encore devoir subir l’une de mes crises d’hystérie, qui découlaient selon lui du fait que j’étais *rigide*. Combien de fois avais-je entendu ce mot dans sa bouche, en trois ans ; j’avais oublié. Jusqu’à ce soir.

— Tu n’as pas besoin d’être aussi rigide, dit-il à ce moment-là, comme s’il lisait dans mes pensées.

— Ah ouais ? Et moi, je trouve que j’ai plein de raisons d’être rigide. Et inflexible. Et cassante. Et têtue...

— Ça va, Jackie.

Je serrai les poings et les plaçai sur mes hanches.

— Je m’appelle *Jacqueline*.

Il s’approcha de moi, les yeux brillants. Pendant une seconde, je crus qu’il était en colère – mais ce n’était pas ce sentiment que je lisais dans son regard. C’était du désir.

— J’ai compris, Jacqueline. Je t’ai blessée. Et je mérite tout ce que tu me dis, et tout ce que tu ressens.

Il leva la main vers mon visage, et je reculai instinctivement, n’y comprenant plus rien. Il laissa alors retomber son bras tout en ajoutant :

— Tu me manques.

J'en restai sans voix. Brusquement, je m'écartai de Kennedy et passai la carte dans la fente pour entrer, mais il me suivit. Quand je me retournai pour lui dire que cette conversation était terminée, je vis Lucas saisir la porte au vol. Il se plaça à côté de moi et lança un regard furieux à Kennedy, qui en fit autant. Il y avait comme de l'électricité dans l'air.

— Tout va bien, Jacqueline ? demanda-t-il alors, les yeux toujours braqués sur mon ex.

— Lucas...

J'étais partie pour lui dire que Kennedy ne représentait aucune menace pour moi quand ce dernier eut un petit rire arrogant, lui étant visiblement destiné.

— Eh, mais attends, t'es pas le mec de l'entretien ? Celui qui a réparé la clim à la résidence ? (Il nous regarda tour à tour.) Qu'est-ce qu'ils en penseraient, à l'administration, s'ils savaient que tu rôdes autour des étudiantes ?

Lucas avait clairement des envies de meurtre, mais il garda son sang-froid et fit comme si Kennedy n'avait pas parlé, préférant se tourner vers moi pour écouter ma réponse.

— Je vais bien. Promis.

Je retins mon souffle, priant pour qu'il me croie. Il y avait du passage à cette heure-là, et autour de nous, on commençait déjà à s'attrouper en se faisant des messes basses.

— Tu te tapes aussi ce mec ? intervint Kennedy.

— Comment ça, *aussi* ? fis-je, même si je sus de qui il parlait avant même qu'il ouvre la bouche.

— Ben, en plus de Buck.

Je plissai les yeux, l'air courroucé.

— Quoi ?

Kennedy me prit par le coude, comme pour m'emmener à l'écart, et la main de Lucas jaillit aussitôt. Le plus facilement du monde, il lui chopa le poignet et le força à me lâcher.

— C'est quoi ce bordel ? grogna Kennedy d'une voix sourde, en se dégageant brusquement.

Il se plaça légèrement devant moi, face à Lucas, et tous ceux qui ne rataient pas une miette du spectacle en restèrent bouche bée. Plus personne ne broncha. Ils paraissaient aussi forts l'un que l'autre, mais je savais Lucas d'une efficacité redoutable dans une bagarre. Kennedy allait perdre, et Lucas se faire virer.

Je m'interposai entre eux et mis une main sur l'avant-bras de mon ex, qui serrait déjà les poings.

— Kennedy, va-t'en.

— Il n'est pas question que je te laisse avec ce...

— *Va-t'en.*

— C'est le type de l'*entretien*, Jackie...

— C'est aussi un *étudiant*, Kennedy.

J'évitai surtout de préciser qu'il était en éco avec nous, au cas où il ferait le lien avec le tuteur et le dénonce pour être sorti avec moi.

Kennedy pencha la tête vers moi, et son expression vira à l'inquiétude – les sourcils légèrement froncés, ses yeux cherchant les miens.

— On parlera la semaine prochaine. Quand on sera à la maison.

Ce qu'il sous-entendait était clair, et manifestement dirigé contre Lucas : on allait bientôt passer plusieurs jours dans notre ville natale, et il pourrait me voir quand il voudrait, sans aucune interférence extérieure.

Je brûlais de lui rétorquer que je n'avais rien à lui dire, ni ce soir ni la semaine d'après, mais j'avais la mâchoire trop serrée, et rien ne sortit. Sans compter que je ne savais pas encore exactement ce que je faisais pour Thanksgiving : ça n'aurait servi à rien de relever son insinuation. Ayant la présence d'esprit de ne pas s'approcher de moi une seconde fois, il s'éloigna, non sans lancer un dernier regard noir à Lucas, qui le lui rendit bien. Je m'autorisai seulement à souffler quand il eut passé la porte.

Dans l'assistance, la déception était palpable. Quelques-uns restèrent pour voir si Lucas et moi on n'allait pas s'engueuler un peu quand même. La décharge d'adrénaline continuait à produire ses effets sur lui : il avait le corps aussi tendu que les cordes de ma contrebasse, et quand je posai une main apaisante sur son avant-bras, je le sentis dur comme le roc, malgré l'épaisseur du blouson en cuir.

— Je vais bien, je t'assure, dis-je en poussant un long soupir. Enfin, autant que possible après un truc pareil.

Histoire de détendre l'atmosphère, je le regardai du coin de l'œil et lui dis :

— Dis donc, t'as combien de jobs, au juste ? Serveur, Maître Yoda de l'autodéfense, réparateur en tout genre, agent de stationnement – eh, ça veut dire que c'est toi qui m'as mis une prune au printemps dernier pour m'être garée en double file pendant deux misérables minutes, le temps de courir rendre un bouquin à la bibliothèque ?

Ses épaules se relâchèrent d'un cran en voyant que je le taquinais, et je fus récompensée par son fameux sourire indéfinissable.

— Ah, là, *mea culpa*. Je mets *des tas* d'amendes. Les réparations, c'est vraiment de temps en temps, quand on a besoin de moi. Et pour le cours d'autodéfense, je suis bénévole.

Ce que j'avais omis dans la liste, et qu'il se garda bien de préciser, c'était : *tuteur d'économie*.

— Je crois qu'on peut en rajouter un, non ? fis-je en lui lançant un regard appuyé.

Il resta totalement impassible. Zéro réaction.

— Garde du corps personnel de Jacqueline Wallace ?

Le léger sourire réapparut.

— Tu te portes volontaire pour ça aussi, Lucas ? insistai-je en levant un sourcil malicieux. Mais où tu trouveras le temps d'étudier dans tout ça ? Ou de t'amuser ?

Soudain, il m'empoigna par les hanches et m'attira à lui. Puis il me dit à voix basse, en me regardant droit dans les yeux :

— Je trouverai toujours le temps pour certaines choses, Jacqueline.

Il déposa un baiser juste à côté de mon oreille, à l'endroit qui me donnait des frissons chaque fois. Puis il me laissa, comme ça, dans le hall d'entrée de ma résidence, et retourna à sa moto au pas de course. Quand il eut disparu de mon champ de vision, je tournai les talons et montai dans ma chambre, un peu sonnée.

Jacqueline,

Très bon mémoire, félicitations. Rien à redire au niveau des recherches, c'est du sérieux. Je pense que M. Heller sera content. J'ai relevé une ou deux incohérences et, à un endroit, je pense que vous avez omis de préciser qu'il s'agissait d'une citation. À part ça, vos arguments sont pertinents, et bien étayés.

Je vous ai également mis en pièce jointe la fiche d'exercices pour le tutorat de demain. Vous n'en avez plus vraiment besoin maintenant, mais je continuerai à vous les envoyer jusqu'aux vacances de Noël, si vous voulez.

J'imagine que vous rentrez dans votre famille pour Thanksgiving ? Je pars mercredi matin. Là où je serai, il n'y a pas de Wifi, alors vous n'entendrez plus parler de moi jusqu'à dimanche.

LM

Landon,

On dirait bien que je vais pouvoir rendre ce mémoire en avance – vous ne pouvez pas savoir comme je suis soulagée. Merci beaucoup pour votre aide. Et oui, surtout continuez à m'envoyer les fiches, je les ferai.

En fait, mes parents vont au ski pour Thanksgiving, mais je préfère rentrer

quand même pour quelques jours, au lieu de rester sur le campus. Ça me donnera l'occasion de revoir mes amis. Et puis ils embarquent le chien de ma mère, Coco, qui est une véritable teigne. Au moins, je serai au calme.

Est-ce que vous prenez l'avion, pour rentrer ? Dans mon souvenir, vous n'avez pas de voiture.

JW

Jacqueline,

Vos parents vont au ski et ils ne vous emmènent pas ? Ça veut dire que vous allez rester seule pour Thanksgiving ?

J'ai réussi à trouver quelqu'un pour m'emmener. Ce n'est pas très loin, même si j'ai l'impression d'aller sur une autre planète, parfois.

LM

Landon,

En fait, mes parents pensaient que je passerais Thanksgiving chez mon ex. On avait pris l'habitude d'alterner, plutôt que de tenter de réunir les deux familles ; et c'était censé être son année. J'aurais pu le passer avec ma meilleure amie, mais elle sera dans le chalet de ses grands-parents dans le Colorado, et je n'ai envie d'infliger ma présence à personne d'autre.

Du coup, je préfère rester seule. Je suis un peu bizarre, non ?

JW

Jacqueline,

Je ne trouve pas ça bizarre, non. Mais c'est peut-être parce que je suis bizarre aussi, et donc, que je ne me rends pas bien compte.

Vos mails vont me manquer.

LM

Landon,

Moi aussi. Bon week-end prolongé.

JW

Lundi, je fus incapable de me tourner vers Lucas en cours sans penser à ce qui s'était passé entre nous samedi soir. Au vu des regards qu'il me lança de sous sa capuche, j'en déduisis qu'il avait le même problème que moi. Quand je le surpris à scruter Kennedy, en bas de l'amphi (ses yeux lançaient très distinctement des éclairs), j'arrêtai de le regarder pour de bon. Mais le cours était à peine fini que Kennedy pivotait et me faisait un grand sourire. Je ne le lui rendis surtout pas, et lui tournai sciemment le dos pour ranger mes affaires. Vivement que ce semestre se termine parce que vraiment, je n'en pouvais plus.

— Si je peux me permettre, ton ex est canon, mais il a l'air d'être un con *fini*, commenta Benji en fourrant son cahier dans un sac à dos qui craquait de toute part.

— Mais je t'en prie, permets-toi. Tu l'as complètement cerné, répondis-je en fermant le mien.

On attendit que Kennedy passe devant nous, et je m'appliquai soigneusement à n'établir aucun contact visuel. J'étais plutôt inquiète à l'idée de la petite conversation que nous étions censés avoir à Thanksgiving ; je ne voyais pas ce qu'il aurait à me dire, ni comment je pourrais avoir envie de l'entendre.

Je sortis de l'amphi avec Benji, et autour de nous, l'excitation à l'idée du week-end prolongé était palpable. Benji m'expliqua qu'il rentrait chez ses parents en Géorgie, et qu'il avait bien l'intention de faire son coming out auprès de son père – le seul membre de sa famille à qui il ne l'avait pas encore dit.

— Ma mère sait que je suis gay depuis que j'ai treize ans.

— Ton père va mal le prendre, tu crois ? m'enquis-je en imaginant la scène.

Il me sourit.

— À mon avis, il le sait déjà. Simplement, il se demande si ça veut dire qu'un jour je vais me pointer chez lui en robe, ou un truc dans le genre.

L'idée de Benji fringué en fille était tellement tordue que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Il se joignit à moi de bon cœur, et commenta :

— C'est bizarre, hein ?

Lucas était parti, du moins le pensai-je jusqu'à ce que Benji et moi on sorte dans le couloir et que je le repère, appuyé contre le mur du fond, près de la porte latérale par laquelle je prenais la fuite en temps normal. Il nous observa approcher, mais continua à jeter des coups d'œil alentour. Peut-être avait-il peur de voir débarquer Heller de nulle part.

— Tu ne lui as toujours pas dit que tu étais au courant, n'est-ce pas ? demanda discrètement Benji.

Je secouai la tête en guise de réponse.

— Ne le fais pas trop souffrir quand même, il a l'air plutôt vulnérable.

Je m'esclaffai.

— Bien sûr. Un grand dur comme lui, qui fait des arts martiaux et ment aux filles sur son identité. Il doit être super vulnérable, t'as raison.

Benji me serra gentiment le bras et sourit.

— Écoute, soit il est encore plus con que le con fini de tout à l'heure, soit il a une bonne raison de te mentir.

Je soupirai.

— Si seulement je savais lire dans les pensées.

— Tu t'en mordras peut-être les doigts, quand tu sauras ce qu'il a dans le cerveau.

— Si j'arrive un jour à y entrer.

Benji me fit un signe de tête comme pour approuver ce que je venais de dire, puis bifurqua vers la sortie du fond.

— Passe un bon Thanksgiving, Jacqueline, s'écria-t-il sans s'arrêter.

— Toi aussi.

Je rejoignis Lucas, et il m'emboîta le pas, en se précipitant pour m'ouvrir la porte.

— On peut se voir, ce soir ? murmura-t-il.

Je me demandai tout à coup si je n'étais pas en train de me transformer en plan cul. Ou s'il me voyait comme ça depuis le départ – si c'était pour cette raison qu'il évitait soigneusement de m'avouer qu'il était Landon Maxfield.

— J'ai un devoir en astronomie, demain. On a prévu de bosser dans notre chambre après dîner.

Je l'observai marcher à côté de moi, les mains fourrées dans les poches de son jean. Il scrutait en permanence la foule autour de nous, comme s'il se tenait sur ses gardes.

— Demain soir, alors ?

Il posa les yeux sur moi quand on approcha du bâtiment où j'avais mon prochain cours, et je me rendis compte qu'il avait l'air de savoir exactement où j'allais.

— J'ai répète avec l'orchestre, demain. D'habitude j'y passe mes dimanches matin, mais je n'y suis pas allée hier.

Je n'avais jamais dit à Lucas que je jouais de la contrebasse. C'était à Landon que j'en avais parlé.

— Tu ne t'es pas réveillée ?

Je le lui confirmai d'un signe de tête.

— Moi non plus.

Arrivés devant l'entrée, on s'arrêta.

— Il va falloir aussi que j'emballe mon instrument, vu que je l'emmène.

J'examinai ses yeux pour voir s'il allait réagir, et constatai qu'ils étaient du même gris bleuté que le ciel couvert au-dessus de nous.

— J'aurai plein de temps pour en jouer, pendant ce long week-end, ajoutai-je.

— Quand est-ce que tu pars ? me demanda-t-il en se passant la main dans les cheveux.

Ah d'accord. Il évitait carrément le sujet.

— Mercredi matin. Et toi ?

— Pareil.

Je le sentais de plus en plus crispé : il n'arrêtait pas de gesticuler, de se mordiller la lèvre. Et puis tout à coup, il se calma et me regarda fixement dans les yeux.

— Envoie-moi un SMS si tu finis plus tôt que prévu. Ou s'il y a un changement de plan. Sinon, on s'appelle la semaine prochaine.

Il remonta la bretelle de son sac, me dit « À plus, Jacqueline » en guise d'au revoir, et alla rejoindre le troupeau des étudiants. Longtemps, je suivis sa chevelure noire dans la foule.

— Attends une minute. En fait, le tuteur d'éco et ton danseur sexy sont *un seul et même mec* ?

Maggie écarquilla tellement les yeux que je crus qu'ils allaient éclater.

— Moi, ce que je comprends pas, c'est pourquoi tu l'as pas mis au pied du mur *tout de suite*.

Voilà qu'Erin se reprenait pour une invitée de talk-show. Dans deux secondes, elle allait m'appeler *ma fille* et m'expliquer par le menu comment elle lui botterait les fesses, elle, si elle était à ma place. Depuis qu'elle n'était plus avec Chaz, elle était carrément moins tolérante vis-à-vis des mecs qui s'écartaient un tant soit peu du droit chemin. Ou qui donnaient cette impression.

Je poussai un soupir impatient, en me disant que j'aurais mieux fait de me taire.

— Fini les « Sois beau et tais-toi », l'Opération Bad Boy, le « Qu'est-ce que t'attends pour coucher avec lui » ?

On était assises toutes les trois sur une couette par terre, dans notre chambre, à boire du café et à grignoter des Oreo, nos notes d'astronomie éparpillées un peu partout – même si on n'y avait pas touché depuis plus d'une demi-heure, vu qu'on s'éternisait sur le problème Landon/Lucas au lieu de revoir les différences entre géantes gazeuses et planètes telluriques.

— Il est censé être *ton* plan cul. Pas le contraire, affirma Erin d'une voix autoritaire.

— Ouais, renchérit Maggie. Pourquoi t'envoies pas un texto pour lui dire que tu le retrouves plus tard ?

Je roulai des yeux en rougissant légèrement.

— Parce qu'on a un devoir demain matin à 9 h 30. Un devoir qu'on devrait être en train de réviser, au passage. Et puis, je crois que j'ai besoin de prendre un peu de recul...

Erin me scruta d'un air interrogateur.

— Oh non, *pas ça* ! Je me trompe ou tu commences à avoir des sentiments ?

Je me couvris le visage des mains et me laissai tomber en arrière.

— Grrrrrrr !

— Au fait, en parlant de plan cul, c'est quoi cette histoire entre Buck et toi ? intervint Maggie. Lui, il est à mettre dans la catégorie bad boys. Tu l'as ajouté sur la liste sans nous

en parler ?

J'écartai les doigts et, en silence, implorai Erin de voler à mon secours.

— Buck raconte n'importe quoi, tu sais bien, Maggie, répliqua-t-elle en faisant un geste dédaigneux.

— Ouais, t'as raison... En plus, j'ai fricoté avec lui l'an dernier et il n'était pas très bon, dans mon souvenir. Carrément baveux, si vous voyez ce que je veux dire. (Le souvenir la fit frissonner.) C'est quoi leur problème, aux baveux ? Sans déc, on dirait presque qu'ils essaient de nous noyer. Enfin quoi, merde, *avale* de temps en temps !

Erin éclata de rire, tout en posant la main sur mon épaule et en serrant fort. Je sentais bien qu'elle se forçait, mais Maggie ne releva pas. Je savais à quoi Erin pensait. Je ne lui avais pas donné beaucoup de détails, et elle ne m'en avait pas demandé. C'était déjà suffisamment pénible d'évoquer cette nuit-là. Les détails étaient dérisoires en comparaison de ce qui avait bien failli m'arriver.

— Alors tu couches pas avec lui, en fait ? insista Maggie.

Elle était simplement curieuse, mais entendre mon prénom associé à celui de Buck me restait en travers de la gorge – surtout à ce sujet.

— Erin a raison : il passe son temps à débiter des conneries.

Mais j'étais moi-même curieuse. Une curiosité un peu malsaine, peut-être.

— Pourquoi ? Il dit des trucs sur moi ?

Elle haussa les épaules.

— Trisha m'a raconté que le petit ami de sa sœur lui avait dit que Buck embêtait sans arrêt Kennedy avec ça. Ces deux-là, on dirait qu'ils sont prêts à s'embrouiller à la moindre provocation. Je crois que Buck a encore les boules parce que Kennedy a réussi à intégrer la fraternité avant lui, alors qu'il avait la priorité, vu que son père a été membre.

C'était donc *ça*, l'histoire dont je n'arrivais pas à me souvenir – le conflit originel entre eux deux. Ce qui avait déclenché leur étrange rivalité. Soudain, je fronçai les sourcils.

— Mais le père de Kennedy a fait partie de la fraternité, lui aussi.

Maggie lécha les restes d'un Oreo sur ses doigts avant de répondre.

— Oui, mais le père de Buck ne s'est pas simplement contenté d'y entrer, il en a été président. Buck était persuadé que ce serait du tout cuit, pour lui.

Je me redressai, sentant la colère monter à mesure que les motivations de Buck devenaient plus claires. Il était prêt à me faire du mal dans l'unique but d'emmerder mon ex.

— Et comme il n'a pas eu ce qu'il voulait, il se sent obligé de faire courir des rumeurs comme quoi on *baise* ensemble ?

Sans parler du fait qu'il m'avait agressée, évidemment.

— On est d'accord, c'est plutôt nase, comme réaction.

Erin rassembla les notes qui étaient devant elle.

— Bon, les filles, à votre avis quelles constellations il va nous demander de placer sur la

carte, demain ?

D'un regard, je remerciai ma meilleure amie d'avoir changé de sujet, et je fis un effort suprême pour chasser Buck de mon esprit.

Après trois mois d'éloignement, la maison avait une drôle d'odeur. Une odeur de chien... mêlée à celle du parfum Chanel que Maman portait toujours, et à une senteur indéfinissable que mon cerveau identifiait comme signifiant « chez moi ». Pourtant, elle était tout sauf familière. Je n'habitais plus ici, et mon corps le savait.

Je traînai ma contrebasse à l'intérieur, bien à l'abri dans son étui à roulettes. Profitant de l'absence de mes parents, je la laissai dans le salon, contre un mur, et aussitôt, elle fit partie des meubles. Mon père avait mis certaines lumières sur minuteur, pour dissuader les éventuels cambrioleurs. Je décidai de ne pas y toucher, à l'exception de la cuisine et des lampes de ma chambre, qui ne s'allumeraient probablement pas, de toute façon.

Il y avait à manger dans le placard et le congélateur, mais quasiment rien dans le frigo. Mes parents n'avaient laissé aucun aliment périssable, puisque je ne leur avais pas dit que je rentrais, finalement. Un peu plus tôt, j'avais reçu un texto de ma mère me prévenant qu'ils embarquaient dans l'avion, et ajoutant : « *Amuse-toi bien avec Erin. On se voit le mois prochain.* » Elle était restée sur l'idée que je passais le week-end avec ma coloc, et c'était tout aussi bien.

Je fis réchauffer des lasagnes aux légumes pour le dîner, et mis un steak de dinde à décongeler pour mon déjeuner de Thanksgiving. Je repérai aussi des galettes de pommes de terre dans le congélateur, et trouvai dans le placard une brique de jus de cranberry, que je plaçai dans le frigo. Abracadabra ! Mon festin du lendemain était prêt.

Après avoir regardé quelques rediffusions de sitcoms, j'éteignis la télé, virai la table basse en noyer parfaitement centrée sur le tapis tibétain tissé à la main, et déballai mon instrument. J'improvisai un pupitre à musique avec la console où ma mère mettait ses plantes, et sortis le prélude que j'avais commencé à composer pour mon solo de fin d'année.

J'étais en train de gribouiller des notes sur ma portée quand – surprise ! – j'entendis la sonnette. Je n'avais jamais eu peur de rester seule à la maison, mais en même temps, c'était la première fois que je l'étais complètement, et pour plusieurs jours. Je caressai l'idée de faire comme s'il n'y avait personne, sauf que mon visiteur avait dû m'entendre jouer. Je

posai délicatement la contrebasse sur le tapis, allai à la porte sur la pointe des pieds et regardai par le judas. Kennedy. Illuminé par les lumières de la terrasse, il me faisait un grand sourire. Il ne pouvait pas me voir, bien sûr, mais vu le nombre de fois où il avait ouvert aux visiteurs, il se doutait que j'étais en train de l'observer.

J'ôtai le verrou et entrebâillai la porte, juste un peu.

— Kennedy ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il jeta un coup d'œil derrière moi et remarqua le silence qui régnait dans la maison.

— Tes parents sont de sortie ?

Je soupirai.

— Ils ne sont pas là.

Il fronça les sourcils.

— Ils ne sont pas là ce soir, ou pas là du week-end ?

J'avais oublié avec quelle facilité Kennedy savait mettre le doigt sur ce qui n'était *pas* dit. C'était probablement grâce à ça qu'il gagnait la plupart de ses débats.

— Ils ne sont pas là du tout – mais toi, qu'est-ce que tu fais ici, au juste ?

Il s'appuya contre l'encadrement de la porte.

— Je t'ai envoyé un texto pour te prévenir de mon arrivée, mais tu n'as pas répondu.

C'était plausible : quand je jouais, je n'entendais plus rien.

— Pendant le dîner, ma mère m'a rappelé qu'elle t'attendait pour 13 heures, demain – ouais, je sais, je ne leur ai pas encore annoncé, pour notre rupture. J'allais le faire, et puis je me suis dit que tu serais peut-être contente d'échapper au déjeuner avec Evelyn et Trent. Ils sont où, d'ailleurs ?

J'ignorai sa question. Je n'avais pas pu m'empêcher de remarquer qu'il avait parlé de *notre rupture*, comme si c'était une décision commune. Comme si je n'avais pas été le dindon de la farce, dans cette histoire.

— Tu veux que je passe Thanksgiving chez toi comme si tout allait bien, juste pour t'éviter d'avouer à tes parents qu'on n'est plus ensemble ?

Il sourit juste assez pour faire apparaître sa fossette.

— Je ne suis quand même pas si lâche que ça. Je peux les mettre au courant, si tu préfères, et préciser que je t'ai invitée en amie. Mais on n'a pas à leur dire quoi que ce soit si t'en as pas envie. Je t'assure, ils n'y verront que du feu. Tiens, mon petit frère fume de l'herbe depuis plus d'un an. Il fait même tellement la fête qu'à côté de lui, on est ridicules, à la fraternité. Eh bien, ils ne se doutent de rien.

— Et tu n'es pas inquiet pour lui ?

Il haussa les épaules.

— Bah, ses notes restent correctes. Il s'ennuie, c'est tout. Et puis après tout, c'est pas mon gosse.

— Mais c'est quand même ton petit frère.

Pour moi, les relations fraternelles restaient théoriques, étant donné que j'étais fille

unique ; mais logiquement, en tant qu'aîné, Kennedy aurait dû se sentir un peu responsable, non ? J'avais tout faux, visiblement.

— Il ne m'écouterait pas, de toute façon.

— Qu'est-ce que t'en sais ? insistai-je.

Il soupira.

— Je sais pas comment t'expliquer. Peut-être parce qu'il ne m'a *jamais* écouté. Allez, viens, demain. Je passe te chercher à moins le quart. Ce sera quand même mieux que... le truc que t'avais prévu de faire chauffer au micro-ondes ?

Je levai les yeux au ciel, et il éclata de rire.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu ne leur as pas dit. Ça fait plus d'un mois, maintenant.

De nouveau, il haussa les épaules.

— J'en sais trop rien. Peut-être que je n'ai pas voulu leur faire de peine. Ma famille t'aime beaucoup, tu sais.

Ça, c'était bien n'importe quoi. Je haussai un sourcil méfiant, ce qui le fit sourire.

— D'accord, disons plutôt qu'ils étaient habitués à toi – à nous. Je présume que t'en as parlé à tes parents ?

Je frottai mes pieds l'un contre l'autre sur le sol en marbre, sentant le froid du dehors pénétrer par la porte entrouverte.

— Je l'ai dit à ma mère, qui a dû l'annoncer à mon père. Ils ont eu l'air vaguement contrariés, mais je n'ai pas trop su s'ils étaient énervés contre toi pour m'avoir larguée, ou contre moi, pour n'avoir pas réussi à te retenir.

J'avais envie de me biffer : c'était quoi, ce discours de fille faible, qui donnait l'impression que je me languissais de lui ?

En plus, ce n'était pas vrai. J'avais eu exactement la même dispute avec ma mère que la fois où je lui avais parlé de mes projets après le lycée. Ce jour-là, elle m'avait bien fait comprendre qu'elle n'approuvait pas, clamant haut et fort qu'une fille intelligente comme moi devait tracer son propre chemin et non pas suivre bêtement son petit copain à la fac. « Mais comme tu n'en feras qu'à ta tête, de toute façon... » avait-elle conclu en sortant de ma chambre avec raideur. On n'en avait plus reparlé – jusqu'à ce que Kennedy me quitte.

— Je suis désolée, ma chérie, mais force est de constater, *quand même*, que j'avais raison, m'avait-elle dit au téléphone. Je savais bien que le suivre à l'université était une mauvaise idée.

Chaque fois que j'avais l'impression de prendre le dessus, ma mère répliquait un truc du genre « Personne n'a la science infuse, tu sais ». Du coup, je lui avais balancé ça au téléphone et, comme ce fameux jour dans ma chambre, elle avait poussé un profond soupir (sous-entendant que, vraiment, je ne comprenais rien à rien) et avait changé de sujet. Elle était loin de se douter qu'en cet instant précis, j'étais on ne peut plus d'accord avec elle, pour une fois. M'inscrire à cette fac était certainement la plus grosse connerie de ma vie.

Ce dernier me regardait avec un air contrit, les pouces accrochés aux passants de sa ceinture.

— T'as pas été invitée chez Dahlia ou Jillian, si ?

Préférant laisser passer le jour férié, je n'avais pas encore appelé mes amies de lycée pour les informer de mon retour. Jillian, après avoir raté sa première année de fac en Louisiane, était retournée chez ses parents pour faire une formation en management et s'était depuis fiancée à un type qui tenait une bijouterie dans le centre commercial. Quant à Dahlia, elle avait entamé sa deuxième année d'études d'infirmière en Oklahoma. C'est clair qu'on s'était éloignées, depuis la fin du lycée. Ce constat était étrange, car pendant toutes ces années, nous étions comme les deux doigts de la main.

Aujourd'hui, Dahlia s'était fait de nouveaux amis dans un autre État, et Jillian avait des rubans bleus dans les cheveux, une bague de fiançailles, et un job à plein temps. Elles avaient été choquées par la nouvelle de notre séparation, et parmi les premières à compatir en appelant ou en envoyant des messages – du moins, elles avaient essayé, même si ça faisait plus d'un an qu'on ne se voyait plus vraiment. J'espérais pouvoir passer un peu de temps avec elles sans avoir à discuter de Kennedy jusqu'à l'indigestion.

— Je n'ai fait de projets avec personne. Je pensais que ce serait sympa de passer un peu de temps à la maison, *tranquille*.

Je le regardai droit dans les yeux en prononçant ces mots.

— Mais tu ne peux quand même pas rester seule le jour de Thanksgiving.

La pitié sous-jacente dans sa phrase était insupportable, et je lui lançai un regard courroucé.

— Si, je peux très bien.

Il m'observa longuement de ses yeux vert foncé.

— OK, tu peux, concéda-t-il. Mais il n'y a pas de raison pour que tu le fasses. On peut être amis, non ? Tu auras toujours une place à part dans mon cœur. Tu le sais.

S'il y avait une chose que je ne savais pas, c'était bien ça. Mais si je refusais, si j'insistais pour rester chez mes parents et manger un morceau de dinde congelée avec pour seule compagnie la télévision, je donnerais l'impression d'être incapable de m'en remettre. D'être brisée au point de ne pas supporter l'idée de me retrouver dans la même pièce que lui.

— Bon, d'accord, répondis-je, et presque aussitôt, je le regrettai.

— Tu t'es remise avec mon connard de frère ou quoi ? me demanda Carter discrètement.

S'il n'était pas aussi massif, Carter aurait été la copie conforme de son aîné : même taille imposante, mêmes yeux verts, même tignasse blonde avec effet grunge étudié. Mais alors que Kennedy était mince, Carter avait la carrure et les muscles d'un *quarterback*. Une transformation proprement hallucinante, vu qu'à l'époque où je l'avais rencontré, c'était un

ado de quatorze ans au physique sec et nerveux, et Kennedy faisait encore deux têtes de plus que lui. Je me rappelais un garçon calme, à l'air renfrogné, complètement éclipsé par son grand frère. Cette phase de sa vie était clairement révolue.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule tout en continuant à mettre la table, et fus soulagée de voir que personne n'était à portée de voix.

— Non, on ne s'est pas remis ensemble.

Il me suivait religieusement, plaçant la fourchette sur la serviette que je venais de plier et de poser à gauche de l'assiette.

— Alors là, bien fait pour lui.

J'ouvris grand les yeux en entendant ça, et il me fit un sourire malicieux.

— Ben quoi, tout le monde sait que t'es trop bien pour Kennedy. Du coup, qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Euh, merci. Et mes parents sont partis skier à Breckenridge.

Il recula d'un pas, l'air incrédule.

— Putain, t'es sérieuse ? Et moi qui croyais que c'étaient mes parents, les pires enfoirés de la Terre.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Carter m'avait toujours donné l'impression d'être turbulent et carrément ingérable par rapport au reste de sa famille, qui était plutôt du genre cartésien et imperturbable. Ça ne m'avait jamais traversé l'esprit que, toute sa vie, il avait dû se sentir différent : le cadet fougueux, coincé entre Kennedy et sa petite sœur, Reagan, qui avait l'air d'être une comptable de trente ans depuis sa naissance.

— Surveille ton langage, Carter, dit Kennedy en débarquant dans la pièce.

— Va te faire foutre, Kennedy, rétorqua Carter sans se démonter.

Cette fois, impossible de me contenir. Je serrai la mâchoire très fort mais finis quand même par m'étrangler de rire, ce qui me valut un sourire jusqu'aux oreilles de la part de Carter. Il me fit un clin d'œil, puis fila à la cuisine aider sa mère. En le suivant des yeux, je me dis que les pauvres filles de mon ancien lycée devaient tomber en pâmoison contre leur casier, quand il passait devant elles.

Pendant ce temps, Kennedy rongea son frein.

— Je croyais qu'après tout, « c'était pas ton gosse » ? fis-je en plaçant la dernière cuillère sur la table et en me tournant vers lui. Si je comprends bien, t'as le droit de l'enguirlander parce qu'il parle mal, mais tu t'en laves les mains quand il s'agit de l'aider à se débarrasser d'un problème de drogue ?

Là, je cherchais vraiment les ennuis. Si je me lançais dans un débat avec Kennedy, j'allais forcément sortir perdante.

Mais il pencha la tête de côté et répondit :

— Je te l'accorde.

J'hallucinai pour la deuxième fois en cinq minutes. Les frères Moore allaient me provoquer une crise cardiaque, si ça continuait.

Comme promis, Grant et Bev Moore n’y virent que du feu. Ils ne semblèrent pas du tout sentir la tension pourtant palpable entre leur fils et moi pendant les quatre heures que je passai en leur compagnie, ni remarquer l’absence de marques d’affection. Kennedy ne posa pas son bras sur le dossier de ma chaise pendant le repas, et même s’il me la présenta pour que je puisse m’asseoir (en garçon bien élevé qu’il était), il n’accompagna pas ce geste de l’habituel baiser sur la joue ou caresse sur la main. Quand Reagan se mit à nous observer avec insistance, comme seule une ado de treize ans sait le faire, je feignis de ne pas le remarquer. Évidemment, Carter en profita pour flirter effrontément avec moi, cherchant autant à me faire rire qu’à emmerder son frère. Il réussit sur tous les tableaux, au nez et à la barbe de ses parents, en plus.

Pas une fois on ne se toucha, sauf lorsque Kennedy colla sa jambe contre la mienne sur le canapé, devant le traditionnel match de foot américain. Carter était tellement à fond dans la partie qu’il bondit à plusieurs reprises, et insulta même l’écran plat taille XXL accroché au mur. Chaque fois, sa famille lui dit de se calmer en chœur, du même ton posé. Vers la fin, il quitta le salon en trépignant de rage. À la manière dont il pliait et dépliait le poing quand il revint plusieurs minutes après, j’en conclus qu’il était allé dans sa chambre pour frapper dans quelque chose.

Dès que Kennedy se gara dans l’allée de chez mes parents, j’ouvris la portière et le remerciai de m’avoir invitée, espérant ainsi lui faire comprendre que j’avais bien l’intention de rentrer chez moi seule. Il me fit un petit sourire pincé.

— On devrait aller boire un verre, samedi soir. Je t’appelle.

Dieu merci, il n’avait pas l’air de vouloir sortir de sa voiture.

Je fis comme si je n’avais pas entendu sa proposition, le remerciai de nouveau et le saluai. Une fois à l’intérieur, je l’observai de derrière un rideau. L’air pensif, il contempla un instant la porte d’entrée close, puis sortit son portable et appela quelqu’un tout en enclenchant la marche arrière.

Après m’être arrangée avec Dahlia et Jillian pour qu’on se voie le vendredi soir, je fis de la contrebasse dans le salon jusqu’à ce que le minuteur procède à l’extinction des feux – à 23 heures pétantes. Pouffant de rire dans l’obscurité, je tâtonnai pour appuyer mon instrument contre le mur et posai l’archet à côté, dans la bibliothèque. Sur la table basse mon portable s’éclaira pour m’informer d’un nouveau message.

Lucas : Quand est-ce que tu reviens ?

Moi : Dimanche, sûrement. Et toi ?

Lucas : Samedi.

Moi : Drame familial à Thanksgiving ?

Lucas : Non. La personne qui me ramène doit rentrer à ce moment-là.

Préviens-moi si tu rentres plus tôt. Je veux te voir.

Il faut que je fasse de nouveaux croquis de toi.

Moi : Ah oui ?

Lucas : J'en ai fait quelques-uns de mémoire, mais c'est pas pareil.

Je n'arrive pas bien à dessiner tes joues. La courbe de ton cou.

Et tes lèvres. Je vais devoir passer plus de temps à les observer et moins de temps à les goûter.

Moi : Sauf que je ne suis pas vraiment d'accord avec ça, moi.

Lucas : OK, plus de temps pour les deux, alors. Envoie-moi un texto quand t'es rentrée.

Je n'allais jamais arriver à m'endormir, après ça.

Je relus ses messages, et le souvenir furtif de sa bouche sur la mienne alluma un peu partout en moi des flammes de désir. Celles-ci se transformèrent en véritable feu quand les images de samedi soir commencèrent à défiler dans leurs moindres détails, même les plus explicites. Debout dans le noir, je fermai les yeux pour mieux m'en délecter.

J'aurais dû être furieuse, ou du moins méfiante, vis-à-vis de Lucas/Landon, mais j'avais beau tenter de m'indigner en pensant à son mensonge par omission, je n'y arrivais pas. J'en conclus qu'entre Kennedy et Buck, j'avais eu ma dose de rancœur pour un moment ; sans compter que, par rapport à eux, Lucas me paraissait être davantage une énigme qu'un risque. Et l'Opération Bad Boy, alors ? C'était facile d'oublier qu'au départ, il était censé être pour moi une aventure sans lendemain ; on ne pouvait pas dire que j'avais été très franche avec lui à ce sujet.

Pour tenter de reprendre le dessus sur le fil de ma pensée, qui manquait décidément de constance, j'allai prendre une bouteille d'eau dans le frigo et montai avec dans ma chambre, la seule pièce encore allumée dans la maison.

En vérifiant mes mails, je vis qu'il y en avait un de « LMaxfield » parmi les offres de crédit et les newsletters. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Il l'avait envoyé cet après-midi, soit plusieurs heures avant notre conversation par SMS. Maintenant que j'étais loin de la fac, je commençais à faire le lien entre mon tuteur et Lucas – le Lucas qui me parlait en se cachant derrière un faux nom. J'avais envie de savoir pourquoi, mais je ne voulais pas le lui demander : je voulais que ce soit lui qui me le dise.

Jacqueline,

Je viens de découvrir que le magasin de matériel de pêche du coin avait ajouté du café et le Wifi à la liste des services offerts à sa clientèle. Par contre, le propriétaire, Joe, ne s'est pas embêté à mettre une nouvelle enseigne : il s'est contenté de clouer une planche à côté de l'ancienne et de peindre à la main les dernières nouveautés. Du coup, maintenant, on peut lire : « Hameçons & Cannes à

pêche & Café », et sous « Café », parce qu'il n'avait plus de place, « & Wifi ».

À l'intérieur, il y a trois tables minuscules et deux fauteuils à fleurs défoncés – un peu comme un Starbucks, finalement, sauf que celui-ci a été décoré avec des meubles de grand-mère dénichés dans un vide-greniers. C'est le seul endroit ouvert en ville aujourd'hui, alors c'est bondé. Le café n'est pas si horrible que ça, d'ailleurs, mais c'est quand même là que s'arrête la comparaison avec Starbucks. Et comme on peut s'y attendre, ça empeste le poisson dans la boutique, ce qui casse un peu l'ambiance « bistrot ».

Ça a été, pour vous, aujourd'hui ?

Vous vous enfermez bien à double tour tous les soirs, n'est-ce pas ? Je ne veux surtout pas vous offenser, mais comme vous m'avez dit que vous alliez rester seule...

LM

Landon,

Oui, je me barricade tous les soirs. Je maîtrise aussi parfaitement l'alarme dernier cri de mes parents, que j'ai d'ailleurs enclenchée pour la nuit. (Et je ne me sens pas offensée, au contraire. J'apprécie votre sollicitude.)

Finalement, j'ai passé la journée chez mon ex. Ses parents ne savent absolument pas qu'on est séparés – allez savoir pourquoi, il ne le leur a pas dit. C'était plutôt gênant, à vrai dire. Je ne sais pas pourquoi je me suis laissé convaincre. Il a demandé à ce qu'on se voie samedi soir pour « parler », mais je vais peut-être retourner à la fac plus tôt que prévu. Je n'ai pas encore décidé.

Je dois voir des amies de lycée demain soir, ça devrait être plus sympa.

Comment ça s'est passé dans votre famille ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

JW

Je n'avais aucun moyen de savoir quand il aurait ma réponse, puisqu'il serait obligé de retourner au magasin de pêche pour avoir le Wifi. Après une nuit agitée – le genre de nuit interminable, dont on se réveille encore plus épuisé –, je me fis un café et ouvris mon ordi. Sans surprise, Landon ne m'avait pas répondu. Je songeai à envoyer un texto à Lucas, mais pour lui dire quoi ? Que je n'avais pas arrêté de me tourner et de me retourner dans mon lit, en pensant à ses mains sur moi ?

À mi-chemin, je dus m'arrêter pour faire le plein, j'en profitai pour annoncer par texto à Kennedy que j'avais décidé de rentrer plus tôt.

J'allais m'engager sur la bretelle d'autoroute quand mon portable sonna. Je pris le temps de respirer profondément et d'éteindre la radio avant de répondre.

— T'es déjà partie ? Mais je croyais que c'était demain. Je croyais qu'on se voyait, ce soir.

Je soupirai, et soudain, j'eus comme une envie de me cogner la tête contre le volant – ce qui n'était pas l'idée de l'année, à plus de 110 km/h.

— Je ne comprends pas de quoi tu veux me parler, Kennedy.

Quand même, il était aveugle ou quoi ? Et combien de fois avais-je été disposée à discuter pendant que lui m'ignorait royalement ?

— Je crois que j'ai fait une erreur, Jackie.

Pensant que je ne lui répondais pas parce que j'étais vexée – alors que j'étais plutôt muette de stupeur –, il s'empressa d'ajouter :

— Je veux dire, Jacqueline. Excuse-moi, il va me falloir un moment pour m'y habituer...

— Comment ça, t'as fait une erreur ?

— En te quittant.

De nouveau je gardai le silence, tentant désespérément d'avaler ces mots qui me restaient en travers de la gorge. J'avais évité autant que possible les rumeurs qui circulaient sur le campus, mais j'en avais quand même suffisamment entendu pour savoir que Kennedy ne s'était pas comporté comme un saint, ces dernières semaines. Et qu'il n'avait eu que l'embarras du choix pour se remettre en selle, lui. Malgré tout, ce n'était pas parce qu'une fille était prête à coucher avec lui qu'elle allait supporter ses sautes d'humeur, écouter Monsieur J'ai Une Opinion Sur Tout déblatérer sur les sujets les plus improbables, et le soutenir à 100 % dans ses projets de vie. Non, ça, c'était le rôle de la personne qui l'aimait – c'était le mien, jusqu'à récemment. Plus maintenant.

— Pourquoi ?

Il soupira bruyamment, et je l’imaginai aussitôt lever les yeux au plafond dans son ancienne chambre, se passer la main dans les cheveux, et s’arrêter en plein geste, le coude en l’air. Ses manies n’avaient pas de secret pour moi, même au téléphone.

— Pourquoi j’ai fait une erreur, ou pourquoi je pense que c’était une erreur ?

Je savais aussi que répondre à une question par une autre était sa façon de gagner du temps lorsqu’il avait à se sortir d’une situation épineuse.

— Tu sais, ça aurait quand même été plus facile de se voir..., renchérit-il.

— On est restés ensemble pendant près de trois ans, *trois ans*, et tu t’es contenté de... sans même daigner..., bafouillai-je.

J’arrêtai tout et respirai un bon coup.

— Ce n’était peut-être pas une erreur.

— Comment tu peux dire ça ?

Il avait le culot de jouer les mecs blessés.

— Oh, je ne sais pas, rétorquai-je sèchement. Peut-être que je fais simplement comme toi le jour où t’as rompu. Ça a eu l’air si facile, pour toi.

— Jackie...

Je grinçai des dents.

— Arrête. De m’appeler. Comme ça.

Il se tut, et je n’entendis plus que le bruit de mon pick-up avalant les kilomètres de vide entre la ville précédente et la suivante. Derrière le pare-brise j’observai la campagne, bien morne à cette époque de l’année, mais quand je vis un énorme tracteur vert avancer lentement dans un champ de coton, je fixai mon regard dessus. Peu importaient les épreuves qu’on traversait, la vie continuait. En toute logique, la première fois où Kennedy m’avait embrassée, d’autres couples étaient en train de se séparer. Et le soir où Kennedy m’avait brisé le cœur, quelque part, peut-être même dans ma résidence, d’autres que nous étaient tombés amoureux.

— Jacqueline, je ne sais pas quoi te dire.

En quelques secondes, j’avais laissé derrière moi une petite ville dont le seul intérêt était un grand centre commercial. Chaque kilomètre parcouru m’éloignait de Kennedy. Et me rapprochait de Lucas. Cela m’interpella de penser que Lucas était la personne vers qui *j’allais* ; mais depuis le soir de notre rencontre, il avait été un refuge pour moi.

— Surtout, ne dis rien, répliquai-je. Je n’ai plus envie d’entendre quoi que ce soit de ta bouche.

Au moins, mon ex avait assez de jugeote pour sentir quand il était dans une impasse. Il me remercia d’être venue chez ses parents, et me précisa qu’il me recontacterait dans les jours qui venaient ; je raccrochai sans lui répondre.

Jacqueline,

On dirait bien qu'il essaie de vous reconquérir, ou en tout cas, qu'il n'a pas seulement envie de rester ami. La question est : qu'est-ce que vous voulez, *vous* ?

Ma famille se résume à mon père et moi. On avait de vieux amis à déjeuner pour Thanksgiving, ce qui fait qu'il s'est montré plus bavard que d'habitude. Quand on est que tous les deux dans cette grande maison, il nous arrive de passer des heures sans parler. Si on met de côté les remarques du type « bonne nuit » et « passe-moi le sel », ça peut même se compter en jours.

Mon père possède un bateau de pêche, qu'il loue aux touristes. Évidemment, l'hiver c'est plus calme, mais il lui arrive de programmer des excursions en haute mer, ou dans la baie, pour les mordus d'ornithologie. Il en avait une prévue aujourd'hui, alors on s'est dit au revoir à 5 heures du matin et me voilà de retour ici juste après midi.

LM

Lucas n'était qu'à dix minutes de moi. Je résistai à l'envie de lui envoyer un SMS pour lui dire que j'étais rentrée, moi aussi. Je savais que je ne tiendrais pas très longtemps.

Je défis mon sac et rassemblai mon linge sale. Les machines à laver seraient prises d'assaut dimanche après-midi, alors autant en profiter maintenant. Depuis l'histoire avec Buck, je faisais ma lessive uniquement quand je savais que je n'aurais pas à aller à l'étage du dessous. Éviter l'escalier de service était devenu une obsession. Je refusais catégoriquement de le prendre, même en groupe. J'avais élaboré un subterfuge qui marchait avec tout le monde, sauf Erin. La seconde fois où j'avais dit « J'ai oublié un truc dans la chambre – je vous rejoins en bas », j'avais bien vu qu'elle n'était pas dupe.

Un soir, elle m'avait carrément demandé :

— T'as la trouille de prendre cet escalier, n'est-ce pas ?

J'étais en train de me mettre du vernis rouge aux pieds, et j'avais regardé fixement le mini-pinceau, tout en ordonnant à ma main de ne pas trembler. *De la cuticule vers l'extérieur. De la cuticule vers l'extérieur.*

— T'aurais pas peur, toi ?

— Si, avait-elle répondu simplement.

La fois suivante, c'est Erin qui s'était exclamée :

— Oh, zut, j'ai oublié mon sac dans la chambre. J, tu veux bien m'ouvrir, s'il te plaît ?

Et se tournant vers les autres, elle avait ajouté :

— On vous retrouve en bas dans cinq minutes.

Moi : Je suis rentrée.

Lucas : Je croyais que c'était demain.

Moi : J'ai changé d'avis.

Lucas : Je vois ça. T'es libre ce soir ?

Moi : Oui.

Lucas : On dîne ensemble ?

Moi : Oui.

Lucas : Je passe te chercher à 19 heures.

— C'est la première fois qu'un mec cuisine pour moi.

Il me sourit de derrière le comptoir, tout en éminçant ses légumes et en versant dessus un filet de sauce qu'il venait de préparer.

— Tant mieux. Comme ça, tu vas revoir tes attentes à la baisse sans même t'en apercevoir.

Il versa ses ingrédients sur du papier-alu, ferma le tout et mit les papillotes au four.

Je humai la délicieuse odeur.

— Tu rigoles, ça sent super bon ! Et t'as l'air de savoir ce que tu fais. Alors désolée, mais mes attentes restent anormalement élevées.

Il mit le minuteur, se lava les mains puis me guida vers le canapé.

— On a un quart d'heure.

On prit place côte à côte, et il commença à observer ma main, la pulpe de ses doigts froids passant sur mes ongles, que je gardais courts à cause de la contrebasse, son pouce effleurant le dessus. Il la retourna délicatement, et son index se mit à en tracer les contours, s'attardant sur les zones sensibles entre chacune de mes phalanges. Il dessina une spirale sur ma paume, lentement, jusqu'à arriver au centre. Je le regardai faire, hypnotisée par ses tendres caresses.

Puis ses doigts glissèrent entre les miens, paume contre paume, et dès qu'il m'attira sur ses genoux, ses lèvres furent sur mon cou. Quand le minuteur retentit quelques instants après, j'eus l'impression de revenir de très loin.

Le plat qu'il avait préparé se présentait en deux ballotins : les légumes, une pomme de terre et un filet de vivaneau rouge, qu'il avait pêché deux jours plus tôt. Francis miaula au niveau sonore d'une alarme incendie jusqu'à ce qu'on lui donne sa part.

— Du coup, t'es plutôt habitué à faire à manger pour une personne ? fis-je en m'installant à la petite table calée contre le mur du salon.

— Depuis trois ans à peu près, confirma-t-il. Avant ça, pour deux.

— C'est toi qui cuisinait ? Pas ta mère ou ton père ?

Il se racla la gorge, puis planta sa fourchette dans un morceau de pomme de terre.

— Ma mère est morte quand j'avais treize ans. Avant, c'était elle qui gérait, effectivement. Mais après... je n'ai pas eu le choix : soit j'apprenais à cuisiner, soit je me nourrissais exclusivement de toasts beurrés et de poisson. Ce que je soupçonne mon père de faire quand je ne suis pas là, d'ailleurs, même si j'essaie de l'inciter à acheter des fruits et légumes de temps en temps.

Oh. Son histoire coïncidait avec celle de Landon, qui vivait seul avec son père et n'avait pas de famille. Lucas s'en rendait forcément compte. Mais c'était aussi un garçon qui avait perdu sa mère à un jeune âge, et je n'eus pas le cœur de le mettre au pied du mur à ce moment-là.

— Je suis désolée.

Il hocha la tête une fois, mais la conversation s'arrêta là.

Quand on eut fini de manger, il laissa sortir le chat, revint à table et me prit par la main pour m'emmener dans la chambre. On s'allongea sur le côté, face à face, sans rien dire. Sa caresse était légère comme une plume, comme si ses doigts murmuraient un secret à ma joue, puis à mon cou, jusqu'à ouvrir un par un les boutons de la chemise blanche que j'avais choisie spécialement pour lui. Il la fit glisser de mon épaule pour goûter ma peau nue, et je fermai les yeux en soupirant. Je passai les mains sous son tee-shirt et le poussai à se redresser ; il l'enleva d'un coup sec, le jeta par terre, et en une seconde, il fut sur moi et m'embrassait éperdument.

Sa bouche était affamée, ses lèvres ouvrirent brusquement les miennes et aussitôt, il y fit pénétrer sa langue. Je crus bien le sentir frissonner quand j'étreignis son flanc gauche, là où étaient tatouées ces phrases mystérieuses. On roula sur le lit, et il me cala sur lui ; puis il dégagea l'autre épaule de ma chemise, mais la laissa comme ça, à moitié enlevée, car son attention était tournée vers la chair brûlante à l'orée de mon soutien-gorge, et mon corps tout entier se tendit vers lui, comme attiré par un aimant.

Sans rien dire, il s'arrêta de lui-même à la limite que j'avais fixée la semaine précédente. Notre conversation se limita à « Là », « Oh, mon Dieu » et « Ah ». Soudain, il n'y eut plus que des gémissements, des petits cris et des paroles incompréhensibles, qui ne pouvaient s'interpréter que d'une seule manière : c'était bon.

— Je ferais mieux de te ramener, dit-il d'une voix rauque.

Cela faisait plus d'une heure qu'on n'avait pas parlé. Le réveil sur son bureau indiquait qu'il n'était pas loin de minuit.

Il me tendit le soutien-gorge tombé par terre, et remit son tee-shirt. Quand je fus debout, il me tint la chemise pour que je la passe, puis la boutonna. Enfin, il mit les deux mains sur mes joues et se pencha pour m'embrasser tendrement.

J'étais en train de mettre mes gants devant sa moto quand un homme sortit de la maison voisine, un sac-poubelle à la main. Il ouvrit le container et le jeta dedans. Au moment où il se tournait pour rentrer, je remarquai que Lucas restait immobile, les yeux braqués sur lui. Comme s'il sentait notre regard, l'homme fit volte-face et, sous le projecteur allumé, je vis de qui il s'agissait : M. Heller, le prof d'éco.

— Landon ? s'exclama-t-il, mais on ne broncha pas, pas plus lui que moi.

— Jacqueline ? ajouta-t-il, un peu perdu.

Subitement, il eut l'air de percevoir qu'il était plus de minuit, et que je sortais du studio de son locataire. L'excuse du tutorat ne tenait absolument pas – mais que ce soit de jour ou

de nuit, une séance de tutorat à domicile n'était de toute façon pas admissible.

Pendant un long moment, personne ne parla, puis tout à coup, les épaules de Heller retombèrent, comme s'il était accablé. Il soupira longuement, et en braquant sur Lucas un regard déterminé, il lui dit :

— Tu passeras me voir à ton retour, je t'attends dans la cuisine. Pas plus d'une demi-heure, s'il te plaît.

Lucas serrait tellement son casque qu'il en avait les jointures toutes blanches. Il hochait vivement la tête à l'intention du professeur, puis il l'enfila. Quand il se tourna vers moi pour s'assurer que j'avais mis le mien correctement, nos regards se croisèrent mais il garda le silence, je fis de même. Pendant le trajet retour, je n'eus aucune illumination. Aucune formule magique ne se présenta à moi, aucune excuse pour ses mensonges. J'eus beau réfléchir, je ne trouvais rien à lui dire. Du moins, tant qu'il ne m'aurait pas expliqué *pourquoi*.

Devant ma résidence, je descendis de l'engin encore en marche et enlevai aussitôt le casque, puis l'élastique que j'avais dans les cheveux. Comme j'avais gardé mes gants, je me retrouvai encore plus décoiffée. Lucas n'éteignit pas le moteur. Il ôta aussi son casque et rangea les deux, comme s'il n'avait pas l'intention de remettre le sien pour rentrer. Je me plantai bien en face de lui et attendis, mais il continua d'observer ses mains, qui serraient fort les poignées de la moto.

— Tu avais deviné, n'est-ce pas ?

Il parla à voix basse, mais je n'aurais su dire dans quel état d'esprit il se trouvait.

— Oui.

Il leva les yeux vers moi, cherchant une réponse dans les miens.

— Pourquoi t'as rien dit ?

— Et toi, alors ? rétorquai-je.

Je n'avais pas envie de répondre aux questions, ce soir. Ce que je voulais, c'était qu'on réponde aux miennes, et ça m'énervait suprêmement qu'il m'oblige à les poser.

— Alors, ton prénom c'est Landon ? Mais Ralph t'appelle Lucas. Et cette fille – d'autres t'appellent comme ça, aussi. Tu veux bien m'éclairer, s'il te plaît ?

À ces mots, il se remit à contempler ses mains, et la colère gonfla comme un ballon dans ma poitrine. Il donnait vraiment l'impression d'hésiter – *qu'est-ce que je lui dis, qu'est-ce que je garde pour moi ?* Le moteur de la Harrier ronflait, prêt à partir en trombe dès qu'il actionnerait l'accélérateur.

— Les deux sont vrais. Mon vrai prénom, c'est Landon, mais je me fais appeler Lucas... maintenant. Charles, enfin, M. Heller, me connaît depuis longtemps, et il m'appelle toujours Landon.

Enfin, il me regarda.

— Tu sais aussi bien que moi que ce n'est pas facile d'obliger les gens à t'appeler autrement que par le prénom qu'ils ont toujours connu.

Tout ça était on ne peut plus logique. Excepté le passage où il avait fait semblant d'être deux mecs différents avec moi.

— Tu aurais très bien pu me le dire. Tu ne l'as pas fait. Tu m'as *menti*.

Brusquement, il éteignit le moteur, descendit de son engin et me saisit par les épaules.

— Je ne t'ai jamais menti. C'est toi qui as fait des suppositions à partir de ce que Ch... M. Heller t'a dit. Relis nos mails. Je ne me suis jamais présenté sous le nom de Landon.

Je me dégageai de son étreinte d'un coup d'épaule.

— Mais ça ne t'a pas dérangé que je t'appelle comme ça, par contre.

Il laissa retomber ses mains, mais continua à me regarder dans les yeux, comme s'il cherchait à me retenir.

— Là-dessus, tu as raison. C'est ma faute, et j'en suis désolé. Je te voulais, mais en tant que Landon, c'était impossible. Une relation avec toi revenait à enfreindre le règlement. Ce que j'ai fini par faire.

J'avais une grosse boule dans la gorge, et j'eus beau déglutir, elle resta là. Je venais d'entendre ce qu'il ne m'avait pas encore dit. Il était en train de m'expliquer que c'était terminé, tout simplement. L'atroce sentiment d'abandon que Kennedy avait fait naître en moi refit surface, comme si un barrage avait cédé dans ma tête, et sans transition, je me noyai dedans. Mes parents m'avaient abandonnée, Kennedy m'avait abandonnée, mes amies, à part Erin et Maggie, m'avaient abandonnée. Et maintenant Lucas – et Landon. Deux relations très différentes, mais qui comptaient vraiment pour moi.

— Alors, c'est fini.

Il me regarda si intensément, j'eus l'impression qu'il me caressait le visage des yeux.

— Tu risquerais d'avoir de gros problèmes, sinon. Dès mon retour, je vais dire à Heller que tout est ma faute. Il ne te tiendra pas pour responsable.

— Alors, c'est fini, répétais-je.

— Oui, dit-il simplement.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers l'entrée de la résidence. Arrivée au pied des escaliers, j'entendis le moteur vrombir, enfin.

— Mademoiselle Wallace, vous viendrez me voir après le cours, je vous prie.

On était lundi matin, et j'avais le nez dans mes notes. Je levai les yeux vers Heller et acquiesçai poliment.

— Ouuuuh, me taquina Benji. Qu'est-ce que t'as encore fait, petite coquine ?

Son sourire s'évanouit quand il vit ma tête.

— Mince, qu'est-ce qui se passe ? T'as des ennuis ?

Il se tourna pour jeter un coup d'œil vers le dernier rang de l'amphi, ne voyant qu'une seule explication.

— Me dis pas qu'il a appris pour toi et... ? ajouta-t-il en penchant discrètement la tête en direction de Lucas.

— Si.

Les yeux écarquillés, il me dit à voix basse :

— Oh *merde*, sérieux ? Comment il a su ?

— C'est pas important. Tout ce qui compte, c'est qu'il est au courant et que c'est fini.

Les lèvres pincées, il fourra son cahier dans son sac, puis soupira.

— Eh ben, je suis désolé, dit-il, et ses yeux noisette étaient emplis de compassion quand il me regarda. Je peux faire quelque chose pour toi ?

Je secouai la tête, cherchant désespérément à détourner la conversation.

— Ça va aller. Sinon, comment s'est passé ton coming out ?

Il me fit un sourire radieux et écarta grand les bras.

— Comme tu le vois, je suis toujours en un seul morceau. Même les bijoux de famille sont intacts, eh eh, conclut-il en haussant les sourcils.

Je lui donnai un coup de coude quand il eut mis son sac sur l'épaule.

— Blague à part, ça a été un vrai soulagement de pouvoir se parler sans tabou – pour lui comme pour moi, d'ailleurs.

— Cool.

J'étais contente pour Benji, même si j'avais plutôt abouti au résultat inverse,

personnellement. Je m'obligeai à ignorer Lucas. Quand j'étais arrivée dans l'amphi une heure plus tôt, il était perdu dans la contemplation de son carnet de croquis, déterminé lui aussi à ne pas me voir.

— Bonjour, Jacqueline, me dit Kennedy en souriant quand on se croisa dans l'allée, comme s'il était fier de s'être enfin souvenu de mon prénom.

— Salut, répondis-je en me faufilant devant lui pour descendre les marches jusqu'à l'estrade.

Je me plantai devant Heller, qui jeta un dernier coup d'œil à la foule d'étudiants derrière moi et me demanda d'un air stoïque de venir à son bureau l'après-midi même, pendant ses heures de permanence, pour récupérer mon mémoire. Ce n'était pas tant une invitation qu'un ordre.

— Oui, monsieur, répondis-je, les joues en feu.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Tu n'as rien fait de mal. Tout ce qu'il veut, probablement, c'est entendre de ta bouche que Lucas, Landon, Tahiti Bob ou je ne sais qui n'a pas abusé de toi.

Les paroles d'Erin me réconfortèrent un peu, même si son opinion n'engageait qu'elle.

Allongée sur mon lit, mes pieds dépassant parce que je n'avais pas daigné enlever mes bottes, je regardais fixement le carré de ciel gris par la petite fenêtre de notre chambre. Elle était surchauffée, et pourtant, je frissonnais. Erin et moi avions découvert, l'hiver précédent, l'étrange cycle du chauffage central, dans notre résidence : cet engin préhistorique carburait à fond, on crevait de chaud, puis il s'arrêtait d'un coup, et au bout d'un moment, on crevait de froid, puis il s'enclenchait de nouveau, en mode sauna. C'était un petit miracle qu'on n'ait pas toutes les deux attrapé une pneumonie.

— C'était *Landon* mon tuteur, et il a fait son job à la perfection. Ce qui se passe entre *Lucas* et moi ne regarde personne.

— Sauf moi, lança Erin.

Je tournai la tête et lui fis un pauvre sourire.

— Sauf toi, oui.

Elle était en train de mettre la touche finale à une affiche dégoulinant de paillettes, qui présentait un événement quelconque proposé par sa confrérie.

— À quelle heure t'es censée aller le voir ?

— Entre 15 h 30 et 16 h 30.

— Tu devrais filer, alors. Je vais au boulot dès que j'ai fini ce truc, de toute façon. Envoie-moi un texto pour que je sache si je vais encore devoir botter des fesses, et à qui. Et n'oublie pas, demain session shopping pour la grande soirée de ce week-end.

La capacité de ma coloc à changer de sujet comme de chemise était légendaire.

— T'inquiète, je ne pense qu'à ça.

Assis à son bureau, Heller s'affairait, et je m'efforçai de ne pas trop gigoter sur ma chaise. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais recherché l'approbation de mes profs : je n'arrivais pas à croire que je me retrouvais sur la sellette pour la seconde fois en quelques semaines.

Après m'avoir invitée à prendre place face à lui, il n'avait pas regardé dans ma direction. Fouillant dans les tas de dossiers qui s'empilaient autour de lui, il finit par extirper mon mémoire de l'un d'eux en grommelant « Ah, le voilà ».

Je serrai machinalement les poings quand il se mit à le feuilleter, parcourant une par une les pages agrafées. Je me demandais s'il m'avait déjà mis une note, ou bien si ce que j'allais dire (ou garder pour moi) dans les minutes à venir pourrait influencer sa décision.

Il se racla bruyamment la gorge, et je tressaillis.

— J'ai parlé à M. Maxfield, mais je suppose que vous êtes déjà au courant.

J'inspirai nerveusement, puis me lançai :

— Non, monsieur. Je ne l'ai pas vu.

Il écarquilla légèrement les yeux, puis fronça les sourcils, comme s'il était déconcerté.

— Je vois. Eh bien, je vais vous poser la même question qu'à lui, et je vous serais reconnaissant de me répondre honnêtement. Vous a-t-il aidé à écrire ce mémoire ?

Ce fut mon tour de froncer les sourcils, ne voyant pas vraiment de quoi il parlait.

— Il m'a donné quelques pistes pour les sources. Et une fois le mémoire terminé, il l'a lu et a relevé deux ou trois erreurs que j'ai corrigées avant de vous le rendre. Mais le travail vient de moi.

Il hocha la tête en soupirant.

— Très bien. Reste le problème de cette interrogation-surprise, dont vous auriez, selon lui, eu vent... avant les autres ?

Je déglutis.

— Il m'a suggéré de faire les exercices qu'il m'avait envoyés.

Le professeur me regarda droit dans les yeux, et attendit.

— D'accord, il a insisté *lourdement* pour que je les fasse, rectifiai-je. Mais jamais il ne m'a dit qu'il allait y avoir interro, et pour être honnête, j'ai simplement cru qu'il était pris d'un accès d'autorité. Peut-être qu'il y a fait allusion... Enfin, je veux dire, même s'il y a fait allusion, je n'ai rien...

Et merde.

— Sachez qu'il assume l'entière responsabilité de son erreur de jugement, mademoiselle Wallace.

Je n'arrivais plus à respirer tant ça se bousculait dans ma tête. Depuis notre première rencontre sur un parking sombre, il m'avait protégée. Risquait-il de se faire virer à cause de notre relation – quand bien même celle-ci ne méritait probablement pas ce nom ?

Sans m'en rendre compte, je posai une main sur le bureau.

— Lucas n'a pas... Il n'a pas abusé de moi, en aucune façon. Au contraire, il a été très efficace. J'ai un cours pendant ses séances de tutorat, ce qui fait que je n'ai jamais pu m'y rendre, mais chaque fois il m'a envoyé par e-mail les fiches d'exercices qu'il faisait avec ses étudiants.

Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle – et réfléchir un peu, car je ne voulais pas empirer les choses. Il ne fallait surtout pas que je passe pour la fille qui s'est entichée de son tuteur, sinon mes déclarations n'auraient aucun poids.

— Ce serait vraiment injuste, s'il devait avoir des problèmes à cause de moi.

Heller baissa les yeux sur mon mémoire, qu'il avait toujours en main. Plus ça allait, plus il avait l'air préoccupé. Le front plissé, il leva la tête et m'observa un long moment, avant de dire :

— Toujours selon lui, vous ne saviez pas que le garçon avec qui vous, hum, sortiez... que ce garçon-là était votre tuteur. Que vous avez uniquement échangé des e-mails avec lui, et n'aviez donc pas fait le rapprochement.

Je me contentai de hocher la tête, ne voulant surtout pas contredire Lucas.

De nouveau il soupira, puis se carra dans son fauteuil pour réfléchir, une main devant la bouche. Au bout de ce qui me parut être une éternité, il fit glisser le mémoire vers moi.

— Vos recherches et les conclusions auxquelles vous êtes arrivée m'ont impressionné, pour une étudiante de seconde année. C'est du très bon travail, mademoiselle Wallace, je vous félicite. Si vous faites ce qu'il faut à l'examen, votre note finale ne devrait pas souffrir de... comment dire ? De votre vie amoureuse quelque peu chaotique. Un conseil, cependant. C'est loin d'être la dernière fois que vous serez confrontée à une situation personnelle déstabilisante. Et vos professeurs ou, plus tard, vos employeurs, ne seront pas toujours aussi conciliants. Comme dit si bien ma fille, il faut savoir se secouer les puces, parfois.

— Oui, monsieur, dis-je en résistant à l'envie d'ouvrir tout de suite le mémoire pour voir ma note.

Je savais que la meilleure chose à faire, maintenant, était de se lever, de le remercier et de prendre la poudre d'escampette tant que j'étais dans ses bonnes grâces ; mais je ne pus m'y résoudre.

— Et Lucas ? Est-ce qu'il va avoir des ennuis ? Est-ce qu'il va... perdre son travail ?

Heller secoua la tête.

— La situation n'est pas si grave que ça, en vérité, mais je me suis permis de rappeler à Landon, enfin, Lucas, que la façon dont on *perçoit* une situation a parfois davantage de poids que la réalité. Je lui ai donc suggéré de se limiter aux contacts appropriés entre un tuteur et son élève jusqu'à la fin du semestre.

Lucas n'avait mentionné aucune possibilité de relation à l'avenir. Sa réponse avait été très claire quand je lui avais demandé si c'était terminé, et il ne m'avait pas envoyé de SMS ou de mail depuis pour me dire le contraire – pas plus qu'il n'avait regardé dans ma direction en cours ce matin, à ce que j'en savais.

— Je vous remercie, monsieur Heller.

J'attendis d'être dans le couloir pour vérifier ma note : A. Clairement, je n'aurais jamais eu autant si j'avais été présente au partiel.

J'ignorai Lucas en arrivant dans l'amphi mercredi et vendredi, et de nouveau en partant, d'autant que les deux fois Kennedy m'attendait dans l'allée centrale avec l'intention non dissimulée de faire un bout de chemin à mes côtés. Le mercredi, après m'avoir saluée, il me demanda de but en blanc comment se passait le tutorat.

— Quoi ?! m'exclamai-je en trébuchant dans l'escalier, mais heureusement, il me rattrapa.

— Je ne me souviens plus, c'étaient deux collégiens ou deux lycéens qui avaient flashé sur toi ?

Sur ce, il éclata de rire, et un groupe de filles se retourna sur son passage ; mais comme à son habitude, Kennedy n'eut même pas l'air de les remarquer.

— Si ça se trouve, ils ont même tous flashé sur toi, depuis le temps que tu leur donnes des cours ?

Ah – il parlait de *contrebasse*, en fait. Arrivés au coin du bâtiment, nous fûmes accueillis par un souffle d'air glacial : je remontai la fermeture Éclair de mon manteau jusqu'en haut, et lui releva son col puis fourra ses mains dans les poches de son jean.

— Je ne sais pas ce qu'ils pensent, la plupart du temps. Ils sont plutôt renfermés. Des ados, quoi.

Il se tourna vers moi en souriant, et cette fossette attira mon regard comme chaque fois depuis que je la connaissais – de là, il n'y avait qu'à légèrement lever la tête pour tomber sur ces beaux yeux verts. Pile à ce moment-là, il m'effleura de son coude.

— Alors là, si t'as l'impression qu'ils boudent, pas de doute : ils en pincent vraiment pour toi.

Agacée, je regardai droit devant moi et avançai plus vite. Je ne tenais surtout pas à savoir où il voulait en venir et, de toute façon, ce serait sans moi.

— On se voit plus tard, Kennedy. J'ai cours d'espagnol.

Brusquement, il me prit par le bras.

— Il paraît que tu viens à notre fête annuelle, samedi ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. Mardi soir, Erin et moi avions passé quatre heures à trouver la bonne robe qui irait avec les bonnes chaussures, et vu sa tenue, j'étais en mesure de confirmer qu'elle ne plaisantait pas, quand elle disait qu'elle allait faire regretter à Chaz de ne plus la vénérer comme la déesse qu'elle était.

— Je croyais que tu adorais te « mettre en chasse » ? l'avais-je taquinée dans la cabine d'essayage, tandis qu'elle me tendait la dixième ou onzième tenue de soirée qui n'allait pas et enfilait un bout de tissu argenté avec une fente sur toute la longueur de la cuisse.

En m'adressant un sourire carnassier dans le miroir pendant que je remontais sa fermeture Éclair, elle avait pris le temps de bien se regarder, dans cette robe qui brillait de mille feux et faisait ressortir d'autant plus sa chevelure flamboyante, puis avait ronronné :

— Oh, mais je *suis* en chasse, t'inquiète.

Je plantai Kennedy là et ne pris même pas la peine de lui répondre lorsqu'il cria « À samedi, alors, Jacqueline ».

En cours, je passai en revue (et rejetai) toutes les excuses auxquelles je pus penser pour échapper à cette fête, et songeai un peu tard que je n'aurais jamais dû dire oui à Erin. Mais ma coloc, qui était plutôt saine d'esprit en temps normal, était déterminée à faire de la vie de son ex-copain un enfer, au moins le temps d'une soirée.

Vendredi soir, à table, elle annonça solennellement :

— Il faut que je le fasse. Pour pouvoir avancer.

Face à moi, Maggie me regarda d'un air entendu. Entre la tragédie en trois actes d'Erin et Chaz, les tentatives de Kennedy pour revenir vers moi, et la présence probable de Buck samedi soir, il me tardait sérieusement d'être à dimanche matin.

Éviter tout contact visuel avec Lucas s'avéra plus compliqué en cours d'autodéfense samedi matin, mais on y parvint – la première heure, en tout cas. Le point culminant de cette étrange semaine avait été le mail contenant les exercices qu'il continuait à m'envoyer, accompagnés du message visiblement « approprié » entre un tuteur et son élève, à savoir, en tout et pour tout : « Ci-joint la nouvelle fiche, LM. »

— Au contraire du coup de pied, que la victime risque davantage de rater et que l'agresseur a plus de chances d'éviter, le coup de genou est assez facile à exécuter de près. C'est donc le mouvement de défense que nous allons voir en premier.

La voix de Ralph me sortit de ma rêverie, surtout quand il ajouta :

— Et je présume, mesdames, que vous savez où viser, avec ce genou.

Il nous sépara en deux groupes comme lors du premier cours, et je me dirigeai tout droit vers celui de Don, avec Erin dans mon sillage. Tout en tenant par des poignées un grand coussin rembourré devant lui, Don nous expliqua le b.a.-ba du coup de genou et demanda une volontaire pour la démonstration. Erin se proposa sur-le-champ. Je sentis une bouffée de fierté en la voyant saisir Don par les épaules avec un « Non ! » retentissant, puis frapper de toutes ses forces avec son genou droit dans le coussin. Soudain, je me rappelai que Lucas s'était servi de ce mouvement avec Buck, même s'il l'avait touché au menton, et non à l'aine. Buck s'était aussitôt écroulé par terre. Et il y était resté.

Quand vint mon tour, la gêne et les hésitations s'estompèrent rapidement grâce aux encouragements sonores du groupe et aux « Encore ! Encore ! » que Don me criait entre chaque coup. J'étais euphorique lorsque je retournai auprès d'Erin, et l'adrénaline me faisait presque trembler. Elle éclata de rire en voyant mon air halluciné et s'exclama :

— Un truc de dingue, hein ?

Puis on passa aux coups de pied et, chaque fois que j'entendis Don pousser un grognement indiquant que j'avais mis dans le mille, ma crainte de ne pas arriver à reproduire ces gestes dans la vraie vie diminua un peu. À un moment donné, Vickie – la femme aux cheveux blancs qui m'avait sans le savoir donné le courage de rester deux semaines plus tôt – fit remarquer à Don qu'elle ne voyait pas comment c'était possible de battre un homme de sa taille, même si on frappait au bon endroit et avec suffisamment de force.

Don en profita pour nous rappeler que le but n'était pas d'avoir le dessus, mais de nous échapper.

— À chaque seconde, vous gagnez plus de temps pour fuir.

Lorsque Ralph nous proposa une pause, je ne pus m'empêcher de regarder Lucas en cachette. Deux filles lui tenaient la jambe, mais ses yeux, quasiment transparents dans la salle éclairée au néon, étaient résolument fixés sur moi. Après cette matinée plutôt intense, je réagis, disons, fébrilement. Ma respiration se fit difficile, et je me sentis comme prise au piège de ces yeux bleu-gris, qui ne me lâchèrent pas jusqu'à ce qu'Erin me tire par le bras.

— Arrête de scotcher, murmura-t-elle dans mon oreille.

Je piquai un fard et la laissai m'emmener dans le couloir, puis aux toilettes. Penchée au-dessus du lavabo, je me passai de l'eau sur le visage et m'observai dans le miroir en me demandant ce que Lucas voyait, quand il me regardait. Ce que Kennedy voyait. Ce que Buck voyait.

— Tu l'as dans la peau, c'est ça ? commenta Erin en me tendant une serviette en papier et en me scrutant elle aussi dans le miroir, jusqu'à ce que ses yeux noirs croisent les miens. J'aurais dû me douter que la thérapie par le plan cul ne fonctionnerait pas avec toi. Si ça peut te reconforter, il a l'air aussi déboussolé que toi.

Je roulai des yeux en tapotant la serviette sur mes joues.

— Ça me reconforte pas vraiment, non.

Elle leva les sourcils d'un air entendu puis se regarda à son tour, passa un doigt sur ses lèvres parfaites et arrangea sa queue-de-cheval, qu'elle gardait savamment flottante.

— Mouais.

— Bien, on va reprendre. Pendant la dernière heure, nous allons voir les mouvements de défense contre différentes prises, ainsi que les étranglements. Et la semaine prochaine, nous intégrerons tout ce que vous avez appris dans différents scénarios.

Ralph tapa dans ses mains, puis ajouta :

— Séparez-vous en deux groupes et on commence.

En élèves disciplinées, on se replaça au même endroit qu'avant la pause, pendant que les assistants de Ralph mettaient des protections un peu partout sur leur corps et un casque

rembourré sur la tête. Mais sans crier gare, Ralph leur annonça :

— Don, Lucas, vous allez échanger les groupes, histoire d'embrouiller un peu l'adversaire.

Oh, Seigneur. C'était pas prévu, ça.

Mon cerveau chercha par tous les moyens à éviter de me retrouver dans les bras de Lucas devant tout le monde, même si je savais que c'était peine perdue. La première attaque s'appelait *l'étreinte de l'ours*, et l'intrépide Vickie aux cheveux blancs se porta volontaire pour nous montrer au ralenti comment s'en dégager. En compagnie d'Erin et des trois autres femmes du groupe, je regardai Lucas faire, le souffle court et le cœur battant à tout rompre. Il ne m'avait même pas encore touchée.

L'intérêt du casque devint évident quand il commença à nous expliquer le coup de tête arrière – la victime immobilisée donne un grand coup avec l'arrière du crâne pour atteindre la bouche ou le nez de l'assaillant. Ensuite, il y eut l'écrasement du pied (tout le monde éclata de rire quand Lucas précisa qu'il fallait se retenir de vraiment lui écrabouiller le pied, vu qu'il n'était pas protégé – mais qu'il ferait volontiers semblant de souffrir, si cela nous faisait plaisir), puis le coup de coude dans le ventre, et enfin, un mouvement surnommé *la tondeuse* par Ralph, qui arriva à ce moment-là pour vérifier où on en était.

Se plaçant devant Lucas, il expliqua :

— Encore un mouvement qu'il va falloir vous restreindre de faire pour de vrai sur nos courageux instructeurs. (Il se retourna et mit une main ferme sur l'épaule de Lucas.) Ce serait quand même dommage qu'il ne puisse pas devenir père un jour.

Les autres femmes s'esclaffèrent, et Lucas rougit légèrement, les yeux fixés au sol, un sourire confus aux lèvres.

— Pour résumer, lors d'une agression, si vous avez une main libre le long du corps, vous allez la tendre pour empoigner le paquet, puis tourner et tirer d'un coup sec vers vous, exactement comme vous feriez pour démarrer une tondeuse.

Tout en parlant, il reproduisit les gestes et on eut même droit au bruit d'une tondeuse qui se met en marche, ce qui provoqua les rires de l'assemblée. Même le groupe de Don s'était arrêté pour regarder. Lucas secoua la tête devant les facéties de son collègue.

Puis, une par une, on vint se mettre devant Lucas, face aux autres, pour qu'il nous saisisse par-derrière et qu'on s'exerce aux nouvelles techniques. La tondeuse eut un franc succès auprès des femmes plus âgées : toutes s'en servirent, sans oublier le bruit qui allait avec. Les yeux pétillants, Erin exécuta chaque mouvement, coup de tête arrière, frottement du tibia suivi de l'écrasement du pied, et enfin, le clou du spectacle : coup de coude dans le ventre d'un bras *et tondeuse* de l'autre. Tout le monde l'applaudit, et Lucas s'exclama :

— Bravo ! À ce stade, ton agresseur sera par terre et te suppliera de partir.

— Un dernier coup de pied avant de m'enfuir, peut-être ? demanda-t-elle le plus sérieusement du monde.

— Non, s'il ne bouge plus, tu *cours*. Il ne faudrait pas qu'il te saisisse par la cheville et

te fasse tomber.

Erin hocha la tête et revint se placer à côté de moi, en me serrant fort la main au passage.

Nos regards se croisèrent quand je m'approchai de lui. Puis je lui tournai le dos, et tentai de me concentrer sur ce que j'étais censée faire.

Brusquement, je sentis ses bras musclés autour de moi, mais son étreinte avait beau être ferme, elle restait plus douce que celle de n'importe quel agresseur. Troublée, j'oubliai tout ce que je venais d'apprendre et commençai à me débattre – en vain, car il était trop fort.

— Frappe-moi, Jacqueline, me dit-il à l'oreille. Le coude.

Je lui donnai un coup de coude au niveau du ventre et il poussa un grognement.

— Bien. Maintenant, le pied.

Je fis semblant de lui écraser le pied.

— Le coup de tête.

Le haut de mon crâne toucha à peine son menton rembourré, mais le mouvement était bon.

— Et la tondeuse.

Il me dit cela d'une voix tendre, légèrement voilée, et j'avais beau essayer, je ne pouvais m'imaginer le toucher à cet endroit pour lui faire mal.

Je fis le geste, sans le bruitage mais rouge comme une tomate, et enfin, il me libéra. Je me dirigeai vers Erin en chancelant, et j'aurais pu me sentir bête si toutes les femmes dans cette pièce n'avaient pas fait la même chose que moi. Sauf qu'elles, elles ne s'étaient pas retrouvées face à un homme qui les faisait fondre d'un simple frôlement. Un homme qui ne donnait qu'une envie, rester enlacée pour toujours dans ses bras.

On me tapota l'épaule et on me félicita, comme si je n'avais pas été complètement pétrifiée, au début.

Quand on passa à l'étreinte par-devant ce fut pire, hormis le passage où, ma poitrine pressée contre la sienne, je levai les yeux vers lui et vis ses pupilles se dilater légèrement. Erin avait raison, il n'était pas indifférent – ce qui eut pour double effet de me rasséréner et de me mettre encore plus mal.

Juste avant la fin du cours, on vit les étranglements, et je trouvai ça plus facile. Je réussis même à me dégager sans son aide.

Pour finir, Ralph nous dit au revoir et nous encouragea à nous entraîner, en évitant de nous estropier si possible.

— Samedi prochain, mes assistants auront leur costume rembourré. Et là, mesdames, tous les coups seront permis.

En entendant ça, Erin et Vickie se tapèrent dans la main, et Ralph prit un air impatient, un grand sourire aux lèvres.

— Féroces et assoiffées de sang. Exactement ce que je veux voir.

Je n'étais pas retournée à la fraternité depuis la soirée d'Halloween, et Dieu merci, j'avais peu croisé Buck depuis l'épisode cauchemardesque de l'escalier – toujours en groupe, et toujours en public. Dès qu'il faisait mine de s'approcher, je m'écartais d'autant, comme si sa simple présence me révulsait, ce qui était le cas : il me suffisait de penser à lui pour avoir la bouche sèche et une boule à l'estomac.

Dans notre chambre, Erin se tourna vers moi après une ultime inspection dans le miroir.

— Il a intérêt à me foutre la paix, sinon je lui fais la tondeuse de la mort, déclara-t-elle.

— L'idée, c'est quand même pas de *tuer* quelqu'un, plaisantai-je.

Mais dans ma tête, j'imaginai les bras de Buck en train de me ceinturer, et je détestai les tremblements que je sentis monter. J'espérais qu'Erin n'allait pas râler si je la suivais comme son ombre ; parce qu'il n'était pas question que je me retrouve seule à cette soirée.

Mettant un bras autour de mes épaules, elle nous fit pivoter face au miroir en pied.

— Y a pas à tortiller, on est canon, copine, s'exclama-t-elle en croisant mon regard dans la glace. Sérieux, merci de faire ça pour moi. Les filles ont été cool, mais elles ne sont pas toi. Je me sens plus forte en sachant que tu seras à mes côtés.

Je lui souris et l'attirai contre moi. Elle avait raison, on était canon. Dans sa robe argentée, avec ses escarpins à lanières de la même couleur, Erin était une boule à facettes à elle toute seule. Ma robe fourreau bleue (au décolleté très chaste, et exactement de la même couleur que mes yeux) paraissait presque banale à côté de la sienne – jusqu'à ce que je me tourne. Mes années de contrebasse et les cours de yoga m'avaient musclée, et le vêtement mettait cet aspect en valeur avec un dos nu qui descendait à la taille. Aux pieds, j'avais opté pour des talons (ultra) hauts à bride noirs, qui annulaient quasiment l'effet « banal » d'eux-mêmes.

Erin fit quelques pas de danse, puis annonça :

— Allez, on y va. Il est grand temps que Chaz se morde vraiment les doigts d'avoir fait ce qu'il a fait.

J'éclatai de rire.

— Oh, Erin. Je suis tellement contente que tu aies pris parti pour moi.

— Et comment, ma poulette.

Elle accompagna sa remarque d'une tape sur mes fesses, et on enfila nos manteaux en claquant la porte.

Par un accord tacite, on tourna le dos à l'escalier de service pour prendre l'autre, qui était inodore, spacieux et à découvert. Tous ceux qui étaient là nous regardèrent descendre, bouche bée, et un gringalet de première année trébucha carrément sur une marche en essayant de nous reluquer toutes les deux en même temps. Par chance, il montait, et put donc amortir sa chute avec les mains – mais il atterrit quand même aux pieds d'Erin.

— Waouh, murmura-t-il en l'étudiant sous cet angle.

Elle lui tapota le dessus de la tête en passant, et lui susurra « Trop chou », comme si c'était un chiot. L'adoration dans ses yeux quand elle le toucha prouvait qu'il y avait bel et bien des hommes sur cette terre prêts à la mettre sur un piédestal et à la traiter comme une reine. Mais elle avait beau insister, je soupçonnais Erin de ne pas vraiment vouloir ça, au fond.

La fraternité avait vu les choses en grand, en accrochant une vraie boule à facettes au plafond et en louant les services d'un orchestre. Avec leur costume, leur cravate et l'assurance qui exsudait par tous les pores de leur peau, les garçons étaient unanimement hyper beaux – et ils le savaient. Deux d'entre eux étaient postés à l'entrée. Le premier prit nos manteaux et l'autre l'invitation pour Erin et moi. En échange, il nous donna un carnet de tickets pour le « bar », installé dans la cuisine, plus un billet de tombola. Les précieux prix étaient exposés sur une table à côté, et surveillés par un troisième.

Il s'agissait en grande majorité de produits high-tech : ça allait des iPod aux consoles de jeux, en passant par un écran plat de 107 cm.

— Pff, les mecs, j'te jure, râla Erin. Et pourquoi pas une journée au spa ? Ou un bon d'achat pour aller s'acheter des petites culottes chez Victoria's Secret ?

Vu comme il écarquilla les yeux, le garçon posté à la table approuvait son idée.

— Bonsoir, Erin, dit brusquement une voix grave.

Chaz. Il était superbe dans son costume gris foncé parfaitement ajusté, et sa cravate rouge s'accordait drôlement bien avec la chevelure d'Erin. Son expression, quand il me regarda, était chaleureuse et amicale.

— Salut, Jacqueline.

Aucune animosité dans sa voix, et pourtant, j'aurais pu le comprendre : son histoire avec Erin s'était quand même terminée à cause de moi.

— Salut, Chaz. Bravo, c'est top, ce que vous avez fait.

Je répondis pour nous deux, vu qu'Erin était en train de danser et de faire coucou à ses

copines comme si son ex n'existait pas. Cette année, le thème de la fête était *Saturday Night Fever*. Le groupe entama une reprise des Bee Gees, un truc sur lequel mes parents s'étaient probablement déhanchés au bal du lycée.

Chaz jeta un regard blasé autour de lui, me remercia et aussitôt reporta son attention sur Erin. De son côté, elle paraissait fascinée par les quelques téméraires qui avaient déjà investi la piste de danse, et quand un type nous croisa avec trois gobelets remplis de bière à la main, elle en chopa un au passage. Il commença à protester, mais Chaz lui lança un regard mauvais, le mettant au défi de dire quoi que ce soit à Erin. Le type referma la bouche et s'éloigna.

Tandis qu'elle sirotait son verre et faisait toujours comme s'il n'était pas là, il la dévorait des yeux. Il ne s'en cachait absolument pas, et le fait qu'Erin regarde partout sauf dans sa direction prouvait qu'elle était tout sauf indifférente. Ils passèrent le reste de la soirée à graviter l'un autour de l'autre, même s'il n'osa pas l'aborder une seconde fois.

Je savais que Chaz était un mec bien, malgré sa naïveté alarmante. Il avait gobé l'explication fournie par Buck sans se poser de questions, puis il était allé dire à Erin que j'avais peut-être trop bu ce soir-là et ne me rappelais plus très bien ce que j'avais fait. Il était clairement de ces garçons qui pensent que les violeurs sont des mochetés jaillissant des buissons et agressant au hasard. À partir de là, comment envisager que l'étudiant sympa, le membre de la fraternité ou pire, son meilleur ami, puisse en être un ?

L'idée ne l'avait sûrement jamais effleuré que ce prétendu meilleur ami était capable de détruire une pauvre fille en quelques minutes. Qu'il était capable de faire du mal à une innocente rien que pour blesser un rival. Capable de la violenter en pensant, tordu comme il était, que cela éclipserait sa propre impuissance. Capable de la faire vivre dans une peur constante, et de s'en foutre royalement.

Le seul moment où je me sentais vraiment en sécurité, c'était avec Lucas.

Bon sang.

Dix minutes plus tard, j'observai Buck danser avec une fille de troisième année qui était dans le club d'Erin. Il riait et minaudait, et elle en faisait autant. Il avait l'air tellement... normal. Pour la première fois, je me demandai si j'étais la seule à qui il avait fait subir ça, et si oui, pourquoi. Tout à coup, j'entendis la voix de Kennedy dans mon oreille.

— Tu es superbe, Jacqueline.

Je sursautai au point d'en renverser mon verre. J'en avais partout sur la main, mais heureusement ma robe avait été épargnée. Il me débarrassa de mon gobelet en disant :

— Ah, désolé. Je ne voulais pas te faire peur. Viens, on va essayer ça.

Sentir la main de Kennedy sur mon dos nu me perturba tellement que je me rendis compte de la disparition d'Erin seulement dans la cuisine. Il me saisit le bras délicatement, comme si j'avais du sang dessus et non de la bière, puis le rinça sous le robinet, et enfin, le tamponna avec une serviette. Quand je vis qu'il me tenait toujours après avoir fini, je m'écartai vivement.

Il ignore mon geste et me fit un sourire.

— Je me répète, mais tu es très belle, ce soir. Je suis content que tu sois là.

La musique était forte, même ici, et pour lui répondre, je fus obligée de m'approcher davantage que je ne l'aurais voulu.

— Je suis venue pour faire plaisir à Erin, Kennedy.

— Je sais. N'empêche que je suis heureux de te voir.

Il portait son parfum habituel (un Lacoste), mais ça ne me donnait plus envie de me pencher vers lui pour le sentir, comme avant. Pour la énième fois, je songeai qu'il était vraiment à l'opposé de Lucas : son odeur à lui était tout sauf prévisible. C'était celle de son blouson en cuir et du plat qu'il avait cuisiné pour moi, une pointe d'after-shave et la senteur reconnaissable entre toutes du graphite sur ses doigts, le pot d'échappement de sa Harrier et le parfum de son shampoing mentholé sur l'oreiller.

Les sourcils levés, Kennedy m'observait, et je compris qu'il m'avait probablement dit quelque chose.

— Euh, pardon, comment ? demandai-je en m'avancant pour être sûre de l'entendre.

— Je t'ai demandé si tu voulais danser avec moi.

Incapable de chasser Lucas de mon esprit, j'acceptai sans réfléchir et suivis mon ex jusqu'à la petite piste qu'ils avaient aménagée en poussant les meubles contre les murs. Il s'arrêta devant les musiciens. La boule à facettes tournait lentement au-dessus de nous, et certains garçons très grands la frôlaient presque en dansant. Sa surface miroitante envoyait des éclairs de lumière dans toutes les directions en même temps, illuminant les visages et les corps en mouvement, et se réfléchissant partout où elle pouvait, sur les poignées de porte, les bijoux, et bien sûr, la robe d'Erin. Celle-ci avait les mains fermement accrochées au cou d'un étudiant de troisième année appartenant à une autre fraternité, et tenait négligemment un gobelet vide du bout des doigts. Le garçon ne s'imaginait certainement pas que Chaz lui lançait un regard assassin depuis le début de la chanson. Mais Erin avait remarqué, elle, et elle se serra encore un peu en observant son partenaire comme si, vraiment, elle était captivée.

Pauvre Chaz. J'aurais dû être en colère contre lui, moi aussi, mais il avait l'air terriblement malheureux.

— J'ai appris pour Chaz et Erin. Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ? demanda Kennedy en suivant mon regard.

— Tu n'as qu'à lui poser la question.

Je me demandais ce que Kennedy pensait du comportement de Buck. Ils restaient polis l'un envers l'autre, mais cette compétition malsaine existait entre eux depuis toujours.

— Je l'ai fait, figure-toi. Mais Chaz n'avait pas vraiment l'air de vouloir en parler. Il m'a simplement dit qu'ils s'étaient disputés, qu'elle avait dépassé les bornes, etc. – enfin tu sais, le genre de trucs stupides que les garçons racontent quand ils ont foiré quelque chose de bien.

Sur ce, une chanson plus rapide commença, ce qui me permit de retrouver un tant soit peu d'espace vital et, Dieu merci, de laisser tomber cette conversation ridicule sur les ruptures et les décisions à la con. À vrai dire, j'étais tellement soulagée que j'en oubliai de regarder où se trouvait Erin. Et Buck, aussi.

À la fin de la chanson, je l'entendis dire dans mon dos « Salut, Jacqueline », et sursautai pour la seconde fois de la soirée.

— T'as fini de danser avec ce loser ? À mon tour.

Mon corps tout entier se raidit, et d'instinct, je me rapprochai de Kennedy, qui passa un bras autour de mes épaules. Je ne voulais pas de ce bras sur moi, mais si on m'obligeait à choisir entre les deux, c'était tout vu.

Buck me tendit une main en souriant.

Je la fixai d'un air incrédule et me recroquevillai un peu plus contre Kennedy, dont le corps se tendit en accord avec le mien.

— Non.

De son petit air nonchalant, Buck me scruta comme si mon ex n'était pas là. Comme si on était seuls.

— D'accord. Plus tard, alors.

Je secouai la tête et me concentrai sur le mot que j'avais répété des dizaines de fois ce matin. Le mot qui précédait chaque coup donné à l'agresseur.

— J'ai dit *non*. T'as pas entendu ? *Non*.

Du coin de l'œil, je vis Kennedy se tourner vers moi, surpris.

Buck plissa les yeux et, l'espace d'un instant, le masque tomba. Mais il se ressaisit vite et retrouva cette expression d'indifférence totale qui m'insupportait. Je sus à ce moment-là qu'il n'avait pas renoncé : il attendait simplement son heure.

— Pas de problème. *Jacqueline*.

Son regard se reporta sur Kennedy, qui avait l'air tout à la fois sur ses gardes et prêt à bondir.

— Kennedy, fit-il avec un signe de tête.

Mon ex lui répondit et, enfin, l'autre s'en alla.

Je m'affaissai contre Kennedy ; puis, tout aussi brusquement, je m'écartai en cherchant frénétiquement des yeux une robe argentée dans la pièce bondée.

— Jacqueline, qu'est-ce qui se passe entre Buck et toi ?

J'ignorai sa question.

— J'ai besoin d'Erin. Il faut que je trouve Erin.

Je commençai à partir dans la direction opposée de Buck, mais Kennedy me rattrapa par le bras. Quand je m'arrachai à son étreinte, on commença à nous observer avec curiosité.

Il s'approcha de moi, sans me toucher.

— Jacqueline, qu'est-ce qui t'arrive ? me fit-il d'une voix douce, rassurante. Ne t'inquiète pas, je vais t'aider à la trouver. Mais d'abord, dis-moi pourquoi t'es si remontée contre Buck ?

Je levai les yeux vers lui, sentant que le moment était venu de tout lui raconter.

— Pas ici.

Son visage se ferma.

— Tu veux bien monter avec moi ? Dans ma chambre ?

En me voyant hésiter, il ajouta :

— Jacqueline, t'es en train de flipper, là. Alors tu vas monter avec moi et tout m'expliquer.

J'opinai du chef et l'accompagnai au premier.

Il ferma la porte et on prit place sur son lit. Comme d'habitude, sa chambre était bien rangée, même si le lit n'était pas fait et qu'il avait laissé traîner un jean et une chemise sur le dossier de sa chaise de bureau. Je reconnus la couette qu'on avait choisie ensemble juste avant la rentrée, parce qu'il en voulait une neuve. Je reconnus aussi sur l'étagère ses romans préférés, ses livres de droit, sa collection de biographies de présidents. Toute cette chambre m'était familière. Comme lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix sincèrement inquiète.

Je respirai un bon coup et lui expliquai ce qui s'était passé le soir d'Halloween, en omettant le passage avec Lucas. Il écouta sans m'interrompre, mais se leva brusquement pour faire les cent pas, les poings serrés. Quand j'eus terminé, il s'arrêta et reprit place auprès de moi.

— Tu dis que t'as réussi à t'échapper. Ça veut dire qu'il n'a pas... ?

— Non.

Il expira bruyamment.

— Putain de merde.

Il desserra sa cravate et ouvrit le premier bouton de sa belle chemise blanche. Il avait la mâchoire si crispée que les veines de son cou ressortaient sous sa peau. Soudain, il se frappa la cuisse un grand coup.

— L'espèce de fumier.

C'était étrange d'entendre Kennedy parler comme ça – les insultes ne faisaient pas vraiment partie de son vocabulaire. Quand il me regarda, il avait l'air déterminé.

— Je vais m'occuper de lui.

— C'est déjà... c'est terminé, Kennedy. Je veux juste... je veux juste qu'il me laisse tranquille.

Bizarrement, je n'avais pas envie de pleurer. J'avais l'impression d'être plus forte maintenant que je le lui avais dit, exactement comme après en avoir parlé à Erin.

— Il va te laisser tranquille, m'annonça-t-il d'une voix ferme.

Puis, il me prit le visage dans ses mains et répéta :

— Il va te laisser tranquille. Je te le promets.

Et là-dessus, il m’embrassa.

Ses lèvres m’étaient tout aussi familières que les objets repérés en entrant dans sa chambre. Les livres sur l’étagère. La couette sous mes fesses. Le matériel pour faire de l’escalade dans un coin. Le sweat à capuche que j’aimais bien lui emprunter. L’odeur musquée de son parfum.

Involontairement, je goûtai ses lèvres, et trouvai son baiser un peu trop brutal. Je me dis qu’il manquait de tendresse à cause de sa colère contre Buck, mais au fond de moi, je savais que ce n’était pas vrai. Parce que ça aussi, ça m’était familier. Ce baiser – depuis que je le connaissais, il m’embrassait ainsi. Sa langue tenta de s’introduire dans ma bouche comme elle l’avait toujours fait, de façon possessive, et la scène m’était familière, d’accord – mais ce n’était pas Lucas.

Je me dégageai brutalement, et ses mains retombèrent sur ses cuisses.

— Mince, Jackie, je suis désolé... C’était vraiment déplacé...

Je laissai passer le lapsus, ce n’était pas le moment.

— Non. C’est bon, simplement... Je ne...

Je marquai une pause pour réfléchir et tenter de définir ce dont je ne voulais pas. On était séparés depuis sept semaines. Sept semaines, et j’avais tourné la page. J’observai mes mains, ouvertes devant moi ; la prise de conscience, et surtout le caractère définitif de la chose, me faisait un choc.

— Je comprends. Tu as encore besoin de temps.

Il se leva et j’en fis de même, car je n’avais plus qu’une envie : quitter cette chambre trop familière, et cette conversation.

Le temps ne changerait pas ce que je ressentais – ou plutôt ce que je ne ressentais plus. De l’eau avait coulé sous les ponts, et même si la douleur de l’abandon n’avait pas totalement disparu, elle s’était atténuée. OK, mon avenir était flou, mais j’étais maintenant capable d’en imaginer un où il ne me manquerait plus du tout.

— Je te ramène auprès d’Erin. Et je vais avoir une petite discussion avec Buck.

On était quasiment à la porte, mais je m’arrêtai net.

— Kennedy, je n’attends pas de toi que...

Il se tourna.

— Je sais. Peu importe. Je vais lui régler son compte.

J’inspirai et lui emboîtai le pas, en espérant qu’il avait seulement l’intention de faire ce qui était juste, et non de me reconquérir.

Erin se posta à la fenêtre avec moi pour assister au face à face entre Buck et Kennedy, sur le parking de la résidence. Il faisait trop froid pour faire la fête dehors, et ils étaient seuls. Impossible d’entendre ce qu’ils se dirent, de là où on était, mais leur corps parla pour eux. Buck était plus grand et plus costaud que Kennedy, mais mon ex possédait cette

supériorité innée qui l'empêchait de céder devant quelqu'un qu'il considérait comme indigne de lui. Sous ses airs contrariés, on sentait Buck fulminer, mais il écouta et ne réagit pas lorsque Kennedy pointa le doigt vers lui une fois, deux fois, trois fois – sans jamais le toucher, mais sans crainte non plus.

Je lui avais toujours envié cette assurance à toute épreuve.

Lorsque Kennedy revint, on quitta notre poste, mais Buck eut quand même le temps de se tourner vers la fenêtre et de me lancer un regard de haine pure.

— La vache, murmura Erin en me prenant le bras. Il est grand temps de boire.

On trouva Maggie lancée dans un jeu d'alcool avec un groupe d'amis.

— Errrrin ! cria-t-elle en la voyant. Allez hop, dans mon équipe !

— Ah, parce que ça se joue en équipe, votre truc ?

— Ouais, répondit-elle en saisissant Erin par le bras pour qu'elle s'assoie sur ses genoux. Et toi, J, tu vas être dans l'équipe de Mindi, OK ? Erin et moi, on va vous é-cra-ser.

Mindi était une blondinette de première année. Elle me sourit et cligna plusieurs fois ses grands yeux verts, sans parvenir à faire la mise au point sur moi.

— Tu t'appelles Jay, en fait ?

Elle était totalement pétée et battait des cils comme un personnage de dessin animé, ce qui lui donnait l'air encore plus jeune et vulnérable qu'elle n'était. L'exact inverse de Maggie, avec son air éternellement sarcastique et son look vaguement gothique.

— Jay, comme le prénom masculin ? insista-t-elle.

Les garçons assis en face pouffèrent de rire, et Maggie leva les yeux au ciel d'un air dégoûté. Je comprenais mieux pourquoi elle voulait changer de partenaire.

— Euh, non. C'est juste un diminutif pour Jacqueline.

L'un des garçons alla prendre deux chaises pliantes appuyées contre le mur et nous installa entre Mindi et Maggie.

— Oh, fit Mindi en fronçant furieusement des sourcils. Alors ça t'embête pas si j't'appelle Jacqu'line ?

Elle articulait tellement mal que je la comprenais à peine. Mais Maggie se mit à marmonner un truc entre ses dents, alors je m'empressai de répondre « Bien sûr, pas de problème », avant de demander à la cantonade :

— Alors, on gagne ?

Vu le sourire joyeux que me firent les garçons, c'était tout le contraire.

Le temps que notre chauffeur pour la soirée nous dépose devant la résidence, on avait tellement joué au jeu de Maggie (et tellement perdu) qu'on se préparait mentalement à regarder les murs de la chambre tourner toute la nuit, voire à planter la tente aux toilettes. On n'émergea vraiment que le dimanche à 15 heures. Erin avait une réunion à sa confrérie une heure plus tard, et elle maudit jusqu'à la dixième génération la personne qui avait eu la bonne idée de la programmer le lendemain de la fête annuelle du club des garçons.

— Tu parles, on va être incapables de décider quoi que ce soit, grommela-t-elle. Et on aura toutes des envies de meurtre sur la première qui osera se servir de ce foutu marteau.

Je la regardai s'emmitoufler dans une grosse écharpe violette et enfiler les gants qui allaient avec en attendant que mon ordi s'allume.

— Au moins, tu ne souffriras pas toute seule dans ton coin.

— Ouais, fit-elle en mettant un bonnet violet sur sa tignasse rousse, et pour finir, son manteau. Allez, souffre bien. Je te vois dans deux heures.

Lucas avait déjà envoyé la fiche d'exercices pour la séance de lundi. Toujours aucune note personnelle dans son message.

Je comprenais qu'on ne puisse plus se voir comme avant. Mais je ne comprenais pas pourquoi nos mails devaient s'arrêter pour autant. Nos échanges me manquaient, et je me demandais ce qu'il ferait si je lui répondais. J'avais envie de lui raconter ce qui s'était passé avec Buck la veille au soir, de lui expliquer qu'en disant non, j'avais eu la trouille de ma vie mais que je m'étais sentie forte en même temps.

Plus qu'une semaine de cours, puis une semaine d'exams, et le semestre serait terminé. Je ne savais absolument pas si cela ferait une différence pour lui.

J'avais du boulot, mais pour épargner mon pauvre cerveau, je fis le minimum syndical, à savoir compléter une carte de constellations pour le cours d'astronomie du lendemain, puis je rangeai au ralenti le linge propre qui attendait dans une panier au pied du lit depuis trois jours... ou quatre... euh, cinq. Je n'avais pas joué de contrebasse du week-end, et en plus, j'avais raté la répète de l'orchestre : j'allais devoir cravacher deux fois plus pour

rattraper mon retard.

Quand Erin revint, j'étais en train de me tâter à retourner au lit, car une bonne nuit de sommeil faisait en général des miracles sur le mal de crâne. Je me tournai vers la porte en bâillant, et lui annonçai :

— Je crois bien que je vais me coucher tô...

Mais Erin n'était pas seule. Elle avait ramené Mindi, ma partenaire de beuverie de la veille au soir. Au départ, je crus qu'elle avait simplement ma gueule de bois puissance dix ; et puis je remarquai l'air sombre d'Erin et les yeux rougis de Mindi. Elle ne se sentait pas juste mal parce qu'elle avait trop bu. Elle avait aussi pleuré. Beaucoup. Je me redressai d'un bond.

— Erin ?

— J, on a un problème, s'exclama-t-elle en faisant asseoir Mindi sur son lit. Hier soir, après notre départ, Mindi a dansé avec Buck.

En entendant ça, Mindi tressaillit, ferma les yeux, et les larmes se mirent à couler en silence sur ses joues.

Mon pouls s'accéléra. J'imaginai toutes sortes de suites à l'histoire d'Erin, et aucune n'était plaisante. Cela faisait longtemps que je n'avais pas prié pour de vrai, mais je me surpris à implorer en silence : *S'il vous plaît, mon Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé de pire qu'à moi. S'il vous plaît. S'il vous plaît.*

— Il l'a convaincue de monter dans sa chambre.

Aussitôt, Mindi se couvrit le visage des mains et se colla contre Erin, comme un enfant.

— Là, là, murmura Erin en lui caressant le dos.

Quand Erin planta son regard dans le mien, je sus que Mindi n'avait pas eu la chance d'être sauvée par un Lucas.

— J, il faut qu'on le dise. Il faut qu'on le dise, cette fois.

— Personne ne me croira ! s'écria Mindi en se relevant brusquement.

Elle avait la voix cassée, et je me dis qu'elle avait dû avoir la même réaction que moi : le supplier d'arrêter, encore et encore. Je l'imaginai avoir pleuré toute la nuit et toute la journée ensuite, *comme moi*, et je sentis monter une rage phénoménale, mais aussi de la peur.

— Je ne suis pas..., poursuivit Mindi dans un murmure. Je n'étais pas vierge.

— Aucune importance, rétorqua fermement Erin.

Je déglutis pour faire disparaître difficilement la boule qui s'était formée dans ma gorge.

— Ils te croiront. Il a tenté de... il a tenté avec moi, il y a un mois de ça.

Mindi me regarda fixement.

— Il t'a violée, toi aussi ?

Un frisson me parcourut de la tête aux pieds.

— Non, quelqu'un l'en a empêché. J'ai eu de la chance.

Je ne me rendais pas compte à quel point, jusque-là.

— Oh, dit-elle doucement, les larmes reprenant de plus belle. Vous... vous pensez que ça va compter ?

— On va faire en sorte que oui, répondit Erin, puis elle incita Mindi à s'allonger, mit une couverture sur elle et lui prit la main.

— J, tu penses que Lucas acceptera de corroborer ton histoire ? Je ne le connais pas très bien, mais je dirais que oui.

Lucas avait été furieux que je refuse d'appeler la police, ce soir-là. Mais il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'en m'abstenant de le dénoncer, j'avais laissé croire à Buck qu'il était intouchable. Qu'il pouvait le refaire et s'en sortir aussi bien. Dans ma tête, la raclée donnée par Lucas lui avait suffi. Et pourtant, ça ne l'avait pas empêché de m'agresser dans l'escalier... ni de me faire des menaces à peine voilées pas plus tard qu'hier soir, et sous le nez de Kennedy en plus.

J'acquiesçai vivement d'un signe de tête.

— Il le fera, j'en suis certaine.

Erin souffla longuement, passa une main tremblante dans ses cheveux et se tourna vers Mindi.

— On va devoir appeler la police, ou aller à l'hôpital, non ? Je n'ai aucune idée de ce qu'il faut faire en premier.

— L'hôpital ? répéta Mindi d'une voix apeurée.

— Ils vont probablement devoir... t'examiner, tu sais.

Erin lui avait dit ça le plus gentiment possible, mais en entendant le mot « examiner », Mindi écarquilla les yeux, et les sanglots reprirent.

Elle serra fort la couverture, et se mit à crier :

— Je veux pas qu'on m'examine ! Je veux pas aller à l'hôpital !

Comment lui en vouloir, quand on savait pertinemment que parler allait la faire souffrir et l'humilier encore plus ?

— On va venir avec toi. Tu vas y arriver.

Elle se tourna vers moi et ajouta :

— Par quoi on commence ?

Je marquai un temps d'arrêt pour réfléchir. La police du campus ? Si on tombait sur quelqu'un comme Don, ça irait. Mais les autres... On pouvait peut-être aller directement à l'hôpital, mais je n'étais pas certaine de moi. Je finis par prendre mon portable et composer un numéro.

— Allô ?

À entendre sa voix, Lucas était sur ses gardes. Je me rendis compte que c'était la première fois qu'on s'appelait, en fait.

— Lucas, j'ai besoin de toi.

Cela faisait plus d'une semaine qu'on ne s'était pas parlé, si l'on mettait de côté le cours

d'autodéfense de la veille.

— Où tu es ?

— Dans ma chambre.

Je m'attendais à ce qu'il demande ce que je lui voulais, mais il n'en fit rien.

— Je suis là dans dix minutes.

— Merci, dis-je en fermant les yeux.

Il raccrocha, moi aussi, et on attendit.

Lucas était agenouillé à hauteur de Mindi.

— Si tu ne vas pas voir les flics, il va recommencer avec quelqu'un d'autre, dit-il doucement, et sa voix me parut venir de très loin. Mais ne t'inquiète pas, les filles seront avec toi.

Erin était toujours assise à côté d'elle sur le lit, une main dans la sienne. Quant à moi, je connaissais à peine cette fille, mais grâce à Buck, on était à présent liées pour toujours, et pour la plus ignoble des raisons.

— Est-ce que tu seras là ? murmura-t-elle à Lucas.

— Si tu veux, oui, répondit-il aussitôt.

Elle hocha vivement la tête, et je réprimai une pointe de jalousie. Il n'y avait vraiment rien à envier à sa situation.

La télé allumée dans la salle d'attente des urgences me vrillait le crâne tant le volume était fort. Je mourais d'envie de l'éteindre, ou au moins de baisser, mais un petit vieux était planté devant, dans sa chaise en plastique, les bras croisés sur le torse, et il ne perdait pas une miette du feuilleton à l'eau de rose qui passait. Si le vacarme lui faisait oublier la raison de sa venue, qui étais-je pour le priver de cette diversion ?

Lucas était assis à côté de moi, les jambes écartées, et son genou venait effleurer ma cuisse. Sa main était si près de la mienne, je n'aurais eu qu'à tendre le petit doigt pour la caresser. Ce que je ne fis pas.

— T'aimes pas cette série ou quoi ? dit-il, histoire de me dérider.

— C'est pas moi qui l'aime pas, ce sont mes tympans.

Quand il me fit son sourire énigmatique, je luttai pour ne pas craquer.

— Mouais, répliqua-t-il en observant sa santiag, qui reposait sur son genou. T'aurais pas un peu mal aux cheveux, aussi ?

Quand Erin et Mindi lui avaient raconté la soirée de la veille en détail, il en avait rapidement déduit que je m'y trouvais aussi.

— Peut-être un peu, oui.

Allait-il penser que je m'étais bêtement mise en danger en allant à une fête où je savais

que Buck serait présent ? La pique à laquelle j'avais eu droit le soir de notre rencontre (« Bravo la maturité ») me restait toujours en travers, essentiellement parce qu'il avait raison.

— Alors, il t'a parlé hier soir ? poursuivit-il, les yeux toujours rivés sur sa santiago.

— Oui. Il m'a demandé de danser avec lui.

Il serra la mâchoire, et quand il leva la tête vers moi, son regard était froid.

— Je lui ai dit non, précisai-je, sur la défensive.

Il inspira profondément, se tourna complètement vers moi et me dit d'une voix basse et menaçante :

— Jacqueline, j'te jure, je prends sur moi en ce moment pour rester le cul sur ma chaise et attendre que cette affaire soit entre les mains de la justice, au lieu d'aller voir cet enfoiré et lui foutre la raclée *de sa vie*. Ce n'est pas ta faute – ni celle de Mindi. Vous n'avez jamais demandé à ce qu'il vous fasse ça. C'est des conneries, ce genre de théorie. Un putain de mensonge, brandi bien haut par les psychopathes et les crétins pour se justifier. OK ?

Sans voix devant une telle déclaration, je me contentai d'acquiescer. Il plissa les yeux, avant d'ajouter :

— Est-ce qu'il a entendu ton *non* ?

Et à la fin de sa phrase, j'entendis : « cette fois ? »

Je hochai la tête précipitamment.

— Kennedy était avec moi. Il a remarqué que je me comportais bizarrement avec Buck, alors je lui ai expliqué ce qui s'était passé. Je n'ai pas parlé de toi, ni de la bagarre. Je lui ai simplement dit que j'avais réussi à m'échapper.

Il fronça légèrement les sourcils.

— Et comment il l'a pris ?

— Je ne l'avais jamais vu aussi en colère. Il a pris Buck à part et lui a ordonné de me laisser tranquille... Ce qui l'a probablement humilié encore plus, et c'est pour ça qu'il...

C'est pour ça qu'il avait violé Mindi.

— Qu'est-ce que je viens de te dire ? Ce n'est pas ta faute.

J'acquiesçai mais regardai fixement mes cuisses, sentant des larmes amères monter. J'avais désespérément envie de croire que je n'y étais pour rien, mais il avait fait du mal à Mindi juste après s'être fait engueuler par Kennedy. À cause de moi. *Forcément*, je me sentais responsable. Je savais que c'était plus compliqué que ça, mais comment ne pas faire le lien ?

Lucas me mit un doigt sous le menton pour faire pivoter ma tête vers lui.

— Ce n'est *pas* ta faute.

J'opinaï une nouvelle fois, et m'accrochai à ses paroles comme si elles avaient le pouvoir de m'absoudre.

Je me garai devant la maison d'un voisin, fermai la portière aussi délicatement que

possible, et avançai à pas de loup sur le trottoir, puis dans l'allée pavée menant au garage. Il était tard – suffisamment tard, espérais-je, pour que personne n'ait l'idée d'épier par la fenêtre. J'aurais autant aimé éviter de me faire surprendre en train de monter en douce dans l'appart d'un garçon.

La moto de Lucas était garée sous l'escalier. Lorsque j'eus la main sur la rampe, je fis une pause pour lancer un dernier regard vers la maison de Heller, le cœur battant. Je ne voyais aucun mouvement à l'intérieur, même s'il y avait encore quelques lumières allumées. Je pris le temps de respirer pour me calmer, puis montai l'escalier et frappai trois coups légers à la porte.

À son expression, je compris qu'il avait jeté un coup d'œil dans le judas avant d'ouvrir. Il m'avait laissée devant la résidence avec Erin et Mindi il y avait à peine une heure. Mais après son départ, je m'étais rendu compte que j'avais beaucoup de choses à lui dire. Et que je devais le faire de vive voix.

— Jacqueline ? Qu'est-ce que... ?

En voyant ma tête, il se tut et s'empressa de m'attirer à l'intérieur, avant de refermer derrière moi.

— Il y a un problème ? reprit-il en me tenant délicatement par le coude.

Il portait un bas de pyjama et un tee-shirt noir dont les manches courtes laissaient voir ses tatouages sexy depuis les biceps jusqu'aux poignets. Et pour la première fois, je le voyais avec de fines lunettes à monture noire, qui accentuaient le bleu de ses yeux et ses longs cils.

J'inspirai un grand coup et lui ouvris mon cœur avant de me dégonfler complètement :

— Je suis venue te dire... que tu me manques. Ça va sûrement te paraître ridicule... on se connaît à peine, mais entre tous les mails et les textos qu'on a échangés, sans compter, euh... le reste, j'avais l'impression que si, quand même. Que finalement, par ce biais, on s'était un peu dévoilés. Et, comment te dire... vous me manquez. Tous les deux.

Il ferma les yeux et respira calmement. Je savais qu'il allait réagir en être sensé et me rejeter de nouveau, mais j'étais déterminée à ne pas lui laisser cette chance. Sauf que, tout à coup, il ouvrit les yeux, s'exclama : « Et merde, rien à foutre », me poussa contre la porte, plaqua les mains de chaque côté de ma tête et m'embrassa comme on ne m'avait jamais embrassée, avec une telle force que son piercing m'écorcha la lèvre.

Il pressa son corps ferme contre le mien et j'en fis autant, soulevant son tee-shirt à la va-vite et me calant contre lui tandis que sa langue me caressait. Soudain, il eut un léger mouvement de recul, et je protestai par des borborygmes très peu classe, ce qui le fit rire ; en fait, il cherchait simplement à m'enlever mon manteau et à me guider vers le canapé. Une fois installé, il me fit mettre à califourchon sur lui puis, prenant ma tête dans une main, il m'attira brusquement vers son visage.

Quand on s'écarta pour reprendre notre souffle, il en profita pour balancer ses lunettes sur la table basse. Il manqua arracher son tee-shirt en le passant par la tête puis m'enleva le mien, plus doucement. Ses mains chaudes se posèrent sur ma taille, et serrèrent de plus en

plus fort à mesure que nos lèvres, elles, dansaient à un rythme langoureux. Quand je passai les bras autour de son cou, sa bouche commença à dévier vers la commissure de mes lèvres, puis le creux de mon cou. Je rejetai la tête en arrière de plaisir, et ne parvins pas à retenir les petits gémissements que ses baisers légers déclenchaient en moi.

— Tu as un grain de beauté, ici, murmura-t-il en léchant une zone située juste sous ma mâchoire. Il me rend dingue chaque fois que tu es sur moi. Ça me donne envie de faire ça...

Quand il commença à me faire un suçon à cet endroit, je fus électrisée et serrai machinalement les cuisses autour de ses hanches.

Plantant son regard brûlant dans le mien, il ôta mon soutien-gorge et se mit à faire des petits cercles concentriques du bout des doigts sur mes seins, si délicatement que j'en vibraï des pieds à la tête. Quand il les prit en coupe, je me penchai vers lui et attirai sa langue dans ma bouche, tout en faisant glisser une main le long de son ventre ferme, jusqu'à la ceinture de son pyjama. Une fois là, je tirai sur le cordon.

— Oh, mon Dieu, Jacqueline, dit-il en haletant.

Je sentis son corps s'étoffer sous mon toucher, tandis que ses bras m'enlaçaient et ses doigts se faufilaient dans mes cheveux pour m'attraper la nuque et me donner un baiser vorace. Tout aussi brusquement, il s'écarta, appuya le front contre mon épaule et gémit en serrant les dents.

— Dis-moi d'arrêter.

Déconcertée, sentant son souffle sur mes seins, je me penchai tout près de lui et murmurai à son oreille :

— Je ne veux pas que tu arrêtes.

Sans prononcer un mot, il nous allongea sur le côté, ouvrit la fermeture Éclair de mon jean et glissa une main entre le fin tissu et ma peau. Quand ses doigts trouvèrent ce qu'ils étaient venus chercher, je criai et plantai mes ongles dans ses biceps. Mais il grogna dans mon oreille :

— Jacqueline. Dis-moi stop.

Je secouai la tête vigoureusement et posai la main sur son érection, pour lui rappeler ce que son corps voulait de moi.

— Non, n'arrête pas, soufflai-je en espérant lui faire comprendre que j'en avais autant, follement envie que lui. Puis je l'embrassai, persuadée que cela suffirait amplement à lui prouver qu'il pouvait continuer.

Je me trompais.

— Dis-moi stop, s'il te plaît. *S'il te plaît.*

Son ton était de plus en plus implorant, à tel point que je ne pus l'ignorer plus longtemps, même si je ne comprenais pas pourquoi il me faisait ça.

— Stop, chuchotai-je sans le penser, sans le vouloir, et quand sa main s'éloigna de mon jean, elle tremblait.

Posant la mienne sur son torse, je ne bougeai plus, ne parlai plus. Je me contentai de

rester dans ses bras pendant de longues minutes, jusqu'à ce que sa respiration devienne lente et régulière.

Landon Lucas Maxfield s'était endormi sur son canapé. Avec moi.

C'est Francis qui me réveilla : il miaulait pour qu'on le fasse entrer. Me libérant délicatement de l'étreinte de Lucas, j'allai lui ouvrir en attrapant au passage soutien-gorge et tee-shirt, que j'enfilai à la va-vite. L'air glacial s'engouffra en même temps que le chat, et je m'empressai de refermer dès que le bout de sa queue fut à l'intérieur. Il vint se frotter contre moi pendant deux bonnes secondes puis fila dans la chambre sans se retourner, et je sus que je n'obtiendrais rien d'autre de lui.

Je retournai vers le canapé, mais pris place sur la moquette pour contempler Lucas au lieu de le réveiller en tentant de me rallonger. Les traits de son visage étaient détendus dans le sommeil, sa bouche charnue légèrement entrouverte, et pour la première fois, je vis le garçon en l'homme. Je ne comprenais toujours pas ce qui venait de se passer, pourquoi il m'avait demandé d'arrêter, ni pourquoi il gardait ses distances avec tout le monde, donc avec *moi* – mais je mourais d'envie de démêler ce mystère.

Je songeai que la rose tatouée constituait peut-être un indice, vu son emplacement sur le cœur. J'examinai les symboles et autres motifs sur ses bras, et me demandai soudain s'il ne les avait pas dessinés lui-même. Au même moment, il se tourna, et je pus enfin lire les mots tatoués sur son flanc gauche :

L'amour n'est pas l'absence de logique

Mais une logique arrangée et réarrangée

Sans cesse remodelée

Pour épouser les contours du cœur

J'avais enfin la preuve qu'à un moment donné, dans un passé peut-être pas si lointain que ça, Lucas avait aimé quelqu'un profondément. Et qu'il l'avait perdue, vu qu'elle ne semblait pas être dans les parages. Sa main était négligemment posée à côté de son visage, et soudain, mon attention fut attirée par le tatouage qui courait autour de son poignet. Entre les ornements, ce qui aurait pu passer pour une bande de peau se révéla être, vu de près, une cicatrice fine mais irrégulière. Elle faisait toute la largeur du poignet et se confondait presque avec l'encre noire, comme un code secret.

Je me souvenais qu'il avait un tatouage similaire au poignet droit et, tout en prenant garde de ne pas le réveiller, je levai la main posée sur sa poitrine et la retournai doucement pour vérifier : le même genre de cicatrice adroitement dissimulée par un tatoueur.

Abasourdie par cette découverte, je restai assise par terre un long moment, à le regarder dormir. Je ne savais vraiment pas si c'était un sujet que je pourrais un jour aborder avec lui – si c'était une chose qu'il m'avouerait de son plein gré. J'en avais passé des jours et des nuits à me sentir malheureuse comme les pierres à cause de Kennedy, mais jamais je

n'avais été déprimée au point d'envisager le suicide. Il avait vraiment dû lui arriver quelque chose de grave, pour qu'il se laisse ainsi aller au désespoir.

Il était tard, il fallait que je rentre. Mon cours d'éco (*notre* cours d'éco) commençait dans à peine huit heures. Sur le comptoir de la cuisine, je trouvai une enveloppe vide et gribouillai un mot pour lui faire savoir que je le verrais le lendemain.

— Attends.

La voix de Lucas m'arrêta alors que je me dirigeais vers la porte. Il se redressa, encore tout engourdi de sommeil.

— Je ne voulais pas te réveiller, alors je t'ai laissé un mot.

J'allai le chercher sur le comptoir, le pliai en deux et le fourrai dans ma poche. J'avais tellement de choses à lui dire et de questions à lui poser que rien ne sortit, évidemment.

Il se frotta les yeux, se leva, s'étira le cou et les bras. La vision de ses pectoraux se contractant automatiquement m'ensorcela.

— Je te raccompagne à ton pick-up.

Quand il se retourna pour attraper son tee-shirt et l'enfiler, je le reluquai une fois de plus sans vergogne. J'eus le temps de voir qu'il avait d'autres tatouages dans le dos, mais le vêtement les recouvrit bien trop vite. Il disparut dans sa chambre et ressortit avec son sweat à capuche, et aux pieds, des chaussures bateau pourries que je n'avais jamais vues. J'étais persuadée qu'il *dormait* avec ses santiags, pour tout dire.

— Tu verrais comme Francis prend ses aises sur le lit... J' imagine qu'il peut te remercier ? dit-il en venant vers moi, tout sourire.

Je le lui confirmai d'un signe de tête, mais son sourire s'évanouit. Il venait de se rappeler ce qui était arrivé avant qu'on s'endorme dans les bras l'un de l'autre, je le sentais ; et il se demandait bien ce que je pensais de sa réaction quelque peu paradoxale, étant donné que je lui avais clairement fait comprendre mon envie de continuer. S'il savait... Ma perplexité n'était rien en comparaison de l'appréhension que les cicatrices sur ses poignets avaient fait naître en moi.

À la façon dont Lucas m'avait totalement ignorée en cours la semaine précédente, je ne savais pas trop à quoi m'attendre, lundi matin. Le changement était minime, mais indéniable. À mon entrée dans l'amphi, nos regards se croisèrent aussitôt, et un très léger sourire se dessina sur ses lèvres. Tout en lui devenait familier, et je songeai alors que, depuis le soir où l'on avait dansé ensemble, j'étais destinée à craquer pour lui. À présent, je contemplais avec bonheur la mâchoire ferme, le menton volontaire, le nez légèrement dévié, indiquant une probable fracture dans sa jeunesse. La petite cicatrice en forme de croissant de lune sur sa pommette gauche, ses yeux tellement transparents qu'ils paraissaient irréels, parfois. Il portait les cheveux juste assez longs pour adoucir ses traits : si un jour il devait les couper, il serait méconnaissable.

Il reporta son attention sur l'éternel carnet à dessins, et je m'obligeai à regarder où je mettais les pieds, histoire de ne pas me vautrer dans l'escalier de l'amphi. Quelques heures plus tôt, il avait pris mon visage dans ses mains, m'avait poussée contre la portière de mon pick-up et embrassée comme si on était allés au bout, dans son appart, juste avant. J'avais dû me concentrer deux fois plus sur la route du retour, tant le désir menaçait de me submerger.

Tout en m'installant à côté de Benji, je résistai à la tentation de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. S'il n'était pas en train de me regarder, j'allais être déçue ; s'il l'était, j'allais me faire prendre la main dans le sac.

La minette à ma droite faisait son résumé habituel du week-end à sa copine – et à tous les êtres dotés d'oreilles alentour. Benji l'imitait super bien, même s'il en faisait toujours des tonnes, et il se surpassa tellement cette fois que je dus feindre une quinte de toux pour cacher mon fou rire. Le problème, c'est que ça attira l'attention de ma voisine.

— Euh, tu nous fais quoi, là ? se moqua-t-elle avec un air méprisant. On t'a jamais dit que cracher ses poumons en public, c'était pas hyper sexy ? Mais j'dis ça, j'dis rien.

Je piquai un fard, mais aussitôt Benji s'exclama par-dessus ma tête :

— Mouais, et tu sais que donner à la moitié de l'amphi, tous les lundis matin, la preuve

par A + B que t'es une pouffiasse *et* une ivrogne, c'est pas hyper sexy non plus ? Mais j'dis ça, j'dis rien...

Sa repartie la laissa pantoise, et des ricanements s'élevèrent autour de nous ; quant à moi, je me mordis la lèvre inférieure et fixai un point devant moi, en priant pour ne pas éclater de rire. Dieu merci, le prof entra au même moment, et le cours commença. Pendant cinquante longues minutes, je tentai d'oublier la présence de Lucas deux rangs et cinq sièges derrière moi.

— Alors... plus que neuf jours avant les exams, hein ? me fit Benji en rangeant ses affaires, avec un petit sourire en coin.

— Oui oui.

— Plus que neuf jours avant la fin des *restrictions*. Hein ? Hein ? insista-t-il en remuant frénétiquement ses sourcils.

Je roulai exagérément des yeux pour lui faire plaisir, mais en empoignant mon sac, je ne pus m'empêcher de vérifier si Lucas était encore dans l'amphi. Il était en train de discuter avec la fille de l'autre fois – tout en m'observant discrètement.

Devant moi, Benji avait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Je choisis la catégorie Tuteurs Canon pour deux cents dollars, Alex, annonça-t-il d'une voix efféminée, avant de se mettre à fredonner le générique du vieux jeu télévisé Jeopardy.

Il chantonnait toujours le même air quand il passa devant Lucas, à la porte de l'amphi, et le salua joyeusement.

Je priai pour ne pas être en train de rougir lorsque Lucas m'emboîta le pas à la sortie, mais il garda le silence. Une fois dans le couloir, en revanche, il se racla la gorge, me montra vaguement du doigt la silhouette de Benji qui s'éloignait dans la foule et dit en jouant machinalement avec son piercing :

— Euh, est-ce qu'il sait ? Pour... ?

— Oui. C'est même grâce à lui que j'ai compris... qui t'étais.

— Ah ouais ? fit-il en me tenant la porte pour m'accompagner au cours d'espagnol, comme l'autre fois.

— Il a remarqué qu'on se... regardait, expliquai-je en haussant les épaules, et un jour il m'a demandé si j'allais à tes séances de tutorat.

— Bon sang, je m'en veux tellement pour ça, répliqua-t-il en soupirant.

J'attendis, espérant qu'il me révèle enfin ce qui se cachait derrière le mystère Landon/Lucas. On marcha en silence pendant une minute ou deux, chaque pas nous rapprochant un peu plus de mon prochain cours. Il n'y avait pas un nuage dans le ciel et le soleil nous réchauffait délicieusement, quand on n'était pas frigorifiés à cause des ombres projetées par les arbres et les bâtiments.

— Je t'ai remarquée dès la première semaine de cours, commença-t-il d'une voix douce. Pas seulement parce que je te trouvais super jolie, même si, bien sûr, ça a aidé. (Je souris et

observai nos pieds avançant à l'unisson.) C'est la façon que tu as de prendre appui sur tes coudes quand t'écoutes le prof, et que quelque chose a éveillé ton intérêt. Et quand tu ris, ce n'est pas pour attirer l'attention : c'est un rire franc et communicatif. Ta façon de ramener tout le temps ta mèche derrière l'oreille gauche, mais de laisser le côté droit retomber comme un rideau. Et quand tu t'ennuies, tu tapotes du pied et tu déplaces les doigts sur la tablette comme si tu jouais d'un instrument. Ça m'a tout de suite donné envie de te dessiner.

On s'arrêta un instant au soleil, à l'écart de l'entrée du bâtiment des langues.

— Mais chaque fois que je te voyais ou presque, tu étais avec *lui*. Et puis un jour, t'es arrivée en cours toute seule. Je tenais la porte de l'amphi pour les filles qui étaient devant toi, et j'ai fait exprès de t'attendre. Quand tu es passée devant moi, ça a eu l'air de te surprendre un peu, mais de te faire plaisir. Contrairement aux autres, tu ne trouvais pas normal que le premier type venu te tienne la porte. Tu m'as souri et gentiment remercié, et c'est là que j'ai vraiment fondu. Après ça, j'ai prié pour que jamais tu ne viennes à l'une de mes séances, et encore moins avec lui. Je ne voulais pas que tu saches que j'étais le tuteur.

Soudain, il fronça les sourcils.

— Tu sais, quand je vous observais, tous les deux, j'avais l'impression que tu faisais partie des meubles, pour lui. T'avais beau être à côté de lui et lui tenir la main, il ne te voyait pas.

Je ne me souvenais même plus du nombre de fois où j'avais ressenti ça, quand j'étais avec Kennedy.

— Je ne voulais pas que tu aies de la peine, mais je ne pouvais pas m'empêcher de souhaiter que tu te sépares de lui. Et je devais me répéter sans cesse que, de toute façon, même si un jour vous n'étiez plus ensemble, je ne pourrais pas t'avoir. Et puis tu n'es pas venue le jour du partiel – ni au cours suivant, ni au suivant. J'ai commencé à m'inquiéter. Ton copain a continué à venir, et il est resté plutôt réservé au départ. Mais avant la fin de la semaine, des filles flirtaient avec lui avant d'entrer dans l'amphi, et à la façon dont il réagissait, j'ai compris ce qui était arrivé. J'étais persuadé que tu avais laissé tomber le cours, et même si c'était égoïste de ma part, j'étais hyper content. Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à te chercher partout sur le campus.

Là-dessus, il me regarda dans les yeux et baissa encore la voix pour ajouter :

— Et puis, il y a eu la soirée d'Halloween.

En entendant ça, j'en oubliai de respirer.

— T'étais là ?

Il hochait la tête.

— Mais comment t'as pu entrer, si tu ne fais partie d'aucune fraternité ?

— J'avais réparé leur clim la veille, comme a expliqué ton ex. D'habitude, on ne fait pas les réparations le soir ou le week-end, à moins que ce ne soit vraiment urgent, mais ils ont insisté, et comme je suis contractuel, j'ai accepté. Quand ils ont vu que je ne voulais pas de pourboire, ils m'ont invité à leur fête, pour me remercier. J'ai seulement dit oui parce que

j'espérais t'y voir. Ça faisait deux semaines que je te cherchais partout, et ce campus est tellement grand, je commençais à penser que je n'allais jamais te retrouver.

Il eut un petit rire et se passa une main sur la nuque avant d'ajouter :

— Euh, je me rends compte que ça fait un peu obsédé, dit comme ça.

Ou bien : trop craquant.

— Mais pourquoi tu ne m'as pas parlé, ce soir-là ? Avant...

— Tu avais l'air tellement renfermée et malheureuse, soupira-t-il. Je n'ai même pas eu le courage de tenter ma chance. Tous les mecs qui s'approchaient de toi repartaient la queue entre les jambes. Et les seuls avec qui t'as bien voulu danser, tu les connaissais déjà – comme *lui*.

— Buck.

— Oui. Quand t'es partie, il t'a suivie et j'ai cru... que peut-être, vous aviez décidé de rentrer ensemble.

J'observai trois filles qui étaient avec moi en cours d'espagnol entrer dans le bâtiment.

— Il faisait partie de mon cercle d'amis, à l'époque. Du moins, je le croyais.

Il acquiesça d'un signe de tête, l'air soudain très sérieux.

— Bref, je n'avais plus de raison de rester à cette fête, puisque tu n'étais plus là. Ma moto était garée devant, mais en y allant, j'ai senti qu'un truc clochait. Sauf que, comme j'étais obnubilé par ce nouveau mec et que je ne pensais qu'à l'éliminer de l'équation, j'ai tenté de me raisonner avant de faire une bêtise. J'ai perdu un temps précieux, et je m'en excuse. Au final, j'ai décidé d'aller voir, et je me suis dit que, si je vous trouvais en pleine action, je tournerais les talons, prendrais ma Harrier et ferais une croix sur ça. Sur toi.

— Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

— Non.

Me rendant soudain compte que ça manquait un peu d'animation autour de nous, je sortis mon portable. Il était 10 h 02.

— Zut. Je suis à la bourre.

— Oh, oh. C'est pas le prof qui ne supporte pas les retardataires, en plus ?

Impressionnant.

— T'as bonne mémoire, dis donc, commentai-je avant de remettre le portable dans mon sac en grognant. Et voilà, à cause de toi j'ai envie de sécher, maintenant.

Il me fit un sourire en coin.

— Et franchement, en tant que vacataire employé par cette université, ce ne serait vraiment pas bien de ma part de t'encourager à sauter un cours la dernière semaine du semestre...

— On fait plus que des révisions, de toute façon. Et j'ai déjà un A. Ce n'est pas si grave que ça, si je le rate.

On se regarda.

— Et toi, t'as pas cours ? lui demandai-je en plongeant la tête la première dans ses yeux clairs.

— Pas avant 11 heures.

Ce n'était pas la première fois que je sentais son regard me caresser le visage comme une douce brise. Je le vis s'attarder sur ma bouche.

Les lèvres entrouvertes, je tentai de reprendre une respiration normale, alors même que mon pouls s'accélérait.

— Tu ne m'as jamais redessinée, finalement.

Il planta ses yeux dans les miens mais ne répondit pas, et je me dis qu'il ne se rappelait peut-être pas me l'avoir demandé par texto.

— Tu m'as dit que tu avais du mal à refaire mon portrait de mémoire. Mes joues. Mon cou...

— Et tes lèvres. J'ai aussi dit que j'allais devoir passer plus de temps à les observer et moins de temps à les goûter.

OK, il avait *vraiment* bonne mémoire.

— C'était stupide comme remarque, d'ailleurs, conclut-il en reposant les yeux sur ma bouche.

Sous son regard intense, mes lèvres commencèrent à picoter. J'avais envie de passer un doigt dessus, ou de les mordiller, pour faire passer cette sensation. Quand je les humectai, il s'arrêta de respirer.

— Un café. On va aller prendre un café.

J'acceptai et on se rendit à la maison des étudiants, l'endroit le plus bondé du campus à cette heure de la journée.

— Alors comme ça, tu portes des lunettes ?

Ça faisait quelques minutes qu'on était assis à une petite table, en train de siroter notre café dans un silence de plus en plus pesant ; j'avais sorti le premier truc qui m'était venu à l'esprit.

— Euh, oui.

Génial. Il avait fallu que je reparle de *la fameuse nuit*. Mais au fait, pourquoi on n'en reparlerait pas, de cette nuit ? Pourquoi je ne lui demanderais pas s'il m'avait repoussée parce qu'il était mon tuteur, ou à cause de ses cicatrices sur les poignets ?

— J'ai des lentilles. Mais en fin de journée, je mets mes lunettes pour reposer mes yeux.

Aussitôt, je revis Lucas à la porte, le regard soucieux, l'air professoral tandis que le bas de pyjama produisait l'effet contraire. Je me ressaisis d'un raclement de gorge.

— Eh ben, elles te vont super bien. Les lunettes. Je veux dire, tu pourrais les porter tout le temps, si tu voulais.

— Sauf que ce n'est pas très pratique, avec le casque de moto. Et pour le taekwondo.

— Ah, je comprends.

Le silence se réinstalla, et je songeai qu'il nous restait encore quarante minutes avant

de retourner en cours.

— Je pourrais te dessiner maintenant, proposa-t-il tout à coup.

Mes joues s'empourprèrent malgré moi.

Heureusement, il avait déjà plongé la tête dans son sac pour en sortir son carnet et l'ouvrir à une nouvelle page. Ensuite, il prit son crayon, qu'il avait comme toujours derrière l'oreille, et il commença à m'examiner sous toutes les coutures. S'il vit qu'il m'avait fait rougir, il ne releva pas. Sans un mot, il se laissa aller en arrière dans son fauteuil, cala le carnet sur un genou et se mit à dessiner, avec les grands gestes fluides de celui qui sait ce qu'il fait. Ses yeux ne cessaient d'aller et venir entre son croquis et moi, et je finis mon café en silence, observant son visage. Et ses mains.

C'était un acte très intime, de poser pour quelqu'un. Je me souvins que je m'étais portée volontaire en cours d'arts plastiques au lycée, histoire de grappiller quelques points. Je manquais singulièrement de talent en dessin, et j'avais sauté sur l'occasion de remonter un peu ma moyenne, sans réfléchir au fait que j'allais devoir rester assise sans bouger, avec tous les regards braqués sur moi. En clair, j'avais donné à une bande d'ados gouvernés par les hormones la permission de me reluquer pendant une heure. Je ne m'étais jamais sentie aussi gênée de ma vie. Surtout quand le petit copain de Jillian, Zeke, avait commencé son portrait de moi par les seins. Et que, sans se démonter, il avait montré son ébauche à tous ses voisins, en lançant des vannes sur les tétons qui pointent sous les décolletés, et en expliquant que, pour bien faire, il aurait fallu que j'enlève ma chemise – ou au moins que je la déboutonne. Pendant ce temps-là, je faisais semblant de ne pas entendre.

« En règle générale, les artistes commencent par la tête », avait fait remarquer Mme Wachowski en regardant par-dessus l'épaule de Zeke.

Ses petits copains et lui s'étaient étranglés de rire, et moi, je ne savais plus où me mettre.

— À quoi tu penses ?

Alors là, pas moyen que je lui raconte cette histoire.

— Au lycée.

Une mèche lui tombait sur le front mais je sus qu'il l'avait plissé, et je vis aussi sa mâchoire serrée.

— Quoi ? fis-je, surprise de voir combien ces deux mots avaient plombé son humeur, tout à coup.

Entourés comme nous l'étions par le brouhaha des conversations, la musique et les bruits de fond, je ne l'entendais pas dessiner. Mais j'observai le crayon danser dans sa main, et me demandai quelle partie de mon corps il était en train d'esquisser, et quelles seraient celles qu'il aimerait reproduire si on n'était que tous les deux. Comment était-il, à seize ans ? Est-ce qu'il dessinait déjà ? Est-ce qu'il traînait avec des garçons de son âge ? Est-ce qu'il était déjà tombé amoureux ? Est-ce qu'il avait eu le cœur brisé par une fille cruelle ?

Est-ce qu'il avait déjà ces cicatrices sur les poignets, ou bien cet épisode était-il encore à venir ?

— Tu m'as dit que tu étais restée trois ans avec lui.

Il parla juste assez fort pour que j'entende sa remarque, mais garda les yeux braqués sur son croquis. Ce n'était pas une question. Il avait cru que je pensais à Kennedy.

— Je n'étais pas en train de penser à lui.

De nouveau, il serra la mâchoire. Était-ce de la jalousie ? Je ressentis une pointe de culpabilité en me rendant compte que j'avais *envie* de le voir jaloux.

— C'était comment le lycée, pour toi ? demandai-je en le regrettant aussitôt, quand je vis qu'il arrêta de dessiner pour me regarder fixement.

— Sûrement très différent de ce que t'as vécu, répliqua-t-il d'un air tendu.

— Oh ? Comment ça ? fis-je avec un sourire, tout en songeant que j'allais me faire méchamment rembarrer.

Mais sa réponse me surprit.

— Pour commencer, je n'ai jamais eu de petite amie.

Je repensai à la rose tatouée sur son cœur et au poème sur son flanc gauche. Ça ne m'arrangeait pas tellement que sa déception amoureuse soit plus récente.

— C'est vrai ? Pas une seule ?

Il secoua la tête.

— J'étais... perturbé, à cette époque-là. Je sortais avec des tas de filles, mais ça n'allait jamais très loin. Je séchais tout le temps les cours. Je faisais la fête avec des mecs du coin et les touristes qui traînaient sur la plage le soir, comme on habitait à côté. La plupart du temps, ça se terminait en bagarre. Et je me suis fait exclure tellement de fois que le matin, au réveil, je ne savais jamais si j'étais censé aller au lycée ou pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il me regarda d'un air interdit.

— Comment ça ?

— Je veux dire, comment t'as fait pour entrer à la fac et devenir ce... cet étudiant ultra sérieux ?

Il observa le crayon dans sa main et passa son ongle du pouce sur la pointe, comme s'il voulait la tailler.

— J'avais dix-sept ans, et j'étais à deux doigts de me faire virer définitivement du lycée. Je me préparais mentalement à devoir bosser sur le bateau de mon père pour le reste de ma vie. Un soir, j'étais sur la plage avec des potes, on avait fait un feu de joie. Ça attirait toujours les fêtards en vacances dans les parages. J'avais un copain qui dealait, à l'époque. Rien d'extraordinaire, juste un peu de drogue pour passer une bonne soirée. Il revendait plus cher aux touristes, histoire de s'en mettre un peu dans la poche.

» Bref. Sa sœur était là, pour une fois. Je savais qu'elle était amoureuse de moi, mais elle n'avait que quatorze ans. Une jeune fille innocente, quoi. Pas du tout mon type, en

plus. Quand je l'ai gentiment envoyée balader, elle a commencé à flirter avec ces idiots de touristes qui, sans le savoir, finançaient notre soirée. Son crétin de frère était tellement dans le gaz qu'il ne la surveillait pas du tout. Je n'étais pas beaucoup plus clair, mais quand le mec avec qui elle dansait l'a attirée à l'écart, j'ai bien vu qu'elle n'avait pas l'air d'accord.

» Je me souviens de lui avoir couru après, mais le reste est carrément flou. On m'a dit que j'avais cassé la mâchoire du type. Je me suis retrouvé au poste avec une plainte pour coups et blessures. J'aurais dû finir en prison, mais la famille Heller était en vacances chez nous cette semaine-là, et Charles a tout arrangé. Je n'ai jamais su comment.

» C'est un vieil ami de mon père, et il a eu une grande conversation avec lui, cette nuit-là. Dès le lendemain, j'étais inscrit en cours d'arts martiaux. À l'époque, j'étais assez con pour penser "*Cool, je vais pouvoir cogner encore plus et encore mieux*". C'est la seule raison pour laquelle j'ai accepté. Ce dont j'étais loin de me douter, c'est que ça allait m'apporter un équilibre pour la première fois depuis bien longtemps. Avant de partir, Charles m'a fait la leçon comme mon père n'avait jamais réussi à le faire. Je n'aimais pas le décevoir, quand j'étais ado. Je n'aime toujours pas, d'ailleurs, précisa-t-il en me lançant un regard appuyé.

Je bus une gorgée de café pour me retenir de parler, car je sentais qu'il n'avait pas terminé.

— Ce soir-là, il m'a dit que j'étais en train de foutre mon avenir en l'air, et que je valais mieux que la drogue et les bagarres. Il m'a aussi dit que ma mère me regardait de là-haut, et il m'a demandé si je préférais qu'elle soit fière de moi ou qu'elle ait honte. Ensuite, il a promis de m'aider à entrer à la fac, de tirer toutes les ficelles qu'il faudrait, si de mon côté je faisais un effort. Il savait que je cherchais le moyen de fuir. Il m'a donné une seconde chance.

Un frisson me parcourut l'échine en entendant cette phrase.

— Il est plutôt doué pour ça.

Il sourit imperceptiblement.

— C'est vrai. Toujours est-il que j'ai suivi son conseil. J'ai rattrapé mon retard en dernière année de lycée, mais j'avais flingué mon dossier bien avant ça. Je ne sais pas comment il s'est débrouillé pour me faire entrer ici, même sous conditions. Mon père n'a pas les moyens de financer mes études, d'où l'accumulation de petits boulots. Je lui paie aussi un loyer pour l'appart, mais avec ce qu'il me demande, je n'aurais même pas un lit de camp dans un garage, chez quelqu'un d'autre.

— C'est un peu ton ange gardien, on dirait.

Levant ses yeux troublants vers moi, il répliqua :

— Tu n'as même pas idée.

Je regardai Erin, déconcertée.

— Comment ça, il y a des chances pour qu'elle ne fasse pas sa déposition ?

Ma coloc balança son portable sur le bureau, alla se chercher une bouteille d'eau dans notre petit frigo et le referma violemment. Elle enleva ses chaussures d'un coup de pied et en jeta une contre le mur, tellement elle était en colère. Celle-ci retomba sur la moquette, entre les deux lits.

— Ils sont allés la voir. Kennedy, D.J. et Dean. Et ils l'ont convaincue (ou quasiment) qu'ils allaient *se charger* de Buck. Que si elle faisait cette déposition, elle signerait l'arrêt de mort de la fraternité, et de toutes les autres sur le campus.

— *Quoi ?*

— T'as bien entendu. Ils osent la faire culpabiliser. De s'être fait violer !

Je n'avais jamais vu Erin aussi furax.

— Non, mais ils sont malades ou quoi ? J'appelle Katie, dit-elle sur un ton définitif.

Je me levai d'un bond et lui mis la main sur le bras pour l'en empêcher.

— Erin, tu ne peux rien dire sans l'accord de Mindi.

Elle me lança un regard appuyé.

— T'es sérieuse, là ? La nouvelle a déjà fait le tour du campus.

— Ah. OK.

Je la laissai passer son coup de fil, et l'écoutai dire à la présidente de sa confrérie ce qu'elle pensait des garçons qui tentaient d'étouffer l'affaire.

— D'accord, je suis là dans une heure, avec Mindi.

Quand elle raccrocha, elle s'était calmée. L'air calculateur, elle me fit asseoir sur le lit et me prit la main.

— Jacqueline, il faut que tu viennes avec nous. Il faut que tu leur dises ce qu'il t'a fait.

Quelque part, témoigner devant une bande d'ex-pom-pom girls était carrément plus flippant que dénoncer Buck ou faire une déposition contre lui au poste.

— P-pourquoi ? bafouillai-je. Je ne fais pas partie de ton club, Erin. Elles se fichent

bien...

— Ton histoire constitue un précédent.

Je pensai à Kennedy, qui adorait utiliser ce genre de jargon juridique dans la conversation.

— Tu es certaine qu'elles vont le voir comme ça ? Je veux dire, il n'a pas réussi avec moi, et ça ne fait que deux fois...

Son regard s'enflamma.

— Jacqueline.

— Oui, bien sûr... Bon sang, mais qu'est-ce que je raconte ? fis-je en me passant une main tremblante sur le visage, avant qu'Erin ne la reprenne dans la sienne délicatement.

— On doit faire en sorte qu'il ne puisse pas recommencer.

Je hochai la tête, sachant pertinemment qu'elle avait raison, et elle envoya un texto à Mindi.

Erin ouvrait les portières de sa Volvo quand j'entendis quelqu'un crier mon prénom. C'était Kennedy, qui courait vers nous sur le parking de la résidence.

— Salut, Jacqueline. Erin.

Il lui fit un petit sourire pincé, et eut droit en retour à un regard mauvais. Puis, s'adressant à moi, il dit :

— Il faut qu'on parle.

— De quoi ? explosai-je. Tu veux m'expliquer ce qui t'a pris d'aller voir Mindi pour tenter de la convaincre de ne pas porter plainte contre Buck, alors que tu sais pertinemment ce qu'il m'a fait ?

Il poussa un soupir fatigué.

— C'est pas ce que tu crois...

— Ah bon ? C'est quoi, alors ?

— On peut parler en privé ? S'il te plaît ?

Je jetai un coup d'œil à Erin, qui fit la moue et toisa longuement mon ex avant de reporter son attention sur moi.

— Je vais chercher Mindi et on se retrouve à la confrérie ?

Elle craignait qu'il tente de me dissuader de parler, vu combien cette histoire me mettait mal à l'aise. Je dévisageai alors Kennedy – et compris que c'était exactement ce qu'il était venu faire.

— Tu m'emmènes à la fraternité d'Erin en voiture. Tout de suite. T'as pas le choix, si tu veux qu'on discute.

Frustré, et peut-être un peu déstabilisé par ma réaction, il accepta. Aussitôt, je regardai Erin par-dessus le toit de sa berline et lui dis d'un ton ferme :

— Je te retrouve là-bas.

Elle acquiesça, et dans ses yeux, je vis la foi inébranlable qu'elle avait en moi. Je lui fis un signe de tête et suivis Kennedy à sa BM.

Il démarra, baissa le volume de l'autoradio et se mit à conduire lentement, un poignet posé négligemment sur le volant en cuir.

— Je te remercie d'avoir accepté de me parler, commença-t-il en jetant un coup d'œil furtif vers moi. Je veux que tu saches que je crois à 100 % tout ce que tu m'as dit samedi soir. Je sais que Buck est une ordure. Seulement, je ne me rendais pas compte à quel point. On a entamé une procédure pour l'exclure de la fraternité.

— L'exclure de la *fraternité* ? C'est ça, la sanction qu'il mérite, selon vous ?

Je fermai les yeux et secouai vigoureusement la tête, pour m'éclaircir les idées.

— Buck est arrivé ici en pensant qu'il allait entrer dans la confrérie les doigts dans le nez, grimper les échelons vite fait jusqu'à se faire élire président, et avec un peu de chance, finir au conseil d'administration en dernière année. Alors que là, il va se retrouver avec que dalle, et son papa chéri n'aura rien à dire. C'est quand même pas rien, comme sanction.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Kennedy, *il a violé une fille*.

Il eut l'élégance de tressaillir légèrement en m'entendant dire ça.

— OK, mais...

— Y a pas de putain de *mais* ! hurlai-je en serrant les poings sur mes cuisses pour me retenir de boxer sa face pleine d'arrogance. Il mérite d'aller en prison pour ce qu'il a fait, et je vais m'en assurer.

Kennedy avait peut-être été envoyé par ses potes pour me décourager de témoigner, mais je ne pus m'empêcher de penser que cette conversation avait produit exactement l'effet inverse.

Il s'arrêta devant le club d'Erin, mit le frein à main et serra le volant des deux mains.

— Jacqueline, il faut que tu comprennes un truc. Ça fait des semaines que Buck raconte à qui veut l'entendre que vous couchez ensemble. Et même si c'est bidon, certaines personnes ont confirmé ses propos. Tout le monde est au courant. À part moi, personne ne va avaler ton histoire de tentative de viol, maintenant. C'est un peu tard.

Ma gorge se serra et, partie de la poitrine, une douleur intense m'irradia dans tout le corps. Fermant les yeux un instant, je luttai contre les vertiges et les larmes que je sentais venir. J'étais tellement enragée que je voyais réellement rouge derrière mes paupières closes.

— Mon... *histoire* ?

Il planta ses yeux verts dans les miens.

— Je te l'ai déjà dit, je te crois.

J'observai attentivement ce garçon avec qui j'avais partagé une telle intimité pendant trois ans. Je voyais bien qu'il ne me mentait pas, mais le besoin de sauver la face était plus fort. Il s'en tiendrait à cette version, coûte que coûte.

— Si tu me crois, pourquoi tu fais tout pour que *personne d'autre* ne me croie ?

— Jacqueline, c'est plus compliqué que...

— Va te faire foutre, avec tes complications.

Et je le plantai là, en claquant la portière sur ses jérémiades, pour foncer vers la porte d'entrée. La colère, la peur et un sentiment nouveau m'animaient : la détermination.

Une petite vingtaine de filles avait daigné venir à la réunion. J'étais la seule à ne pas être à ma place, dans cette pièce.

En tant que présidente, Katie avait pris place au bout de la longue table en bois verni. À côté d'elle, ses adjointes : je reconnus notamment la sœur d'Olivia. Elles auraient pu être jumelles, tant elles se ressemblaient – même gabarit, mêmes cheveux, même sourire sarcastique accroché en permanence aux lèvres.

— Mindi, ma belle, personne ne dit que c'est ta faute, était-elle en train de faire remarquer d'une voix dégoulinant d'hypocrisie. Mais le truc, quand même, c'est que t'es montée dans sa chambre de ton plein gré. Je veux dire, il s'attendait *forcément* à quelque chose, tu comprends ?

Erin posa une main sur ma cuisse quand elle vit la tête que je faisais, pour me signifier que ce n'était pas mon tour de parler. Bouillir, OK, mais en silence. Je n'étais pas des leurs, on pouvait me mettre dehors en un claquement de doigts. Mais ce n'était pas moi qui en pâtirais, c'était Mindi ; et elle avait bien besoin de soutien, d'où qu'il vienne.

— Et t'étais pas non plus, genre, vierge. Vrai ou faux ? intervint une autre.

— Sans déc, Taylor, ça n'a rien à voir, rétorqua une troisième.

Taylor haussa les épaules.

— Pour moi, c'est important.

Mindi était pâle comme un linge, et je crus bien qu'elle allait vomir ou pire, tomber dans les pommes. Erin s'approcha et lui murmura :

— Respire, ma chérie.

Il y eut plusieurs autres commentaires débiles (et quelques-uns plus sensés), jusqu'à ce que, finalement, tout le monde ait donné son opinion sur cette affaire hormis Katie, Erin, et les deux filles qui tenaient le sort de Buck entre leurs mains : Mindi et moi. Quand Katie frappa un coup léger avec le marteau, les conversations s'arrêtèrent net et tout le monde se tourna vers elle. En se tenant si droite qu'on aurait dit une reine portant une lourde couronne, elle posa les yeux sur moi et dit :

— Jackie, si je comprends bien, tu prétends que Buck a tenté de te violer le soir de la fête d'Halloween ?

Deux voisines firent un commentaire à voix basse, et une autre pouffa de rire. Les poings serrés, je les ignorai, inspirai profondément et lui confirmai que oui.

— OK, je suis désolée mais je vois pas ce qu'elle fait ici, intervint brusquement une fille de première année. S'il est même pas allé jusqu'au b...

— Il avait toutes les intentions d'aller jusqu'au bout, figure-toi, rétorqua Erin, les dents

serrées. Il a simplement été stoppé avant de *réussir*.

Une autre fille rejeta les cheveux en arrière, puis observa :

— Sauf qu'elle n'est pas allée voir la police, ce soir-là. Pourquoi ? Et pourquoi parler *maintenant* ? Je veux dire, comment on sait que c'est pas un stratagème pour attirer notre attention ? Ou une vengeance personnelle contre Buck ?

Erin poussa un grognement outré.

— Il a été stoppé par quelqu'un qui a tout vu et qui est prêt à témoigner avec moi, affirmai-je d'une voix tremblante, et sous la table, Erin me prit la main et la serra fort. Quant à savoir pourquoi je me suis tue jusqu'à aujourd'hui... je l'avoue sincèrement, c'était une erreur. Je n'aurais jamais pensé qu'il s'en prendrait à quelqu'un d'autre. (Je me tournai vers Mindi et m'excusai du regard, puis reportai mon attention sur Katie.) Je pensais que c'était juste moi.

— Et c'est qui, ce quelqu'un ? Il fait partie de la fraternité ? Parce que c'est clair qu'ils ne témoigneront pas contre Buck, dit Taylor, et plusieurs filles acquiescèrent.

— Non. Il s'agit de Lucas Maxfield.

— Oh, mais je le connais, s'exclama la sœur d'Olivia. Et je peux vous dire qu'on en mangerait...

— C'est celui qui est venu à la fête sans costume ? Santiags ? Cheveux bruns un peu longs ? Super beaux yeux ? Trop canon ? demanda sa voisine.

— C'est ça.

— Mindi, interrompit Katie. D'après ce qu'on m'a dit, Dean et D.J. sont venus te voir, hier ?

Mindi hocha la tête et se redressa légèrement.

— Ils ne veulent pas que j'aie à faire de déposition. Ils disent qu'ils vont gérer ça en interne.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je ne sais pas. Je suis vraiment perdue.

Katie la dévisagea avec le plus grand sérieux.

— Est-ce que Buck a vraiment fait ce dont tu l'accuses, Mindi ?

Toutes les têtes se tournèrent vers elle. Les yeux de la pauvre Mindi se remplirent de larmes, et quand elle acquiesça d'un signe de tête, elles roulèrent sur ses joues.

— Alors pourquoi on continue à tergiverser, bordel ?

Les filles en restèrent sans voix pendant un instant, jusqu'à ce que celle qui trouvait Lucas « trop canon » s'exclame :

— T'es en train de dire qu'elle devrait porter plainte ?

— Absolument.

Plusieurs « Oh ! » fusèrent autour de la table et moi, j'hallucinais, tout simplement.

— Mais ça va faire mauvais effet sur..., protesta la vice-présidente.

— Tu sais ce qui fait *vraiment* mauvais effet ? la coupa Katie. Un groupe de femmes

incapables de se soutenir quand un mec fait ce genre de connerie. J'en ai ma claque, figurez-vous. Avant la réunion, j'ai clairement fait comprendre à D.J. où il pouvait se carrer la *réputation de son club*.

Sans crier gare, elle se leva et se pencha en avant, les mains sur la table.

— Laissez-moi vous raconter une petite histoire, les filles. Au lycée, je sortais avec le capitaine de l'équipe de foot. C'était un vrai champion, il avait même fait des demandes de bourse pour continuer à la fac. J'avais déjà couché plusieurs fois avec lui. Un soir, j'étais pas d'humeur, mais lui, si. Et il m'a prise de force. Le peu de gens à qui je l'ai dit m'ont aussitôt parlé des conséquences pour son avenir à *lui* si je le dénonçais. Non, mais vous imaginez, *ma meilleure amie* a fait remarquer que je n'étais pas vierge, qu'on sortait ensemble, qu'on avait déjà eu des rapports sexuels. Qu'est-ce que j'ai fait, au bout du compte ? J'ai gardé le silence. Je n'en ai même pas parlé à ma mère. Ce mec m'a fait des bleus sur le corps qui ont mis des semaines à partir. Je pleurais et je le suppliais d'arrêter, et il ne m'a pas écoutée. Et ça, mesdemoiselles, ça s'appelle *un viol*.

Elle se redressa et croisa les bras fermement.

— Alors moi, je dis que Buck peut aller croupir en prison. Il aura tout le temps de ressasser comment il a foutu sa vie en l'air, comme ça. Ce salaud a fait du mal à deux filles *assises à cette table*. Et vous vous inquiétez de la réputation de sa fraternité ? Mais on s'en tape ! Qu'ils aillent se faire foutre, Dean, D.J., Kennedy, et tous les autres. Merde, on est des sœurs ou pas ?

Jacqueline,

Ci-joint la fiche de révisions que j'ai prévu de faire en tutorat jeudi. J'imagine que techniquement, je vous donne un traitement de faveur en vous l'envoyant deux jours avant les autres, mais après tout, j'ai aussi dit que vous étiez ma préférée.

LM (alias Lucas, alias Landon, alias M. Maxfield)

M. Landon Lucas Maxfield,

Ça me fait bizarre de recevoir un mail de votre/ta part. Comme si tu n'étais pas vraiment la même personne (et je viens de me rappeler que je t'ai demandé, un jour, si tu avais besoin d'aide en éco. En clair, j'étais prête à te recommander à *toi-même*. J'ai vraiment dû passer pour une gourde).

Merci pour la fiche de révisions. Je ne la téléchargerai pas avant jeudi, promis. Comme ça, pas besoin de te sentir coupable de me l'avoir envoyée à l'avance.

Je rentre du poste de police, où j'ai accompagné Mindi pour sa déposition. Erin

nous y a emmenées. C'était la première fois que je racontais vraiment en détail ce qui m'était arrivé. À la fin, j'avais les larmes aux yeux et je tremblais de toute part. Je me sentais vraiment mal, et surtout très bête. Mais Mindi était en plus mauvais état, encore. La personne qui nous a reçues a dit qu'elle présentait des signes de stress post-traumatique, et qu'elle aurait besoin d'être suivie. D'ailleurs, elle nous a conseillé à toutes les deux de prendre rendez-vous chez un psy, pour faire le point.

Mindi a appelé ses parents sur le chemin du retour, et ils prennent l'avion demain matin. Ça ne m'a jamais traversé l'esprit d'en parler aux miens. Je crois que je ne le supporterais pas, si ma mère me sortait son éternel « Je te l'avais dit ». Pas pour un truc aussi grave que ça.

J'ai donné tes coordonnées à l'agent, elle m'a dit qu'ils t'appelleraient quand ils auraient besoin de ton témoignage. Au-delà de ça, je ne sais pas trop ce qui va se passer.

JW (alias Jacqueline, alias J, alias Mlle Wallace, alias Jackie – mais le prochain qui m'appelle comme ça, je lui fais la tondeuse !)

Mlle Jacqueline (et non Jackie) Wallace,

Je ne me suis jamais, *jamais* dit que tu étais stupide. C'est plutôt moi qui me suis empêtré dans mes mensonges, et plus le temps passait, plus je me sentais nul de faire ça. Je suis content que tu aies découvert le pot aux roses, et désolé de ne pas te l'avoir dit moi-même. Si quelqu'un a été stupide dans cette histoire, c'est bien moi.

Et je me sens tellement con, aussi, d'avoir suggéré cette nuit-là que tu avais une part de responsabilité dans ce qui t'était arrivé. J'étais vraiment remonté contre lui. Si tu ne t'étais pas manifestée, dans le pick-up, je crois que j'aurais pu le tuer.

Vous avez demandé une injonction d'éloignement contre lui ?

Lucas

Moi : Ça t'embête si on passe aux SMS ?

Lucas : Non, pas de problème.

Moi : On nous a donné les papiers pour l'injonction temporaire, elle prendra effet jeudi après-midi.

Lucas : D'accord. Si tu flippes, je veux que tu m'appelles. OK ?

Moi : OK.

Lucas : Demain, c'est mon dernier cours d'éco. Heller a prévu de faire des révisions vendredi.

Moi : Et bien sûr, tu n'en as pas besoin. Moi qui croyais que t'étais un gros feignant. Planqué au dernier rang, occupé à dessiner au lieu d'écouter le prof.

Lucas : Oui, je sais. Mais c'est mon 3^e semestre de tutorat, et le 4^e où j'assiste à ce cours. Autant dire que je le connais par cœur.

Moi : Alors en fait, à compter de jeudi, on a plus cours ensemble ? Ensuite, c'est les exams. Et après ? Qu'est-ce qui se passe ?

Plusieurs minutes s'écoulèrent, et je compris que je lui avais posé une question à laquelle il ne pouvait ou ne voulait pas répondre.

Lucas : Après, le semestre est terminé et on rentre chez nous. Il y a certaines choses que tu ne sais pas sur moi. Je me suis promis de ne plus te mentir, mais je ne suis pas prêt à tout te dire. C'est trop tôt. Je ne sais pas si j'en serai capable. Je suis désolé.

Les vacances commençaient dans dix jours – le soir des derniers exams du premier semestre. J'étais obligée de quitter la résidence jusqu'au second semestre, qui débutait sept semaines après. Il pouvait s'en passer des choses, en sept semaines.

Je me souvins de m'être cassé le bras en tombant d'un arbre, quand j'avais dix ou onze ans. Pendant sept semaines, je n'avais pas pu jouer de contrebasse ni me coiffer toute seule. Et quand j'avais quinze ans, ma meilleure amie Dahlia était partie en colo pendant les deux mois d'été. À son retour, c'était Jillian, sa meilleure amie. J'étais restée en bons termes avec les deux, mais ça n'avait plus jamais été pareil, entre Dahlia et moi. Sept semaines après la rentrée, Kennedy m'avait quittée ; et sept semaines après, j'avais tourné la page.

Tout pouvait changer, en sept semaines.

Je cherchais encore la réponse à faire à Lucas – s'il y en avait une, d'ailleurs – quand Erin rentra. Étrangement silencieuse, elle se déshabilla d'un air distrait et alla mettre ses fringues au sale, au lieu de les froisser en boule et de tenter un panier de basket, comme d'habitude.

— Erin ? Tout va bien ?

Elle s'effondra sur son lit et se mit à fixer le plafond.

— Chaz m'attendait près de la voiture quand je suis sortie du resto, ce soir. Il avait un bouquet de fleurs à la main.

Aucune trace de fleurs dans la chambre, ce qui ne présageait rien de bon.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

Mais je savais ce qu'il voulait. Je le savais déjà à la fête samedi soir. Il ne voulait probablement qu'une chose, d'ailleurs, depuis qu'il avait été assez bête pour préférer son connard de meilleur ami à sa copine.

— Il s'est excusé. Il a rampé. Il a dit qu'il s'excuserait et qu'il ramperait devant toi, si tu le lui demandais. Il a juré qu'il n'aurait jamais cru Buck capable de s'abaisser à ça pour avoir

une fille, vu qu'elles se jettent toutes à ses pieds. Je lui ai pourtant dit, il y a trois semaines, que ça n'avait rien à voir avec le sexe. Que c'était une question de *domination*. (Elle se redressa sur les coudes pour me regarder.) Mais il ne m'a pas écoutée. Et maintenant, avec Buck qui va se faire inculper de viol – *maintenant*, il m'écoute.

— Chaz n'aurait tellement pas idée de faire un truc pareil, ça devait le dépasser complètement, répliquai-je d'un ton neutre, histoire de ne pas rajouter de l'huile sur le feu.

Mais je voyais ce qu'elle voulait dire. C'était bien beau de se réveiller et de présenter ses excuses ; mais parfois, c'était trop tard.

Mercredi matin, Kennedy m’attendait devant l’amphi. Je fixai la porte devant moi avec la ferme intention de ne pas m’arrêter, mais il m’empoigna le bras au passage.

— Jacqueline, viens un instant.

Je ne dis rien lorsqu’il m’amena à l’écart, mais me positionnai face à l’entrée pour être sûre de voir Lucas arriver.

Prenant appui contre le mur, il commença à me dire à voix basse :

— D’après Chaz, t’es allée voir les flics avec Mindi, hier.

Je m’attendais à voir de la colère dans ses yeux, mais ce n’était pas le cas.

— Oui.

Il passa la main dans sa barbe de quelques jours parfaitement entretenue, et je me rappelai comme cette habitude me donnait envie d’en faire autant, avant.

— Je voulais te prévenir que Buck a décidé de contre-attaquer en disant qu’avec Mindi c’était consenti, et que le truc avec toi le soir d’Halloween n’a pas du tout eu lieu.

J’en restai bouche bée – puis la refermai brusquement.

— Le « truc » avec moi ?

Ignorant mon indignation, il ajouta :

— Sauf qu’il a la mémoire courte, parce qu’il avait déjà raconté à Chaz et au moins une dizaine d’autres mecs qu’il avait couché avec toi dans ton pick-up, pendant cette soirée. Juste avant de se faire agresser par les « SDF ».

Buck et ses foutues rumeurs.

— Kennedy, tu sais bien que je n’ai pas pu faire un truc pareil.

— C’est ce qui me semblait, répliqua-t-il en haussant les épaules. Mais à l’époque, je ne savais pas trop comment tu réagissais à notre séparation. Perso, il m’est arrivé de faire deux ou trois choses, disons, euh, pas très malignes... Je me disais qu’après tout, tu étais dans ton droit.

Je repensai à l’Opération Bad Boy, la solution trouvée par Erin et Maggie à ma déprime post-rupture, et concédai (en mon for intérieur, bien sûr) qu’il n’était pas complètement à

côté de la plaque. Mais quand même, c'était à se demander s'il me connaissait vraiment.

— Si je comprends bien, d'après toi, j'avais tellement le cœur brisé que j'étais prête à baiser avec n'importe qui sur les parkings sombres ?

Il se pinça l'arête du nez, mal à l'aise.

— Bien sûr que non. Je veux dire, la première chose que j'ai pensée, c'est qu'il exagérerait. Jamais je n'aurais cru qu'il... (Il serra la mâchoire et ses yeux verts se durcirent.) ... jamais je ne l'aurais cru capable de faire ça.

Je commençais à en avoir ras le bol, de ces bons sentiments.

Je repérai Lucas dans la foule et au même moment, il me vit. Il se dirigea aussitôt vers moi.

— Ça va ?

Je ne me lassais pas de cette question qu'il me posait si souvent, ni de la façon dont il la prononçait, d'une voix à la fois si ferme et si tendre.

— Je vais bien, lui confirmai-je.

Lucas hocha la tête, puis jeta un rapide coup d'œil en direction de Kennedy. Son regard semblait clairement promettre de lui faire subir les pires souffrances si les circonstances l'y obligeaient.

L'air ahuri, Kennedy suivit Lucas des yeux et ne se retourna vers moi que lorsqu'il fut entré dans l'amphi.

— Ce type est en cours avec nous ? Et pourquoi il me mate comme ça, bordel ?

J'avais les yeux toujours rivés sur la porte par laquelle il avait disparu, et Kennedy m'observa de plus près.

— Chaz m'a dit qu'un type se trouvait sur le parking, ce soir-là. Que c'est lui qui a foutu une raclée à Buck, et pas des SDF comme il est allé le raconter après. (Il indiqua la porte de son pouce.) C'était lui, en fait ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Pourquoi m'avoir dit que tu t'étais enfuie, alors ?

— Je n'ai pas envie de discuter de ça, Kennedy.

Avec toi, ajoutai-je dans ma tête. J'allais devoir en reparler suffisamment tôt, au moment d'élaborer mon témoignage avec l'avocat, puis de nouveau au tribunal.

— Très bien. Mais je constate que tu n'as pas été entièrement honnête avec moi.

— J'ai été honnête. Simplement, je n'étais pas prête à tout te dire. Et d'ailleurs, je me demande bien à quoi ça a servi, vu combien t'as insisté après pour qu'on laisse tomber les poursuites. Ah, mais c'est qu'il ne fallait surtout pas que ta foutue fraternité perde la face...

— C'était une erreur. Une erreur qui a été rectifiée depuis...

— Grâce à une poignée de filles qui ont démontré qu'elles avaient bien plus de couilles que tes copains et toi. Mindi était sur le point de céder à vos pressions et, si elle vous avait écoutés, je n'aurais jamais obtenu justice pour ce que Buck m'a fait. Et s'il y a bien quelqu'un qui le savait, c'était *toi*. Alors merci pour ton soutien, Kennedy, vraiment. (Je poussai un

long soupir, soudain très lasse.) Écoute. J'apprécie que tu sois allé remonter les bretelles à Buck, et je sais que tu as été sincèrement affecté de savoir qu'il avait tenté de me faire du mal. Mais il doit aller en prison pour les actes qu'il a commis. Pas juste se faire virer de sa fraternité.

Je tournai les talons pour entrer en cours, m'arrêtant brièvement quand j'entendis mon prénom.

— Jacqueline, je suis désolé.

Erin avait raison. Les excuses arrivaient parfois trop tard. J'acquiesçai, histoire de lui montrer que j'acceptais les siennes au nom de tout ce qu'on avait été ; mais ça n'allait pas plus loin.

Le cours était déjà commencé, alors je me glissai discrètement à ma place, souris à Benji quand il me salua, et me dis que, si j'avais bien un mérite à m'attribuer, c'était d'être devenue experte en survie. J'avais survécu à la décision unilatérale de Kennedy de mettre un terme à notre couple. J'avais survécu à l'agression de Buck. Par deux fois. Et je survivrais encore si Lucas refusait – ou s'avérait incapable – de me confier ses démons intérieurs.

Les arbres avaient tous perdu leurs feuilles et je ne m'en étais même pas aperçue. Là d'où je venais, plus au nord, ils passaient d'abord par toute une palette de couleurs, et la transformation pouvait durer des semaines. Mais ici, on se réveillait un matin, et les beaux arbres verts et luxuriants de la veille n'étaient plus qu'un souvenir ; la seule chose prouvant qu'on n'avait pas rêvé était ces petits tas de feuilles mortes piégées ici et là, devant les entrées des bâtiments et sous les haies.

La douceur de certains après-midi était elle aussi du passé. Lucas et moi étions engoncés dans nos manteaux, et j'étais tellement emmitouflée dans mon écharpe que je respirais à travers, savourant l'illusion de chaleur créée autour de mon visage.

Lucas rabattit la capuche de son sweat plus bas sur le front.

— Tu veux que je vienne avec toi, cet après-midi ? Je peux demander à quelqu'un de me remplacer au Starbucks.

J'abaissai légèrement l'écharpe pour lui répondre.

— Non, ça ira. Les parents de Mindi sont là. Ils veulent faire les choses bien, et surtout s'assurer qu'on a tout ce qu'il faut, elle et moi. Ils ont même proposé de me payer l'hôtel. C'est gentil, non ? Ils ont pris une chambre pour Mindi, et elle va rester avec eux jusqu'à la fin des exams. Dès qu'elle a terminé, ils repartent. Son père va vider sa chambre à la résidence, ce soir. D'après Erin, elle ne reviendra peut-être pas au prochain semestre.

À cette nouvelle, il fronça les sourcils.

— Sauf que ça aurait pu lui arriver partout, pas simplement sur ce campus. Mais j'imagine que ça ne sert à rien de le faire remarquer à ses parents.

— Laisse-leur le temps de se remettre, ils changeront peut-être d'avis. Mais si ça se

trouve, c'est Mindi qui ne voudra pas revenir.

— Ça se comprend, marmonna-t-il tout en continuant à marcher, les yeux braqués sur un point invisible devant lui.

On garda le silence jusqu'à l'entrée du bâtiment des langues.

— J'aurais bien aimé sécher encore aujourd'hui, mais on fait des exposés, et le prof a dit qu'il les notait.

Il sourit et tendit la main pour m'enlever une mèche rebelle qui restait accrochée à mes lèvres. C'était peine perdue, avec mes gants. En voyant son index, je devinai qu'il avait passé son dernier cours à dessiner.

— J'aimerais bien te voir avant ton départ. Je veux dire, en dehors du cours de samedi matin.

Son doigt suivit la courbe de ma mâchoire, plongea dans les profondeurs de mon écharpe et vint se caler sous mon menton.

J'eus l'impression que mon cœur s'arrêtait de battre. Ces derniers temps, j'avais appris à reconnaître les signes précédant les adieux, et c'était exactement ce que je lisais dans ses yeux : « Au revoir. » Je n'étais pas encore prête pour ça.

— Ce soir, j'ai un solo qui compte pour la note finale, vendredi je suis obligée d'aller à un récital, samedi je joue avec mon orchestre. Mais je peux passer chez toi demain soir, si tu veux.

Il me regarda droit dans les yeux, comme s'il allait m'embrasser.

— Je veux, oui.

Autour de nous, les étudiants se pressaient d'aller en cours : je n'étais pas encore en retard, cette fois-ci. Il remit mon écharpe en place et me fit un grand sourire.

— Tu as l'air d'une momie à moitié terminée. Comme si la personne chargée de te mettre les bandelettes avait été interrompue en plein travail.

C'était si rare de voir Lucas sourire franchement, j'étais surprise. Je lui souris à mon tour, et même s'il ne voyait pas vraiment ma bouche, je savais qu'il comprendrait aux petites rides apparues au coin de mon regard, tout comme je voyais les siennes, et tout comme le bleu sombre de mes yeux formait le contrepoint parfait au bleu pâle des siens.

— Peut-être que je lui ai donné un bon coup de poing sur le nez pour éviter qu'il me transforme en momie, justement.

Il rit doucement, son visage irradiant de chaleur humaine, et je fus attirée vers lui comme une fleur par les rayons du soleil.

— Ça te plaît, hein, le coup de poing sur le nez.

— J'avoue que oui, même si Erin me bat à plate couture avec son faible pour les coups de pied à l'aine !

Il rit de plus belle, puis se pencha pour m'embrasser le front – mais à la va-vite, et en jetant des coups d'œil furtifs autour de nous. Son sourire s'évanouit, et je me dis que je serais probablement prête à tout pour le faire revenir.

— Tu m’envoies un texto quand t’as terminé cet aprèm ?

— Promis, lui dis-je, avant de le laisser là.

J’étais loin d’imaginer ce que j’allais découvrir lorsque je tapai le nom de famille de Lucas dans Google, mercredi soir. Au départ, j’espérai tomber sur un avis de décès dans un journal quelconque – et ce fut le cas. Comme la plupart des nécrologies, celle écrite pour Rosemary Lucas Maxfield ne précisait pas de quoi elle était morte. Mais je ne pouvais pas exactement m’attendre à trouver le nom d’une maladie horrible qui décime les jeunes mères aimantes juste après la mention « Pas de plaques, pas de fleurs ». Je tapai ensuite le nom de sa mère, persuadée que ça n’allait rien donner. Or, plusieurs articles apparurent, tous datés de huit ans auparavant. En lisant les titres, je restai interdite. Le cœur battant, je cliquai sur le premier, en me disant que j’aurais tout donné pour qu’on ne parle pas de la mère de Lucas.

IL TUE SA VICTIME, PUIS SE SUICIDE

Les autorités confirment le terrible drame qui a eu lieu après une violation de domicile dans la nuit de lundi à mardi dernier. Selon la police, Darren W. Smith, un homme à tout faire originaire d’Alexandria, s’est introduit chez Raymond et Rosemary Maxfield par une fenêtre donnant sur l’arrière de la maison vers 4 heures du matin. Après avoir ligoté leur fils de treize ans dans sa chambre, Smith a violé Rosemary Maxfield à plusieurs reprises avant de lui trancher la gorge. Le rapport préliminaire du médecin légiste indique que la victime s’est vidée de son sang en quelques minutes. Smith s’est ensuite suicidé par arme à feu. Les policiers ont retrouvé sur la scène du crime un couteau de chasse de 18 cm et une arme de calibre 9 mm.

Smith faisait partie d’un groupe d’ouvriers embauchés par la famille Maxfield pour faire des travaux chez eux, un peu plus tôt dans l’été. Il ne semble pas y avoir d’autre lien entre le meurtrier et sa victime, mais des photos de surveillance ont été retrouvées hier au domicile de Smith. Selon la police, Smith savait que Raymond Maxfield ne serait pas chez lui ce soir-là.

N’arrivant pas à joindre son épouse dans la journée de mardi, Raymond Maxfield a demandé à Charles et Cindy Heller, des amis proches de la famille, de se rendre chez lui pour voir si tout allait bien. C’est vers 19 heures que le couple a découvert Rosemary Maxfield baignant dans une mare de sang, et à ses côtés, un homme – Smith – visiblement mort d’une balle dans la tête. L’enfant a aussitôt été admis à l’hôpital, où on l’a soigné pour déshydratation et quelques blessures superficielles provoquées par les liens. Il est en état de choc, mais indemne.

Heller a fait une déclaration un peu plus tôt dans la soirée, lors de laquelle il a demandé instamment aux médias et au voisinage de préserver l'intimité de Maxfield et son fils, afin qu'ils puissent entamer leur deuil – deuil qui paraît pourtant impossible, étant donné la manière dont Rosemary Maxfield est décédée. Elle n'avait que 38 ans. « J'ai été dans l'armée. Les Forces Spéciales. J'en ai vu, des choses atroces. Mais cette monstruosité... C'est le pire souvenir de ma vie, et je regretterai toujours d'avoir emmené ma femme ce soir-là », a confié Heller. Les deux familles se connaissent depuis plus de quinze ans et sont très proches. « Rose était une épouse merveilleuse, une mère adorable et notre amie la plus chère. Elle va terriblement nous manquer. »

— Je vous remercie d'avoir accepté de me recevoir en dehors de vos heures de permanence, commençai-je avant de prendre une profonde inspiration pour me calmer, et de m'asseoir. Je suis venue vous voir pour discuter de Lucas. J'ai une question à vous poser à son propos.

Heller m'observa avec un air intrigué.

— Je ne sais pas exactement ce que je peux vous révéler. Si c'est personnel, vous devriez en parler avec lui.

Je m'attendais à ce qu'il me dise ça, mais j'avais désespérément besoin de comprendre certaines choses avant de revoir Lucas. Besoin de savoir si c'était à cause de cette nuit fatale que, plus tard, il s'était fait ces cicatrices aux poignets – ou s'il y avait autre chose.

— Je ne peux pas le lui demander. Ça concerne... ce qui est arrivé à sa mère. Et à lui.

Heller me regarda comme si je venais de lui donner un coup de poing dans le ventre.

— Il a évoqué ce sujet avec vous ?

— Non, m'empressai-je de répondre. J'ai tapé son nom dans un moteur de recherche, en pensant trouver l'avis de décès de sa mère. Mais comme il n'y avait aucun détail sur les circonstances de sa mort, j'ai tenté avec le nom de sa mère. Et je suis tombée sur le vôtre dans l'article que j'ai trouvé.

Il me fusilla du regard.

— Mademoiselle Wallace, vous vous trompez lourdement si vous pensez que je vais accepter de vous raconter ce qui est arrivé à Rose Maxfield dans le but d'apaiser votre curiosité morbide.

Je respirai encore une fois, pour me donner du courage.

— Ce n'est pas de la curiosité. Ses poignets... J'ai vu les cicatrices. C'est la première fois que je rencontre une personne qui a tenté de faire... ça, et j'ai peur de dire quelque chose qu'il ne faut pas. Monsieur Heller, vous l'avez connu toute sa vie. Moi, je ne le connais que depuis quelques semaines, mais il compte beaucoup pour moi. Vraiment beaucoup.

Il réfléchit un moment en me dévisageant, les sourcils froncés, et je compris qu'il

bataillait avec lui-même. J'avais du mal à croire que cet homme qui avait l'air si doux ait fait partie des Forces Spéciales. Et que c'était lui qui avait découvert le corps de son amie sauvagement assassinée.

Enfin, il se racla la gorge ; je ne bougeai pas d'un pouce, surtout.

— Raymond et moi, on est devenus amis à la fac. On était tous les deux en thèse d'économie, mais je me destinais au professorat tandis que Ray, lui, envisageait de poursuivre une carrière plus lucrative dans le privé.

» Un jour, on est allés dîner chez l'un de nos professeurs, dont la fille était en licence et vivait encore chez lui. Elle était superbe – chevelure noire, grands yeux noirs –, et quand elle est passée devant nous pour ramener un plat en cuisine, Ray a sauté sur l'occasion en disant qu'il allait chercher des glaçons. Je l'ai suivi. C'était mon meilleur ami, mais je n'allais quand même pas le laisser me voler une fille comme ça. Ce soir-là, c'était chacun pour soi, ajouta-t-il en riant doucement.

» Cinq minutes après, j'étais convaincu d'avoir toutes mes chances. Il venait de lui demander ce qu'elle faisait comme études, elle avait répondu "Arts plastiques", et Ray avait laissé échapper : "Ton père est l'un des plus grands penseurs de l'économie moderne et toi, tu étudies l'art ? Sans rire, mais qu'est-ce que tu vas faire avec un diplôme en art ?"

Il sourit, les yeux dans le vague. Il se souvenait.

— Du haut de son mètre cinquante-huit, elle s'est plantée devant lui, les mains sur les hanches, et lui a rétorqué : « Ce que je vais faire ? Je vais rendre le monde plus beau. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire, avec ta thèse ? Devenir riche ? Je suis tellement impressionnée. » Sur ce, elle est sortie de la cuisine comme un ouragan. Pendant des jours, Ray a été furax de ne pas avoir trouvé la réplique parfaite, celle qui l'aurait laissée sans voix.

» Une semaine après, je tombe sur elle dans un café. Elle me demande si je suis aussi réfractaire à l'art que mon ami. Comme je ne suis pas idiot, je lui réponds : "Pas du tout, je sais très bien que l'art est essentiel à l'expression de la condition humaine !" Et c'est là qu'elle m'invite à une exposition de ses œuvres qui se tenait dans une galerie, en ajoutant que je peux amener Ray. J'ai tout de suite regretté de lui en avoir parlé, parce qu'il était toujours déterminé à avoir le dernier mot avec elle.

» Je me rappelle que la galerie était coincée entre un bar et un magasin de location de meubles. Quand on est arrivés, Ray a fait remarquer en ricanant que ce n'était *certainement pas comme ça* qu'elle rendait le monde plus beau, et une fois de plus, je me suis mordu les doigts de l'avoir amené.

» Rose est venue nous accueillir. Elle portait une robe vaporeuse et sa coiffure partait dans tous les sens. La parfaite étudiante en arts plastiques. Elle était accompagnée d'une jolie blonde, élégamment vêtue, tout à fait le type de Ray. Elle nous l'a présentée comme étant sa meilleure amie, et a précisé qu'elle étudiait la finance. C'est à peine si Ray a remarqué l'autre fille. "Alors, ils sont où, tes machins ?" il a demandé à Rose. Sa question a dû la déstabiliser, parce qu'elle ne tenait pas en place quand elle nous a emmenés à

l'endroit où étaient accrochés ses tableaux, des aquarelles. On a tous attendu fébrilement que Ray donne son avis.

» Il a examiné chaque œuvre sans faire de commentaire, puis il s'est tourné vers elle et il a déclaré : « Tes aquarelles sont superbes. Si tu veux mon avis, tu es faite pour ça. » Trois mois après, elle obtenait son diplôme, et le soir même, il la demandait en mariage. Dès qu'il a eu son doctorat, il l'a épousée, et il s'est lancé à corps perdu dans sa carrière, comme il l'avait toujours dit.

» Le plus amusant dans tout ça, c'est que j'ai fini par sortir avec la jolie étudiante en finance, et que nous nous sommes mariés peu de temps après eux. Par la suite, on est restés très proches, évidemment. Mes enfants considèrent Landon comme leur cousin.

Le professeur marqua une pause pour soupirer tristement, et mon sentiment de malaise revint.

— Ray avait un poste important dans une agence fédérale. Il voyageait beaucoup. Moi, j'enseignais à Georgetown ; on habitait à quelques kilomètres les uns des autres. Ce soir-là, pour le rassurer, Cindy et moi, on est allés voir chez eux. On a d'abord trouvé Rose, à côté du cadavre de Smith, puis Landon dans sa chambre. (Heller déglutit péniblement, et je m'arrêtai de respirer.) Cela faisait quinze heures que le pauvre garçon était attaché au montant de son lit, et il s'était rendu aphone à force de crier. Pour tenter de sauver sa mère, il avait traîné le lit, jusqu'à ce qu'un pied se coince dans la commode et qu'il ne puisse plus bouger. Il avait tellement tiré sur ses liens que ses poignets étaient en sang. Ses cicatrices viennent de là.

J'en avais la nausée, et je sentis les larmes couler sur mes joues, mais Heller continua à parler d'une voix neutre. Je voyais bien qu'il essayait de se détacher au maximum de ce souvenir douloureux. Je me sentis cruelle de l'obliger à revivre cette atroce nuit.

— Rose était la clé de voûte de leur famille. Ray l'adorait, et pour lui, la perte de cette façon, alors qu'il n'était pas là pour la protéger... Il s'est renfermé. Il avait déjà une belle carrière, mais il a tout quitté. Il a emmené Landon vivre chez son grand-père, sur la côte, et il a commencé à louer le bateau de son père aux touristes, alors que c'était exactement l'existence qu'il avait fuie en partant à dix-huit ans. Son père est mort deux ans après, en lui laissant tout.

» Landon s'est renfermé, lui aussi, mais différemment. Cindy et moi, on a eu beau dire à Ray que c'était une erreur de l'arracher à sa vie et à ses amis, qu'il avait besoin d'être suivi par un psychiatre, il n'a rien voulu entendre. Il était fou de chagrin et ne supportait pas de rester dans cette ville. Encore moins dans cette maison.

Soudain, Heller vit que je pleurais et sortit une boîte de mouchoirs d'un tiroir de son bureau.

— Le reste, je préfère que vous l'entendiez de la bouche de Landon – enfin je veux dire, Lucas. C'était le nom de jeune fille de sa mère. Mlle Rosemary Lucas. Il a choisi de se faire appeler ainsi quand il est entré à l'université. Une manière comme une autre de se

réinventer, je suppose. Mais je l'appelle Landon depuis sa naissance, alors j'ai encore du mal à m'y faire. Et il ne se prive pas de me rappeler à l'ordre. (Il m'observa un instant, puis soupira.) Mademoiselle Wallace, je tiens à vous dire... J'aurais préféré ne jamais vous voir quitter son appartement, l'autre soir. En ce qui me concerne, vous n'êtes plus son étudiante, il n'est plus votre tuteur, et ces restrictions à la noix n'ont plus lieu d'être.

J'essuyai mes larmes avec le mouchoir et le remerciai.

À vrai dire, le règlement en vigueur à la fac était le cadet de mes soucis.

— Décidément, tu cuisines super bien, commentai-je en prenant les verres vides pour les amener à Lucas.

Tout en commençant la vaisselle, il me dit :

— Les pâtes ? C'est impossible à rater. C'est l'option la plus sûre quand on veut impressionner sa petite amie en lui faisant croire qu'on a des talents culinaires de folie.

— Sa petite amie, hein ?

Sans lui laisser le temps de se reprendre, j'ajoutai :

— T'as quand même concocté une sauce pesto délicieuse uniquement avec ce que t'avais sous la main – je t'ai vu faire. Rien que ça, c'était impressionnant. Et puis, clairement, t'as jamais vécu en résidence universitaire. Là-bas, en général, les pâtes se résument à des nouilles chinoises lyophilisées qui se réchauffent au micro-ondes. Tandis que toi, t'es un épicurien, ça se voit.

Il partit de ce franc éclat de rire auquel j'étais devenue accro.

— Vraiment ?

Je lui souris en retour, mais ça me parut faux – comme si on m'avait remonté les commissures des lèvres pour faire croire à une joie que je ne ressentais pas.

— Vraiment.

Plus les minutes passaient, plus je devais lutter contre la peur qui grandissait en moi en repensant aux révélations de Heller. Lucas avait vécu un enfer et il ne s'était confié à personne, pour autant que je le sache. Il m'avait pourtant prévenue que j'ignorais certaines choses sur lui, et qu'il ne serait peut-être jamais capable de me les dire ; et moi, au lieu de respecter ses secrets, j'étais allée les déterrer. Je voulais qu'il m'ouvre son cœur, mais il aurait tous les droits au contraire de m'en interdire l'accès, s'il apprenait ce que j'avais fait.

— J'imagine que ça va ruiner ma réputation de chef étoilé si je t'avoue qu'en dessert, j'ai acheté une préparation pour brownies, me dit-il d'un air grave.

— Tu rigoles ? m'exclamai-je en ouvrant grand les yeux. J'adore les brownies comme ça, un peu chimiques. Comment t'as su ?

Il tentait de garder son sérieux, mais n'y arrivait pas le moins du monde.

— Mademoiselle Wallace, vous êtes pleine de contradictions.

Je levai un sourcil malicieux.

— Je suis une fille. Ça fait partie du contrat, monsieur Maxfield.

Il s'essuya les mains sur un torchon, le jeta sur le comptoir et m'attira à lui.

— Ça, j'avais remarqué, que t'étais une fille.

Ses doigts se fauilèrent entre les miens, et il ramena délicatement mes mains dans mon dos, pour les caler sur mes reins. On se regarda intensément, et ma respiration s'emballa en même temps que mon rythme cardiaque.

— Comment tu t'y prendrais pour te dégager de cette prise, Jacqueline ?

Ses bras m'encerclaient, et mon corps tout entier se pressait contre le sien.

— Je n'ai pas envie de me dégager de cette prise, murmurai-je.

— Mais si tu le devais. Comment tu t'y prendrais ?

Je fermai les yeux et visualisai la scène.

— Je te donnerais un coup de genou dans l'aine. Ensuite, je t'écraserais le pied. (J'ouvris les yeux et calculai rapidement nos tailles respectives.) Tu es un peu trop grand pour qu'un coup de tête soit vraiment efficace. À moins que je ne saute, comme on nous a appris à le faire en sport.

— C'est bien, dit-il en se penchant jusqu'à ce que sa bouche soit à quelques centimètres de la mienne. Et si je t'embrassais, et que tu ne voulais pas ?

La tête me tournait tant j'avais envie de lui.

— Je... je te mordrais.

— Bon sang, murmura-t-il en fermant les yeux. Pourquoi est-ce que ça a l'air *si bon* ?

Je me mis sur la pointe des pieds pour être au plus près, mais sa bouche restait hors de portée, et je ne pouvais me servir de mes bras pour l'attirer vers moi.

— Approche et tu sauras pourquoi.

Ses lèvres étaient chaudes. Il m'embrassa méticuleusement, me mordillant et me suçant la lèvre inférieure tour à tour. De mon côté, je dessinai le contour de sa bouche avec ma langue. Lorsque je la passai sur son piercing, le plus doucement possible, il gémit et me serra encore plus contre lui. C'est à peine si je pouvais respirer. Et puis, brusquement, mes mains furent libérées et il m'empoigna par la taille pour me hisser sur le comptoir. C'était moi qui le dominais, maintenant.

Plongeant les doigts dans sa chevelure, j'enfonçai délicatement ma langue dans sa bouche, pendant que mes jambes s'enroulaient autour de lui. Quand ses lèvres se refermèrent sur moi et qu'il aspira, j'en haletai de plaisir. Je n'avais jamais embrassé quelqu'un comme ça, et n'avais jamais été embrassée comme ça non plus. Il plaqua une main sur ma nuque pour me guider, et de l'autre, me maintint en équilibre sur le comptoir ; nous reprîmes là où nous nous étions arrêtés, il caressa ma langue de la sienne, l'effleura de ses dents et la mordilla doucement, juste avant que je ne m'écarte pour gémir en

prononçant son prénom. En guise de réponse, il m'embrassa plus passionnément encore, et je m'agrippai à lui comme jamais. J'avais envie de pleurer, tellement c'était bon. Tellement c'était beau.

Il finit par me soulever du comptoir pour m'emmener dans la chambre, et on chavira sur le lit, mes jambes toujours enroulées autour de sa taille. Se plaçant au-dessus de moi, il reprit son exploration de ma bouche jusqu'à ce que je me contorsionne dans tous les sens, tant je n'en pouvais plus. Alors il me redressa, ôta mon pull, et je déboutonnai sa chemise. Quand il mit la main sur la fermeture Éclair de mon jean, il s'arrêta soudain, scrutant ma réaction.

— Oui, m'exclamai-je sans la moindre trace d'hésitation dans la voix.

Lentement, il descendit la fermeture, les yeux dans les miens. J'avais l'impression que mon corps se libérait sous ses doigts, et je le regardais en haletant. Lorsqu'il eut terminé, il marqua une pause puis murmura :

— Je voulais te dire... Je n'ai jamais fait ça avec quelqu'un... qui comptait pour moi. Ça n'a jamais marché.

J'avais dû mal entendre.

— Comment ça, c'est la première fois que tu fais l'amour ?

Il soupira et vint poser ses mains sur ma peau nue.

— Non, j'ai déjà couché avec des filles, mais c'était toujours des aventures d'un soir. Je n'étais pas... attaché. Et il n'y en a pas eu tant que ça, d'ailleurs. Beaucoup plus au lycée que ces trois dernières années. (Il me sourit tristement et passa un doigt à l'orée de ma ceinture ouverte.) Alors je suppose qu'en un sens, oui, on peut dire que je n'ai jamais fait *l'amour*.

Je n'avais rien à répondre à ça ; plus rien n'avait d'importance, hormis le contact de ses doigts qu'il venait de glisser dans les passants de ma ceinture.

— Lucas ? Je t'ai dit oui, et je le pense. J'en ai envie, du moment que tu as une protection. J'en ai envie, avec toi. Alors... tout va bien, bafouillai-je.

Inconsciemment, j'avais peur que ça se termine comme la fois précédente. Je m'obligeai à respirer, puis lui murmurai à l'oreille :

— S'il te plaît, ne me demande pas de dire stop.

En me regardant dans les yeux, il m'empoigna par la taille et je soulevai les hanches pour l'aider à faire glisser mon jean. Il le jeta par terre, et bientôt, sa chemise et son pantalon allèrent l'y retrouver.

— Je veux que ce soit plus que bien. C'est ce que tu mérites.

Il attrapa un préservatif dans une boîte posée sur la table de nuit, le lança sur l'oreiller et se remit sur moi. Je tremblais comme si c'était ma première fois.

— Tu frissonnes, Jacqueline. Est-ce que tu veux...

— *Non*, l'interrompis-je en posant un doigt sur sa bouche pour le faire taire. J'ai juste

un peu froid.

Et une sacrée trouille, aussi.

Il empoigna la couette et nous couvrit. Puis il s'allongea vraiment sur moi, m'embrassa longuement et, s'écartant juste assez pour me regarder dans les yeux et m'effleurer le visage, il demanda si j'étais réchauffée.

Mes peurs s'étaient volatilisées sous ses tendres caresses, et le désir montait en moi à une vitesse effrayante.

— Oui, répondis-je, toute pantelante.

Mais ses pouces continuèrent à me chatouiller les tempes et ses doigts à jouer avec mes cheveux. Il avait les yeux si transparents, d'aussi près, c'en était plus que troublant.

— Tu sais que tu peux le dire, me fit-il d'une voix douce. Mais cette fois, je ne te le demanderai pas.

— Tant mieux, répliquai-je en levant la tête pour m'emparer de ses lèvres, tandis que je pétrissais son dos musclé d'une main et que, de l'autre, je traçais un chemin avec mes ongles le long de sa colonne vertébrale, jusqu'à ses reins.

Ses dernières hésitations envolées, il enleva nos sous-vêtements, mit le préservatif et, tout en m'embrassant voracement, entra en moi.

Avec Kennedy, ça n'aurait duré que quelques minutes.

Oh !... Je comprends mieux pourquoi on en fait tout un plat : telle fut ma dernière pensée cohérente tandis que Lucas explorait chaque centimètre carré de ma peau et que je m'arquais de plaisir.

On était allongés face à face, bien au chaud sous la couette, et seules nos épaules dépassaient. Je contemplais ses yeux se promener sur mon visage et s'arrêter sur chaque détail, comme s'il tentait de les mémoriser : les oreilles, les joues, la bouche... Le menton, la gorge. Le creux de l'épaule.

Puis il remonta vers mes yeux, et leva une main pour retracer toutes les étapes de son parcours une nouvelle fois, tout en observant ma réaction. Quand ses doigts s'attardèrent sur mes lèvres, il commença par effleurer celle du haut, avant d'insister davantage en bas, et je dus me concentrer pour respirer normalement. Son regard se posa là et y resta longtemps ; enfin, il passa la main derrière ma nuque pour m'approcher de lui, et il m'offrit un baiser si doux que je le sentis à peine – jusqu'à ce que le lien ténu provoque une onde de choc dans mon corps tout entier.

Je soupirai de plaisir, et nos souffles s'emmêlèrent. Il repoussa la couette jusqu'à ma taille, me fit mettre sur le dos, et cala sa joue sur une main pour pouvoir reprendre son examen minutieux. J'aurais dû avoir froid, à rester ainsi sans bouger, mais son regard intense réchauffait à lui seul ma peau nue.

— J'ai envie de te dessiner comme ça.

Sa voix était aussi suave que ses caresses le long de ma clavicule, à gauche, à droite, avant de descendre vers mes seins.

— Celui-là, il finira sur le mur de ta chambre, tu crois ?

Il me fit un sourire taquin.

— Euh, même si c'est très tentant, non. Ce que tu ne sais pas, c'est que j'ai fait plusieurs croquis de toi qui n'y sont pas non plus.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Je peux les voir ?

Il se mordit la lèvre inférieure, tandis que ses doigts finissaient de suivre la courbe de mes seins et allaient toujours plus bas, vers mon ventre.

— Maintenant ?

Sa main chaude s'enroula autour de ma taille pour m'attirer vers lui, et je plantai mes pupilles dans les siennes quand il se mit à califourchon sur moi.

— Tout à l'heure, peut-être...

Lentement, il commença à descendre.

— Tant mieux. Parce qu'il y a deux trois choses que j'aimerais faire, avant.

Il remit son boxer noir et se rendit à pas feutrés dans la cuisine. L'instant d'après j'entendais la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, et il murmura quelque chose à Francis, qui lui répondit par des miaulements insistants. Enfin, il revint dans la chambre avec un grand verre de lait et une assiette de brownies.

Il me tendit les gâteaux, but une gorgée de lait, et posa le verre sur la table de chevet. J'étais assise, le drap remonté sur mes seins, et je le regardai s'affairer dans la pénombre de la chambre. Il alluma la lampe de bureau, prit le carnet à dessins. Il y en avait plusieurs autres, semblables à celui-ci, empilés dans un coin.

J'en profitai pour admirer le nouveau tatouage que je venais de découvrir dans la partie supérieure de son dos, au milieu : une croix de type gothique, juste assez basse pour ne pas dépasser de l'encolure du tee-shirt. Tout autour, il y avait des phrases qui, à l'instar du poème sur le flanc gauche, n'étaient pas faites pour être lues de loin. C'étaient les seuls tatouages qu'il avait dans le dos. Se retournant brusquement, il surprit mon regard sur lui – et je ne m'en cachai pas.

Il se glissa dans le lit, releva les oreillers et s'installa derrière moi, ses jambes reposant contre mes hanches sous la couette. Tout en grignotant une part de brownie, je me laissai aller contre son torse et il ouvrit son carnet devant moi. Lentement, on tourna les pages, et je constatai que certains croquis n'étaient guère plus que des silhouettes et des formes floues, tandis que d'autres étaient des portraits, des natures mortes ou des scènes très détaillées. Quelques-uns étaient finis et même datés, mais la plupart avaient été laissés en

suspens.

Enfin, il me montra le premier dessin qu'il avait fait de moi – et qu'il avait dû exécuter en cours, à l'époque où j'étais assise devant, à côté de Kennedy. Le coude posé sur la tablette, je me tenais le menton d'une main, attentive à ce que disait Heller, probablement. Je lui empruntai le carnet, pour le feuilleter à ma guise. Plus j'avancais, plus j'étais admirative devant tant de talent. Il avait rendu à la perfection deux des plus vieux bâtiments de l'université, croqué un garçon en train d'exécuter une figure en skate dans la rue, saisi une scène familière d'un type en train de faire la manche à proximité du campus. Entre ces dessins hallucinants de précision, il s'était exercé à reproduire des objets mécaniques dans leurs moindres détails.

Tournant une autre page, je découvris un nouveau dessin de moi, celui-ci en très gros plan : il avait esquissé les traits de mon visage et mes cheveux, mais c'était tout. Dans le coin, une date était griffonnée – deux ou trois semaines avant que je me fasse plaquer par Kennedy.

— Ça te fait flipper de savoir que je te matais tout le temps, alors qu'on ne se connaissait pas ? me demanda-t-il, sur ses gardes.

Comment être ennuyée par quoi que ce soit, quand j'étais dans ses bras ? Je secouai la tête, tout alanguie.

— Non, tu es simplement observateur, et pour une raison ou une autre, tu as trouvé que je faisais un sujet intéressant. En plus, t'as dessiné plein d'autres gens. Eux non plus ne se doutaient sûrement pas à quel point ils étaient observés.

Il eut un petit rire, suivi d'un soupir.

— Je ne sais pas si ça me soulage ou si je me sens encore plus mal.

Je penchai la tête sur le côté pour le regarder. J'avais rabattu le drap sur mes seins dans un sursaut de pudeur, ou d'insécurité peut-être, et je vis son regard s'attarder sur cette partie de mon corps, avant de remonter lentement vers mes yeux.

— Je ne suis plus fâchée contre toi, tu sais. J'étais furieuse quand j'ai appris que tu étais Landon, parce que j'étais persuadée que tu jouais avec moi. Alors que c'était tout le contraire.

Je laissai le drap retomber, et son regard brûlant suivit aussitôt le mouvement. La main levée, j'effleurai sa joue toute douce. Il avait dû se raser juste avant ma venue.

— Jamais je n'aurai peur de toi.

Sans un mot, il prit l'assiette de brownies et le carnet, les posa à côté, et me fit pivoter pour me caler sur ses cuisses. Ensuite, il m'enlaça tendrement, et sa bouche se mit à parcourir mes seins pendant que je plongeais les doigts dans ses cheveux. Je fis de mon mieux pour ignorer la désagréable sensation qui s'immisçait dans mon esprit – cette petite voix insistant pour dire que c'était moi qui lui cachais des choses, maintenant, et j'avais beau ne pas craindre Lucas, je craignais quand même qu'il me rejette s'il apprenait ce que je savais. Et surtout, comment je l'avais appris.

Je me concentraï sur son odeur désormais familière et me mis à repasser ses tatouages avec le doigt. Quand il m'embrassa, ma pointe de remords se volatilisa comme par enchantement.

— Alors, où est..., me demanda Benji en accompagnant sa question d'un signe de tête discret en direction du siège vide où Lucas s'installait d'habitude.

— Le prof a prévu des révisions aujourd'hui, alors il n'est pas obligé de venir.

— Ahhh, dit-il en souriant et en frétilant des sourcils comme lui seul savait le faire.

S'approchant de moi, il poursuivit à voix basse :

— Je résume... Tu as accès à cette info top secret et vous quittez le cours ensemble les deux dernières fois... quelque chose me dit qu'on a droit à des leçons particulières avec son tuteur maintenant, non ?

Quand il vit que je gardais la bouche résolument fermée, il s'étrangla de rire, brandit une main, la paume ouverte, et chantonna :

— Je le savais ! Je le savais !

Tout en roulant des yeux, je topai là, car je ne doutais pas une seconde qu'il garderait la main en l'air tant que je ne l'aurais pas fait.

— Benji, je m'incline. T'es trop fort.

Il me fit un sourire radieux.

— Ma belle, si j'étais hétéro, je ferais carrément tout pour que tu sois à *moi*.

On éclata de rire, puis on se prépara mentalement à prendre des notes en macroéconomie pour la dernière fois de notre vie.

— Salut, Jacqueline, murmura Kennedy en s'asseyant sur le siège vide à côté de moi et en ignorant totalement le regard courroucé de Benji. Dis, je voulais te prévenir. La commission de discipline l'a autorisé à rester sur le campus jusqu'à la fin des exams, du moment qu'il se conforme à l'injonction – parce qu'il a plaidé non coupable, et parce qu'il ne reste qu'une semaine avant la fin du semestre. Par contre, dès que les exams sont terminés, il doit évacuer les lieux.

Je savais déjà que Buck avait été laissé en liberté sous caution et notifié de l'injonction temporaire d'éloignement jeudi après-midi, comme prévu – Chaz avait appelé Erin pour le lui dire, et elle m'avait fait passer l'info, ainsi qu'à Mindi et ses parents.

— Génial. Alors comme ça, il garde sa chambre à la fraternité ?

On avait tous espéré qu'il se fasse virer de la fac sur-le-champ, mais visiblement, sa confrérie préférait le considérer comme présumé innocent, plutôt que coupable.

— Oui, mais ce n'est qu'une affaire de jours, maintenant. Nos commissions sont souvent plus souples que l'administration. (Soudain, il me fit un sourire.) Au fait, D.J. a eu une révélation après s'être fait remonter les bretelles par Katie. Et Dean a fini par plier, lui aussi. Le seul compromis qu'ils aient accepté, c'est de laisser Buck passer ses exams – et ils vont surveiller que c'est bien là qu'il se rend, pas ailleurs.

Sans crier gare, il posa sa main chaude sur la mienne et me regarda de ses beaux yeux verts.

— Je... je peux faire autre chose ?

Je connaissais suffisamment bien mon ex pour savoir ce qu'il me demandait, en réalité ; mais il n'y avait plus de place pour lui dans mon cœur. Elle était occupée, et même si cela n'avait pas été le cas, je savais que j'aurais préféré rester seule plutôt qu'être avec un garçon capable de me trahir comme il l'avait fait. Par deux fois. Je retirai ma main brusquement.

— Non, Kennedy. Merci, mais ça va.

Il soupira, baissa la tête. Puis il la releva, me regarda une dernière fois, et je fus à la fois contente et triste de déceler dans ses yeux la prise de conscience que notre histoire était bel et bien finie. Quand il se leva pour rejoindre sa place, il dut contourner ma voisine, qui était en retard mais se fit la plus discrète possible, pour une fois.

La première année opérait une sélection naturelle parmi les musiciens qui avaient dominé leur orchestre de lycée sans trop se fouler – ceux qui arrivaient à la fac en se croyant au-dessus des détails techniques du type solfège et gammes, sans parler des cours de théorie musicale. Restaient ensuite ceux d'entre nous qui consacraient tout leur temps à s'améliorer, et passaient des heures chaque semaine à jouer, parfois des heures par jour. On était tous perfectionnistes, et notre plus grande peur était de relâcher la pression.

En arrivant ici, je m'étais rendu compte de la chance que j'avais eue, jusqu'à présent. Je m'étais toujours exercée quand je voulais ; mes parents ne m'avaient jamais brimée, même si j'étais restée de moi-même raisonnable en termes d'horaires. Puisque mon instrument était trop imposant pour que je le garde dans ma chambre universitaire, j'avais été contrainte de le ranger dans un casier du bâtiment des arts, et de réserver certaines heures pour en jouer dans un studio prévu à cet effet. J'avais rapidement découvert que le soir, les places étaient chères. Le bâtiment était quasiment ouvert 24 heures/24 et 7 jours/7, mais ça ne me disait pas des masses de traverser le campus à 2 heures du matin pour répéter mon solo.

Quand il s'agissait de programmer les répétitions avec l'orchestre en entier, ça se corsait encore plus. Au départ, on se débrouillait pour se retrouver deux ou trois fois par semaine. Mais récemment, on avait compris pourquoi c'était si facile de réserver le studio le dimanche

matin : la majorité des étudiants devaient leurs bières ou leurs margaritas, et les musiciens étaient loin d'être immunisés contre la sacro-sainte sortie du samedi soir. À la mi-semester, la plupart d'entre nous avaient déjà raté la répétition du dimanche au moins une fois. Mais ce qui était toléré en première année l'était beaucoup moins en deuxième.

Juste avant le début du récital, vendredi soir, je dus expliquer pour la énième fois à notre saxophoniste la raison pour laquelle je ne pouvais pas aller à la répétition de dernière minute prévue le lendemain matin, même si on jouait le soir.

— Je t'ai dit, j'ai un cours, demain...

— Ouais, ouais, je sais. Ton cours d'*autodéfense*, on a compris. Mais si on se plante demain soir, ce sera ta faute.

Henry était incontestablement doué, et il avait beau être très arrogant, il nous intimidait. Toutefois, ce soir-là, j'en eus assez de le voir cracher son venin.

— C'est bidon, ton excuse, Henry, et tu le sais, répliquai-je en lui lançant un regard noir par-dessus Kelly, notre pianiste, qui préférait visiblement rester en dehors de ça. De tout le semestre, je n'ai vraiment raté qu'une seule répétition.

Il haussa les épaules d'un air suffisant.

— Sauf qu'avec celle de demain, ça fera deux. J'ai raison ou j'ai raison ?

Je n'eus pas le temps de lui répondre car le récital commençait. Je rongeai mon frein et me calai dans le fauteuil. J'étais aussi sérieuse que les autres musiciens de l'orchestre, mais le lendemain matin, c'était le dernier cours d'*autodéfense*, le point d'orgue de tout ce que j'avais appris. Je ne *pouvais pas* le rater : c'était important.

Erin était super excitée à l'idée de s'entraîner « pour de vrai », vu que Don et Lucas auraient leur costume remboursé.

— J'essaierai de me mettre dans le groupe de Don, m'avait-elle promis un peu plus tôt dans la soirée, pendant qu'on se préparait.

Tout en se penchant au-dessus du miroir pour appliquer son mascara, elle avait ajouté d'un air taquin :

— Je ne voudrais surtout pas casser ton jouet avant que t'en aies terminé avec lui !

Lucas ne m'avait pas envoyé de message de la journée, mais on était tous les deux tellement occupés que je n'avais presque pas eu le temps de me poser de questions. Presque.

Un an plus tôt, je n'aurais jamais cru coucher un jour avec quelqu'un d'autre que Kennedy. Il avait connu d'autres filles avant moi – son comportement lors de ma première fois l'avait amplement prouvé. À l'époque, ça ne m'avait pas spécialement dérangée, même si on n'en avait jamais parlé ouvertement. Lucas aussi avait de l'expérience, mais lui avait pris la peine de m'expliquer qu'aucune fille avant moi n'avait jamais compté. Je me disais que si Kennedy m'avait avoué ce genre de chose, ça m'aurait fait plaisir, ou au minimum soulagée. Mais le passé dramatique de Lucas rendait ces révélations particulièrement poignantes, et je me demandais bien ce que cela impliquait pour lui, pour moi et, au final, pour nous.

Au début du cours, on passa en revue tous les mouvements qu'on avait appris pendant que Ralph circulait entre nous, en prodiguant conseils et encouragements à chacune. Don et Lucas étaient absents, pour l'instant. Selon Ralph, il était important de ne pas faire entrer l'émotion dans l'équation, afin qu'on ne se sente pas gênées d'y aller franco avec eux dans la seconde partie du cours. Sauf que je n'arrêtais pas de me dire : *Mais moi, je le connais, ce garçon*. Et je perdis ainsi de précieuses minutes à m'inquiéter pour la suite – un temps passé à ne pas me défendre.

Le cœur au bord des lèvres, j'observai chacune de mes camarades se servir des différentes techniques de défense sur Lucas ou Don, qui étaient parfaitement protégés dans leur costume rembourré. Une par une, on avança sur le tatami sous les acclamations féroces des onze autres, tandis que les garçons se relayaient, histoire de se remettre un peu entre deux séries de coups et d'agressions verbales en tout genre. Étant donné que leur costume amortissait les chocs, ils étaient obligés d'en rajouter un peu – de faire comme si chaque coup avait vraiment atteint sa cible. Quand Erin vit une occasion et balança le coup de pied à l'aine ultime, Don s'effondra à terre et fit mine de souffrir réellement.

Aussitôt, on cria toutes « Cours ! Cours ! » Mais Don se trouvait entre elle et le « lieu sûr », une zone désignée par Ralph près de la porte d'entrée, et Erin hésita une seconde de trop. Voyant qu'il rampait vers elle, on se mit littéralement à hurler. Cela la sortit de sa torpeur : elle se servit de la poitrine de Don comme d'un tremplin et sauta. Une fois de l'autre côté, elle se retourna et lui donna deux coups de pied en prime avant de prendre ses jambes à son cou.

Quand elle atteignit la porte, elle leva les deux poings en l'air et se mit à sauter partout, pendant qu'on l'applaudissait à tout rompre. Ralph lui donna une tape sur l'épaule pour la féliciter, et j'en profitai pour jeter un coup d'œil en direction de Lucas. Il l'observait, un léger sourire aux lèvres. Une femme de plus libérée de la peur et rendue plus forte. Une femme de plus qui ne subirait peut-être pas le même sort que sa mère. Son regard croisa le mien, et je me demandai si, mis bout à bout, tous ces moments d'espoir finiraient un jour par atténuer la douleur qui le hantait. La douleur dont – au passage – je n'étais pas censée être au courant.

Détournant les yeux, il alla se placer sur le tatami, et attendit que la prochaine victime potentielle se présente à lui. On n'était plus que deux : Gail, une secrétaire du centre médical à la voix très douce, et moi.

Ralph nous dévisagea tour à tour.

— Qui se décide ?

Gail fit un pas en avant, même si elle tremblait comme une feuille. Ralph lui donna quelques conseils à l'oreille, ce qu'il n'avait fait pour personne d'autre, jusque-là. Dans le livret qu'on nous avait remis, je me souvenais d'avoir lu que, pour arriver à bien se défendre,

il était essentiel d'avoir confiance en soi – exactement ce qu'il était en train de lui donner. Lucas, de son côté, y alla doucement. Plus ses coups firent mouche, plus on l'encouragea ; et plus on l'encouragea, plus ses forces se décuplèrent. Quand elle nous rejoignit sous les applaudissements, elle était en larmes et flageolait toujours, mais son sourire était radieux.

Je passai en dernier, contre Don. Au moment de poser le pied sur le tatami, je sentis l'adrénaline monter d'un coup, et je me demandai si ces minuscules ondes de choc qui me traversaient étaient aussi visibles que les mains tremblantes de Gail quand elle s'était mise en mode défense. Je pensai à Lucas et Erin, qui étaient les seuls dans cette salle à savoir exactement ce qui m'avait amenée ici, et qui devaient m'observer d'autant plus attentivement.

En une minute, deux, grand maximum, c'était fini.

Don commença par me tourner autour en lançant des commentaires du style « Hé, salut, ma jolie », qui faisaient partie du scénario. Les poings serrés, les muscles tendus, je ne le quittai pas des yeux. Tout à coup, il bondit sur moi et tenta de m'attraper par le bras. Je lui bloquai aussitôt le poignet, mais ratai le coup de pied suivant et me retrouvai coincée dans la fameuse étreinte de l'ours, par-devant, cette fois. Je ne saurai jamais si c'était dans ma tête – j'avais l'impression d'être sous l'eau, les voix étaient assourdies et tout allait au ralenti – ou si j'entendis vraiment Erin hurler : « LES COUILLES ! » Toujours est-il que je donnai un puissant coup de genou et m'arrachai aux griffes de Don, qui grogna sous la force de l'impact.

En courant vers la porte, j'entendis la voix d'Erin m'encourager encore plus fort que les autres. Dès que je fus à l'entrée, elle se rua sur moi pour me serrer dans ses bras et, par-dessus son épaule, je vis Lucas. Il avait enlevé son casque et plaqué ses cheveux en arrière, et je voyais clairement son expression. Son sourire me réchauffa le cœur.

Lucas : Tu t'es super bien débrouillée, ce matin.

Moi : Ah oui ?

Lucas : Carrément.

Moi : Merci.

Lucas : On va boire un café, dimanche ? Je peux passer te chercher à 15 heures.

Moi : OK :)

Le concert de samedi soir nécessita toute mon attention, au point que je ne me détendis vraiment qu'une fois revenue dans ma chambre. Erin n'était pas encore rentrée de la soirée organisée par sa confrérie pour fêter la fin du semestre, mais elle n'allait pas tarder. Personne ne dormait, dans la résidence. Ils étaient tous occupés à bosser (ou à flipper) pour les exams, à profiter du dernier week-end avant les vacances, ou à préparer leurs bagages

pour retourner chez eux. Dans le couloir, les conversations alternaient entre stress et excitation.

Un *boum boum* assourdi traversait le mur à côté de mon lit, et mes doigts battaient en rythme malgré moi. Les rares fois où il m'arrivait d'expliquer que je faisais de la contrebasse, ceux qui n'y connaissaient vraiment rien confondaient avec la basse et m'imaginaient jouant de la guitare dans un groupe de hard rock. Alors que Lucas avait davantage le profil que moi, sans rire – les cheveux bruns qui lui tombaient dans les yeux, le piercing à la lèvre et les tatouages, sans compter le corps musclé qui le rendrait ultra sexy sur scène, surtout sous un tee-shirt transparent. Ou sans aucun tee-shirt, d'ailleurs.

Oh, Seigneur. Je ne vais jamais réussir à dormir.

Là-dessus, je reçus un texto d'Erin.

Erin : Je discute avec Chaz. J'en ai peut-être pour un moment. Ça va ?

Moi : Moi oui, mais TOI ?

Erin : Je sais plus trop où j'en suis. Ça me ferait peut-être du bien de lui filer un bon coup de pied quelque part.

Moi : LES COUILLES !!!!!

Erin : Exactement.

— Non, mais ils sont cinglés, commentai-je en me blottissant contre Lucas, qui était en train de dessiner deux kayaks partis sur le lac. Déjà qu'on se caille ici... Sur l'eau, ça doit être mortel.

Il me sourit et tendit le bras pour rabattre le col de mon manteau sur mon écharpe en cachemire.

— Tu trouves vraiment qu'il fait froid ? me demanda-t-il d'un air taquin.

Je lui tirai la langue et, de mon gant, me touchai le nez pour vérifier : il était aussi anesthésié qu'une mâchoire chez le dentiste, juste avant une extraction de dent.

— Arrête, je sens plus mon nez ! C'est pas sympa de te moquer de ma sensibilité au froid polaire. En plus, toi, tu viens de la côte. Il doit faire vachement plus chaud, là-bas, non ?

En s'esclaffant, il cala son crayon entre son oreille et son bonnet, referma le carnet et le posa sur le banc.

— Carrément plus chaud, en effet, même si ce n'est pas là que j'ai grandi. Je me demande si tu survivrais à un hiver passé à Alexandria. T'as l'air d'être une vraie chochette.

J'ouvris grand la bouche, comme si j'étais outrée, et lui donnai un coup de poing dans l'épaule, qu'il fit semblant de ne pas pouvoir esquiver.

— Oh, waouh – je retire ce que j'ai dit ! T'es une dure à cuire, commenta-t-il en m'étreignant fermement et en me récompensant par un beau sourire. Une sacrée teigne,

même.

Je me sentais tellement proche de lui, tant sur le plan physique qu'émotionnel. Je fermai les yeux et me mis à fredonner joyeusement.

— Gare à mon coup de genou, il déchire tout !

Je me cachai vite le visage dans son sweat. Son blouson en cuir était posé sur le banc, à côté du carnet ; il soutenait qu'il ne faisait pas assez froid pour le mettre, sauf quand il était sur la Harrier.

Il me prit le menton d'une main curieusement chaude, alors qu'en plus il n'avait pas de gants, et me dit :

— C'est vrai qu'il déchire tout. D'ailleurs, j'ai un peu peur de toi.

Nos visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, et son souffle se mêlait au mien en un minuscule nuage blanc qui s'élevait entre nous.

— Mais moi, je ne veux pas que tu aies peur de moi.

Les mots que je ne pouvais me résoudre à ajouter tournaient en boucle dans ma tête : *Parle-moi, parle-moi*. Alors je priai pour qu'il m'embrasse, car la culpabilité devenait tellement forte que j'étais convaincue qu'à tout moment, les mots allaient sortir malgré moi en une confession fatale. Comme s'il avait entendu mon appel, il pencha la tête vers moi et me donna un tendre baiser.

La plupart des étudiants allaient quitter le campus dès la fin des exams. Erin avait prévu de partir samedi, mais j'avais décidé de rester pour faire plaisir à mon collégien « préféré », qui m'avait invitée à son concert lundi – il avait été désigné première contrebasse et n'était pas peu fier. On était censés quitter la résidence mardi, dernier délai, je serais donc obligée de rentrer chez mes parents ce jour-là, que je le veuille ou non.

La veille de notre exam d'astronomie, je retrouvai Maggie et Erin à la bibliothèque pour réviser. Vers 2 heures du mat', Maggie soupira de manière théâtrale en s'écroulant sur la table encombrée de manuels, cahiers et gobelets en tout genre.

— Aaaahhhh... Si on fait pas une pause tout de suite, je vous préviens, c'est mon *cerveau* qui va devenir un trou noir.

Erin ne releva pas, et lorsque je me tournai vers elle pour savoir pourquoi, je vis qu'elle était occupée à lire un texto, puis à y répondre. Quand elle l'eut envoyé, elle remarqua que je l'observais.

— Quoi ? fit-elle, les yeux légèrement écarquillés. Euh, c'était Chaz, il voulait me dire que les mecs de sa résidence gardent un œil sur Buck, pour s'assurer qu'il ne file pas en douce.

— Je croyais qu'on parlait plus à Chaz, marmonna Maggie d'une voix ensommeillée – les paupières closes et la joue collée à la page qu'on était en train de lire.

Erin regarda partout sauf dans ma direction, et je compris que ce plan-là n'était plus d'actualité. Je décidai de la laisser mariner un peu, histoire de. Mais j'avais toujours bien aimé Chaz, et il avait compris la leçon, apparemment. Je me mettais à sa place : si on m'avait dit que ma meilleure amie était un monstre, je n'aurais pas voulu le croire, moi non plus.

Je jetai un coup d'œil à mon portable, et relus les SMS que j'avais envoyés à Lucas un peu plus tôt dans la soirée.

Moi : Les doigts dans le nez, l'examen d'éco.

Lucas : Grâce à moi, n'est-ce pas ?

Moi : Non, grâce à mon tuteur. Tu sais, Landon ?

Lucas : ;)

Moi : J'ai mal au crâne... Encore trois et c'est fini.

Lucas : Plus qu'un pour moi, vendredi. Ensuite, boulot. À samedi.

— Au fait, Mindi termine ses exams demain, nous informa Erin en gribouillant un dessin autour d'une équation, dans son cahier.

— On m'a raconté que son père l'accompagnait à tous, et qu'on l'avait même autorisé à rester dans l'amphi, intervint Maggie.

Moi aussi, j'avais entendu cette rumeur.

— Si c'est vrai, franchement, je le comprends.

On se tourna toutes les deux vers Erin, qui saurait nous dire s'il s'agissait de simples ragots ou non.

— C'est la vérité, confirma-t-elle. Et elle ne revient pas au prochain semestre, à part pour témoigner au tribunal. Ils l'ont inscrite dans une petite fac près de chez eux.

Elle marqua une pause, et dans ses yeux, je lus un regret infini.

— Sa mère m'a dit qu'elle faisait encore des cauchemars toutes les nuits. Qu'est-ce que je m'en veux de l'avoir laissée seule à cette soirée !

Maggie se redressa d'un bond.

— Hé, on a laissé *plein de monde* seul à cette soirée. C'est pas ta faute, Erin.

— Je sais, mais...

— Maggie a raison, coupai-je Erin pour la forcer à me regarder. Le fautif dans cette histoire, c'est *lui*.

Je finis par parler de Buck à mes parents. On ne s'était pas appelés depuis Thanksgiving, mais à cause d'un truc que j'avais mal replacé dans le placard – peut-être ses condiments que j'avais oublié de remettre par ordre alphabétique ? – ma mère avait deviné que j'étais rentrée, et un jour, elle m'appela. Elle voulait en avoir le cœur net, alors je passai aux aveux.

— Mais... tu m'avais dit que tu passais Thanksgiving avec Erin ?

Au lieu de perdre mon temps à lui expliquer qu'elle en était arrivée à cette conclusion toute seule, que je n'avais mentionné Erin qu'une seule fois, et qu'elle n'avait jamais pris la peine de vérifier ce que je faisais *vraiment* ce week-end-là, je lui mentis. C'était plus facile, pour elle comme pour moi.

— Je me suis décidée à la dernière minute. Ce n'est pas très grave.

Alors elle se mit à me parler de toutes les choses que j'allais devoir faire pendant les vacances : aller chez le dentiste, m'occuper de la vignette de mon pick-up qui arrivait à expiration en janvier.

— Tu veux que je te prenne rendez-vous avec Kevin, ou tu as trouvé un bon coiffeur près du campus ? me demanda-t-elle.

Bien loin de répondre à sa question, je lui déballai tout : l'agression de Buck sur le parking, l'intervention *in extremis* de Lucas, comment Buck avait violé une autre fille, la plainte qu'on avait déposée contre lui, le procès à venir. Une fois lancée, impossible de m'arrêter.

Au début, je crus qu'elle ne m'avait pas entendue, et je m'agrippai au téléphone en pensant : *Alors là, elle a pas intérêt à me demander de répéter ; si elle n'est pas foutue de m'écouter pendant dix secondes parce qu'elle pense à la déco de sa table pour les fêtes de Noël, je fais un malheur.*

Et puis, d'une voix étouffée, elle s'exclama :

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant ?

Elle connaissait la réponse à cette question. Je n'avais pas besoin de le lui dire. Ils n'avaient pas été les meilleurs parents du monde ; ils n'avaient pas été les pires non plus.

Je soupirai.

— L'important, c'est que je t'en parle maintenant.

Dans un silence tendu, je l'entendis se déplacer dans la maison. Ils organisaient une grande fête samedi soir, comme tous les ans à Noël ; et ma mère, qui, en temps normal, était déjà une obsédée du contrôle, se transformait en folle furieuse à ce moment-là. Dès que j'avais été en âge de le faire, j'avais passé les quelques jours précédant cette soirée partout, sauf à la maison.

— J'appelle tout de suite mon chef pour lui dire que je ne serai pas là demain. Si je suis à ta résidence vers 11 heures, ça ira ?

Brusquement, je reconnus le bruit d'une valise qu'on faisait rouler sur le parquet. Je restai interdite l'espace d'un instant, puis me ressaisis :

— Non, non, Maman, ça va aller, t'inquiète. Je rentre dans moins d'une semaine.

J'hallucinaï encore plus en entendant sa voix quand elle me répondit : elle tremblait.

— Je suis tellement désolée, Jacqueline.

À la façon dont elle prononça mon prénom, on aurait dit qu'elle cherchait à me toucher à travers le téléphone.

— Je suis tellement désolée que ça te soit arrivé à toi, renchérit-elle.

Mon Dieu, mais elle pleure ? Ce n'était pas du tout le genre de ma mère.

— Et je suis sincèrement désolée de ne pas avoir été là pour toi quand tu es rentrée à Thanksgiving. Tu avais besoin de moi, et je t'ai laissée toute seule.

Je regardai fixement le mur face à mon lit, l'air complètement hébétée.

— Je ne t'en veux pas, Maman. Tu ne pouvais pas deviner.

Bon, elle savait pour Kennedy et ça ne l'avait pas empêchée de partir... Mais j'étais prête à passer l'éponge sur ça aussi.

— Tu m'as appris à être forte, non ? insistai-je. Je vais bien.

En le disant, je me rendis compte que c'était vrai.

— Est-ce que... tu me permets de prendre rendez-vous pour toi avec mon psy ? Ou l'un de ses confrères, si tu préfères ?

J'avais oublié qu'il lui arrivait d'aller voir un psy, de temps en temps. J'étais encore petite quand on lui avait diagnostiqué des troubles du comportement alimentaire. Je ne savais même pas ce que c'était précisément – boulimie, anorexie ? On n'en avait jamais vraiment discuté.

— Oui, c'est une bonne idée.

Elle soupira – de soulagement, me sembla-t-il. Je lui avais donné quelque chose à faire.

On venait de faire un véritable festin avec les plats chinois que Lucas avait apportés, tout en discutant de ce qui nous avait poussés à faire les études qu'on avait choisies. Soudain, Lucas sortit son iPod de son jean et me tendit les écouteurs.

— Je voulais te faire écouter ce groupe que je viens de découvrir. Je me suis dit que ça te plairait peut-être.

On était assis par terre, le dos calé contre mon lit. Quand je fus prête, il appuya sur « Lecture ».

Au moment où la musique envahit mes oreilles, il planta son regard dans le mien. Je n'entendais rien d'autre que la mélodie, ne voyais rien d'autre que ses yeux sur moi. Quand il se pencha plus près, je sentis son odeur rassurante. Posant une main sur ma joue, il m'embrassa doucement, en rythme avec la chanson. Son baiser avait le goût du Tic Tac menthe fraîche qu'il venait de sucer.

Il me donna l'iPod, me prit dans ses bras et me posa sur le lit, où il s'allongea à côté de moi. Ensuite, il m'enlaça et m'embrassa jusqu'à ce que le premier morceau cède la place au second, puis au troisième. Quand enfin il s'écarta, j'enlevai un écouteur pour le lui donner. On resta ainsi, côte à côte sur mon lit étroit (on tenait tout juste à deux), à écouter ensemble, plongés dans la musique. À un moment, il changea de chanson, et je compris qu'il l'avait choisie spécialement pour moi, au-delà d'un groupe qu'il voulait me faire connaître ou d'une discussion sur nos goûts musicaux.

On l'écouta, les yeux dans les yeux, et mon cœur gonfla d'affection pour lui ; je sentais les liens qui se tissaient entre nous – si ténus, si fragiles. Mais comme dans le poème tatoué sur son flanc, j'avais l'impression qu'on se remodelait sans cesse pour épouser les contours l'un de l'autre, et je songeai alors que, plus on le ferait, plus la transformation serait profonde et parviendrait à cicatriser les blessures. Je me demandai si lui aussi le ressentait ; en écoutant les paroles de la chanson, je songeai que oui, peut-être. *Mais ne te moque pas de mon armure/Parce que si ça se trouve, je suis la courbe/Qui va adoucir tes traits durs.*

Après les innombrables allées et venues de la journée, le silence était quasiment revenu à mon étage, et ça faisait du bien. On reprit notre discussion là où on l'avait laissée (en se cantonnant exclusivement à notre histoire récente), et Lucas me raconta comment Francis

en était venu à s'incruster chez lui.

— Figure-toi qu'il s'est pointé à ma porte un soir, et qu'il a miaulé jusqu'à ce que je le laisse entrer. Ensuite, il a fait la sieste sur le canapé pendant une heure, et il s'est remis à miauler jusqu'à ce que je le fasse sortir. C'est devenu un rituel, et chaque fois, il restait un peu plus longtemps. Et puis, un jour, je me suis rendu compte qu'il avait emménagé. En clair, je suis tombé sur le squatteur le plus gonflé de la terre.

J'éclatai de rire et il m'imita. En souriant toujours, il m'embrassa. Puis ses mains commencèrent à se promener sur ma taille et mes hanches. Plus bas. L'excitation était en train de monter d'un cran quand je me rappelai tout à coup qu'Erin ne partait que demain matin – donc, qu'elle pouvait débarquer à tout moment.

— Je croyais qu'elle devait s'en aller aujourd'hui.

— C'était le cas jusqu'à ce matin. Mais son ex-copain s'est fixé comme objectif de la récupérer, et il voulait la voir ce soir.

L'une de ses mains se faufila sous mon tee-shirt et partit à l'aventure.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre eux ? Pourquoi ils ne sont plus ensemble ?

J'entrouvris les lèvres quand il me prit un sein dans une main, le moulant dans sa paume ouverte comme si, sans le savoir, ils avaient toujours été faits l'un pour l'autre.

— En fait, c'est... à cause de moi.

Il écarquilla les yeux ; ça me fit sourire.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois. Chaz était le meilleur ami de... Buck.

Je détestais ça, mais mon corps continuait à se crisper dès que je pensais à lui, et je grinçai des dents en prononçant son nom. Sans même être présent, il déclenchait des réactions incontrôlables en moi, et ça m'agaçait au plus haut point.

— Il est parti, à présent, n'est-ce pas ? me demanda-t-il. Il a quitté le campus ?

Passant son bras dans mon dos, il m'attira contre lui, une main tendrement pressée sur ma nuque.

Je fermai les yeux et le lui confirmai d'un signe de tête.

— Ça m'étonnerait qu'on le laisse revenir au prochain semestre, même avant le procès, poursuivit-il.

Calée contre son cou, je fis exprès de fermer la bouche pour m'obliger à respirer par le nez, et ainsi, m'immerger dans son odeur. Dans ses bras, je me sentais protégée. En sécurité.

— Je suis sans cesse en train de regarder par-dessus mon épaule. Il me fait penser à ces diables à ressort qu'on avait quand on était petits, comme s'il était capable de surgir à tout moment. Il y a... il y a un truc que je ne t'ai pas dit. Un truc qui m'est arrivé dans l'escalier de service.

Je n'étais pas la seule à ne pas maîtriser les réactions de mon corps. Je le sentis se raidir contre moi, et son étreinte se fit moins douce, plus pressante.

— Dis-moi.

Je marmonnai mon histoire contre son torse, en m'obligeant à m'en tenir aux faits, car

je ne voulais surtout pas lui accorder plus d'importance qu'elle ne méritait. Je conclus en disant :

— Il s'est arrangé pour faire croire qu'on avait couché ensemble dans l'escalier. Et vu comment on me regardait dans la résidence, après... et les rumeurs qui ont circulé... Bref, on l'a cru. (Je ravalai les larmes que je sentais venir, déterminée à ne plus pleurer pour Buck.) Mais au moins, il n'a pas réussi à entrer dans ma chambre.

Il resta silencieux pendant si longtemps que je me demandai s'il allait réagir. Et puis soudain, il me plaqua sur le dos, inséra une jambe entre les miennes et m'embrassa fougueusement. L'une de ses mèches me chatouillait le visage, et je libérai ma main pour la plonger dans ses cheveux et le serrer encore plus contre moi.

Ce baiser me fit l'effet d'une marque au fer rouge. Comme s'il essayait de se tatouer sous ma peau.

Il connaissait tous mes secrets, et je connaissais les siens.

Mais cette apparente réciprocité était un leurre : lui ne m'avait fait aucune révélation. C'était moi qui étais allée fouiller dans son passé, et pire, il n'en savait rien.

Je sentais que ma culpabilité prenait de plus en plus de place entre nous, de même que mon désir qu'il se confie à moi. Qu'il me fasse confiance. Je m'en allais dans trois jours. Je ne voyais pas comment amener ce sujet quand on serait à des centaines de kilomètres l'un de l'autre, et je ne m'imaginai pas non plus garder ça pour moi jusqu'au semestre suivant.

Quand on ralentit la cadence, histoire de permettre à notre libido et à notre fréquence cardiaque de redescendre un peu, je sautai sur l'occasion.

— Alors, si je comprends bien, tu vis quasiment avec les Heller. C'est des amis de ta famille, c'est ça ?

Il m'observa mais se contenta de hocher la tête.

— Et comment ils se sont rencontrés, avec tes parents ?

Il se rallongea et commença à jouer machinalement avec son piercing – un signe de stress que j'avais appris à reconnaître, l'équivalent du massage de la nuque pour Kennedy.

— Ils étaient à la fac ensemble.

Cela faisait une bonne demi-heure qu'on n'écoutait plus la musique. Il éteignit son iPod, repêcha les écouteurs quelque part entre nous et les enroula vigoureusement autour de l'appareil.

— Donc, en fait, tu les connais depuis toujours.

Il fourra son iPod dans la poche de son jean et se mit à fixer le plafond.

— C'est ça.

D'horribles images surgirent dans mon esprit. Lucas avait désespérément besoin d'être réconforté, mais comment le consoler à propos d'une chose dont il ne m'avait pas parlé ?

— Comment elle était, ta mère ?

Il ferma les yeux.

— Jacqueline...

Le bruit d'une clé qu'on insérait dans la serrure nous fit sursauter tous les deux. On était dans la pénombre, je n'avais laissé que ma petite lampe de bureau allumée. Quand la porte s'ouvrit, un carré de lumière envahit la chambre, et la silhouette d'Erin se découpa dedans.

— J, tu dors ? murmura-t-elle, et ses yeux ne s'étaient pas encore adaptés à l'obscurité, sinon elle aurait vu que je n'étais pas seule.

— Euh, non...

Lucas se redressa d'un bond et je l'imitai.

Sauvé par le gong.

Quand elle eut jeté son sac sur le lit et balancé ses chaussures dans un coin, Erin se retourna et nous vit enfin.

— Oh ! Salut... Bon, heu, j'y vais, il me reste encore de la lessive à faire..., bredouilla-t-elle en enlevant son manteau d'une main et en empoignant un sac vide de l'autre.

— T'embête pas, je partais de toute façon, intervint Lucas en enfilant ses rangers noirs et en commençant à les lacer.

Erin en profita pour me regarder d'un air contrit et articuler en silence : « Oh, mon Dieu, je suis désolée ! »

Ce à quoi je lui répondis : « Ça va, t'inquiète. »

Je suivis Lucas dans le couloir en croisant fermement les bras, me sentant soudain gelée après être restée si longtemps allongée contre son corps chaud.

— On se voit demain ?

Il prit le temps de fermer son blouson en cuir avant de se tourner vers moi, la mâchoire serrée. Son regard se fit fuyant, et je sentis le mur qu'il avait érigé entre nous, mais trop tard. Il se força à me regarder, puis soupira.

— Je crois qu'on devrait profiter des vacances pour faire une pause.

Je voulus protester, mais je ne savais pas comment. C'était moi qui l'avais poussé dans ses retranchements, après tout.

— Pourquoi ? fis-je d'une voix râpeuse.

— Tu pars. Moi aussi, pendant plusieurs jours. Tu as tes bagages à faire, et moi je dois aider Charles à entrer toutes les notes dans l'ordinateur, demain et probablement après-demain aussi.

Son ton était on ne peut plus ferme, sa justification logique ; il n'y avait aucun fil émotionnel sur lequel tirer.

— Appelle-moi quand tu reviens, ajouta-t-il en me donnant un rapide baiser. Au revoir, Jacqueline.

En allant chez Lucas dimanche soir, je me répétais pour la millième fois pourquoi c'était une très mauvaise idée de passer chez lui sans prévenir et sans y avoir été invitée : *il ne sera peut-être pas là, si ça se trouve il sera occupé, à tous les coups il est persuadé de m'avoir fait fuir, pour lui on s'est dit au revoir*. Mais d'un autre côté, je m'en allais mardi matin, et il était hors de question que je le laisse s'éloigner de moi sans rien dire.

Je frappai et, rapidement, j'entendis le verrou tourner, puis Lucas s'exclamer sèchement :

— C'est qui, Carlie ? On n'ouvre pas la porte comme ça...

— Une fille.

La porte s'ouvrit en grand, et une jolie blonde aux yeux sombres apparut sur le seuil. Elle me dévisageait, attendant visiblement que je lui explique qui j'étais et ce que je voulais. Mais j'étais sans voix. Et à peu près certaine que mon cœur s'était arrêté de battre.

Lucas arriva derrière elle, l'air mécontent. Quand il me vit, il ne put cacher sa surprise.

— Jacqueline ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Retrouvant mes esprits, je tournai les talons et commençai à descendre les escaliers quatre à quatre, quand je fus arrêtée dans mon élan par sa main, qui m'agrippa le bras, m'obligea à remonter les quelques marches et m'attira aussitôt contre lui pour me calmer. Je me retins de lui écraser le pied, mais juste à temps.

— C'est Carlie Heller, murmura-t-il à mon oreille. Son frère Caleb est là aussi. On joue à des jeux vidéo.

Mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine le temps que ses mots atteignent mon cerveau, et brusquement, je m'affaissai contre lui. Quelle idiote d'avoir réagi comme ça. Je posai mon front contre son torse et sentis son pouls battre aussi fort que le mien.

— Je suis désolée, marmonnai-je dans son tee-shirt. Je n'aurais pas dû venir.

— Tu n'aurais peut-être pas dû te pointer à l'improviste, mais je ne regrette sûrement pas que tu sois là.

Je levai la tête vers lui, pleine d'espoir.

— Mais tu m’as dit... ?

Ses yeux prenaient des reflets argentés sous la lumière de l’entrée.

— Je cherche simplement à te protéger. De moi. Je ne suis pas fait pour... (Il fit un geste de la main pour nous désigner, lui et moi.)... ça.

Quand je lui répondis, je me rendis compte que je claquais des dents.

— Enfin, ça n’a pas de sens. Ce n’est pas parce que tu ne l’as pas fait avant que tu n’en es pas capable maintenant.

Un peu trop tard, je songeai à une autre raison, plus probable, à ce qu’il venait de dire.

— Sauf si... tu ne veux pas.

Il soupira et me lâcha pour se passer la main dans les cheveux.

— C’est pas ça...

— Brrr ! Bon, vous entrez ou quoi ? Parce que moi, je ferme la porte.

Je penchai la tête sur le côté et vis que Carlie Heller était jeune, mais pas *si jeune* que ça. Elle ne semblait pas non plus vexée de ma réaction, et paraissait même curieuse de savoir qui j’étais.

— Tu l’auras voulu, dit Lucas en me prenant la main. On entre.

Carlie fonça vers le canapé, où Francis était allongé de tout son long sur une couverture. Elle le prit, le posa sur son épaule comme si c’était un objet inanimé, se glissa dessous, le remit sur ses genoux et empoigna sa manette. L’ado qui était assis à côté d’elle lui ressemblait (surtout les yeux) et il avait l’air un peu plus jeune que mes collégiens – mais tout aussi renfrogné.

— T’en as mis du temps, marmonna-t-il à l’intention de Lucas.

— Boucle-la, fit Carlie en lui donnant un coup de coude, et il lui tira la langue.

Lucas prit la manette posée sur le bras du canapé et me fit signe de m’installer.

— Eh, les petits monstres, je vous présente mon amie, Jacqueline. Jacqueline, voici Caleb et Carlie Heller.

Carlie me dit bonjour, et Caleb grommela un truc en tournant vaguement la tête dans ma direction. Je croisai les jambes et les regardai jouer par-dessus la tête de Lucas, qui était assis par terre.

Quand Carlie poussa Caleb dehors un quart d’heure plus tard, il boudait toujours.

— Et pourquoi j’ai pas le droit, moi, d’amener des filles dans ma chambre ? râla-t-il en me jetant un coup d’œil.

Sa sœur lui donna une tape sur l’arrière du crâne.

— La ferme. Lucas est un *adulte* ; toi, tu n’es qu’un *pré ado* excité par tout ce qui bouge. Je me retins d’éclater de rire en voyant Caleb devenir rouge comme une tomate et prendre la porte d’un air furieux.

Carlie serra Lucas dans ses bras, puis me fit un sourire rayonnant.

— Passez une bonne soirée, vous deux, susurra-t-elle avant de s’éclipser discrètement.

Il la suivit des yeux jusqu’à ce qu’elle soit devant chez elle, lui cria « Bonne nuit », puis

referma la porte et la verrouilla. Ensuite, il se retourna et me regarda attentivement.

— Alors ? Je croyais qu'on faisait une pause ?

Il n'avait pas l'air en colère, mais ne semblait pas spécialement ravi non plus.

— Excuse-moi mais c'est *toi* qui as dit qu'on faisait une pause.

Il croisa les bras, l'air déterminé.

— T'es bien censée quitter la résidence pendant plusieurs semaines, non ?

Je restai en boule dans mon coin, sur le canapé.

— Oui. Je pars après-demain.

Il baissa les yeux et, au bout d'un moment, décroisa les bras.

C'était le moment ou jamais. D'une voix mal assurée, je lui annonçai :

— J'ai quelque chose à te di...

— Ce n'est pas que je ne veux pas, me coupa-t-il d'une voix douce, en gardant les yeux braqués au sol. Je t'ai menti, tout à l'heure, quand j'ai dit que je cherchais à te protéger.

Il leva la tête, et on se regarda fixement, à distance.

— En fait, c'est moi que j'essaie de protéger.

Il marqua un temps d'arrêt et respira longuement. Je voyais sa poitrine se soulever et retomber en rythme.

— Je ne veux pas être une simple aventure pour toi, Jacqueline.

Le souvenir de l'Opération Bad Boy ressurgit avec fracas dans ma tête. Erin et Maggie m'avaient incitée à oublier Kennedy dans les bras de Lucas, à me servir de lui comme si c'était un être incapable de sentiments ; mais elles ne m'avaient pas forcé la main. J'étais d'accord. À l'époque, évidemment, je ne savais pas qu'il m'observait depuis des semaines en cours. Qu'une fois qu'on apprendrait à se connaître, son intérêt pour moi grandirait encore. Et qu'au final, il ressentirait le besoin de se détourner de moi, par peur de trop s'attacher.

— Alors pourquoi tu fais tout pour que je pense le contraire ? répliquai-je en dépliant lentement mon corps recroquevillé, avant d'aller vers lui. Ce n'est pas ce que je veux non plus, tu sais.

J'étais tout près de lui, maintenant ; mais il resta figé sur place et se mit à jouer avec son piercing.

Au bout d'un moment, il se ressaisit et me regarda intensément, comme s'il avait peur de me voir disparaître brusquement. En posant tendrement les mains sur mes joues, il me dit :

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

Je lui fis un sourire coquin.

— J'ai deux ou trois idées en tête.

— Tout le monde appelait ma mère Rose, mais son prénom, c'était Rosemary.

Sa confession inopinée me ramena à la réalité. Allongée tout contre lui, cela faisait

quelques minutes que je passais distraitement un doigt sur les pétales rouge sombre tatoués sur son cœur, en me demandant comment lui dire ce que je savais.

— Tu as fait ce tatouage en souvenir de ta mère ? le questionnai-je, une boule dans la gorge.

— Oui.

Le ton grave de sa voix s'accroissait encore dans la pénombre. Ses secrets étaient tellement lourds à porter, je n'arrivais même pas à concevoir comment il faisait pour survivre, jour après jour, sans jamais partager ce fardeau.

— Et le poème que j'ai au niveau des côtes, à gauche, poursuivit-il. C'est elle qui l'a écrit. Pour mon père.

Je sentis les yeux me piquer. Rien d'étonnant à ce que son père se soit renfermé, après sa mort. D'après Heller, Ray Maxfield était un homme carré, à l'esprit analytique. La seule exception dans sa vie, celle qui lui procurait ses émotions, c'était sa femme.

— Ta mère était poétesse ?

— De temps en temps, oui.

La tête posée sur son bras, je vis le sourire indéfinissable apparaître sur ses lèvres. Curieux comme il était différent, sous cet angle. Cette fois, il ne s'était pas rasé, et sa barbe naissante avait laissé des traces sur mon corps – à plusieurs endroits.

— Mais sa vraie passion, c'était la peinture.

Je luttais pour ignorer la petite voix qui n'arrêtait pas de me répéter : « Dis-lui ce que tu sais. Tu lui dois la vérité. »

— Alors c'est à cause d'elle que tu vas devenir un ingénieur avec une âme d'artiste ?

— Drôle de mélange, tu trouves pas ? répliqua-t-il d'un air malicieux, avant de m'embrasser.

— Et sinon, t'en as gardé, des tableaux d'elle ? insistai-je en gardant la main sur la rose tatouée, pour mieux sentir les battements réguliers de son cœur.

— Oui... Mais ils sont soit entreposés au grenier, soit accrochés dans la maison des Heller. Mes parents étaient très liés avec Charles et sa femme.

— Ton père n'est plus ami avec eux ?

— Si, fit-il en me dévisageant. C'est même eux qui m'ont emmené chez lui, à Thanksgiving. Ils n'arrivent pas à le faire venir ici, alors une année sur deux, toute la famille débarque là-bas.

Je songai à ma mère et à mon père, et aux fréquentations qu'ils avaient.

— Ils en ont de la chance. Je n'ai aucun souvenir de mes parents passant des vacances avec leurs amis. Pas assez proches.

Lucas leva les yeux au plafond.

— Ils l'étaient encore plus – avant.

Son chagrin était tellement palpable. Je sus à ce moment-là qu'il ne s'en était jamais remis – pas un instant, depuis huit ans que c'était arrivé. Le mur qu'il avait érigé pour se

protéger était devenu une forteresse inviolable, qui le retenait prisonnier au lieu de lui servir de refuge. Il ne guérirait peut-être jamais vraiment de cette blessure atroce, mais je devais croire qu'elle pouvait au moins cesser de le consumer de l'intérieur.

— Lucas, j'ai quelque chose à t'avouer.

Son cœur battait sous la paume de ma main.

Il ne bougea pas, hormis pour tourner le regard vers moi, mais j'eus la sensation qu'il se repliait sur lui-même en attendant la suite. Je tentai de me convaincre que c'était une vue de l'esprit – que ma culpabilité finissait par me rendre parano.

— Je voulais savoir comment tu avais perdu ta mère, mais je voyais bien que ça te faisait de la peine de l'évoquer. Alors j'ai cherché sur Internet, expliquai-je d'un trait, et je me sentis de moins en moins à l'aise à mesure que les secondes s'écoulaient et qu'il gardait le silence.

Et puis enfin, il parla, d'une voix incontestablement froide et neutre.

— Et alors, t'as trouvé ta réponse ?

Je déglutis pour me donner du courage, mais ne parvins qu'à murmurer un petit « oui ». J'avais de plus en plus de mal à respirer normalement.

Il se remit à observer le plafond, tout en se mordant la lèvre, fort.

— Ce n'est pas fini.

Voyant qu'il attendait ma confession sans broncher, je fermai les yeux et me lançai :

— Je suis allée voir Heller pour lui en parl...

— *Quoi ?* s'écria-t-il, son corps soudain dur comme le roc contre le mien.

— Lucas, je sais ce que tu vas penser. Que j'ai empiété sur ta vie privée...

— Quelle *perspicacité*, lâcha-t-il en se levant d'un coup, sans me regarder. Pourquoi il a fallu que t'aïlles le voir ? Il n'y avait pas assez de détails sordides comme ça dans les articles de journaux ? C'était pas assez ignoble ? Ou assez intime, peut-être ? (Il remit son caleçon et son jean avec des gestes brusques, et je me redressai en ramenant le drap sur moi.) Quoi, tu voulais savoir comment elle était quand ils l'ont trouvée ? Quelle tête on a, quand on se vide de son sang ? Ou quand mon père a arraché la moquette à mains nues, à quel point le sang avait pénétré en dessous et fait une tache si grande que même en se tuant le dos pour frotter, il n'a jamais réussi à tout faire partir ?

Sa voix se cassa sur les derniers mots et il se tut.

En état de choc, je le fixais, muette. Il s'était assis au bord du lit et avait enfoui la tête dans ses mains. Il était si près que j'aurais pu tendre le bras et caresser la croix tatouée dans son dos ; mais je n'osai pas. À la place, je battis prudemment en retraite et me rhabillai. Enfin, j'enfilai mes UGG et allai me poster au pied du lit.

Il cachait toujours son visage dans ses paumes, qui lui faisaient comme des œillères. Je contemplai une dernière fois ses cheveux noirs qui lui arrivaient aux épaules, ses bras musclés et tatoués, son torse svelte. Je m'arrêtai sur son flanc gauche, et sur les mots gravés

là à jamais.

— Tu veux que je m'en aille ? demandai-je, et je me surpris moi-même en entendant ma voix ferme.

Je ne sais pas pourquoi, je crus qu'il allait répondre non, ou ne rien dire du tout. Dans tous les cas, j'avais tort.

— Oui.

Les larmes commencèrent à couler à ce moment-là, mais il n'en sut rien, puisqu'il ne bougea pas. Je n'avais même pas le droit d'être en colère : j'étais allée trop loin et je le savais. Mes bonnes intentions n'étaient pas une excuse. J'allai chercher mon sac et mes clés sur le comptoir de la cuisine, puis mon manteau sur le canapé, et pendant tout ce temps, je tendis l'oreille en priant pour qu'il se lève, qu'il accoure vers moi, qu'il me supplie de rester. Mais c'était un silence plus que pesant qui régnait dans cet appartement.

Quand j'ouvris la porte d'entrée, Francis se faufila à l'intérieur en même temps que l'air glacial. Je la refermai derrière moi et essuyai les traces de larmes sur ma manche froide, en me demandant comment j'avais fait pour tout bousiller. J'étais déterminée à ne pas éclater en sanglots avant d'être enfermée dans le pick-up. Je pris appui sur la rampe pour descendre l'escalier en bois, mais entre la nuit sans lune et mes yeux embués, je n'y voyais rien. Une écharde vint se planter dans mon doigt à la dernière marche.

— Aïe ! Merde.

La douleur physique me fournit l'excuse parfaite pour lâcher prise. Je courus jusqu'au trottoir, en pleurs – j'étais à deux doigts de m'effondrer totalement.

— Merde, merde, merde. Fais chier.

À force de tâtonner, je réussis à trouver la serrure et y insérai la clé.

Comme une impression de déjà-vu. C'est la première chose que je pensai en sentant qu'on me poussait violemment sur la banquette. Mais la comparaison s'arrêtait là.

Buck claqua la portière derrière lui, actionna la fermeture centrale, me retourna et, tout en faisant porter son poids sur mes jambes, me saisit par le poignet gauche. C'est à peine si je distinguais ses traits, mais je n'en avais pas besoin : je savais que c'était lui.

— Alors, Jackie, tu croyais vraiment pouvoir me narguer en écartant les jambes pour tout le monde sauf pour moi ?

J'étais sur le dos, la tête quasiment à angle droit avec la portière du côté passager. Sans perdre de temps, je tirai sur mon bras pour tenter de le dégager, puis sur mes jambes, mais en vain.

— Laisse-moi tranquille ! hurlai-je, en sachant pertinemment que ces mots-là étaient dénués de sens pour lui. Dégage de mon pick-up !

J'avais laissé tomber mes clés par terre quand il m'avait poussée à l'intérieur, et je les cherchais discrètement de ma main droite, avec la ferme intention de m'en servir comme d'une arme.

— Je crois pas, non, cracha-t-il en me saisissant l'autre poignet, comme s'il avait lu dans mes pensées. T'iras nulle part tant qu'on n'aura pas fini de parler. Toi et cette sale menteuse, vous avez foutu ma vie en l'air !

Soudain, j'entendis la voix de Ralph dans ma tête. *Ton corps est déjà une arme. Il suffit de savoir t'en servir au mieux.* Alors, je cessai de lutter pour faire le point sur la situation : les coups de pied, je pouvais oublier pour l'instant. Peut-être que j'arriverais à dégager mes poignets en les tournant légèrement et en les baissant d'un coup sec, mais après ? Tant qu'il était sur moi, ça ne servait à rien.

Non, il fallait qu'il soit plus proche de moi encore – la dernière chose que je souhaitais, d'instinct. Je détournai les yeux de lui.

— Écoute-moi quand je te parle, putain !

Il m'empoigna par le menton et ses doigts s'enfoncèrent presque dans ma bouche, tant il était déterminé à ce que je lui obéisse.

Main droite libre.

Aussitôt, je la glissai entre nous deux, lui empoignai les testicules, tournai vigoureusement et tirai vers moi de toutes mes forces ; au même moment, je lui donnai un coup de tête dans le nez en y mettant le plus de force possible, vu nos positions respectives.

Le soir d'Halloween, tout était allé trop vite. Cette fois, au contraire, la scène se déroula au ralenti – et pendant un temps infini, je fus convaincue que tout ce que je venais de faire

n'avait pas marché.

Et puis il se mit à crier et son nez à pisser le sang. Je n'en avais jamais vu autant d'aussi près. Ça giclait en continu, comme si j'avais ouvert un robinet.

Main gauche libre.

Buck commençait à pencher dangereusement sur le côté. En le tenant toujours par les testicules, je levai le genou gauche et pris appui sur lui pour pousser, en accompagnant le mouvement de ma main gauche dans son épaule. Il se retrouva coincé dans l'espace étroit entre la banquette et le tableau de bord. Les sensations revinrent dans mes jambes engourdies et je fus prise de violents tremblements ; je me ruai néanmoins sans attendre vers la portière et donnai un coup d'épaule si violent que je faillis tomber la tête la première sur le bitume.

J'avais une jambe hors du pick-up lorsque sa main jaillit brusquement et m'attrapa le poignet, un peu comme dans les films d'horreur, quand on croit que le psychopathe est mort, mais en fait, pas du tout. Je pivotai et lui donnai un coup de poing dans la zone sensible en haut de l'avant-bras, à quelques centimètres du coude. Il me relâcha en hurlant de rage et se mit à faire des moulinets des bras pour se redresser.

Je n'attendis surtout pas de voir s'il y arrivait. Je bondis sur le trottoir d'un bond et piquai un sprint.

Le moment aurait été idéal pour crier, mais j'avais l'impression de suffoquer. J'entendais déjà son pas lourd et bruyant derrière moi, et je me concentrai sur la porte de l'appartement de Lucas, en haut de l'escalier. J'étais à mi-chemin de l'allée pavée lorsque Buck me sauta dessus et me tira douloureusement par les cheveux. Je laissai échapper un cri, mais quand on tomba ensemble, je roulai sur le côté comme Lucas m'avait appris à le faire, et me dégageai facilement.

Tout à coup, Lucas surgit de nulle part. Tel un ange exterminateur, il se planta devant Buck, abattit les deux mains sur ses épaules et le lança *littéralement* dans les airs, avant de se positionner entre nous. Je me carapatai le plus loin possible, en m'aidant des mains et des fesses. Il m'accorda un regard, et ses yeux transparents lançaient des éclairs dans la lumière du projecteur qui s'était allumé sur le côté de la maison. Il reporta son attention sur Buck, qui avait échoué à ses pieds. Il avait le nez, la bouche et le menton en sang, mais très peu de taches sur ses vêtements.

Un second projecteur s'alluma, illuminant la scène comme si c'était un ring.

Encore toute pantelante, je baissai les yeux sur ma poitrine et tressaillis en voyant mon pull rose taché de sang de l'encolure jusqu'au ventre. À cause de ma position, quand j'avais donné le coup de tête à Buck, c'était moi qui avais quasiment tout pris.

Je luttais contre l'envie de m'enlever ce truc sur-le-champ pour le brûler dans l'allée de Heller.

Ramassé sur lui-même, Buck tentait de contourner Lucas. Mais au lieu de suivre ses mouvements, Lucas bougeait sur le côté en restant toujours dos à moi, empêchant ainsi

l'autre ordure de m'approcher.

— Je vais te faire bouffer ton piercing, mon gars, gronda-t-il d'une voix pleine de hargne. Je suis pas bourré, cette fois, ah ah ! Je vais te botter le cul avant de baiser ta petite pute dans toutes les positions, comme la dernière fois.

Fumier.

Lucas ne se jeta pas sur lui et ne lui répondit même pas au départ, jusqu'à ce que je l'entende dire, d'une voix parfaitement calme :

— Tu te trompes, *Buck*.

Sans jamais le quitter des yeux, Lucas ouvrit son blouson en cuir, l'enleva et le lança un peu plus loin dans l'allée. Quand il remonta les deux manches de son tee-shirt noir jusqu'aux coudes, je remarquai le jean usé qu'il avait enfilé un peu plus tôt et les santiags qu'il mettait toujours quand il était pressé, parce qu'il n'y avait pas de lacets à faire comme sur ses rangers.

Buck se lança avec un coup que Lucas bloqua aisément. Quand il recommença et obtint le même résultat, il sauta sur Lucas – sans véritable plan, manifestement. Une gifle à l'oreille gauche et un coup de poing dans le foie plus tard, Buck vacillait sérieusement. Alors il me montra du doigt et grommela :

— Espèce de salope. Tu te crois trop bien pour moi, hein – mais t'es qu'une *putain*.

Lucas le suivait toujours à la trace, dans le but de s'interposer entre nous. Quand Buck tenta un direct du droit, il lui empoigna le bras et le tordit douloureusement, avant de l'obliger à se retourner pour lui balancer un uppercut dans la mâchoire. La tête de Buck partit si loin dans l'autre sens qu'on aurait dit qu'il cherchait à regarder par-dessus son épaule. Dès qu'elle revint en place, Lucas lui donna un méchant coup dans la lèvre. Reprenant aussitôt sa position de défense, il s'étira le cou et gratifia son adversaire d'un léger sourire, qui me parut bien plus menaçant que lorsqu'il l'adressait à moi.

Enragé, Buck se rua sur lui et le fit tomber. S'ils étaient de taille égale, en poids, Buck avait un avantage manifeste : il devait bien faire vingt ou vingt-cinq kilos de plus que Lucas. Il s'en servit pour l'immobiliser. Il parvint à le frapper par deux fois aux tempes avant que mon héros le retourne comme une crêpe et lui cogne le crâne sur les pavés. Allongé de tout son long, Buck secoua la tête plusieurs fois, comme s'il cherchait à s'éclaircir les idées.

Lucas en profita pour le maintenir au sol et le frapper quatre fois de suite au visage. Le bruit me rappela mon père, quand il attendrissait ses steaks avant de faire un barbecue, et j'en eus un haut-le-cœur. La figure de Buck devenait rapidement méconnaissable, et si je n'allais certainement pas le prendre en pitié, je craignais que Lucas aille vraiment trop loin – et que ça se retourne contre lui.

— Landon ! Arrête-toi tout de suite !

Charles Heller arrivait en courant dans l'allée.

Il le sépara rapidement de Buck, qui ne bougeait plus. Pendant une seconde, Lucas résista, et j'eus peur que Heller soit en mauvaise posture, mais j'avais sous-estimé le passé

militaire de mon prof d'éco. Il l'étreignit fermement par le haut du corps et se mit à crier : « Arrête ! Elle est saine et sauve. Tu l'as sauvée, fiston. » Quand Lucas s'effondra, Heller relâcha son étreinte.

Immédiatement, il me chercha du regard et se précipita dans ma direction. Des sirènes retentirent dans la nuit, se rapprochant rapidement. Au même moment, il s'affala dans l'herbe à côté de moi et je vis qu'il tremblait violemment : l'adrénaline coulait encore dans ses veines mais n'avait plus d'exutoire. Il m'observa en respirant bruyamment, puis leva une main prudente vers moi, comme s'il craignait que j'aie un mouvement de recul.

La mâchoire m'élançait horriblement, et à son expression, j'en conclus que ça ne devait pas être beau à voir. Quand il l'effleura des doigts, je tressaillis. Aussitôt, il laissa retomber sa main, mais je me mis à genoux et lui dis :

— S'il te plaît, touche-moi. J'ai besoin que tu me touches.

Il ne se fit pas prier. Passant les bras autour de moi, il me fit asseoir sur lui et posa délicatement ma tête contre son torse.

— C'est son sang, sur ton pull ? Le coup que tu lui as mis au nez ?

Il tira sur le vêtement, mais le tissu resta collé à mon soutien-gorge et à ma peau. Le sang commençait déjà à sécher.

Je hochai la tête d'un air révolté.

— Bravo, dit-il en resserrant encore son étreinte. Putain, t'as vraiment assuré.

Mais je n'arrivais pas à m'ôter de la tête que le sang de Buck touchait ma peau, et je me mis à tirer sur le pull comme une folle.

— Je veux l'enlever. *Je veux l'enlever*, répétais-je en sentant la nausée monter.

— Oui. Bientôt, répondit-il en me caressant doucement le visage. Je suis navré, Jacqueline. Bon sang, j'arrive pas à croire que je t'aie laissée partir comme ça... (Sa voix s'étrangla et il chercha à se calmer en respirant profondément.) S'il te plaît, pardonne-moi.

Je calai ma tête sous son menton et me fis toute petite contre lui.

— Et moi je suis désolée d'avoir fouiné dans ton passé. Je ne savais pas...

— Chut, ma chérie... pas maintenant. Laisse-moi te serrer très fort.

Et c'est exactement ce qu'il fit, après avoir pris son blouson qui gisait dans l'herbe et l'avoir mis sur mon dos pour me réchauffer. On arrêta de parler.

Les secours étaient arrivés, et des ambulanciers réveillèrent Buck, qui était conscient – c'était déjà ça. Les bras croisés, un policier surveilla d'un œil froid les premiers soins qu'on lui donna, puis son transfert sur un brancard, tandis que son collègue recueillait le témoignage de Heller.

— Lan... Lucas, appela ce dernier. Fiston, amène Jacqueline et venez raconter à monsieur l'agent ce qui s'est passé.

Lucas me releva avec précaution, ses bras protecteurs toujours autour de moi. On se dirigea vers les deux hommes, et le professeur tendit la main pour la poser sur l'épaule de

Lucas – avant de nous lancer un regard étrange.

— Ce jeune homme est le fils de mon meilleur ami, il loue l'appartement au-dessus de mon garage. Et comme je le disais, celui-ci... (De l'index, il désigna Buck, qu'on terminait de charger dans l'ambulance)... fait l'objet d'une injonction d'éloignement obtenue contre lui par cette jeune femme, injonction qu'il a violée en venant au domicile de son petit ami.

Ah, voilà pourquoi il nous avait regardés comme ça.

Le policier écarquilla les yeux quand il remarqua mon pull en sang.

— C'est le sien, précisai-je en montrant l'ambulance qui partait.

Il sourit et, sans le savoir, se fit l'écho de Lucas quand il me dit : « Bravo, mademoiselle. »

Je me collai contre lui, et il répondit en m'enlaçant encore plus fort. Les deux agents, déjà attendris par le témoignage de Heller, n'auraient pu être mieux disposés envers nous. Vingt minutes plus tard, ils nous laissaient, et après avoir rassuré le professeur et sa femme en leur disant que Lucas et moi, on allait s'occuper de nos blessures, on retourna au pick-up pour ramasser mes affaires tombées dans l'habitacle et sur le trottoir.

Puis, sans un mot, il m'emmena chez lui, et directement dans la salle de bains. Il ouvrit le robinet de la douche pour que l'eau soit bien chaude, me souleva et me déposa sur un petit meuble. Là, il m'enleva bottes et chaussettes, puis mon pull et mon soutien-gorge, qu'il jeta à la poubelle. Son tee-shirt souillé de sang (le sien et celui de Buck) eut droit au même sort.

M'écartant légèrement les jambes pour être au plus près de moi, il me tourna le visage vers la lumière et examina ma mâchoire.

— Tu vas avoir un beau bleu. Je te mettrai de la glace dessus pour faire dégonfler, une fois que tu auras pris ta douche. Est-ce qu'il... est-ce qu'il t'a frappée ?

Il avait machinalement serré les poings en posant la question. Je le rassurai aussitôt en secouant la tête, ce qui me causa encore plus d'élancements.

— Non, il m'a juste violemment empoignée par le bas du visage. C'est douloureux, mais j'ai encore plus mal là où je lui ai donné le coup de tête dans le nez.

— Ah oui ? dit-il en dégageant mes cheveux et en m'embrassant le front avec une douceur infinie. Je suis tellement fier de toi. J'aimerais vraiment que tu me racontes, quand tu t'en sentiras capable... Et quand je supporterai de l'entendre. Je suis encore trop en colère, pour l'instant.

— OK.

Il glissa une main sous mes cheveux et me prit la nuque.

— Je savais que j'avais merdé, que je n'aurais pas dû te laisser partir. J'étais sorti prendre la moto pour aller à ta résidence quand je t'ai vue remonter l'allée en courant, raconta-t-il en faisant jouer les muscles de sa mâchoire. Et quand il t'a sauté dessus et que vous êtes tombés... j'ai voulu le tuer. Je crois bien que j'aurais fini par le faire, si Charles ne m'avait pas stoppé.

Je restai sur le meuble jusqu'à ce qu'il se soit déshabillé. Puis il me mit debout, m'ôta mon jean et ma culotte, et me fit signe de le suivre dans la douche, où il me lava et inspecta chaque partie de mon corps. On était tous les deux contusionnés et écorchés aux endroits les plus improbables, et je constatai que j'arrivais à peine à lever les bras.

— C'est normal, m'expliqua-t-il en enroulant une serviette autour de ma taille, puis en répétant son geste pour lui-même. Pendant une bagarre, tu ne perçois pas tous les coups que tu reçois ni les mauvaises chutes que tu fais. Tu te cognes partout mais tu ne t'en rends pas compte, parce que l'adrénaline endort la douleur – provisoirement.

Tombant de ses cheveux mouillés, des gouttes d'eau lui coulaient lentement sur le torse et dans le dos. Quand il me fit asseoir face à lui pour sécher les miens, j'examinai attentivement les minuscules rigoles se faufiler entre ses tatouages, se répandre sur la rose, passer sur le poème et aller se perdre dans les poils au bas de son abdomen, avant, enfin, d'être épongées par la serviette.

Je fermai les yeux.

— La dernière fois qu'on a dû me sécher les cheveux, j'avais dix ans et je venais de me casser le bras.

Il soulevait les mèches une par une et les tamponnait doucement avec la serviette, pour absorber l'eau sans les emmêler.

— Comment t'avais fait ça ?

— En tombant d'un arbre, répondis-je en souriant.

Il éclata de rire, et le son joyeux fut comme un baume apaisant sur mon corps endolori.

— Sans déc, t'es tombée d'un *arbre* ?

Je le regardai du coin de l'œil, et précisai :

— Je crois me souvenir d'un pari avec un garçon, dans l'histoire.

— Ah, fit-il en me regardant intensément.

Brusquement, il s'accroupit devant moi.

— Reste ici cette nuit, Jacqueline. Je dois te garder auprès de moi, au moins cette nuit. S'il te plaît.

Il emprisonna une de mes mains dans la sienne et je posai l'autre sur sa joue, en me demandant par quel miracle ses yeux pouvaient être d'un bleu aussi glacial et en même temps me réchauffer jusqu'au plus profond de mon âme. Une ecchymose était en train de se former près de son œil droit, et il avait le haut de la joue tout éraflé. Ces blessures mises à part, son visage était indemne.

Quand il reprit la parole, sa voix n'était plus qu'un murmure.

— La dernière chose que mon père m'a dite avant de partir en voyage d'affaires, c'est : « Tu es l'homme de la maison pendant mon absence. Prends bien soin de ta mère. »

En entendant ça, mes yeux se remplirent de larmes, et les siens aussi. Il déglutit douloureusement.

— Je n'ai pas su la protéger. Je n'ai pas réussi à la sauver.

J'attirai sa tête contre mon cœur et l'enlaçai tendrement. Il était toujours à genoux, et il passa les bras autour de ma taille tout en pleurant silencieusement. En lui caressant les cheveux, je compris que ce qui venait de se passer l'avait atteint au plus profond de sa douleur. Lucas était tourmenté par bien davantage que l'horreur qu'il avait subie huit ans auparavant. Ce qui le hantait, c'était la culpabilité – une culpabilité qui n'aurait jamais dû se retrouver sur les frêles épaules d'un ado de treize ans.

J'attendis que les larmes se tarissent et dis :

— Je vais rester cette nuit. Mais tu veux bien faire quelque chose pour moi en échange ?

Il lutta contre la méfiance qui lui venait naturellement, dans ces cas-là. Je l'avais déjà vu faire ça, mais jamais d'aussi près. Il prit son courage à deux mains et répondit d'une voix rauque : « D'accord, tout ce que tu veux. » Quand il passa la langue sur ses lèvres, j'eus tellement envie de lui que j'en oubliai presque ce que j'avais à lui dire.

— Viens avec moi au concert d'Harrison, demain soir. C'est un peu mon chouchou, et je lui ai promis d'aller le voir.

Il cligna les yeux, incrédule.

— Euh, d'accord. C'est tout ?

Je le lui confirmai d'un hochement de tête. Alors il se leva en me gratifiant de son beau sourire.

— Je vais prendre des glaçons dans le congélateur. Pourquoi tu n'irais pas te mettre au lit en attendant ?

Je me levai à mon tour, posai une main sur son torse et plantai mon regard dans le sien.

— C'est un défi ?

Il m'attira à lui et m'embrassa tendrement.

— Absolument. Mais interdiction de se dérober, par contre.

L'auditorium du collège était plein à craquer de parents brandissant des caméscopes, de frères et sœurs s'ennuyant ferme, et de quelques grands-parents bienveillants. Tenant Lucas par la main, je me frayai un passage à travers la foule et lui indiquai une place et un strapontin à mi-chemin entre la scène et la sortie. Une fois installée, je jetai un coup d'œil au programme photocopié sur du papier vert, ce qui allait de soi en cette période de Noël. Harrison allait passer à la fin, apparemment. Mais deux autres garçons à qui je donnais des leçons dans son école devaient monter sur scène avant, et je n'avais jamais eu l'occasion de les voir jouer en contexte. Autant dire que j'étais nerveuse.

Je me penchai tout près de Lucas, pour éviter qu'un parent m'entende.

— Il y a un truc que je ne t'ai pas dit. La plupart de ces gamins ne jouent que depuis quelques mois, surtout ceux du premier orchestre. Alors, tu vas peut-être les trouver un peu... empotés.

Il esquissa un sourire, ce qui me donna une furieuse envie de l'embrasser, mais je me retins.

— Est-ce que c'est une façon polie de me préparer à entendre des sons pires que des ongles crissant sur un tableau noir ? demanda-t-il d'un air malicieux.

Sur ce, j'entendis : « Mademoiselle Wallace ! » C'était Harrison qui m'interpellait depuis le côté droit de la scène, où une multitude de garçons en smoking noir et de filles en robe violette se bousculaient derrière des poteaux de sécurité. Je repérai sa tête blonde à peu près au même moment où il remarqua le garçon assis à côté de moi. Son bras se figea en l'air et ses yeux s'écarquillèrent sous l'effet de la surprise. Quand je lui souris et le saluai à mon tour, il répondit vaguement, l'air malheureux, puis laissa retomber sa main.

— Quelque chose me dit que c'est l'un de ceux qui ont le béguin pour toi, commenta Lucas en baissant les yeux sur la santiag calée sur son genou et en faisant un effort suprême pour ne pas pouffer de rire.

— Comment ça, mais ils ont *tous* le béguin pour moi. T'as oublié que j'étais une prof sexy ou quoi ?

Je m'esclaffai, mais son regard se fit intense. Il se pencha et murmura à mon oreille :

— *Tellement sexy.* J'ai une image de toi, ce matin, quand je me suis réveillé à tes côtés, dans mon lit. Je n'arrête pas d'y penser. Tu trouverais ça extravagant si je te demandais de rester ce soir aussi ?

Je rougis devant un tel compliment et répondis :

— J'ai bien cru que tu n'allais jamais me le proposer.

Il me prit la main et la garda ainsi, posée sur ma cuisse, au moment où le chef d'orchestre entra sur scène.

Une heure et demie plus tard, Lucas me suivit en coulisses pour féliciter Harrison. Le collégien avait à la main un grand bouquet de roses, aussi rouges que son visage quand il me les tendit.

— Je... je voulais vous donner ça, bafouilla-t-il, l'air suprêmement gêné.

Ses parents étaient restés en retrait pour lui laisser un peu d'intimité.

Quand je les pris et plongeai le nez dedans, il en profita pour jeter un coup d'œil à Lucas.

— Je te remercie, Harrison, elles sont superbes. Et je tiens à te dire que je suis très fière de toi – ton vibrato était top.

Il me fit un sourire éclatant, tout en essayant de ne pas sembler trop content, ce qui lui donna quelque peu la mine d'un savant fou.

— Mais tout ça, c'est grâce à vous, quand même.

— Non, le contredis-je. C'est toi qui as travaillé, toi qui t'es entraîné dur pour y arriver.

Il sautilla d'un pied sur l'autre, visiblement flatté.

— C'était super, mec. J'aurais bien aimé savoir jouer d'un instrument comme toi, intervint Lucas.

Harrison le dévisagea et marmonna des remerciements en fronçant les sourcils. Mon élève était plus grand que moi, mais il faisait un peu maigrichon, à côté de Lucas.

— Dis, ça t'a fait mal ? Ton piercing à la lèvre ?

Lucas haussa les épaules.

— Pas trop. Mais j'ai laissé échapper un tas de gros mots quand même.

— Cool, répliqua Harrison en lui adressant un sourire entendu.

Quelques heures plus tard, nous étions allongés dans la pénombre, la tête sur le même oreiller, et nous nous observions. J'inspirais lentement, pour me donner du courage, et priais pour ne pas faire fuir Lucas une nouvelle fois avec la vérité que j'étais sur le point de lui exposer. Je ne m'étais jamais sentie aussi proche de quelqu'un en cet instant-là.

— Qu'est-ce que tu as pensé d'Harrison ?

Il m'observa de près, comme s'il se doutait de quelque chose.

— Il a l'air gentil.

— C'est vrai, confirmai-je en faisant courir mes doigts sur son visage.

Il m'attira contre lui et me fit un sourire espiègle.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu veux me quitter pour lui, Jacqueline ?

Le regardant droit dans les yeux, je lui demandai :

— Si ça avait été Harrison sur le parking au lieu de toi, le soir d'Halloween, tu penses qu'il serait venu m'aider ?

Il me fixa mais ne répondit pas.

— Si quelqu'un lui avait demandé de garder un œil sur moi, tu crois vraiment qu'on lui aurait reproché, ensuite, de ne pas avoir pu empêcher ce qui me serait arrivé ?

Il soupira, agacé.

— Je sais ce que tu vas me dire...

— Non, Lucas. Tu l'entends, mais tu ne le sais pas. En aucun cas ton père n'attendait réellement ça de toi. Je te parie qu'il ne se souvient même pas de te l'avoir dit. Il se sent responsable, tu te sens responsable, alors que ce n'est pas votre faute, ni à lui ni à toi.

Ses yeux se remplirent de larmes et il déglutit péniblement, sa main me serrant fort la taille, jusqu'à m'en faire mal.

— Je n'oublierai jamais ses cris, cette nuit-là, dit-il d'une voix étranglée par les sanglots. Comment veux-tu que je ne me sente pas coupable ?

Mes propres larmes coulèrent sur l'oreiller entre nous.

— Lucas, pense à Harrison. Pense à toi comme le garçon que tu étais, et arrête de reprocher à un ado de treize ans de n'avoir pas su gérer une situation qu'un adulte n'aurait probablement pas su gérer non plus. Qu'est-ce que tu n'as pas cessé de me dire, depuis que je te connais ? *Ce n'était pas ta faute*. Tu dois parler de tout ça à quelqu'un, et trouver le moyen de te pardonner pour cette chose qui te ronge et rendrait si triste ta mère, si elle était encore là. Tu veux bien essayer ? S'il te plaît ?

Il porta la main à mon visage et essuya mes larmes.

— Par quel miracle je t'ai trouvée ?

Je secouai la tête en souriant.

— Je crois que c'est toi qui avais raison : je suis exactement là où je devrais être, finalement.

Épilogue

— Mince alors, tu vas trop me manquer. J'arrive pas à croire que tu me quittes, s'exclama Erin en se laissant tomber à côté de moi sur le canapé des Heller.

Un barbecue avait été organisé pour fêter le master de Lucas, et on avait fui la moiteur du jardin pour passer quelques précieuses minutes à proximité de la clim.

Je posai la tête sur son épaule bronzée.

— Pourquoi tu ne viens pas avec moi ?

Elle rit et m'imita en posant sa tête sur la mienne.

— Ce serait aussi bête de faire ça que toi de rester ici. Tu dois t'en aller pour accomplir de grandes choses, et moi, j'ai ma vie ici. C'est nul, mais c'est comme ça.

Au printemps, j'avais postulé à trois conservatoires en prévision de la rentrée suivante. Mais c'était resté plutôt abstrait, jusqu'au jour où j'avais décroché une audition à Oberlin, le numéro un sur ma liste. Quelques semaines plus tard, je recevais un mail annonçant que ma candidature avait été retenue.

— Oui, et puis de toute façon, il y a Chaz.

Erin avait fini par rendre les armes le jour de la Saint-Valentin, lorsque Chaz était venu la voir avec une réservation pour « leur » Bed & Breakfast, après lui avoir fait livrer des fleurs tous les jours pendant deux semaines. On venait à peine de retrouver notre chambre à la résidence, et j'avais l'impression de dormir dans une serre. Avec le soutien d'Erin, il avait surmonté l'épreuve du procès imminent de son ex-meilleur ami pour viol – et des inévitables rumeurs qui l'avaient accompagné. Récemment, Buck avait conclu un marché avec le procureur, qui était prêt à revoir ses chefs d'inculpation à la baisse uniquement s'il plaidait coupable, et cela avait été un soulagement pour tout le monde. Même si, du coup, cela signifiait qu'il ne purgerait probablement que la moitié de sa peine, à savoir un an de prison.

Bien au frais sur le canapé, on observa nos copains qui bavardaient dans le jardin. Sur le papier, ils étaient on ne peut plus différents, mais en fait, ils s'entendaient plutôt bien.

Lucas s'était montré résolument convaincu que tout irait bien pour nous, quand il m'avait encouragée à postuler au conservatoire. Il l'était toujours, et j'avais confiance en lui, mais l'idée de vivre une relation à distance pendant deux ans me démoralisait. Seulement, il était si farouchement opposé à l'idée de me voir faire un choix en fonction de lui qu'il avait refusé de me dire dans quelles villes il avait postulé pour travailler.

— Je ne te demanderai jamais de renoncer à ce que tu veux pour moi, Jacqueline.

— Mais c'est *toi* que je veux, ne cessais-je de marmonner, tout en sachant qu'il avait raison.

Son argument était imparable : à certains égards, il ressemblait beaucoup à son père.

Ray Maxfield était devenu mon nouveau chouchou. Lucas m'avait emmenée le voir pour la première fois pendant les vacances de Pâques, et je ne l'avais jamais vu aussi stressé. Il n'aurait pas dû, car on s'était tout de suite bien entendus, tous les deux. Je crois que c'est parce que je retrouvais en lui le « Landon » que j'avais appris à connaître par mails interposés : son sens de l'humour, sa vive intelligence. La veille de notre départ, Ray était allé fouiller dans le grenier et était redescendu avec trois aquarelles signées « *Rosemary Lucas Maxfield* », représentant un petit garçon en train de jouer sur le rivage. C'était très émouvant d'imaginer la mère de Lucas en train de peindre son fils unique. Dès notre retour, on les avait accrochées dans la chambre de Lucas, au-dessus de son bureau.

Encore plus inhabituel, Ray était présentement assis dans le jardin, avec Charles et Cindy. Il avait pris des vacances pour la remise de diplôme de son fils – ses premières depuis son départ précipité d'Alexandria.

— On m'a fait une offre intéressante... Et vendredi, j'ai accepté.

Ça devait finir par arriver. Lucas avait répondu à des dizaines d'annonces pendant son dernier semestre à la fac ; il avait passé plusieurs entretiens, et parfois, il y était retourné une seconde fois. La semaine précédente, j'avais entendu Charles dire à Cindy qu'une entreprise en ville lui avait fait une proposition qui ne se refusait pas. Il avait simplement attendu le bon moment pour me l'annoncer.

Donc, quand je partais pour Oberlin au mois d'août, on se retrouverait à presque deux mille kilomètres l'un de l'autre.

— Ah bon ? fis-je en évitant de le regarder, de peur d'éclater en sanglots.

J'étais occupée à caser les restes que Cindy nous avait donnés dans son petit frigo, et du coin de l'œil, je le vis s'appuyer contre le comptoir de la cuisine pour mieux m'observer. Quand il ne resta vraiment plus rien à ranger, je fus bien obligée de faire face à l'inévitable.

Il me prit la main et me dit : « Viens. »

Tout en me laissant guider vers le canapé, je fis un effort suprême pour refouler les larmes qui montaient en me répétant d'un ton sévère *Ne pleure pas ne pleure pas ne pleure pas*.

Il s'installa et m'attira dans ses bras. Je l'écoutai à moitié me parler de l'aspect technique du job, de la taille de l'entreprise, du salaire impressionnant et de la date où il était censé commencer – la deuxième semaine de juillet. Je commençais déjà à me demander à quelle fréquence j'allais pouvoir rentrer en avion. Les étudiants au conservatoire n'avaient quasiment jamais de week-ends libres, je le savais. Il y aurait toujours des récitals où ma présence serait requise, sans compter les concerts où je jouerais.

— Donc, mon dilemme, c'est : est-ce qu'il vaut mieux vivre à Oberlin et faire la navette avec Cleveland, ou bien habiter en banlieue de Cleveland et venir te voir tous les jours ?

La tête penchée vers moi, il me jugeait, dans l'expectative.

— Quoi ? m'exclamai-je sans comprendre.

Il me fit un sourire innocent.

— Oh, je t'ai pas dit ? L'entreprise dont je te parle se situe à Cleveland.

— À Cleveland, dans l'Ohio ? T'as accepté un job dans l'Ohio ?

Cleveland n'était qu'à une demi-heure de route du conservatoire.

— Voilà, c'est ça.

Mes yeux s'embruèrent pour de bon.

— Mais pourquoi ?

Il tendit sa main libre pour passer une mèche derrière mon oreille.

— Eh bien, tu as entendu le salaire. Pas mal, non ? Et aussi, pour être près de toi.

Essuyant une larme sur ma joue, il ajouta :

— *Surtout* pour être près de toi.

Je repensai à toutes ces conversations qu'on avait eues sur l'importance de ne pas tirer un trait sur son avenir par amour.

— Mais tu disais que jamais tu n'accepterais que je me sacrifie pour toi. Ça ne marche pas dans l'autre sens ?

Il me prit le visage dans ses mains, me regarda amoureusement, puis soupira.

— Premièrement, c'est un super boulot et je suis très content.

Quand il se pencha pour m'embrasser, je me calai contre son torse et glissai une main sous son tee-shirt. J'avais déjà oublié qu'il n'avait pas fini de parler quand il s'écarta de mes lèvres pour murmurer :

— Deuxièmement, je suis ambitieux, mais j'ai la chance de pouvoir faire carrière quasiment partout.

Sans transition, il se leva, tout en continuant à m'embrasser, et me porta jusqu'à la chambre. Dès qu'il me posa, j'enlevai mon débardeur, me glissai dans le lit et le regardai se déshabiller. J'aurais pu le contempler faire ça toute la journée... Si je n'avais pas su ce qui venait ensuite.

Arrivant par le pied du lit, il rampa lentement vers moi et me ramena les bras au-dessus de la tête, doucement, comme il l'avait fait la première fois où il m'avait dessinée. Ensuite, il croisa mes poignets l'un par-dessus l'autre et les immobilisa. Il m'avait enseigné

toutes les façons possibles et imaginables de se dégager de cette prise, mais je n'avais pas la moindre envie de m'échapper. Il était d'humeur féline – l'une de mes préférées, même si cela voulait dire qu'il allait me rendre folle avant d'en avoir terminé avec moi. Je m'en mordillai la lèvre d'avance.

Il planta son regard dans le mien et j'observai ses si beaux yeux de près, chose que jamais je ne me laisserais de faire.

— Ma seule contrainte est géographique, et il s'agit de l'endroit où tu vis.

Se penchant vers moi, il passa la langue sur mes lèvres et, dans le même temps, ses doigts effleurèrent ma peau nue jusqu'à ce que, au bord du gouffre, je me cambre et m'empare de sa bouche d'autorité.

Il me libéra les poignets et je l'étreignis fermement, sentant nos cœurs battre à l'unisson tandis que ses baisers suivaient les courbes de mon corps, depuis le lobe de mon oreille jusqu'à...

— Choisir d'être avec toi n'a rien d'une décision difficile, Jacqueline, chuchota-t-il avant de s'écarter une dernière fois pour me regarder dans les yeux. C'est facile. Incroyablement facile.

Remerciements

Les personnages qui évoluent dans le monde créé par un auteur sortent peut-être tout droit de son imagination, mais je connais peu d'écrivains capables de façonner l'histoire qui germe dans leur tête sans aucune aide extérieure. Mes critiques avisées, Abbi Glines et Elisabeth Reyes, et mes relectrices, Liz Reinhardt, Colleen Hoover, Robin Deeslie et Ami Keller, m'ont apporté un soutien inestimable, sur ce roman en particulier. De tout cœur merci, pour votre perspicacité, votre attention aux détails, et vos encouragements lorsque j'en avais le plus besoin.

Je n'aurais jamais pu écrire *Easy* sans l'aide de mon mari, Paul. Une bonne fiction se nourrit d'émotions sincères, vraies – que l'auteur écrive une histoire à propos d'une souris qui a envie d'un gâteau au chocolat ou bien un récit épique avec pour toile de fond la Russie du temps des tsars. Le sujet évoqué dans ce roman m'obligeait d'autant plus à rester fidèle à ces émotions. Paul m'a constamment encouragée à coucher sur le papier ma conviction selon laquelle les liens intimes que l'on crée avec sa famille, ses amis ou ses amoureux (les trois, si on a de la chance) peuvent guérir les plaies provoquées par les traumatismes qui font nécessairement partie de la vie.

Merci à Hillary Tayler Green pour ses explications au sujet des fraternités et de la vie en campus universitaire. Je suis tellement fière d'avoir pu t'observer en coulisses, pendant toutes ces années. Merci à Hope Seggalink pour ses précieuses informations sur les études en musicologie, et le profond dévouement que cela implique. (N.B. : si le roman contient des erreurs sur l'un ou l'autre de ces sujets, j'en assume l'entière responsabilité.)

Merci à mes amis et à ma famille pour leur amour et leur soutien, même lorsque je disparaissais de la surface de la terre pendant de plus ou moins longues périodes. Croyez-moi, je ne vous oublie pas – et je vous vois, même, rôder dans les parages, attendant patiemment que j'aie un moment libre pour m'inciter à reprendre forme humaine. Je vous suis éternellement reconnaissante de comprendre ce qui me motive, et qui fait de moi la femme que je suis.

Merci à Stephanie Mooney d'avoir su rendre la couverture du roman encore plus belle que je ne l'avais rêvée. Elle est parfaite. Merci à Stephanie Lott pour ses talents de correctrice... Et désolée pour le tic nerveux que tu as développé à l'œil à cause de moi.

Aux filles de FP : je n'aurais jamais osé rêver d'une pareille chose. Vous êtes toutes un petit miracle, et je suis remplie du plus profond respect pour chacune d'entre vous. Merci pour votre force, votre amour, votre approbation et vos oreilles bienveillantes. Continuez à écrire.

Pour celles qui se retrouvent dans l'histoire racontée ici : si vous n'avez pas encore parlé, faites-le. Même si cela fait des mois, des années, des décennies. Confiez-vous à quelqu'un. On garde le silence pour la simple et bonne raison qu'on endosse une responsabilité qui n'aurait pas dû être la nôtre au départ ; sans compter la honte, qui n'est jamais bien loin. Pardonnez-vous pour une chose dont vous n'êtes pas et n'avez jamais été coupable. Si vous vous êtes fait agresser, ce n'est pas parce que vous avez pris la mauvaise décision, que vous avez fait confiance à la mauvaise personne, que vous vous êtes sentie trop faible physiquement ou trop tétanisée par la peur. Ce n'est pas votre faute, et ça ne le sera jamais.

Si c'est possible, faites-vous aider par un professionnel. Dans toutes les facs, il y a des conseillers à la disposition des étudiants – et ce que vous leur direz restera toujours confidentiel. Il existe aussi des numéros gratuits, et de plus en plus de forums sur Internet, qui vous aideront à libérer votre parole.